TRAITÉ
DE LA MATIERE MEDICALE, OU L'HISTOIRE ET L'USAGE DES MEDICAMENS, ET LEUR ANALYSE CHYMIQUE.

Avec les Noms des Plantes en latin & en françois, leurs vertus, leurs doses, & les compositions où on les employe.

Ouvrage posthume de M. Pitton de Tournefort, de l'Academie des Sciences, Docteur-Regent en Medecine de la Faculté de Paris, Lecteur & Professeur au College Royal, & en Botanique au Jardin Royal des Plantes.

Mis au jour par M. Besnier, Docteur-Regent en Medecine de la Faculté de Paris.

TOME I.

A PARIS,

Chez Laurent d'Houry, Imprimeur-Libraire, au bas de la rue de la Harpe, vis-à-vis la rue S. Severin, au Saint-Esprit.

M. DCC. XVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVIS AU LECTEUR.

LEs Ouvrages de feu M. Pitton de Tournefort, ont été si bien reçus du Public, qu'on a tout lieu d'esperer que ce Livre aura le même sort; on auroit été trop heureux si ce sçavant homme avoit pû de son vivant mettre la derniere main à son œuvre. Ayant mis en ordre ce qu'il avoit dicté tant au College Royal, qu'au Jardin Royal des Plantes, j'engageai M. d'Houry à la dépense de l'impression de ce Recueil, à laquelle il consentit volontiers, par la connoissance qu'il a des Livres de Medecine, dont fait un tres-grand commerce.

Je joins à sa matiere Medicale un Abregé des Plantes usuelles, avec leurs noms en latin & en françois, & ce qu'il a dicté au Jardin Royal touchant les vertus des Simples qu'il y démontroit. On dira sans doute que cette troisieme Partie n'est qu'une repetition des deux premieres; à cela on répond

que dans cette troisiéme Partie on tient un ordre tout different, & qu'il y a des Plantes dans ce dernier Livre, dont il n'est fait aucune mention dans les deux précedens. D'ailleurs comme l'Edition de l'Histoire des Plantes des environs de Paris, est entierement finie, le Public sera bien-aise de retrouver dans celui-ci, la plus grande partie d'un Ouvrage qui a merité tant d'Eloges à son Auteur, & qui l'a rendu si celebre par toute l'Europe. J'ai enfin terminé ce Livre par un extrait de sa Vie, tiré des Eloges qu'en ont fait après sa mort M. de Fontenelle, Secretaire de l'Academie Royale des Sciences, & M. Lauthier fils, Avocat au Conseil.



INTROD.

INTRODUCTION
à la matiere Medicale.

QUoique les Medecins ſoient plus obligez de s'appliquer à remedier aux maladies, qu'à philoſopher, il leur convient cependant beaucoup d'examiner les cauſes, & d'apporter les raiſons les plus vrai-ſemblables de tout ce qui regarde la ſanté, & les indiſpoſitions de nôtre corps, & d'expliquer les proprietez des medicamens, & des inſtrumens qu'on employe en Medecine, & leur maniere d'operer pour rétablir ou pour conſerver dans le meilleur état l'œconomie animale ; mais à condition qu'ils s'arrêteront à ce qu'ils découvriront de plus probable après une attention ſuffiſante, laiſſant à des Philoſophes de profeſſion, le plaiſir que produiſent les recherches longues & profondes des choſes que la Nature a miſes dans une grande obſcurité.

Pour tenir donc en Medecine une methode de raiſonner plus courte & plus juſte, il faut commencer par l'examen des principes des mixtes : or de ces principes les uns ſont éloignez, les autres

prochains ; ceux-là sont de molécules, ou parties d'étendue impenetrables, qui resultent des premieres divisions de la matiere, & dont les mixtes sont veritablement composez, chaque sorte de mixte ayant une structure singuliere qui ne convient qu'à lui seul ; mais comme cette constitution propre, je veux dire la figure, la grandeur, la situation, l'entre-lacement, & les autres affections ou modifications des particules dont un mixte est formé, nous sont entierement inconnues, & que nous n'avons pas lieu d'esperer d'être jamais assez heureux pour parvenir à un degré de connoissance qui nous develope tous les mysteres de la Nature ; nous supposerons que ces principes éloignez sont trés-certains, & nous n'en discourerons pas davantage, puisqu'ils doivent nous être cachez pour toujours.

Entrons plutôt dans la discussion des principes prochains. Nous ne recevrons pas la définition qu'on a coutume d'en donner, en disant que ce sont des corps simples dont les mixtes sont composez dès leur origine, & dans lesquels ils se resolvent en dernier lieu ; car cette extrême simplicité à laquelle on veut les réduire, est non seulement inutile à l'ex-

plication des phénomênes, qui doit être le but de la ſaine Philoſophie ; mais on ſçait encore par l'experience de pluſieurs ſiecles, que des idées des principes ſi abſtraits ont empêché les Phyſiciens de découvrir les veritables cauſes d'une infinité d'effets. L'analyſe des corps, telle qu'elle ſe pratique communement, n'apporte pas plus de lumiere dans la Phyſiologie ; car ſoit qu'elle ſe faſſe par pouriture, c'eſt-à-dire, par la corruption en laquelle les matieres tombent avec le temps ; ſoit que cette deſunion des parties s'accompliſſe par la Chymie, les ſubſtances qui proviennent le plus ſouvent des mêmes parties remêlées enſemble, ſont fort differentes des mixtes que ces parties compoſoient auparavant ; enſorte que perſonne ne croira jamais que la matiere de la premiere compoſition ait été la même que celle de la diſſolution qui l'a ſuivie. D'ailleurs toutes ſortes de corps ſoit durs, ſoit moûs, ſe vitrifient par la derniere analyſe qu'on en fait. Renfermez telle plante qu'il vous plaira dans un pot de cuivre épais, & bien bouché, elle ne reſtera pas longtemps ſur le feu ſans être réduite en cendres, qui ſeront changées en verre dans un fourneau fort ardent : l'or devient

pareillement verre étant exposé au nouveau miroir brûlant; en faudra-t-il conclurre que les plantes & l'or sont composez de l'or? Et qu'est-ce que le verre lui-même, sinon un sable transparent fondu au feu? Ces experiences sont fameuses; mais elles prouvent seulement que les corps mêmes les plus massifs, comme les plus legers, compacts ou déliez, sont tellement broyez, froissez & changez par la violence du feu de nos cheminées, ou par l'action des rayons du soleil réunis, qu'ils acquierent la nature du verre, sans donner lieu de soupçonner qu'il se fasse pour cette transformation une évaporation des particules subtiles, qui permette aux autres parties de ces corps de se polir, & de s'unir en des touts plus homogênes, & capables de recevoir & de communiquer également de tous côtez en lignes droites, les impressions de la lumiere: & je ne doute point que l'eau même ne se figeât en sel, & ne se vitrifiât, enfin si on la laissoit trés-long-temps dans un vaisseau rond, exactement clos, se digerer & se resserrer peu à peu.

Or le Philosophe *Thales* & *Vanhelmont*, qui pensoient que l'eau étoit le principe & la matiere fondamentale de toutes

choses, avoueroient-ils pour cela que l'eau ne seroit qu'un sel ou un verre ? mais ils me paroissent aussi ridicules de prétendre qu'il n'y a pas de mixte qui ne se liquéfie, & ne devienne eau par un certain artifice, comme si tout mixte n'étoit que de l'eau differemment modifiée. Quand on viendroit à bout de réduire tous les mixtes en eau, on ne démontreroit point encore par là que ces corps en tant que formez de telles ou de telles parties mêlées ensemble dans une certaine proportion, & liées entr'elles par un tissu d'une espece déterminée, n'agissent sur le corps humain que par la vertu de l'eau qui fait leur essence intime : cette reduction nous manifesteroit seulement que le feu, ou quelqu'autre dissolvant, ayant dissipé & détruit les autres parties des mixtes, n'a laissé que les aqueuses, ou peut être les salines dissoutes par du flegme ; ainsi ces sortes de recherches qui se font avec tant de travail & de dépense, ne sont d'aucune utilité.

A quoi pouroit, je vous prie, nous servir ce principe unique, soit eau, soit sel, ou quelqu'autre qu'on voudra que nous aurions trouvé à la fin de nos plus délicates analyses ? Pourions-nous par

les seules proprietez que nous découvririons dans ce principe, expliquer les facultez des mixtes? il nous faudroit sans doute supofer que pour prendre la nature des mixtes, il a des qualitez ou des modifications qui appartiennent à d'autres principes tres-differens? L'on ne se tromperoit pas moins de croire que l'eau se convertit en soufre, en sel & en terre, à cause que les semences de concombres, de melons & de courges, non seulement germent dans une bouteille où il n'y aura que de l'eau pure, mais y deviennent encore de grosses plantes garnies de feuilles, de fleurs, & de fruits, comme l'illustre *Boyle* l'a éprouvé; ou parce que les poissons ne vivent que d'eau, & qu'ils augmentent considerablement si on les garde long-temps dans des nacelles percées sur l'eau, ou dans des vaisseaux remplis d'eau simple.

Il faut cependant observer que ni les plantes, ni les poissons ne peuvent être privez d'air sans grand danger de perir: or il est évident que l'air abonde en soufre, en sel & en terre, puisque les pavez des chambres les mieux fermées, ensorte que les hommes ni les animaux ne puissent y entrer, se trouvent couverts

au bout de quelques jours d'une poussiere trés-fine & fort amere, on l'appelle terre adamique, & elle est trés-propre à la vegetation, & à la nouriture des plantes : l'air par consequent sert à tous les autres corps, & leur fournit toutes choses ; c'est pour cela qu'on pouroit le regarder comme ce principe unique & universel, à aussi bon droit que l'eau, ou tout autre.

Ce premier principe d'où dépendent les proprietez generales de tous les mixtes, étant donc trop difficile à connoître, nous appellerons principes prochains de ces corps, universellement tout ce qui peut contribuer à nous découvrir leur nature, & la source de leur proprietez, de quelque genre qu'ils soient ; ainsi nous regarderons comme de tels principes, non seulement l'eau, la terre, le soufre, le sel, & leurs diverses especes, mais aussi le mouvement, la matiere subtile & la matiere globuleuse de *Descartes*, l'air avec sa vertu élastique, & les autres sortes de substances ou de manieres d'être, s'il est necessaire : & qu'on ne nous objecte pas que les corps ne sont point composez de ces choses ; car je le repete pour ôter toute équivoque, nous ne recherchons pas les principes de composi-

tion qui constituent, à proprement parler, chaque mixte; mais les principes d'où nous puissions tirer des lumieres pour rendre raison de tous les mixtes, & de leurs vertus.

Mais de crainte que ce discours ne s'étende trop loin, & que je ne vous amuse par des paroles inutiles, chers amateurs de la Medecine, je tâcherai de vous démontrer par des exemples comment on s'y doit prendre pour découvrir ces principes de l'action des mixtes.

Suposons que nous ayons à expliquer les vertus de la bardane vulgaire, plante connue aux Barbiers & aux Paysans : la bardane est fébrifuge, sudorifique, vulneraire, hysterique; assurerons-nous que ces vertus procedent du sel acre dont elle abonde, comme on l'enseigne d'ordinaire? nullement; mais nous examinerons plutôt ce que l'on tire des feuilles de bardane par l'analyse chymique, afin d'apprendre ce qu'elles contenoient vrai semblablement avant l'action du feu sur elle.

Or il est constant que de cinq livres de feuilles de bardane, la chymie extrait deux livres & une once & demie de flegme acide, une livre & deux onces de flegme urineux, une livre d'huile, &

une dragme de ſel volatil concret, avec cinq onces de terre, & une once de ſel fixe. N'eſt-il pas trés-probable par là, que les feuilles de bardane, avant leur diſſolution par le feu de l'alambic, renfermoient plus de liqueur aqueuſe, que de toute autre partie ; mais cette liqueur abondoit en ſel approchant du ſel armoniac ; car il y a beaucoup d'apparence que la partie acide du flegme étoit, avant l'analyſe, jointe au ſel volatil ou urineux, qui s'eſt trouvé aprés dans une forme tant ſéche qu'humide ; ce qui parconſequent compoſoit un certain ſalé analogue au ſel armoniac ; puiſque le ſel armoniac n'eſt qu'un ſalé coagulé d'un ſel urineux. Quant à la terre & au ſel fixe, il y a lieu de croire que ni l'un, ni l'autre n'exiſte dans ces plantes avant l'operation du feu ; mais nous devons penſer que le ſel eſſentiel de la bardane, ou ſon tartre qui n'eſt que le ſel de la plante, depoſé naturellement au côté du vaiſſeau où l'on laiſſe fermenter ſon ſuc, s'eſt changé en un ſel fixe qui ſe ſera ſeparé de la portion terreuſe, comme il arrive au tartre du vin, lequel n'eſt rien autre choſe que la partie terreſtre du vin imbue exceſſivement d'un ſel acide.

Preſque toutes les plantes ſont

douées d'un ſel armoniac naturel, & d'un ſel eſſentiel ou de tartre, vû qu'elles rendent toutes par l'analyſe chymique, un eſprit urineux qui fermente avec l'eſprit de ſel, ce qui témoigne ſans doute la preſence de quelque choſe d'armoniac; de plus le ſuc des plantes longtemps gardé dans des tonneaux, y fait toujours un dépôt de tartre. Mais tous ces mêmes principes ſalins ſont diverſement diſtribuez, & en differentes doſes, & temperez de differens ſoufres çà & là dans les plantes; & ils y ſont encore plus où moins délayez par une quantité d'eau plus ou moins grande.

Il faudra donc répondre à la queſtion propoſée, que les feuilles de la bardane ſont remplies d'un ſel armoniac mêlé avec de l'eau, du tartre & du ſoufre; & que c'eſt manifeſtement de là que dépendent les proprietez qu'elles ont de réſiſter aux maladies de la matrice, de provoquer les ſueurs, & de guerir les playes, puiſque le ſel armoniac poſſede ces mêmes facultez, étant hyſterique, fébrifuge, ſudorifique, & aſtringent, principalement quand on l'accompagne de quelque ſubſtance huileuſe & tartareuſe.

Pour découvrir la maniere d'operer

des vers de terre pris en medicament, ſçachez ce qui provient de leur analyſe. Si l'on met cinq livres de ces ſortes de vers dans un alembic, l'on en retirera un phlegme d'une trés-legere acidité, & un autre phlegme urineux, mais trés-violent, chacun au poids d'une livre, cinq dragmes d'un ſel urineux concret, ſept onces d'huile, une livre de terre, & deux dragmes de ſel fixe ; par où l'on voit que les vers de terre ſont remplis d'un ſel urineux qui n'eſt pas pêtri avec beaucoup de ſel acide, mais qui ſe trouve plutôt embaraſſé par quantité de ſoufres ; ainſi que la ſuye dont les vers different en ce qu'ils abondent naturellement, non ſeulement en eau, mais auſſi en ſubſtance terreuſe ; c'eſt pourquoi étant appliquez par dehors, ils ont la vertu d'inciſer, de ramolir, de nettoyer ; & pris interieurement, ils pouſſent par les urines, & levent les obſtructions.

Les huîtres ſont notablement remplies de ſel armoniac ; car outre qu'on en tire un phlegme acide, & un ſel fixe qui doit paſſer pour acide ; cinq livres d'huîtres fourniront encore beaucoup de phlegme urineux ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'on en tire ſix dragmes de ſel urineux concret, ſans parler du

ſoufre & de la terre qui ne manquent pas aſſurement dans les huîtres : or par ce ſel armoniac dont elles ſont trés-fournies, le ferment de l'eſtomac eſt rétabli, la digeſtion aidée, & les voyes pour la filtration ouvertes.

Si vous me demandez comment l'aigremoine convient aux hydropiques, débouche les viſceres obſtruez, & guerit les playes, je vous renvoyeray à ce que ſon analyſe nous dévelope de principes prochains : prenez, par exemple, cinq livres de feuilles d'aigremoine, pilez-les, & les diſtilez ; deux livres d'un phlegme acide en ſortiront d'abord, puis une livre d'un phlegme urineux, une once de ſoufre ou d'huile, ſix dragmes de ſel fixe, avec une livre & demi once de terre : Il eſt donc vray-ſemblable que dans cette plante nous ne devons gueres reconnoître que du ſel armoniac tres-leger, vû qu'on n'en ſçauroit extraire aucun ſel en forme ſeche, & que par conſequent l'acide dont l'aigremoine abonde, eſt joint avec la terre, & compoſe un certain mêlange compacte parmi le ſel eſſentiel ou le tartre ; & cela uni au principe ſpecifiez cy-devant, conſtitue l'aigremoine.

Les racines de biſtorte & d'argenti-

ne, resserrent & arrêtent les humeurs par le moyen d'un sel alumineux accompagné de soufre, car dans l'analyse de ces plantes, il sort une huile après un phlegme acide, & il ne s'en extrait pas beaucoup de phlegme urineux ; mais il resteun poids considerable de terre damnée: c'est pourquoy de telles racines étant d'un goût stiptique, il est probable que l'acide qui domine en elles, est un certain composé qui approche de l'alum, & duquel dépendent leurs principales vertus.

Je vais vous apporter un bel exemple d'un herbe émolliente : Ayant mis distiler cinq livres de feuilles & de racines de mauve vulgaire, il est descendu dans le recipient deux livres d'un phlegme acide avec douze onces de phlegme urineux, deux onces d'huile & quarante-huit grains d'un sel concret, & il est resté six dragmes de sel fixe, avec une once demi dragme de terre ; par où l'on voit que la mauve est douée d'un certain sel armoniac, joint à de la terre, avant que d'avoir éprouvé le feu, & qu'un tel sel se change en un suc visqueux ou lent qu'on nomme mucilage, & qui se détruit par le feu.

Une grande preuve encore que la

mauve doit adoucir, c'eſt que ſon eau long-temps battue, ſe change en un mucilage, ſur tout ſi on y répand quelques gouttes d'un eſprit acide : de plus elle lâche le ventre, parce que ce ſuc lent ramolit les fibres du ventricule & des inteſtins, que la chaleur tient tendues, & qui par ce relâchement ſe contractent avec plus de facilité pour exprimer au dehors ces matieres contenues dans ces viſceres.

Il ne faut pas non plus paſſer ſous ſilence certaines ſubſtances que l'analyſe détruit entierement, & qui néanmoins communiquent à quantité de mixtes toute la force qu'ils ont dans la Medecine, ſçavoir l'odeur fœtide du ſureau, de l'hyéble, des eſpeces de ſcrophulaire, du *galeopſis*, &c. dans leſquelles plantes on trouve quelque vertu approchante de celle de l'*opium*, & qui par conſequent les rend non ſeulement propres à diminuer les douleurs, & à guerir des brûlures, mais auſſi à réſoudre des tumeurs par l'action de leur ſel armoniac, lorſqu'elles ſont appliquées ſur ces maladies externes.

Vous objecterez peut-être que le ſureau & l'yéble pouſſent les humeurs par enbas, ce qui certainement ne s'accorde

point avec la proprieté d'endormir de l'*opium* : mais je réponds que l'*opium* ou quelque autre substance analogue à l'*opium* extrait de plusieurs plantes, n'assoupit nullement, & n'est aucunement contraire aux purgatifs, bornant d'ailleurs sa faculté à diminuer & à dissiper la douleur, comme on le remarque de l'*opium* qui se tire de la laitue sauvage d'odeur puante, car le suc de cette herbe se coagule en des grumeaux bruns & amers, de même couleur à peu prés & de même odeur que l'*opium* ; mais ce suc adoucit comme les semences du pavot, & ne causent aucun assoupissement : or les remedes adoucissans temperent les purgatifs ; c'est pourquoy si l'on employe la gratiole pour purger, sans l'avoir fait cuire dans du lait, elle excitera des tranchées, & donnera des maux de tête ; ainsi la coloquinte & les autres remedes semblables qui agissent avec vehemence, doivent être mitigez par d'autres matieres huileuses : de plus on se souviendra que les effets de l'*opium* sont differens, & même opposez les uns aux autres, à raison des differentes doses qu'on en prescrit, comme nous le démontrerons dans son lieu ; & ceux qui usent souvent de cette drogue, ont coû-

tume d'être tourmentez de cruelles douleurs de ventre & de tranchées. Il est constant par là, qu'outre l'analyse chymique, nous devons appeller à notre secours l'analyse, ou le raisonnement phylosophique, qui consiste à examiner les choses qui se présentent à nos sens, avant que d'avoir suby les épreuves du feu, & d'avoit été alterées par quelque autre agent exterieur.

Galien s'attachoit uniquement à expliquer les odeurs, les saveurs & les autres affections sensibles des médicamens simples : il faudra donc commencer par les choses les plus faciles à connoître, sçavoir par le goût & par l'odeur qu'on trouve à une plante ; on aura égard ensuite aux changemens qui arrivent, lors que les dissolutions des mixtes sont répandues sur la teinture de tourne-sol & de *triccocus*, sur du syrop violat, sur une solution de mercure sublimé, sur une infusion de noix de galle, & sur d'autres semblables substances liquides ou séches, molles ou dures des plus alterables à l'impression d'un sel dissout.

Les drogues qui contiennent un acide, donnent au syrop violat & à la teinture du tourne-sol une belle couleur rouge, si l'acide est assez vif, & elles fer-

mentent ordinairement avec les alkalis: Celles qui participent de ces ſels alkalis, fermentent avec les acides & verdiſſent le ſyrop violat ; mais elles teignent d'une couleur laiteuſe ou d'un jaune pâle le mercure ſublimé diſſout dans l'eau.

Les choſes qui abondent en vitriol, noirciſſent l'infuſion des noix de galle, celles qui rendent du ſel armoniac, exhalent une odeur urineuſe ; le mêlange de l'eau de chaux ou de l'huile de tartre avec ces mêmes choſes, produit une ſemblable odeur d'urine : en verſant de l'eau ſur des teintures tirées des mixtes avec de l'eſprit de vin, le ſoufre ou la partie urineuſe ſe précipite au bas du vaiſſeau.

Aprés tous ces examens on en viendra à l'analyſe chymique, car nous ſommes redevables aux Chymiſtes de beaucoup d'éclairciſſemens : mais il ſeroit ridicule de ne raiſonner des mixtes que ſur leur ſaveur & ſur leurs autres qualitez ſenſibles, ou de ne vouloir juger des proprietez de ces corps que par les extraits qu'on en fait au moyen du feu. Perſonne ne doute qu'il n'y ait veritablement de l'eau, de l'huile & du ſel dans pluſieurs mixtes ; mais il eſt faux

qu'ils ne soient réellement composez que de telles substances, je veux dire de cette même eau, de cette même huile, de ce même sel & de cette même terre que l'analyse chymique nous en produit. Cette analyse peut seulement contribuer une partie de lumieres qui nous sont necessaires, pour connoître à fond les principes de chaque mixte en son état naturel, c'est-à-dire, avant qu'ils ayent été separez par le feu, car cette separation ne se fait point sans détruire beaucoup de choses, & sans en dissiper beaucoup d'autres, qni acheveroient, si nous les connoissions, de nous donner une parfaite intelligence du mixte; les matieres qui restent nous font toutefois conjecturer tres-probablement ce qui se rencontroit naturellement dans le mixte dont il s'agit, & par quelle vertu il opere dans le corps humain, quand il y est employé.

Il est donc plus raisonnable d'user de ces deux analyses la chymique & la philosophique, pour comprendre l'essence de toutes sortes de corps soumis à l'art de la Medecine. Analyse de la linaire

Prenons pour exemple la linaire vulgaire jaune à grande fleur, & d'une odeur infecte qui approche de l'*opium*, voyez

le Pinax de *G. Bauhin*; l'analyſe philoſophique de cette plante, nous la fait prendre pour anodyne & adouciſſante; c'eſt pour cela qu'elle eſt d'un merveilleux effet contre les douleurs des hémorroides; mais par l'analyſe chimique, nous la trouvons reſolutive.

De cinq livres de linaire commune, on tire chimiquement deux livres & douze dragmes d'un phlegme acide, dix onces d'un phlegme urineux, cinq onces d'huile, demie once de ſel fixe & deux onces de terre, d'où l'on doit conclure avec certitude que la linaire abonde en une huile non épaiſſe, & qui ſent l'empyreume, comme celle qu'on tire des mixtes brulez dans quelque vaiſſeau propre, pour ne pas perdre l'huile de ces ſubſtances compoſées. Mais l'huile tirée de la linaire eſt ſubtile, & de l'odeur à peu prés de l'*opium*: On trouve fort peu de ſel armoniac dans la linaire, ainſi qu'il paroît par ſon ſel urineux qui n'eſt ſuivi d'aucun ſel concret; mais cette plante eſt plûtôt aiguiſée par une eſpece de ſalé qui tient du tartre, ou de la terre foliacée du tartre.

L'analyſe philoſophique eſt de ſi grande importance, que ſans elle nous ignorerions abſolument les principes des mix-

tes aromatiques-artificiels : qui ne croiroit, par exemple, que l'huile essentielle ne soit composée d'un esprit urineux & aromatique, quand on l'approche du nez, & qu'on la flaire aprés avoir senti de l'esprit volatil huileux aromatique? Je rapporteray icy la maniere de la préparer, afin qu'on en puisse faire plus exactement la comparaison.

Prenez une once & demie de canelle, une once de sassafras, & autant de cardamome de la troisiéme espece, nommée petit cardamome, ou cardamome par excellence, demi once de mastic & autant de gerofles; safran, macis & noix muscade deux dragmes de chaque, anis & *carvi* de chacun six dragmes : pulverisez toutes ces drogues, mêlez-les ensemble, & les mettez dans une retorte de verre, pour verser de l'esprit de vin par dessus, jusqu'à ce qu'il surpasse de deux doigts de hauteur le mêlange de ces poudres; & aprés quelques heures d'infusion, vous y ajouterez six onces de sel de tartre & quatre onces de sel armoniac : vous agiterez le tout, & vous le distilerez à feu doux: par ce procedé la partie acide du sel armoniac s'étant jointe avec le sel de tartre, la portion urineuse de ce pro-

mier ſel debaraſſée de ſes liens, s'écoule dans le récipient tellement mêlangée avec l'huile eſſentielle des aromats qu'on a raiſon de lui donner le nom d'eſprit volatil huileux aromatique.

Les plantes aromatiques ſont empreintes d'un eſprit tout-à-fait ſemblable, comme il paroît quand on les diſtile avec une grande quantité d'eau ; car de cette façon l'on en extrait une huile eſſentielle ſi copieuſe, que tout le réſidu eſt pur, & entierement privé d'odeur ; cette huile n'eſt même aucunement alterée par l'ébulition de l'eau, mais on l'a toute pure comme elle étoit dans la plante avec l'eſprit urineux auquel cette huile étoit jointe : on tire auſſi la même huile par infuſion avec l'eſprit de vin, mais en moindre quantité, & de moindre efficace.

Il eſt encore vraiſemblable que la portion urineuſe du ſel armoniac dont nous prouverons que la terre eſt remplie ſe trouve ſeparée de l'acide, & retenue par le ſoufre de la terre au dedans des racines mêmes des plantes aromatiques ; car c'eſt pour cela qu'on ne tire point, ou que fort peu de ſel volatil concret de ces ſortes de plantes ; ce ne ſera donc qu'en conſequence de l'eſprit huileux & aro-

matique uni au ſel ſalé ou au tartre qu'elles agiront ; ainſi la taneſie, la lavande, le thym, le romarin, l'origan, le baſilic remédient aux mêmes affections que l'eſprit volatil huileux & aromatique.

Entre les plantes qui rendent une odeur forte il y en a quelques unes qui ſentent mauvais comme la rhue, la fraxinelle, la ſauge, l'arbre de vie, &c. dont l'action ſemble dépendre d'un eſprit huileux fœtide, tel qu'on le formeroit ſi à la place des aromates on employoit le *caſtoreum*, le bitume & les autres drogues dont l'odeur eſt peu ſuportable, & qu'on les mêlât avec le ſel armoniac & le ſel de tartre. Notre ſentiment ſe peut confirmer en ce que de ces plantes diſtilées avec beaucoup d'eau, on tire quantité d'huile eſſentielle qui a toute la même odeur que ces plantes, & en ce qu'elles ſont parſemées d'une infinité de cellules ou plûtôt de bouteilles remplies d'une telle huile, comme on le remarque dans les feuilles de rhue, qui lors qu'on regarde le Soleil au travers d'elles montrent une prodigieuſe quantité de petites gouttes d'huile qu'elles contiennent : les feuilles, les tiges, les ramaux & les fruits de la fraxinelle ſont pareillement couverts de poils qu'on découvre avec

le microſcope être autant de bouteilles d'huile ; & il ne faut pas croire que les parties ou feuilles du mille-pertuis ſoient percées d'outre en outre par de petits trous, car ces trous qui y paroiſſent ſont des bouteilles ou cellules tranſparentes pleines d'huile tres-ſemblable à de l'eſprit de therebentine ou à de la therebentine diſtilée avec de l'eau ; & c'eſt de là que provient toute la vertu balſamique & diuretique du mille-pertuis. Après toutes ces conſidérations nous devons établir & obſerver les regles ſuivantes.

1°. Tous les mixtes tirez de la famille des vegetaux & de celle des animaux ſont douez d'un ſel armoniac ; ceux qui n'exhalent qu'un eſprit, pour ainſi dire, ont peu de cette ſorte de ſel : or ce ſalé qu'on nomme ſel armoniac eſt produit de l'union intime d'un acide avec un urineux.

2°. Les mixtes qui par l'analyſe fourniſſent beaucoup de terre & d'acide, & qui n'ont point de ſtipticité contiennent un ſel analogue au tartre, puiſque le tartre eſt un certain alliage d'acide & de terre.

3°. Si ces mêmes mixtes ſont ſtiptiques ils doivent poſſeder un ſel alumi-

neux, l'alum n'étant qu'un ſalé ſtiptique qui réſulte de l'acide & de la terre dans une certaine proportion.

4°. Vous obſerverez que ces trois eſpeces de ſels ſe rencontrent tres-ſouvent dans les mêmes mixtes ; car les parties de la terre ou de la portion terreuſe du mixte ne ſont point vuides, elles ſont ordinairement imbues de ce flegme acide qui ſort le premier par l'action du feu pour tomber dans le récipient : ainſi les vertus de cette terre ne dépendent pas de la terre pure, mais des ſels ſalez qu'elles retient dans ſes pores.

5°. Les mixtes qui communiquent à la teinture des noix de galle une couleur noire, prennent leur force d'un ſel qui approche du vitriol : ceux qui s'enflament au feu ſont nitreux, c'eſt pourquoi il y a apparence que le pied-de-loup & la calendule ou le ſoucy abondent en nitre ; & le frêne, de quelque verdeur qu'il ſoit ſe brule en rendant une flame copieuſe qui témoigne que ce vegeta contient beaucoup de nitre.

6°. Les mixtes qui abondent en une humeur lente & mucilagineuſe dont les autres principes ſont envelopez agiſſent principalement à raiſon d'un mucilage approchant de la gomme adraganth.

7°. Les

7°. Les mixtes qui rendent une odeur d'*opium*, ou approchante, sont anodyns & apaisent les douleurs en vertu de ce qu'ils renferment d'analogue avec l'*opium*.

8°, Les mixtes qui frapent le nez d'une odeur aromatique n'y font d'impression qu'à cause de l'esprit huileux & aromatique dont ils sont pénétrez.

9°. Mais ceux qui renvoyent une odeur des-agreable ou puante, agissent par le moyen d'un esprit huileux fœtide.

10°. Les mixtes qui distilez avec quantité d'eau fournissent beaucoup d'huile essentielle, semblable à l'esprit de therebentine distilée avec l'eau ont la proprieté de guerir les maladies par l'efficace d'un esprit balsamique.

11°. Toutes les plantes contiennent du fer, comme *M. Geofroy*, Medecin de Paris & Academicien l'a démontrè par une belle experience ; car si vous aprochez un couteau aimanté des cendres de quelque plante vous lui verrez attirer des particules de fer qui s'y seront trouvées mêlées : or ces particules de fer communiquent aux vegetaux cette vertu qu'on y remarque d'ouvrir & de resserrer selon qu'elles y ont été mêlées par

i

la nature, en telle ou télle proportion avec les autres principes.

12°. Rien ne contribue d'avantage à la découverte des principes par lesquels les mixtes apportent de l'alteration dans le corps de l'homme, que les observations qu'on fait des choses en les comparant à celles qui nous sont plus familieres & mieux connues, & les appliquant les unes aux autres par les endroits que nous voyons semblables dans celles-cy & dans celles-là; car les proprietez des choses inconnues ne s'expliquent bien que par rapport aux proprietez que nous sçavons dans les êtres que nous appercevons ordinairement & plus distinctement. C'est pourquoi, il est tres-à-propos parmi les Medecins de recourir au sel armoniac, au tartre, à l'alum, au vitriol, à l'esprit huileux odorant ou fœtide, au nitre, au *castoreum*, à *l'opium*, au fer, & à d'autres semblables drogues qui nous sont claires par les analyses & par les experiences communes qui s'en font, & rendre raison des bonnes ou des mauvaises qualitez qui se trouvent dans une plante, ou que l'on reconnoît semblables à celles de quelqu'une de ces drogues simples; en disant que cette plante

a des particules de même nature que ces drogues, & que de telles qualitez en dépendent plûtôt que des acides & des alkalis; qui n'existent presque jamais purs dans les plantes, mais qui par leur differentes unions y produisent le plus souvent des substances semblables à celles que je viens de citer, c'est à-dire à du sel armoniac, à de l'alum, &c. Et il ne suffit pas d'assigner une certaine espece de sale qui domine dans ces mixtes, & de le regarder comme le principe unique de leurs vertus; car les plantes qui surabondent en soufre, & qui fournissent de l'huile en quantité par l'analyse chymique, sont encore pourvûes d'un suc stiptique & mucilagineux, & toutes ces choses sont tellement confondues ensemble qu'on est obligé d'avoir égard à chacune d'elles, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit capable de quelque effet particulier dont on ne manquera pas de s'appercevoir, lorsqu'elle viendra à se débarasser des autres, ou qu'elle trouvera un sujet disposé.

Nous avons maintenant à expliquer en peu de mots les vertus de la terre, de l'eau, des sels, & du soufre.

La terre telle que les Physiciens ont coûtume de la supposer, ne se rencon-

tre nulle part dans les mixtes, vû que les cendres qui restent d'une lessive aprés l'analyse, ne meritent presque aucune consideration ; ce sont des particules inutiles & l'ouvrage du feu plutôt que de la nature.

Les mixtes qui appartiennent à la classe des végetaux ou des animaux, ne se reduisent donc pas en une terre semblable à la vulgaire, mais en un fumier salé, & empreint d'un soufre si puissant que la portion sulfureuse ne peut aucunement se separer de la salée par l'entremise de l'esprit de vin ; car dans l'état naturel la terre est si imbue de sels, qu'elle compose veritablement un salé. l'on ne doit donc pas regarder la terre dans un un mixte comme à l'ordinaire, sous l'idée d'un corps sec, friable, d'un tissu naturellement spongieux ; propre à réprimer la violence des autres principes, & à recevoir dans ses anfractuositez les parties dont ils se forment : mais dans le mixte ces pores ou ces détours anfractueux ne sont nullement vuides ; & par consequent cette terre est bien differente de celle des Chymistes, celle-cy se trouvant privée de particules salines & sulfureuses par les lotions qu'ils en ont faites avec des liqueurs aqueuses &

avec de l'esprit de vin. La terre des chymistes est comme un squelette spongieux & facile à mettre en poussiere, étant composée de pieces qui ne sont jointes les unes aux autres que par des pointes d'angles, non par des surfaces; de là vient qu'on là divise & qu'on l'attenue aisément. Or une telle terre ne peut pas d'elle même communiquer aux mixtes de la solidité & de la pesanteur, à moins qu'elle ne soit penetrée de sel & de soufre, & que ses pores ne soient remplis de quelque substance compacte & massive.

L'eau est un corps liquide dont toutes les particules sont polies, glissantes, arondies en longueur & flexibles, semblables à de petites anguilles, comme dit *Descartes*, perpetuellement agitées d'un mouvement intestin, en vertu duquel & de leur figure l'eau est tres-disposée à dissoudre toutes sortes de corps; elle dissout néanmoins beaucoup plus facilement les sels que les autres substances, car ses parties étant menues, glissantes & souples, elles sont en état de s'insinuer promptement dans les intervalles des corps salins, le mouvement de tremoussement & d'ondulation qu'elles ont de leur propre nature, leur faisant écarter

ſans peine, comme feroient de tres-menus coins, les parties de ces matieres ſalines, quelque conſiſtance qu'elles ayent. La trop grande lubricité ou poliſſure des particules de l'eau, les empêche de ſe joindre commodement avec les particules de ſoufre qui ſont rameuſes & inégales, & qui par leurs accrocs tiennent enſemble plus fort que les ſalins; la jonction des particules aqueuſes ne peut même ſe faire intimement avec les ſulfureuſes que par l'interpoſition des ſels. Dans les mixtes l'eau ne ſe trouve jamais pure non plus que la terre, & même elle ne ſe purifie qu'à peine par la diſtillation, car elle ne ſçauroit ſe dégager parfaitement des autres principes qui ont été une fois exactement diſſouts dans la ſubſtance. Elle émeut & tranſporte manifeſtement de côté & d'autre les ſels, mais elle ne donne aucune émotion aux ſoufres.

Le ſel eſt un corps dur naturellement doué d'un goût notable; les parties en ſont roides, mais tres-diſſolubles à l'eau, & elles ne ſe précipitent pas dans ce liquide, à moins qu'elles ne ſoient en ſi grande abondance qu'il manque de pointes & de forces pour les diſſoudre toutes.

Le ſel eſt naturel, ou artificiel. Le premier eſt de trois eſpeces, ſçavoir l'urineux qu'on a coûtume de nommer ſimplement volatil, l'acide & l'alkali. Les propres caracteres du ſel urineux, ſont d'abord cette odeur fœtide qui ſe ſent auſſi tôt qu'on a verſé de l'urine ſur de l'eau de chaux.

En ſecond lieu ce combat ou cette efferveſcence qui s'excite entre les ſels volatils & les liqueurs acides tirées du ſoufre, du nitre, du vitriol & de l'alum. Troiſiémement la couleur laiteuſe dont ces mêmes ſels teignent la ſolution du mercure ſublimé. Enfin la couleur verte qu'ils impriment d'ordinaire au ſyrop violat : Perſonne n'ignore que les ſels urineux, ſe tirent de l'urine même, du ſel armoniac, de la corne de cerf & de toutes les autres parries des animaux ; mais ce qui perſuade qu'ils ne ſont point l'ouvrage du feu, c'eſt l'infuſion qu'on fait des terres de quelque nature qu'elles ſoient : car ſi vous répandez de l'huile de tartre, ou une ſolution de chaux ſur cette infuſion, vous en ſentirez exhaler incontinent une odeur d'urine.

Nous ſuppoſons encore que les particules de tout ſel urineux ſont ſemblables aux coques épineuſes des chataig-

nes, & qu'elles sont necessairement mêlées avec du soufre & un sel acide, vû que par cette hypothese, il n'est pas mal-aisé d'expliquer les proprietez & la maniere d'agir, ou la vertu du sel urineux.

Les marques essentielles du sel alkali, sont absolument les mêmes que celle de l'urineux, si vous en exceptez cette odeur d'urine, qui frappe desagréablement le nez.

Les signes particuliers du sel acide, sont premierement l'effervescence qu'il excite avec les sels fixes & avec les urineux, soit liquides, soit solides, & en corps salins. Secondement la couleur purpurine ou rouge qu'il fait contracter à la solution du tournesol, ou au papier bleu.

Troisiémement la coagulation qu'il fait du lait. Et enfin cette saveur acide & piquante, qui l'accompagne & qui le manifeste, quand on l'applique sur la langue.

Quant à la figure des parties de l'acide, on l'imagine longue & pointue, comme celle des aiguillons & des épingles; & il y a de l'apparence qu'il n'est accompagné d'aucun soufre, ou que ce soufre s'y trouve caché & mêlé en une

quantité tres-petite. L'on juge que ces trois especes appartiennent au sel naturel. 1°. En ce que si vous versez de l'eau de chaux, ou de l'huile de tartre sur une infusion de terre, vous sentirez infailliblement la même odeur que si vous aviez repandu ces liqueurs sur de l'urine.

2°. La même odeur s'exhale encore des parois des anciennes maisons qu'on reblanchit avec de la chaux. L'on voit donc par ces experiences que le sel urineux est diffus dans toute la terre & dans l'atmosphere qui l'environne.

3°. Qui ne sçait que ce même sel est produit en forme séche du sel armoniac par le moyen de la chaux, & que la seule putrefaction le tire du *glastum* ou du pastel?

4°. il n'est pas rare de rencontrer du sel naturel qui abonde en acide; l'alum, le vitriol, le vin, le tartre & les autres sels essentiels des plantes, presque tous les fruits dont l'écorce est charnue, comme les pesches, les prunes, les limons, les oranges & le reste de cette nature, rendent un suc qui donne une couleur de pourpre au tournesol.

Quant à l'alkali naturel different du sel urineux, il se rencontre frequem-

ment dans la terre même, comme cela paroît par les eaux minerales de Vichy, d'Aix & de plusieurs autres lieux ; mais d'une maniere encore plus convaincante par la terre que j'ay apportée de l'Asie mineure il y a peu d'années, & qui dans ces Régions est si frequente que les habitans du pays en font du savon en la mêlant avec de l'huile.

Vous sçaurez donc qu'au Printemps & en Automne dans les campagnes de l'Asie, non loin de Smyrne & d'Ephese, il s'éleve de dessus la terre de petites mottes que je prenois pour des monceaux de terre, formez par des taupes qui cherchoient en fouissant sous la terre, à sortir du dedans au dehors : Mais je fus détrompé par des Asiatiques qui m'aprirent qu'on ramassoit avec soin ces petits monceaux de terre, & qu'on les employoit à la place du sel alkali, nommé soude, tant ils abondoient en sels alkalins, sans lesquels on ne pouroit faire du savon.

J'ay tiré aussi de cette terre d'Asie par la solution simple que j'en ay faite avec de l'eau froide, & par l'évapotation de ce qui restoit d'humidité, quantité de sel semblable à du sel de tartre, si ce n'est que celui-là est plus leger. Ajoutez à

tous ces corps ſalins le *natrum* des Anciens ſi commun en Egypte & en Arabie, & qui doit être mis au rang des ſels alkalis naturels non urineux, parce que ſa ſolution qui ne rend aucune odeur urineuſe, étant verſée ſur de l'huile de tartre, donne à ſa ſolution de mercure ſublimé une couleur de lait, & ſe laiſſe porter en haut par l'eſprit de vin, après avoir circulé pluſieurs heures, ou peu de jours.

Le ſel alkali Aſiatique avec le ſel de tartre n'eſt nullement alteré par l'eſprit de vin. Le ſel alkali naturel, à raiſon de l'étroiteſſe de ſes conduits ou pores, ſe joint facilement avec le ſoufre, & en eſt ſublimé ou enlevé, au lieu que le ſel de tartre ayant de plus larges pores, ſe ſouſtrait, ou s'échape à l'action du feu & de l'eſprit de vin, en étant trop aiſément penetré.

Je ne conçois point de figure plus propre à aſſigner à ces deux ſortes de ſels alkalis, que celles des treilles ou grilles.

Des ſels naturels ſimples, il s'engendre naturellement d'autres ſels compoſez, ſelon que ces premiers ſe mêlent à differentes choſes; tels ſont le ſel armoniac naturel, l'alum, le vitriol, le ſel marin, le nitre & les ſels eſſentiels des plantes.

Le sel urineux uni à l'acide constitue le sel armoniac, dont les principaux caracteres consistent. 1°, Dans cette odeur urineuse qui attaque le cerveau, dés qu'on a répandu de la solution de sel armoniac sur de l'eau de chaux. 2°, Dans un sel acide; qui se tire du sel armoniac par le moyen du feu, & qui se manifeste aussi, lorsque la solution de ce même sel armoniac a resté durant quelques heures en digestion avec une solution de tournesol. 3°, Dans la couleur blanche qu'il communique à l'eau de chaux, si l'on verse sur ces deux drogues ensemble une solution de mercure sublimé. D'ailleurs le sel armoniac est d'une saveur acre & salée, il ne coagule pas le lait; l'esprit urineux de ce sel change en caillé blanc la solution du sublimé, ce que ne fait point son esprit acide; c'est pourquoy le sel armoniac caille aussi & blanchit la même solution. Or il est constant que ce sel n'est capable de ces effets, qu'à raison de sa partie urineuse, & non de sa partie acide, puisque l'esprit urineux dont ils dépendent, ne s'extrait que de celle-là.

L'on peut à present demander, si ce sel est armoniac naturel est produit avec la terre, & né au dedans d'elle, ou bien

s'il tire son origine de l'urine même, & des autres excremens des animaux qui habitent la terre : mais l'infusion de la terre qu'on tire des puits profonds de plusieurs toises, rendant aussi une odeur urineuse, quand on y répand de l'eau de chaux, ainsi que feroit l'infusion d'une terre prise à la surface, il y a toute apparence que le sel armoniac, de même que le nitre, le vitriol & l'alum est naturel à la terre; comme cela se prouve encore par des mines qui sont assez répandues en Italie, & dans la Lybie. Ce sel passe des pores de la terre dans les tuyaux des plantes avec leur suc nouricier; ensuite il est distribué dans le corps des animaux qui vivent d'herbes, & enfin des animaux il retourne dans la terre. On voit par là que le sel volatil des plantes, n'est autre chose que la partie urineuse du sel armoniac de la terre même, & l'on connoit pareillement que le sel volatil des animaux tire son origine des plantes dont ils se nourissent.

La marque particuliere du nitre se trouve, 1°. Dans cette détonation ou dans cet embrasement avec bruit, lequel est excité quand on jette du nitre sur du feu : mais cette déflagration ou inflammation du nitre n'arriveroit point, si

l'on n'accompagnoit de soufre ce mineral qui se liquifieroit seulement sans aucune détonation, s'il étoit seul dans le creuset.

La seconde marque est dans la saveur que le nitre purifié par plusieurs lotions, cause sur la langue, en y produisant un sentiment comme de froideur.

le nitre Le nitre ne témoigne aucun acidité avant que d'avoir éprouvé le feu, il ne change nullement le syrop violat, ni la teinture du tournesol; il ne caille point le lait, ne communique aux lames de fer ou d'acier nulle couleur nouvelle; au au contraire la solution du nitre rend au bour d'un quart d'heure de mêlange la solution de mercure sublimé toute laiteuse, comme les sels alkali ont coûtume de faire. puissance du feu;

On doit donc être surpris que par la violence du feu, le nitre devienne une liqueur douée d'un tres-puissant acide qui a la proprieté de dissoudre l'argent ou le plomb, ce qui l'a fait appeller eau forte: mais il est encore bien remarquable que cette liqueur donne la même vertu à l'esprit de vitriol & à l'esprit de soufre, lesquels esprits ne pouroient pas sans celui de nitre dissoudre ces metaux. Au reste l'eau forte ne fait nulle impression

ſur l'or ni ſur l'étain, ces deux metaux n'étant diſſolubles qu'aux eaux régales, comme nous allons dire.

le Sel marin:

Le ſel marin ſe fait proprement diſtinguer par ſa ſaveur connue de tout le monde, & par ſon eſprit tres-acide qui ſeul eſt capable de diſſoudre l'or & l'étaim, non l'argent ni le plomb, mais il communique ſa propre vertu aux eſprits du ſoufre & du vitriol, qui ſans lui ne deviendroient point des eaux régales, c'eſt-à-dire, prêtes à diſſoudre l'or & l'étaim. Vous obſerverez que ces eaux, ſoit fortes, ſoit régales diſſolvent également le fer, le cuivre & le mercure: avant que le ſel marin ait ſuby l'épreuve du feu, il ne change aucunement ni le ſyrop violat, ni la ſolution de tourneſol, & n'altere ni les lames de fer, ni celles de cuivre: il donne de legeres marques d'acidité lorſqu'on le répand ſur l'eſprit urineux de ſel armoniac dont il trouble la couleur; il brouille auſſi ou obſcurcit un peu l'infuſion de noix-de-galles: il ſemble plûtôt d'une nature alkaline en ce qu'il blanchit la ſolution de mercure: l'eſprit de ſel s'épaiſſit ou ſe coagule en criſtaux de figure cubique, & il imprime une belle teinture ou couleur de pourpre à la teinture de tourne-

ſol. Il fermente puiſſamment avec l'huile de tartre, mais ſans produire de chaleur ; il ne fait aucune effervescence avec l'eau de chaux.

Le vitriol ſe diſtingue particulierement par cette couleur noire dont il teint l'infuſion des noix-de-galles, & par ſa propre ſaveur d'abord ſalée, puis douçatre : le vitriol ſe criſtaliſe & altere la teinture de tourne-ſol. L'eſprit de vitriol & l'eſprit de tartre fermentent violemment enſemble ; mais la fermentation eſt encore plus vehemente quand on mêle l'huile de vitriol avec l'huile de tartre : l'eſprir de virriol étant infuſé avec l'huile de vitriol, ils s'échauffent l'un l'autre, & l'eau conçoit de la chaleur avec l'huile de vitriol.

L'alum eſt un ſel ſalé & ſtiptique, imprégné d'acides, coagulant le lait & donnant une couleur de pourpre à la teinture de tourne-ſol : l'alum après ſa diſſolution ſe ramaſſe en des criſtaux rriangulaires qui ont leurs pointes émouſſées. Il faut toutefois remarquer que l'eſprit de vitriol, l'eſprit d'alum, & l'eſprit de ſoufre ſont tous trois de même genre & ne different entr'eux qu'en ce que cet eſprit ou certe liqueur acide ſe trouve jointe avec de la terre ſeule dans l'alum,

avec de la terre & du fer ou du cuivre dans le vitriol, & avec de la terre & une matiere bitumineuse dans le soufre: il ne faut donc point être surpris si l'on extrait du soufre, du vitriol & de l'alum par l'analyse de la même pierre pyrite.

Le tartre est une espece de salé où le sel essentiel du vin, résultant d'un acide végetal, d'une terre & d'un soufre. Les sels essentiels des plantes sont des especes de tartre, c'est-à-dire, de certaines concrétions d'acide, de terre & de soufre; le tartre est d'un goût un peu acide, & il rougit la solution de tournesol, donnant à l'eau de chaux une couleur de lait. L'esprit de tartre fait un *coagulum* avec l'huile de tartre; il rend aussi la solution de tourne-sol d'une couleur purpurine, quoiqu'il ne contienne rien d'huileux, comme il paroît par son odeur, & de ce qu'étant répandu sur de l'eau de chaux il teint d'une couleur laiteuse la solution de sublimé quand on l'y verse avec cette eau, ansi que feroit l'esprit urineux du sel armoniac. Tout le monde sçait qu'on prépare avec le tartre un sel fixe par le moyen du feu, c'est ce que nous avons nommé cy dessus tartre artificiel, d'où l'on a lieu de

croire que le sel essentiel des plantes se convertit par la Chymie en un sel fixe.

Les sucs de toutes les plantes déposeroient un sel essentiel s'il s'étoient gardez dans des tonneaux aussi long-tems que le vin.

Pour tirer les sels fixes du tartre il faut le bruler, & en faire la lessive. Les pointes des sels acides se figeant prennent entr'elles une disposition à angles droits, en s'entre croisant à la façon des treilles; & peut être que par l'interposition du soufre ils composent une substance approchante du fer : c'est pourquoi l'on a raison de regarder la matiere du sel fixe comme un acide dans l'état naturel des mixtes.

Le sel de tartre néanmoins est extrait par le feu en une quantité d'autant plus considerable, que les autres principes des mixtes se dissipent moins dans la combustion : de l'absynthe, par exemple, lentement & à feu clos on tire plus de sel fixe que quand elle est brulée à feu vif & ouvert; car le soufre emporte avec lui d'autant plus d'acides qu'il trouve plus de facilité à s'envoler. L'on conçoit aisement par là pourquoi les sels fixes se changent de rechef en une liqueur acide, lorsqu'on vient à y dissoudre du

fer ou une ſubſtance ſulfureuſe : cette operation s'accomplit de la ſorte ; diſſolvez du ſel de tartre dans de l'eau, & l'y laiſſez digerer durant quelques jours; filrez la diſſolution, & la faites évaporer juſqu'à ce qu'il ne reſte que des criſtaux : alors les parties acides ſont débaraſſées de leurs liens ou de cette colle ſulfureuſe qui les retenoient ; & dans cet état afin qu'elles ſoient tout-à-fait libres, & qu'elles retournent à leur premiere condition, il faudra mêler ces ſels avec le ſable & le bol, puis les diſtiler à feu violent dans une retorte ; & de cette maniere elles ſe changeront en un eſprit acide d'égal poids avec les ſels : ce qui reſte de ſel de tartre dans la terre damnée, ſubiſſant un traitement pareil, fournira encore un peu d'acide.

Après avoir parlé du ſel nous devons faire quelques remarques ſur le ſoufre, & montrer quelles ſont les principales differences de ce mineral d'avec les autres mixtes.

Le ſoufre eſt un corps lent, gras, qui s'attache aiſement aux autres matieres, & qui s'enflame : par là on juge qu'il eſt compoſé de particules ſemblable à des branches d'arbres fort preſſées les unes contre les autres, entrelacées

ensemble : le soufre se glisse presque dans tous les corps, excepté dans l'eau, parce qu'elle est glissante, unie & sans pores, assez larges pour le laisser pénétrer au dedans d'eux ; il envelope les sels & s'attache facilement à la terre. Il n'y a gueres de semences dont on n'exprime de l'huile : les fontaines d'huile de petrole, le bitume le jayet, le charbon de terre ; le soufre commun, la graisse des animaux, les baumes & les therebentines, les especes de poix-résines, prouvent bien que le soufre naturel se rencontre par tout. D'une terre tres-seche on tire au moyen de l'esprit de vin une teinture de couleur de citron, laquelle étant arrosée d'eau, dépose une résine jaunâtre dont on fait du savon en la mêlant & l'agitant beaucoup avec l'huile de tartre : de la terre même mise en distilation il sort d'abord un esprit huileux, & ensuite une huile puante.

Descartes L'inflammabilité du soufre nous donne occasion de discourir sur les élemens de *Descartes* lesquels ne contribuent pas peu à expliquer la maniere d'agir des mixtes.

Ce n'est pas sans raison que cet excellent Philosophe supose que toute la masse du monde est composée, premie-

rement d'une matiere extrémement subtile qui persiste dans une agitation continuelle & rapide, & qui à proprement parler est l'instrument de tous les mouvemens qui se font dans la nature : secondement d'une autre espece de matiere dont toutes les parties sont globuleuses ou spheriques, entre lesquelles cette matiere subtile est répandue de tous côtez : & enfin d'une troisiéme matiere qui par sa grossiereté se fait apercevoir à la vûe & distinguer au toucher, occupant tous les espaces qui restent entre ces deux premieres sortes de matieres. Voila quelle est selon ce Physicien la plus simple division de la matiere en general, c'est-à-dire, de la substance étendue, ce qui peut être démontré par plusieurs raisons differentes. Je suis aussi persuadé de l'existence d'une matiere extremement déliée, en ce que je ne puis jamais concevoir de vuide, ni des pores où il ne se trouve toûjours quelque corps étendu qui occupe les intervales des autres parties de la matiere, & qui se moule à la figure de ces intervales, ainsi que la cire infiniment molle. Pour tout remplir dans le monde nous sommes contraints de même d'admettre une matiere globuleuse pour être le sujet de la lumie-

re, parce que les rayons lumineux réfléchissent toûjours de toutes sortes de surfaces, ensorte que les angles par lesquels ils en rejaillissent sont égaux à ceux qu'ils faisoient en frapant directement ces mêmes surfaces ne peuvent être composez que de corpuscules ronds, vû que c'est une proprieté du seul corps sphérique de faire comme nous l'éprouvons de la lumiere dans tous les cas possibles les angles de réflexion égaux aux angles d'incidence. fermentation.

La fermentation ou l'effervescence si commune entre les mixtes, ne se peut concevoir clairement sans le secours d'une certaine matiere subtile, soit qu'on la nomme étherée ou autrement, qui reviendra nécessairement à la notion que *Descartes* nous donne de son premier, ou de son second élement.

Il est sansdoute surprenant que les Anciens ayent gardé sur la fermentation un silence si profond, que maintenant la fermentation est un mot nouveau dont *Sennert*, illustre dans son tems dans la Medecine s'est servi le premier l'année 1620 dans ses institutions médicales, où il cite pour des exemples insignes de fermentation le moût ou vin tout récent, & la nouvelle biere,

lorſque ces deux liqueurs bouillent pour ſe convertir en des liqueurs ordinaires plus propres à être bues, & plus durables. *Céſalpin* ſemble avoir eû quelque idée de cette émotion inteſtine, quand il prétend que les ſemences des plantes ſe dévelopent par un principe de feu caché qui s'excite en ces graines dans la terre, comme il arrive à la chaux ſur laquelle on répand de l'eau, ou qui touche à quelque ſubſtance humide, c'eſt dans le ſixiéme chapitre d'un livre des plantes qu'il mit au jour en 1580 & qui lui a fait beaucoup d'honneur.

La fermentation eſt un mouvement des parties intégrantes du mixte, leſquelles en ſont agitées, échauffées, raréfiées; je veux dire que par l'ébulition elles ſe dilatent toutes en de petites bouteilles ſenſibles, ſans aucun bouillonnement manifeſte elles s'élevent, & paroiſſent ſous un plus gros volume; ou enfin elles s'échaufent ſimplement: c'eſt ainſi que fermente l'huile de vitriol verſée ſur de l'huile de tartre en formant dans le mélange pluſieurs petites bulles; qu'une maſſe compoſée de farine & d'eau bien petrie ſe gonfle & s'étend ſelon toutes ſes dimenſions quand on y mêle du levain, & que le ſang ne devient pas

ſeulement plus fluide, mais s'échauſe de lui même, & par conſequent fermente: ce qui fait diſtinguer à pluſieurs la fermentation d'avec l'efferveſcence, c'eſt que le mouvement de l'efferveſcence eſt ordinairement manifeſte & plus ſenſible que celui de la fermentation, qui neanmoins produit toûjours une plus notable alteration dans les matieres où elle s'excite comme on le remarque quand on les examine de près lorſqu'elle a duré quelque tems.

Or il eſt difficile de comprendre comment deux corps dont les parties étoient, par exemple, dans un mouvement lent & inſenſible, quand ils étoient ſeparez, conçoivent en un moment beaucoup de viteſſe dès qu'ils ſont mêlez enſemble, à moins que de ſupoſer quelqu'autre troiſiéme corps qui augmente l'agitation de ces deux ſortes de parties: car comme *Deſcartes* nous en avertit judicieuſement, chaque choſe tend d'elle-même à demeurer autant qu'il lui eſt poſſible dans le même état où elle a été une fois miſe, & elle ne ſe change que par l'action des corps étrangers qui viennent faire impreſſion ſur elle: mais on ne peut imaginer pour ce troiſiéme corps nulle autre ſubſtance que la matiere ſubtile ou étherée.

éthetrée. Les Philosophes conviennent aussi assez unanimement que les parties des corps soit liquides soit mous, sont perpetuellement mues les unes à l'égard des autres par une matiere qui les traverse : Or un tel mouvement ne peut être augmenté dans la fermentation, que les parties de ces corps liquides ou mous, ne reçoivent une plus grande quantité de transport de ce même corps qui passe entre elles, & dont la vîtesse se redouble dans les pores rétrecis qu'il s'efforce de parcourir, par la même raison que l'eau d'une riviere qui d'un large lict, vient à passer entre des rochers, ou sous les arches d'un pont ; qui la resserrent, coule avec bien plus de rapidité par ces endroits peu spacieux que par d'autres, où elle est plus au large. Nous avons cependant trois considerations à faire, pour expliquer de quelle maniere le mouvement interieur des liquides, est accru par la rencontre du corps, qui se mêle entre leurs parties, ou s'insinue dans leurs pores.

1°. Le mêlange des parties de deux liquides differens, se peut faire de telle sorte que les passages, ou ces conduits détournez, par lesquels la matiere éthérée couloit librement auparavant, s'é-

largiſſent en certains endroits, & ſe rétreciſſent en d'autres, de telle façon que la colomne de la matiere étherée qui avoit, par exemple, une largeur ou un diametre de deux lignes, ſe rencontrant au droit d'un pore, ou d'un conduit qui ne ſera large que d'une ligne, fera par ſa baſe effort contre les parties qui rétreciſſent ſon chemin, & tendra à les écarter avec fracas.

2°. Les conduits ſont quelquefois entierement bouchez par le mélange des corps, & pour lors la matiere étherée ébranlant & déplaçant les parties qui font obſtacle à ſon cours ordinaire, les fait ſauter çà & là avec impetuoſité : Or c'eſt de cette attaque & de cette reſiſtance que vient le tumulte & la fermentation entre les parties du mêlange.

3°. Il peut arriver que les particules d'un corps ſe gliſſent dans les pores d'un autre, de maniere qu'étant envelopées ſeulement par la matiere ſubtile, elles en ſoient entrainées dans un mouvement de tourbillon trés-rapide, qui briſe les parois de tous ces conduits & troublent toute la mixtion : Or je vous laiſſe à penſer avec quelle promtitude & quelle impetuoſité, les ſels & les ſoufres ſont emportez dans ce com-

bat, on ne doit donc point s'étonner si, par exemple, dès que l'huile de sassafras est versée sur de l'esprit de nitre bien déflegmé, elle fermente non seulement, mais s'enflame, ou si suivant le raport de M. *Lemery*, il s'excite un feu, ou un embrasement considerable, lorsque l'esprit de nitre vient à se répandre sur de la limaille d'acier, & du beure d'antimoine; or il n'y a point de plus grande effervescence que celle où la flâme se produit dans la matiere.

Les trois causes que je viens d'alleguer, & quelquefois un plus grand nombre doivent être reçûes, pour expliquer l'effervescence & la fermentation, vû que le different mêlange des corps, est capable d'apporter des changemens, & des varietez à l'infini, qui s'opposant toutes au transport de la matiere étherée, bouleverseront toutes les parties de ces substances qui s'entrepenetrent.

Tout étant donc plein, & les parties comprimantes & refléchissantes, ne trouvant aucun vuide, où elles se puissent retirer, il sera necessaire que tout le composé se trouble, & fermente toutes les fois que la matiere subtile rencontrera des obstacles à vaincre, pour se mou-

voir avec toute la viteſſe dont elle eſt naturellement agitée, ſoit que les corps participent des acides ou des alkalis, ſoit qu'ils tiennent d'une autre nature liquide ou ſéche : Et les effets de la poudre à canon, ne ſçauroient être compris ſans cette ſorte d'émotion tumultueuſe. acides et alcalis:

Ceux qui prétendent que la fermentation, ne ſçauroit être cauſée qu'entre des acides & des alkalis, ne ſont pas moins déraiſonnables que d'autres qui ſoûtiennent que toutes les operations de la nature, ne ſe font jamais que par la fermentation. Eſt-ce que les huiles eſſentielles qui fermentent avec les eſprits corroſifs, les métaux qui combattent avec les eaux fortes, ſont d'une nature alkaline plûtôt qu'acide? Le ſang ſi ſulphureux & rempli d'un ſel volatil, fermente naturellement avec chaleur. A l'égard de la ſolution des corps par des menſtrues appropriées, elles ne ſe peut concevoir ſans l'interpoſition de cette ſubſtance étherée, qui ſe fourre entre les parties des corps diſſolubles, & celles des diſſolvans dans les pores de ces premiers corps.

Il ne paroit pas auſſi neceſſaire de recourir à la fermentation pour expli-

quer le dévelopement de la ſemence des plantes, ni pour leur nouriture ; car un mouvement ſimple des liquides dont les plantes ſont nouries, ſemble ſuffire pour faire que les parties qui non ſeulement ſont tracées dans un vegetal, mais qui y ont encore toute leur conformation, & la figure dans laquelle elles doivent reſter, acquérent tout le volume, ou toute la groſſeur qui leur convient, ſans aucun mouvement fermentatif, & par la ſeule dilatation des pores des rézeaux ou tamis de la juſte oppoſition deſquels la plante réſulte; & par l'inſinuation ou l'engagement des parcelles du ſuc nouricier dans ces pores.

Les efferveſcences ou fermentations des corps, ont pour la plûpart un dégré de chaleur ſenſible: mais quelquefois elles ſont froides ou ſans aucune chaleur apparente : Nous avons cité des exemples des premieres fermentations ; quant aux autres eſpeces, il y en a qui non ſeulement ſont froides au toucher, mais qui font encore deſcendre notablement la liqueur du thermométre, en l'y reſſerrant viſiblement ſous un moindre volume : L'eſprit de nitre ou de vitriol, étant répandu ſur du nitre même ou ſur du ſel armoniac, cauſe de ces ſortes de

fermentations froides : & de plus le ſel armoniac diſſout dans l'eau, communique à ce liquide une froideur inſigne : L'on peut même produite de la glace
Glace par un froid artificiel, ſi ſur parties égales de poudre de mercure ſublimé, & de ſel armoniac, l'on verſe une quantité proportionnée de vinaigre diſtilé, & que l'on agite beaucoup le vaiſſeau, où ſera le mêlange.

L'on y voit, non ſans ſurpriſe, des vapeurs chaudes, qui font monter l'eſprit de vin d'un thermometre, en même temps que la ſolution d'eſprit de vitriol & de ſel armoniac, d'où elles s'élevent, contraint un eſprit de vin ſemblable dans un ſecond thermometre, de deſcendre par le refroidiſſement que cette double ſolution y cauſe. D'un mêlange d'eſprit de ſel & d'huile de tartre, réſulte une grande agitation ſans chaleur ; & ce même eſprit ne ſuſcite aucun tumulte avec l'eau de chaux.

A l'égard de la fermentation du ſang, elle eſt principalement prouvée par l'effervеſcence remarquable, où cette humeur eſt entretenue, & qui lui donne la vertu de répandre la chaleur dans tout le corps ; car il n'y a point de liquides qui s'échauffent ſans fermentation ; c'eſt

pourquoi l'on doit bien distinguer la fermentation des liqueurs, d'avec leur mouvement de liquidité : Toute chaleur provient du mouvement ; mais tout mouvement ne produit pas la chaleur, qui demande pour se communiquer aux liquides, une augmentation de leur mouvement ordinaire, comme il paroit aux liquides que l'on met sur le feu.

L'Analyse Chymique nous montre que le corps humain abonde en phlegme, qu'il est tout rempli de matiere sulphureuse, & de sel armoniac : il contient encore quantité de tartre approchant du sel marin ; mais on en tire tres-peu d'acide.

On a lieu de s'étonner que dans le sang humain, l'acide soit en si petite dose, vû que l'homme vit de lait, de laitage, de pain, de vin, de fruits, de racines & de legumes, où l'acide domine sur toute autre sorte de principes ; seroit-il presque tout dissipé par les voyes communes de la diaphorêse ? ou seroit-il employé à la generation de la bile conjointement avec le soufre ? La bile fermente seule d'elle même, les sueurs, l'urine & les excrémens stercoraux, sont remplis d'acides, le sel fixe de ces derniers excrémens, est un si puissant

acide salin qu'il n'apporte aucun changement à la solution du sublimé, il n'est pas besoin de citer davantage d'exemple, pour persuader que l'acide des alimens sort copieusement par les diverses excrétions : mais pour montrer qu'il y a dans le sang un acide caché, toûjours prêt à se manifester suivant les occasions, où on le met à l'épreuve, c'est que si vous versez de l'esprit de suye, ou de corne de cerf sur du sang nouvellement tiré de la veine d'un homme, vous causerez une subite effervescence, & s'il arrive par hazard que le sel dont nous parlons, s'engendre dans cette humeur en plus grande quantité que la nature ne le demande, ou si les molecules qui doivent composer le sang, viennent à s'épaissir plus que de coûtume, il en naîtra plusieurs maladies.

Le sang humain est composé de deux liqueurs confondues ensemble, sçavoir d'une liqueur rouge qui fait sa partie sulphureuse, & d'une autre transparente, c'est la serosité qui abonde en eau. La portion rouge du sang réduite en de tres-petites gouttes d'huile, impregnées d'un sel armoniac, se mêle exactement & se distribue parmi les particules de la serosité, de même que de l'huile fait

avec de l'eau, quand on les bat bien l'une avec l'autre. Cette partie rouge étant desſechée, prend feu tres promptement, au lieu que la ſeroſité ne s'enflame qu'aprés avoir été long-temps expoſée à l'ardeur d'un braſier.

L'on extrait de trois livres de la partie rouge du ſang ſeparée de la ſereuſe par l'entremiſe d'un papier boivar, premierement une livre & dix onces d'un phlegme preſque inſipide ; ſecondement il en ſort ſept onces trois dragmes d'un phlegme qui ſent fort, puis un eſprit rouſſâtre s'en éleve à la quantité de trois onces trois dragmes, à quoi ſuccedent trois onces ſept dragmes & douze grains de ſel volatil concret ; enfin on tire de la terre damnée deux dragmes de ſel fixe ſalin, & il reſte trois dragmes cinq grains d'une terre ſpongieuſe & tres legere.

L'on obtient les mêmes choſes de la partie ſereuſe, ou limpide du ſang, avec cette difference que la quantité de phlegme qu'on en ſepare, eſt plus conſiderable que ce qn'on retire de phlegme de la partie rouge. Or ce phlegme quoiqu'inſipide, communique néanmoins à la ſolution du ſublimé une couleur de lait, & au ſyrop violat une cou-

leur assez verte. L'esprit de sang humain précipite le sublimé, & cause une effervescence avec l'esprit de sel; l'eau commune long-temps agitée avec l'huile de sang fait la même chose; ce qui reste de la distillation, avant que l'huile en ait été extraite, donne une teinture rouge au tournesol. De ce residu & du sel fixe, l'on doit conjecturer qu'il y a un acide dans le sang.

Ce sel au reste a non seulement une saveur approchante du sel marin, mais encore la vertu de précipiter la solution de l'argent, comme feroit le sel marin même. Il ne se dissout pas aisément exposé à l'air, & à peine jaunit-il sensiblement la solution du sublimé; c'est pourquoy il y a de l'apparence que dans l'état naturel, cette partie d'acide qui se remarque aux épreuves qu'on tente sur le sang, se joint au sel volatil de cette humeur, pour former un vray sel armoniac, où le sel urineux entr'autres domine : mais la quantité de tartre ou de sel essentiel que l'on trouve dans le sâng, est de fort petite consideration, vû qu'on en tire plûtôt un sel marin que du sèl fixe.

L'analyse de la chair humaine dont on a ôté la graisse ne differe pas de l'a-

nalyſe du ſang ; l'une & l'autre fourniſſent les mêmes principes en pareille quantité, ou à peu près : mais il eſt à remarquer que dans l'une & l'autre reſolution, aprés le phlegme urineux qui ſort le premier de tous, & tombe dans le recipient, on ne reconnoit l'acide que dans le réſidu par la couleur rouge ou purpurine qu'il imprime au tourneſol, tout au contraire de ce qu'on obſerve dans l'analyſe des plantes, où l'on voit monter l'acide plûtôt que l'urineux pour deſcendre dans le recipient.

La ſueur diſtilée ne rend rien que d'urineux, car ſon reſidu applique à la teinture de tourneſol une couleur de pourpre, d'où cet acide ſemble être moins volatil & plus maſſif, à cauſe qu'il eſt peut-être dompté & déprimé par l'urineux. Les plantes ont communément beaucoup plus d'acides que les animaux.

L'on découvre par l'analyſe des bêtes dont nous nous nourriſſons, les mêmes choſes qui ſe rencontrent dans les parties qui compoſent le corps de l'homme ; la chair de mouton eſt préferable aux autres, en ce qu'elle contient des principes plus delicats & mieux proportionnez entre eux, & plus temperez, outre que le tiſſu de cette chair n'eſt ni ſi groſſier ni ſi ſerré que celui

de la chair de bœuf; elle n'abonde pas non plus en mucilages comme les chairs de veau, d'agneau & de bouc, & n'eſt pas ſi penetrée d'huile que la chair de cochon.

Les poiſſons ont beaucoup plus de phlegme que les animaux terreſtres, & ils ſont ordinairement d'une contexture de fibres plus lâche & plus molle, ils ſont entierement dépourvus d'acides, mais ils ſont tous imbus de ſoufre ou d'huile.

Le lait mis en diſtilation ne fournit point de ſel volatil concret; mais en recompenſe il rend beaucoup d'acide, l'eſprit urineux s'y rencontre en petite quantité, ainſi que le ſel fixe ſalin. Le lait de vache contient plus d'huile que tout autre : celui de chevre eſt fourni de plus d'acide, & le lait d'aneſſe eſt le plus ſereux de tous.

Le miel expoſé à l'épreuve des Chymiſtes, ſe réſout preſque tout en acide.

Les racines alimenteuſes abondent en acide, comme on le remarque auſſi par la diſtilation, & il y en a peu d'entr'elles qui fourniſſent du ſel volatil concret. Ce qui ſe tire ſemblablement des feuilles des legumes qui ſont toutes treſaqueuſes, & ce qu'on exprime de mê-

me des tiges des plantes, ne donnent point non plus de ſel volatil concret, ſi vous en exceptez un petit nombre, comme l'hyacinthe, le narciſſe & les autres vegetaux de cette nature dont les tiges ſont tendres, & preſque ſemblables à celles de la ſimple herbe. Si les tiges & les racines produiſent par l'alembic plus de ſels acides que ne ſont les autres parties des plantes, l'on tire en recompenſe plus d'huile & plus d'eſprit urineux de leurs ſemences, qui par là ſont plus propres à la generation & à la fermentation qu'aucune autre partie. Lorſque les plantes ſont jeunes, l'eſprit urineux y aff ue en plus grande quantité que lorſqu'elles ſont vieilles, eu égard à leur durée ordinaire, & les anciennes fourniſſent plus d'acides que les nouvelles; il en faut excepter peu de plantes telles que la laitue, & ſemblables.

Nous obſerverons enfin que les qualitez des mixtes, ſont non ſeulement relatives les unes à l'égard des autres, & pour differentes perſonnes de diverſes complexions, dans leſquelles les vertus de ces corps ſont capables de tels, ou tels effets, tantôt en un temps, & tantôt en un autre : Mais la force qu'ils peuvent manifeſter, dépend encore de

la dose en laquelle ils sont employez : Ainsi certains mixtes qui auront coûtume de purger des malades par enhaut, causeront à d'autres infirmes des évacuations par les parties inferieures : Les drogues qui pousseront par les urines chez les uns, feront suer les autres qui seront d'un temperament dissemblable : La racine d'*arum* ou de pied de veau, prise au poids d'une dragme, est aperitive, & leve les obstructions ; mais quand on l'ordonne à la quantité d'une once, elle purge fort bien.

L'ordre que nous allons tenir dans ce Traité sera de commencer par les évacuans purgatifs, pour continuer par les diuretiques, & ensuite par les emmenagogues ; aprés quoi nous parlerons des émetiques, & de tous les autres remedes qui font sortir les humeurs nuisibles, par les parties superieures ; nous finirons tout ce que nous avons à dire des évacuans en general par l'explication des diaphoretiques ; nous acheverons tout l'ouvrage par les alterans qui agissent pour la purification des sucs dépravez, soit en les attenuant ou les rarefiant, soit en les épaississant ou les resserrant.

FIN.

ꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥꕥ

TABLE

Des Noms des Plantes citées en ce Volume.

D.

E.

R.

S

T.

V.

Y.

Fin de la Table.

TRAITE'



TRAITÉ DE LA MATIERE MEDICALE, OU L'HISTOIRE ET L'USAGE DES MEDICAMENS.

LES médicamens tant simples que composez pouroient être divisez de differentes maniéres ; sçavoir, par leurs caractéres ou signes propres, par les principes qui les composent, par les divers genres d'êtres dont ils sont tirez, par exemple, des fossiles, des plantes, & des animaux ; mais il vaut mieux suivre une méthode utile aux jeunes Médecins, & distinguer toutes ces sortes de sub-

ſtances qui nous fourniſſent des remedes par les vertus qu'un long uſage dans la Medecine y a reconnues.

Nous les partagerons donc en évacuans, pour faire ſortir du corps les humeurs qui l'incommodent, & en alterans qui changent les qualitez de ces humeurs pour les remettre à leur état naturel. Or des évacuans, les uns chaſſent trés-manifeſtement les matieres, ſoit par en haut, comme les émetiques de l'eſtomach, les expectorans de la poitrine, les errhines du nez, les ſalivans des ſources de la ſalive ; ſoit par en bas ſous le nom de purgatifs ſi ce ſont des ſelles, ſous celui de diurétiques quand ce ſont des urines, & de menſtruaux lorſque ce ſont des mois qu'ils provoquent : ou bien cette expulſion ſe fait moins ſenſiblement, & quelquefois imperceptiblement par toute l'habitude, & dans toute l'étendue de la peau, tant par les ſueurs que par l'inſenſible tranſpiration, ce qu'on nomme diaphorêſe.

Les alterans agiſſent, ſoit en diſſolvant & ouvrant, ſoit en épaiſſiſſant & reſſerrant, ſoit en ſéparant le pur de l'impur ; en émouvant, ou en ralentiſſant ; en irritant, en fortifiant, &c.

LIVRE PREMIER.

Des évacuans.

SECTION PREMIERE.

Des purgatifs.

TOuchant les purgatifs, on demande 1°. s'ils affectent comme par choix, de chasser des humeurs particulieres, les uns la bile, les autres la lymphe, &c. Et l'on répond, que les humeurs peccantes dissoutes en beaucoup de sérosité extraite du sang par les glandes, sont envoyées dans les artéres mézaraïques qui les portent aux intestins où se mêlant diversement ensemble, elles prennent une couleur tantôt jaune ou verte, tantôt noire; ou bien elles restent plus aqueuses, d'où viennent ces noms usez de cholagogues, mélanagogues, phlegmagogue, & hydragogues, qu'on donnoit autrefois aux médicamens; mais ces couleurs sont plutôt imprimées par des particules des médicamens mêmes, lesquelles ne pouvant se glisser dans les veines lactées, teignent les humeurs qu'elles rencontrent dans les intestins,

& que les médicamens y déterminent ; ainsi la rhubarbe rend les excrétions jaunes ; le sené, la casse, & les calybez, ou l'acier préparé, les noircissent ; le jalap, la scammonée, l'élaterium, laissent les matieres toutes séreuses. Mais quoique les médicamens ne fassent pas élection, ils alterent néanmoins diversement les humeurs & les viscositez, selon la diversité des parties, & des mouvemens dont ils sont composez, & en quoi ils se peuvent résoudre dans les différens endroits du corps où ils seront passez. D'ailleurs les uns étant doux, & les autres violens, il les faut tous proportionner au tempérament du malade, & à la force de la maladie.

2°. L'Analyse Chymique montre qu'ils agissent par la vertu de leurs molécules, (ou parties à peu près telles qu'elles se présentent aux sens) & non par leurs élemens, je veux dire, par les substances dans lesquelles l'art les réduit : ainsi l'eau, le souphre, la terre, le sel qu'on tire de la rhubarbe & du sené, separez ou remêlez, ne purgent plus, quoique ces principes, joints entr'eux d'une maniere naturelle, le fassent en excitant dans le sang une fermentation propre à la purgation ; car on ne

trouve point de sels, ni de souphres purs qui soient capables de purger ; la résine même de scamonée ou du jalap, & tous les extraits purgatifs contiennent tous les principes ensemble. Au reste les sels dont les purgatifs abondent, participent davantage de l'âcre, que de l'acide qui corrompt plutôt la force du purgatif.

3°. Lorsque les purgatifs sont descendus dans le ventricule, & dans les intestins, ils augmentent l'effervescence des humeurs qui imbibent les fibres de ces organes ; & ces fibres en étant plus vivement ébranlées qu'à l'ordinaire, ou même étant irritées par les particules des purgatifs qui les piquent immédiatement, elles serrent à diverses reprises les glandes qu'elles environnent, & leur font exprimer promptement les sérositez qui s'y filtroient lentement ; ce qui donne lieu a de nouveaux sucs de couler dans ces filtres qui les répandent aussitôt dans les intestins ; car les glandes sont comme des éponges qui, lorsqu'elles sont alternativement pressées & relâchées, se vuident bien plutôt de la liqueur qui leur est envoyée, que lorsqu'elles la reçoivent, s'en remplissent, & la laissent échaper librement. Pendant

ces contractions réïterées, la portion la plus délayée des médicamens passe dans le sang par les conduits chiliferes, & causant dans la masse de cette humeur une nouvelle effervescence, ou une fermentation plus forte que de coutume, il s'en exprime des matieres étérogênes, comme il s'éleve de l'écume au dessus des liqueurs grasses qui boüillent; lesquelles matieres se détournant du cours du sang qui circule par les artéres, & par les veines, s'épanchent de côté & d'autre dans les tissus glanduleux, principalement dans celui des intestins déja en action; & comme tout le sang est continu depuis les piés jusqu'à la tête par mille divers tuyaux de communication, lorsque des corpuscules, ou des sucs étrangers qui se tiennent aussi entr'eux, ont commencé par quelqu'endroit à se séparer de cette humeur, ils suivent la route frayée; en sorte que toutes les parties impures de même espece, s'évadent successivement.

Au reste la fermentation que nous supposons survenir dans la masse des humeurs après la prise des purgatifs se declare assez par la chaleur, la soif, la douleur de tête, la véhémence du pouls, & le changement des urines du malade,

lesquelles sentent quelquefois le sené, & en ont la couleur.

Les choses qui nous font connoître que la purgation est nécessaire après que la matiere morbifique a témoigné par le gonflement des vaisseaux, qu'elle étoit disposée à se dégager, sont le dégoût, ou l'inappétance qui montrent que les premieres voyes sont embarassées du sédiment sablonneux des humeurs, & que par consequent il faut nettoyer ces conduits par des évacuans qui entraînent ce limon.

Les frissons & le froid inaccoutumé de tout le corps, l'amertume de la bouche & sa mauvaise odeur, provenant du ventricule, nous marquent encore qu'on doit avoir recours à ces mêmes remédes.

Mais la contr'indication, ou le signe qui nous défend d'user de purgatifs, c'est la grande foiblesse du sujet, & l'inflammation du bas ventre, je veux dire, qu'alors nous avons à craindre que les forces n'achevent de se perdre par l'action des purgatifs; car il n'y a rien de plus triste que de voir périr son malade, après qu'on lui a fait prendre une medecine pour le purger.

Quant à l'inflammation de l'abdo-

men, ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler; mais quand elle ſe trouve accompagnée d'une tenſion douloureuſe en cette région, à peine peut-on permettre, avant les ſaignées néceſſaires, d'employer la caſſe même, le plus benin de tous les purgatifs, encore eſt-on obligé de la tempérer dans beaucoup d'huile d'amandes douces, ou dans du petit lait.

CHAPITRE I.

De la Caſſe.

La Caſſe appellée fiſtule, tuyau ou flûte Alexandrine dans le Pinax de *Gaſpar Bauhin* (recueil trés fameux de tous les noms des Plantes) ou vulgairement, la Caſſe des Boutiques, eſt un arbre fort approchant du noiſetier par ſon tronc, & par ſes rameaux; il eſt couvert d'une écorce unie, molle, de couleur cendrée, aſtringente & amere; ſa racine forte & robuſte ſe répand en travers ou en large, elle eſt brune par dehors; il a ſes feuilles pointues, ſemblables à celle du frêne, attachées à une côte par cinq conjugaiſons; nulle de ces feuilles aſſemblées cinq à cinq, ne fer-

mant comme impaire ces conjugaisons ; elles sont molles, épaisses, polies, d'un verd foncé plus délayé par le dessous de ces feuilles, qui sont d'ailleurs d'une saveur douçâtre, qui devient ensuite un peu amere. Les fleurs sont attachées à de menus pédicules longs de deux paumes, & sortans des aisselles des feuilles ; elles sont jointes en maniere de grappes ayant beaucoup d'odeur, & une couleur d'or ; elles sont pour l'ordinaire composées de cinq petales, ou feuilles de fleur, arrangées circulairement un peu arondies, crépues, ou frisées, & distinguées obliquement par des veines obscures ; le milieu de ces fleurs est occupé par un nombreux amas d'étamines, ou petits poils poudreux, qui embrassent un pistile, ou colomne en forme de pilon, qui lorsque les fleurs tombent, se change en une gousse d'abord verte, puis d'un jaune noircissant, dure, cassante, cilindrique, longue de presque un pied & demi, & d'un diametre ou d'une grosseur de neuf ou dix lignes, tant soit peu comprimée de côté & d'autre, parcourue suivant sa longueur d'une bande de même couleur, sur laquelle rampe un petit nerf qui s'éleve un peu sur le reste de la surface de la

bande ; cette gousse dont l'écorce a demi-ligne d'épais, est ceinte aussi transversalement & en ondes, par des especes de sillons demi circulaires ; mais par dedans elle est d'un jaune clair ou blanchâtre, partagée en plusieurs loges ou cellules dont les parois & les cloisons sont enduites d'une pulpe grasse, noire, de saveur de miel, toutefois un peu acre, & excitant des nausées, ou envies de vomir. Dans chaque loge il se trouve une sémence unique aplatie, jaune, ronde & longue, dure & nette. La Casse croît en Egypre, & dans les Isles de l'Amérique qui sont sous la domination des François.

La gousse ou fistule de la Casse est en usage dans la Medecine ; car l'on en tire la pulpe, ou moëlle, que l'on passe par un tamis de crin ; elle est fort employée à Paris par les Medecins qui l'ordonnent sous le nom de moëlle d'Egypte. On doit choisir la gousse fraîche, pleine, pesante, & d'une couleur de châtaignier noirâtre par dehors, ne rendant presqu'aucun son quand on la secoue : on la doit rejetter lorsqu'elle a contracté une mucosité, ou moisissure, ou que sa pulpe s'est aigrie, provenant de ce qu'on a coutume de la garder dans des

celliers à vin, ou dans des lieux enfermez, ou bien de la couvrir de sable, & de l'arroser d'eau pour la faire paroître plus remplie, & plus fraîche, ou plus nouvelle. La Casse d'Egypte est plus petite & plus mince que celle d'Amérique, & elle se rompt avec les doigts; mais on en rencontre rarement à Paris, vû que nous nous servons de la Casse Occidentale qui nous est apportée de la Rochelle, de Nantes, & de Dieppe.

La Casse ou fistule brasilienne du Pinax de *Gaspar Bauhin*, a une gousse bien plus épaisse, comprimée, & si dure, qu'il faut la casser avec le marteau : sa pulpe purge plus à la quantité d'une once, que la vulgaire ne fait au poids de deux onces, comme je l'ai éprouvé en Portugal. On s'en sert rarement en Europe; *Brebinius* en a donné l'Histoire dans sa premiere Centurie.

Au reste la pulpe de la Casse vulgaire, ou celle d'Alexandrie, s'aigrit trés-aisément, ce qui prouve qu'elle abonde en acide. Si l'on délaye la pulpe de Casse en quantité d'eau, & qu'on la garde dans un tonneau pendant plusieurs mois, elle déposera un sel essentiel, entierement semblable à la créme de tartre; mais si on la distile, elle passera toute en phlegme acide, & en huile.

De deux livres de pulpe de Caſſe, on tire demi-livre de phlegme acide, & trois onces d'un phlegme inſipide, qui ne produit aucun changement dans les eſſais ordinaires qu'on en fait ſur differens corps : puis mettant dans la retorte cette demi-livre de liqueur acide, il en provient ſix onces d'un eſprit urineux violent, ſix dragmes d'huile, une once de ſel fixe, avec demi-once & quelques grains de terre ; d'où nous devons conclurre que la vertu purgative de la Caſſe conſiſte dans le tartre joint au ſouphre.

La pulpe de Caſſe purge doucement, & ſans danger, depuis ſix dragmes juſqu'à une once ou deux, & même juſqu'à trois onces, étant diſſoute dans de l'eau chaude, ou dans du petit lait, & bue en maniere de ptiſane. On en preſcrit ſeulement demi-once ou ſix dragmes dans les potions qu'on prépare avec d'autres purgatifs, de crainte que ces potions ne s'épaiſſiſſent trop. Quand on l'ordonne ſeule, on la fait prendre ſous la forme de bol à la quantité d'une once, ou d'une once & demie ; ou bien on la mêle avec une cuillerée d'huile d'amandes, ſelon la pratique des Orientaux.

Elle convient parfaitement dans les

fiévres ardentes, dans les affections de poitrine causées par une sérosité salée ; elle est d'un grand secours dans les maladies des reins & de la vessie, dans les gonorrhées, & dans toutes les inflammations tant internes qu'externes, lors qu'il y a lieu pour la purgation. On l'employe heureusement dans les hémorrhoïdes internes, étant dissoute dans une suffisante quantité d'eau ou de décoction émolliente, ajoûtant sur trois onces de Casse, quatre grains de Laudanum pour donner cette dissolution sous la forme d'un lavement ; car par son séjour dans l'intestin droit, elle appaise l'inflammation, d'une maniere enchantée. On use aussi de la pulpe de Casse en cataplasme dans les inflammations externes, dans la goutte, dans les hémorrhoïdes, & semblables : étant prise par la bouche, elle soulage dans ces mêmes maladies, que les autres médicamens purgatifs irriteroient ; enfin elle tempere l'ardeur d'une soif immoderée, elle calme l'effervescence de la bile, elle ôte le feu des urines brûlantes, elle relâche & amolit les fibres du ventricule, & des intestins desséchées par un excès de chaleur ; elle fait uriner non seulement parcequ'en rendant le sang plus

épais elle en exprime ainsi la serosité ; mais encore parce qu'elle adoucit les voyes destinées à la separation, ou à l'évacuation de l'urine. Voicy comment il en faut prescrire la potion.

Prenez Casse récemment extraite une once ; dissolvez-là dans six onces d'eau chaude, ou de petit lait ; & que le malade prenne cette dissolution à une heure commode. Ou

Prenez moëlle d'Egypte, ou pulpe de Casse, six dragmes, manne choisie deux onces, syrop de chicorée composé une once ; faites-en une potion avec six onces d'eau de fontaine. Autrement

Prenez pulpe de Casse récente une once, Sel vegetal demi dragme, dissolvez l'une & l'autre dans cinq onces ou environ d'eaude fontaine, ajoûtez-y une once & demie de manne de Calabre, & une once de syrop de fleurs de Pescher, ou de syrop rosat solutif pour en composer un breuvage selon l'Art. Ou

Prenez Casse d'Alexandrie une once & demie, manne choisie trois onces, tartre stibié, ou antimonié, quatre grains ; dissolvez-les dans une liv. d'eau de fontaine, & faites-en une potion que vous partagerez en deux ou trois doses, dont la premiere soit avalée sur le champ, & les

deux qui restent soient prises séparement à l'intervalle d'une heure l'une de l'autre. Ou

Prenez Casse nouvelle une once & demie, vin émetique une once, dissolvez dans six onces d'eau de fontaine pour en former un breuvage à avaler tout à la fois. Ou

Prenez une demi livre, ou deux tiers d'une livre de gousses ou de fistules de Casse toutes entieres, sçavoir l'écorce & la pulpe, pilez-les pour les jetter dans une livre d'eau chaude, ajoûtez-y deux ou trois onces de bonne Manne, & quatre grains de Tartre stibié, passez incontinent le tout par le filtre, ou couloir, & partagez cette composition en trois doses, qui seront prises une heure l'une aprés l'autre. Cette drogue reprime admirablement la violence des émetiques, & les contraint d'évacuer par en bas; c'est pourquoi dans la Pleuresie, dans la Peripneumonie, & dans les autres maladies où il est plus à propos de purger par les parties inferieures que par les superieures, elle est d'un trés-grand secours.

Elle fait encore merveilles dans les fiévres malignes où il y a tension douloureuse au bas-ventre, comme il arrive

quelquefois aprés qu'on a pris inconsiderément des remedes stibiés, ou preparez avec l'antimoine. On doit alors user de Casse en potion pour tout breuvage, & prendre des boüillons d'un intervale à l'autre; on l'ordonne dans les bols purgatifs, depuis demi once jusqu'à une once entiere, non seulement pour recevoir les poudres qui entrent dans ces remedes; mais sur tout afin que la purgation réüssisse mieux. Ou

Prenez Casse nouvelle une demi once ou une once, vingt-quatre grains de poudre Cornachine, formez-en un bol que le malade avalera à sa commodité, beuvant aussi tôt aprés un verre de ptisanne alterée d'un peu de conserve de fleurs d'oranges. Ou

Prenez moëlle d'Egypte six dragmes, aquila alba douze grains, rhubarbe pulverisée deux scrupules, sel d'absynthe & corne de cerf preparée, un scrupule de chaque, pour faire du tout ensemble un bol. On la prescrit aussi dans les clysteres à la quantité de deux ou trois onces. Ou

Prenez petit lait ou décoction émolliente une livre, Casse deux ou trois onces, miel de nenuphar deux onces, & faites-en un lavement pour les person-

nes qui ont le ventre pareſſeux, leſquelles pouront auſſi utilement ſuccer les gouſſes de Caſſe, ou les manger confites au ſucre : Car en Egypte & aux Iſles Americaines on confit avec le ſucre ces gouſſes fraîches & vertes.

On doit remarquer que la Caſſe eſt nuiſible aux melancoliques, & aux femmes ſujettes aux maux de Mere, à cauſe des vents qu'elle a coutume d'exciter, à moins qu'on ne la mêle avec le ſel de tartre ou d'abſynthe, un ſcrupule; le maſtic, ou la canelle demi dragme, l'huile de canelle ou d'anis trois gouttes, ou qu'on ne boive toute chaude la potion de Caſſe, vû que de cette maniere elle n'engendre ni vents, ni rots, & qu'elle reſte moins dans l'eſtomach.

La pulpe de Caſſe entre dans l'électuaire appellé Diacaſſia; elle entre auſſi dans le Catholicon lenitif, dans le Diaprun, dans la confection Hamech, dans l'électuaire de pſyllium, ou de perſicaire, dite herbe aux puces, dans la Triphera Saracenica ou Saraſine de *Nicolas d'Alexandrie*, celebre Pharmacien, dans la Triphera Perſica ou de Peſcher de *Meſué*, grand Medecin Arabe.

La Caſſe purgative a été inconnue à Hippocrate, à Theophraſte, à Dioſcoride, à Galien, & autres Anciens. Les

Arabes & les Grecs modernes l'ont employée les premiers dans la Medecine.

CHAPITRE II.

Des Tamarins.

LEs Tamarins de *Jean Bauhin*, celui de *Jean Ray* (deux fameux Botaniſtes) ou l'arbre qui porte les Tamarins s'éleve juſqu'à la hauteur d'un noyer, il eſt étendu au large & touffu; ſa racine qui ſe diviſe en pluſieurs bras fibreux, & chevelus ſe repand de tous côtez & fort loin; il s'en éleve un tronc que deux hommes enſemble pouroient à peine embraſſer; ce tronc eſt révêtu d'une écorce fort épaiſſe, brune & cendrée qui s'ouvre en divers endroits; il eſt d'une ſubſtance ferme, dure & rouſsâtre, étendant vers les côtez, & dans un bel ordre, ſes branches, qui ſe diviſent en de petits rameaux auſquels naiſſent des feuilles alternativement diſposées & ſerrées par des conjugaiſons ou jonctions de neuf, de dix & quelquefois de douze petites feuilles, ou aîlerons attachés à une côte, nulle feuille impaire ne fermant ou ne terminant comme en pointe ces ordres alternatifs, quoique de feuilles: (Dans la figure des tiges de *Proſp. Alpin*,

Botaniste renommé, & dans le Livre des Plantes du Jardin de Malabar, on y voit une pareille feuille impaire.) Ces aîlerons sont longs d'environ neuf lignes, & larges de trois ou quatre, obtus & un peu plus ronds à la base, où ils sont comme oreillés & plus minces; leur goût est un peu acide, leur couleur est d'un verd gay, ils sont un peu velus par dessous & aux bords. Les fleurs de cette Plante sortent des aisselles des feuilles, comme en grapes tenant à de menus scions: chaque fleur est composée de trois feuilles, ou petales de couleur de rose, parsemées de veines sanguines; ces feuilles sont longues de demi pouce, larges de trois ou de quatre lignes, & comme frisées, y en ayant toûjours une moindre que les autres: le calice de la fleur est épais, & en forme de poire, soûtenant quatre feuilles blanchâtres & rougeâtres qui se refléchissent d'ordinaire en enbas, & qui sont plus longues que les petales, ou feuilles de la fleur: un pistile crochu sort du milieu des petales, accompagné de trois filets ou poils à étamines, se changeant en un fruit semblable par sa grandeur & par sa figure aux gousses des féves; ce fruit est distingué en trois ou quatre protuberances ou bosses, & muni

de deux écorces, dont l'exterieure est un peu épaisse & rousse, & l'interieure verte, mince & fragile; le diploé ou l'espace qui se trouve entre ces écorces est occupé par une pulpe, ou chair molle noirâtre, acide, vineuse, avec quelque acreté; quantité de fibres capillaires, ou especes de cheveux, parcourent en longueur ce fruit, depuis son pied ou pedicule, jusqu'à sa pointe : l'écorce interieure renferme des semences tres-dures, presque quadrangulaires & plates, approchantes des Lupins, enfoncées, d'un brun luisant, & marquées de quelque tache.

Le Tamarin croît en Arabie, en Egypte, aux deux Indes, en Ethiopie & dans cette partie d'Affrique qu'on nomme le Sénéga. On nous apporte les fruits contus, ou les noyaux mêlez avec la pulpe qu'on nous vend sous le nom de Tamarins : Il faut les choisir frais, d'un noir tirant sur le roux, nets, gras, sans être entretissus d'aucuns poils; leur goût doit être aigre, ou acide & vineux sans nulle odeur de moisissure ni de chancie. Par la saveur trés-acide des Tamarins, nous jugeons que l'acide y domine beaucoup; & c'est ce que confirme l'Analyse Chymique, qui nous montre qu'on

n'en peut presque rien tirer d'alkali, à moins qu'on ne les distile dans la retorte avec la chaux; mais outre l'acide ils fournissent quantité d'huile.

De six livres de Tamarins tenus en dissolution dans l'eau pendant deux mois, on detacha six dragmes de sel essentiel qui tenoient aux cotez du tonneau, & on en trouva bien davantage au bout d'un plus long-tems à proportion. Un semblable sel essentiel s'attache & se fige de lui-même aux rameaux des Tamarins pendant les grandes chaleurs de l'Esté, le suc nouricier sortant alors de ses vaisseaux, & se crystalisant.

Le sel essentiel des Tamarins ne differe pas de la crême de Tartre, car il est d'une saveur acide, & ne se dissout que dans l'eau chaude: Aprés avoir fait digerer les Tamarins durant quelques jours, on en tire un esprit assez approchant du vinaigre distilé, par où l'on connoît que la pulpe des Tamarins abonde en acide & en souphre, mais plus en acide; au contraire de la pulpe de Casse, où le souphre est en plus grande quantité que l'acide; & il ne faut pas s'étonner que les Tamarins ayent une vertu purgative, à cause que plusieurs pensent qu'une telle vertu est diminuée & même détruite par

les acides ; car la force acide des acides extraits des mineraux est trés-differente de la force des acides, qui proviennent des vegetaux : Les esprits de souphre & de vitriol suspendent & repriment l'action des purgatifs, mais le suc de limons & le verjus augmentent cette action ; ainsi une potion faite avec la Manne & le verjus a plus de vertu pour purger que si l'on avoit simplement dissout la Manne dans de l'eau pour la donner en breuvage ; personne n'ignore que la crême ou les cristaux de Tartre purgent parfaitement à la quantité de demi once ; or que contiennent ces cristaux autre chose que de l'acide & du souphre ? La crême de Tartre & les Tamarins purgent par une legere fermentation qu'ils excitent, tant dans les fibres des intestins que dans le sang : ils font pareillement dans les boyaux une effervescence avec la bile dont ils repriment l'impetuosité ; & le mouvement qui s'excite dans ce combat se communiquant à ces conduits & aux matieres qu'ils contiennent, il en resulte une évacuation par en bas.

Les Egyptiens employent les feuilles du Tamarin pour tuer les vers des enfans; les Arabes en confisent les petites gousses avec le sucre & le miel : ils donnent mê-

me une ſemblable preparation aux plus grandes gouſſes, & à la pulpe qu'ils en retirent, pour apaiſer la ſoif des voyageurs : mais dans les fiévres ardentes ils font boire de l'eau dans laquelle on aura diſſout quantité de Tamarins avec du ſucre ; & ils purgent doucement par ce moyen qui leur réüſſit de même dans toutes les maladies bilieuſes.

Chez nous les Tamarins ſont propres aux mêmes maladies ; mais rarement les ordonne-t-on ſeuls, ſi ce n'eſt dans de longues fiévres où il y a tenſion ſeche au bas ventre avec douleur ; car pour lors on en doit preſcrire juſqu'à deux onces, ou davantage en deux pintes d'eau, ou environ, les ayant fait macerer, avec addition d'un peu de ſucre : ils ne ſont pas moins utiles dans toutes les inflammations ; mais principalement dans les fiévres où le malade ne reſſent ni friſſon, ni froid. La ptiſanne ſuivante ſoulage dans les diarrhées bilieuſes, dans la gonorrhée, & dans une chaleur d'entrailles.

Prenez Tamarins deux onces, Caſſe nouvelle une once & demie ; faites-en la diſſolution dans deux pintes d'eau de fontaine pour boire par verrées.

Leur uſage n'eſt pas non plus à mépriſer dans les affections des reins ; car

à raiſon du ſel acide qui ſe fait remarquer dans ces fruits, ils peuvent ſeparer d'entre les parties fibreuſes du ſang une ſeroſité ſuperflue que les reins ne ſont pas toûjours aſſez capables de dégager ; c'eſt pourquoi ces médicamens paſſent auſſi pour diuretiques ; mais cette vertu qu'on leur remarque doit plûtôt être attribuée à la proprieté qu'ils ont d'apaiſer l'inflammation dont les reins étoient attaquez auparavant. C'eſt par la même proprieté qu'ils remedient au flux exceſſif des hémorroïdes. Les Tamarins ſervent de plus à corriger ces purgatifs ardens qui cauſent ſi ſouvent des inflammations au goſier, à l'œſophage, & au ventricule, comme les eſpeces de tithymales, le ricinus, la laureole, & les autres de cette ſorte.

Potion purgative.

Prenez demi once de Tamarins, diſſolvez-les en ſix livres d'eau de fontaine, & y infuſez deux dragmes de ſené mondé ; puis dans la colature vous diſſoudrez une dragme & demie de Manne bien choiſie ; & une once de ſirop de chicorée composé, faites la potion. Ou

Prenez Tamarins à la quantité de ſix dragmes ; feuilles de ſené deux dragmes & demie : cuiſez cela dans huit onces d'eau

d'eau de fontaine ; & dans la colature dissolvez syrop de fleurs de pescher une once, pour composer la Potion. Ou

Prenez Tamarins six dragmes, dissolvez-les en dix onces d'eau de fontaine; & mettez-y infuser sur les cendres chaudes deux dragmes de feuilles de Laureole; puis faites en une potion que vous partagerez en deux doses. Ou

Prenez décoction de Tamarins six onces, Diacarthami deux dragmes, syrop rosat solutif composé une once, & faites-en une potion.

La décoction de Tamarins se prépare ainsi,

Prenez autant de Tamarins qu'il vous plaira, faites-les macerer dans de l'eau tiede pendant six heures, les frottant & les pressant souvent avec les mains, puis cuisez-les tant soit peu, & les passez par le tamis ; ensuite clarifiez-les avec un blanc d'œuf, & en faites un peu évaporer la décoction. Ou

Prenez décoction de Tamarins six onces ; poudre Cornachine une dragme, ou vin émetique une once ; composez avec cela une potion à ordonner dans une dissenterie.

Le syrop magistral de Tamarins est efficace dans le flux de ventre, dans la dis-

ſenterie, & dans les affections du ventricule. Pour le faire,

Prenez Tamarins demi-once, de leurs racines ſix dragmes; cuiſez-les dans trois demi ſeptiers d'eau de fontaine que vous reduirez à demi-ſeptier ou à chopine; puis infuſez dans la colature rhubarbe choiſie deux onces, ſantal cit. in & canelle demi dragme de chaque, mettez cuire la colature juſqu'à conſiſtance de ſyrop, avec douze onces de ſucre le plus blanc; faites-en prendre deux ou trois cuillerées le matin à jeun, pour continuer la même doſe huit jours durant.

On preſcrit rarement les Tamarins en ſubſtance, & alors on les donne depuis demi-once juſqu'à une once entiere.

Prenez pulpe de Tamarins une once; ſcammonée pulveriſée douze grains, ou rhubarbe choiſie deux ſcrupules pour en former un bol.

Les Tamarins arrêtent la vertu des émetiques, & la font reflechir en embas.

Les Tamarins n'étoient nullement connus des anciens Grecs; les Arabes nous en ont fait connoître l'uſage. On les employe dans les électuaires purgatifs, dont on a déja parlé au Chapitre de la Caſſe; ils entrent encore dans l'élec-

tuaire de *Sylvius* : l'on fait aussi l'électuaire de Tamarins de *Horstius*.

CHAPITRE III.

De la Manne.

LA Manne dont nous nous servons pour ramollir le ventre, est le suc nourricier du frêne tant vulgaire que sauvage, qu'on appelle vulgairement *orne*. Ce suc étant poussé par la chaleur du Soleil, hors de ses propres vaisseaux, s'arrête sur l'arbre, ou tombe à terre, & se met en grumeaux solides, d'un blanc tirant sur le roux, gras, douceâtres, avec une mediocre acreté qui les feroit prendre pour une espece de gomme sucrée.

Le frêne à feuille ronde de *G. Bauhin*, dans son Pinax, differe du frêne vulgaire, en ce qu'il est plus bas, & qu'il a ses feuilles beaucoup plus petites & plus arondies, qui tiennent par paires ou conjugaisons, à une menue côte étant à leur circonference agréablement dentelées en maniere de scie.

Les Arabes ont crû que la Manne étoit un miel aërien, & une rosée qui

tomboit du Ciel. Cette opinion même a été la plus commune pendant plusieurs siecles. *Denis Angedalea*, & *Barthelemy de Ville*, Moines Franciscains, qui publierent en 1543 des Commentaires sur *Mesué*, sont les premiers que je sçache qui ayent écrit que la Manne étoit veritablement le suc épaissi du fresne, soit vulgaire, soit sauvage. *Donat-Antoine de Hautemer*, Medecin & Philosophe Napolitain, qui fleurissoit environ l'an 1558, confirma ce sentiment par les observations suivantes. C'est, dit-il, le propre suc des fresnes, que l'on recueille tous les ans au temps de la Canicule, pendant plusieurs jours de suite; car ayant fait jetter sur ces especes d'arbres une toile de laine ou de lin à diverses fois, & en divers jours, en sorte que la rosée ne pouvoit penetrer jusqu'aux arbres, on a néanmoins toujours trouvé sur ces mêmes arbres, & ramassé la Manne ces jours-là, comme s'ils n'avoient point été couverts, ce qui n'auroit jamais pû se faire si la Manne n'étoit sortie de ces plantes mêmes.

Tous ceux qui recueillent la Manne avouent qu'après l'avoir ramassée sur ces sortes d'arbres, ils les voyent suer d'autre Manne aux mêmes endroits, la

quelle s'écoulant insensiblement, est ensuite coagulée par l'ardeur du Soleil. On dit de plus, qu'aux tiges de fresne & d'orne, près de l'écorce, il naît souvent certaines vessicules, ou tumeurs & tubercules, qui contiennent une certaine liqueur blanche, douce, concrete, épaisse, & qui devient dans ces sacs une excellente Manne; ajoûtez qu'aux incisions qu'on fait à ces arbres, on trouve une semblable humeur épaissie & coagulée: on ne peut donc plus douter que la Manne ne soit le suc de tels arbres, lequel monte à leurs rameaux & à leurs rejettons. Les gens du pays attestent encore cela en ce qu'ils assurent avoir vû de leurs propres yeux des Cigales & d'autres sortes d'animaux, tirer cette larme de l'écorce de ces arbres qu'ils avoient percée, & que par le même trou qu'on a vuidé les vessicules, il sort une nouvelle Manne: J'ai de plus connu des gens dignes de foy, qui m'ont dit avoir plusieurs fois coupé des ornes pour en faire des cercles de tonneaux, & que les ayant fendus & exposez au Soleil, ils avoient rencontré dans la matiere ligneuse même, une quantité considerable de Manne.

L'orne est pareillement un arbre sau-

breux & inégal (continue le même *Hautemer*) enforte qu'avant que l'humeur parvienne jusqu'aux feuilles & aux rameaux, elle sort aisement par l'écorce de la tige ; ce qui se prouve, parce que ceux qui font la collection de la Manne de cet arbre, nous apprennent que cette substance ne transude par l'écorce que pendant un temps fort chaud, mais que dans les feuilles du fresne, & dans sa plus mince écorce il s'amasse une plus grande quantité de Manne, celle qui se trouve sur les feuilles y étant distribuée en petits grains comme de millet, ensorte que l'on peut facilement se persuader qu'elle est tombée des rameaux de ce même arbre, sur ses feuilles. D'un autre côté l'on observe qu'il y a des arbres particuliers de cette même espece de fresne, lesquels ne manquent point de rendre tous les ans la Manne pendant des trente ou quarante années ; c'est pourquoi l'on achette de tels arbres comme devant produire ce tribut chaque année : & l'on rencontre dans le même pays des arbres de la même espece que les précedens, lesquels ne rapportent point de Manne.

Jean Bauhin remarque à propos que *Hautemer*, & d'autres qui ont écrit,

qu'il faut recueillir la Manne le soir & le matin pour l'avoir plus parfaite, se sont trompez sur le rapport des Pasteurs; car la chaleur du Soleil qui passe par dessus durant le jour, la rend plus dure & plus blanche. Aureste les observations de *Hautemer* ont été confirmées par *Garonius*, *Lobel* & *Pena*, par *Cæsalpin*, *Costeus*, *Cornelius*, *Contemius*, *Bocone*, & tous les autres qui ont ajoûté plus de foy à leurs yeux, qu'à l'autorité.

Il y a une Manne qu'on appelle *spontanée*, parce qu'elle coule d'elle-même, & une autre qu'on peut nommer *contrainte*, & que les Calabrois appellent aussi *Sforzata*, (forcée) parce qu'elle ne sort que par les incisions qui ont été faites aux arbres. Celle qui découle naturellement des feuilles du fresne, s'appelle *Manne di fronda* (Manne des feuilles) & l'autre qui provient naturellement du corps ou du tronc de l'arbre, se nomme pour ce sujet dans le pays *Manna di corpo*.

Il faut observer que depuis le 20e. jour du mois de Juin, jusqu'à la fin de Juillet, quand le Ciel est serein, & dans un tems sec, la Manne coule d'elle-même du tronc, & des grosses branches des arbres, sous la forme d'une liqueur claire

qui s'épaissit peu à peu en divers grumeaux qu'on recueille le lendemain. Sur la fin de Juillet on fait des incisions à ces mêmes arbres, lesquelles traversent toute l'épaisseur de leur écorce, jusqu'au corps ligneux ; & pour lors la même liqueur coule depuis midy jusqu'à six heures du soir, & se cuit en de plus gros grumeaux. C'est ainsi que là Manne est ramassée par les Calabrois qui habitent le Mont Garganne, & la plus grande partie de la Poüille, & en Sicile.

La preuve d'une bonne Manne est d'être grasse, & en quelque maniere transparente, d'une saveur suctée & agréable, quoiqu'elle pique un peu la langue ; on la doit choisir nouvelle, legere, d'un blanc tirant sur le rougeâtre, & dont les grumeaux soient interieurement comme arrosez d'un syrop ; car l'on rejette la Manne aride, comme spongieuse & mordue, qui a un dégoût à faire vomir, & une couleur cendrée.

Nous devons encore regarder la Manne, ou ce suc nourricier du fresne, épaissi en grumeaux, comme une espece de gomme résine purgative, puisqu'elle se dissout par l'eau, & par l'esprit de vin. La Manne est en effet composée de beau-

coup de ſoufre, où ſont envelopez un ſel eſſentiel, ou un tartre, & une petite quantité de ſel armoniac; au moyen de l'analyſe chymique, on tire de cette drogue une abondance d'acide & de ſoufre, & peu de ſel urineux, par où l'on voit que ſa vertu purgative dépend d'un tartre & d'un ſoufre mêlés avec du ſel armoniac; c'eſt pourquoi elle purge avec moderation & douceur depuis une once juſqu'à deux ou trois; elle appaiſe l'acrimonie des humeurs, & convient aux affections bilieuſes, & aux autres maladies où il y a inflammation, telles que ſont la pleureſie, la peripneumonie, la tenſion douloureuſe du bas ventre: rarement l'ordonne-t-on ſeule & ſeiche; mais le plus ſouvent on la preſcrit en potion ſoit ſeule, ſoit avec d'autres purgatifs.

Prenez manne de Calabre deux ou trois onces, diſſolvez-les dans un bouillon, ou dans ſix onces d'eau tiede qui la rend moins deſagréable que le bouillon. Ou

Prenez manne choiſie une once & demie; diſſolvez dans ſix onces d'eau de fontaine, & y ajoûtez demi dragme de ſel vegetal, avec deux dragmes de dia-

prun, pour en faire une potion. Autrement

Prenez manne deux onces, faites-en la dissolution dans six onces d'une décoction pectorale, y ajoûtant une once de syrop de chicorée composé, & en préparez une potion. Ou

Prenez manne choisie, & casse nouvellement extraite, six dragmes de chaque; dissolvez les dans huit onces d'eau de fontaine, & mêlez à la colature demi-once de syrop de rhamnus cathartique, ou purgatif. Ou

Prenez manne de Calabre deux onces & demie, vin émetique une once, ou tartre stibié quatre grains; faites-en un breuvage à prendre en deux coups à une heure d'intervalle l'un de l'autre. Ou bien

Prenez fistule de casse pilée toute entiere, gousse & moëlle demi-livre; manne de Calabre trois onces; jettez-les dans une livre d'eau chaude, où vous les ferez bouillir legerement, & dans la colature dissolvez quatre grains de tartre stibié, pour composer de tout cela une potion à partager en trois doses.

On peut dans les opiats purgatifs & alterans, employer la manne au lieu de conserve; ainsi

Prenez manne choisie trois dragmes, scammonée six grains, aloës douze grains, safran de Mars & mercure doux, dix grains de chaque ; formez-en un bol pour avaler en une seule fois à une heure commode. Ou

Prenez manne de Calabre demi-once, aloës un scrupule, écorce du Perou (ou quinquina) deux dragmes, & en composez un bol fébrifuge. Ou bien

Prenez manne choisie, & limaille de fer rouillé demi-once de chaque, mirrhe & aquila alba (ou mercure doux) deux dragmes de chaque, diagrede une dragme & demie, sel d'absinthe & corail rouge préparé une dragme de chaque ; faites-en un opiat avec une suffisante quantité de syrop de fleur de pescher, dont le malade prendra de deux jours l'un une dragme & demie.

La manne entre dans l'excellent Hydragogue de *du Renou*, dans l'électuaire diacarthami ; dans la Triphera Persica de *Mesué* ; dans la Triphera Saracenica de *Nicolas*, & dans l'Électuaire diamanna de *Galien*.

Outre la manne de Calabre on trouve aussi la manne Briançonnoise qui coule des larix dans le Dauphiné, auprès de Briançon ; elle est blanche, & se ramasse

en petits grumeaux ; mais on l'employe rarement à Paris, parce qu'elle est de moindre vertu que celle d'Italie.

Cette manne laricée n'est autre chose que le suc nourricier du larix, arbre nommé en François *Meleze*, lequel suc sort de ses propres vaisseaux durant l'Eté, & se fige en divers grumeaux.

On se sert encore dans l'Orient d'une autre espece de manne qui coule d'un petit arbrisseau nommé *Alhage* des Maures de *Ravolfius* : il en vient abondamment dans l'Armenie, dans la Georgie, & dans la Perse autour du Mont Araxac, & de Cebatane. Nous en avons aussi rencontré dans deux Isles de la Mer Egée, dont l'une s'appelle *Tenos*, & l'autre *Syra*. Aux mois d'Eté les plus chauds, il transude un suc nourricier des tiges & des rameaux de l'*Alhage* qui se grumele, & dont ceux qui le recueillent, composent une masse qu'on trouve souvent mêlée avec des feuilles & des ordures, & qu'on nomme manne de Perse, ou *Frungibin* : & il ne faut pas douter que ce ne soit le *Terenjabin* de *Serapion* & d'*Avicenne*, qui ont écrit que cette sorte de manne tomboit du Ciel en forme de rosée sur certains arbrisseaux épineux ; car cette liqueur nourriciere &

miellée sortant en gouttes s'endurcit dans la suite en des grains semblables aux semences de coriandre, roussâtres, & qui purgent, pris à la quantité de vingt-quatre dragmes, comme parlent ces Auteurs Arabes; c'est-à-dire, de trois onces, qui sont necessaires pour purger assez fortement, parceque trés-souvent il y a dans cette manne plus de feuilles inutiles, que de suc concret medecinal.

CHAPITRE IV.

Du Sené.

LE Sené d'Alexandrie, ou le Sené à feuilles aigues de *Bauhin* dans son Pinax, est une plante en arbrisseau haute de deux coudées, à tiges ligneuses qui se distribuent en des rameaux souples, ausquels naissent des feuilles jointes alternativement par paires de quatre, ou cinq, ou six conjugaisons; nulle feuille impaire ne fermant chaque assemblage: chacune de ces feuilles est d'un verd délayé, formées comme celles de la réguelisse, mais plus pointues, ayant moins d'un pouce de long, & trois lignes de large, & étant appuyées sur un

pédicule court : elles ont une ſaveur glutineuſe un peu amere, & odorante ; les fleurs viennent par une longue ſuite au haut des rameaux ; elles ſont de couleur de roſe, compoſées de cinq feuilles un peu caves ou voutées, d'un jaune rouge, ou diſtingué par des veines pourprées : le milieu de ces feuilles ou petales, eſt occupé par des étamines, & par un piſtile recourbé, qui ſe change dans la ſuite en une gouſſe qu'on croiroit avoir été comprimée à deſſein, & qui réſulte de deux membranes, entre leſquelles ſont nichées dans des rangs de cellules ſeparées par de petites cloiſons, pluſieurs ſemences ſemblables le plus ſouvent à des grains de raiſin. Ces gouſſes qu'on appelle follicules, ſont crêtées par dehors.

On nous apporte de deux eſpeces de Sené, l'une Alexandrine ou Sindonienne, qu'on appelle en François, Sené de *Seyde* ou *de la Palte* ; l'autre qu'on nomme Tripolitaine, ou Sené de *Tripoli*, a ſes feuilles moins aigues, & d'une pointe plus mouſſe, d'un verd gay & plus larges : cette ſeconde eſpece eſt inferieure en vertu à la premiere. On voit encore un Sené d'Italie à feuilles obtuſes ; mais rarement vient-il à Paris, parce qu'il

est moins efficace que les précedens.

Le Sené étoit ignoré des anciens Grecs & Latins ; on en doit l'usage aux Arabes, premierement à *Serapion*, puis à *Mesué*, qui en ont fait des ordonnances pour les malades. *Actuarius* est le seul des Grecs modernes qui parle du Sené.

Le Sené d'Alexandrie purge fort bien en vertu du soufre dont il abonde, avec un tartre & un sel armoniac, liez ensemble par un phlegme glutineux ; car l'analyse chymique de cette plante fournit beaucoup d'huile & de phlegme acide, & une médiocre quantité d'esprit & de sel urineux.

De quatre livres de Sené Oriental on tire deux livres de phlegme acide, une livre d'esprit volatil ou urineux, neuf onces d'huile, une dragme & demie de sel urineux concret, dix dragmes de sel fixe, & deux onces de terre.

L'extrait du Sené purge de la même maniere que les feuilles ; or que contient cet extrait autre chose que du soufre, du tartre, & du sel armoniac. Ce n'est donc pas merveille que le Sené sec prenne feu, & que de plus il picotte & tiraille la langue de ceux qui le goûtent. Il ne change nullement la teinture de tournesol, à cause de son soufre grossier

qui embaraſſe les ſels, & leur donne une envelope trop épaiſſe. Ce même ſoufre par l'impreſſion qu'il fait dans le ventricule & dans les inteſtins, engendre des vents, & cauſe des tranchées; car il ſe rarefie beaucoup, & ſe diſſout difficilement; c'eſt pourquoi l'on avoit coutume de le corriger avec l'anis, le thym, la coriandre, & d'autres herbes à parties ſubtiles; mais ce ſoufre tenace & viſqueux eſt mieux attenué par le ſel de tartre ou d'abſynthe, par le tartre vitriolé, & par d'autres medicamens ſemblables; ajoûtez que les ſels fixes ou ſalez ſont trés-capables de rendre plus fluides, & de diſpoſer à l'évacuation les humeurs colleuſes & lentes qui peuvent ſe rencontrer dans les premieres voyes, d'où vient que les melancoliques mêmes à qui l'on croit que le Sené n'eſt pas propre, en ſont néanmoins fortement purgez quand on le leur donne avec des ſels fixes, & le mercure doux dans une quantité proportionnée. On ne preſcrit guéres le Sené que maceré pendant la nuit dans de l'eau froide, au poids d'une dragme ou de deux; car alors la teinture qu'on en retire eſt dépouillée de ce ſoufre groſſier; & c'eſt par une telle préparation que le Sené purge

communément avec un grand ſuccès : mais les femmes hyſteriques, & les melancoliques, hypocondriaques, ou ceux qui ſont pareſſeux du ventre, s'en trouvent mieux que les autres.

On s'en ſert rarement dans les opiats, à cauſe qu'étant réduit en poudre, il tient trop de place : on le fait prendre plus ordinairement infuſé dans de l'eau, ou dans quelque décoction, depuis une dragme juſqu'à trois ; mais en ptiſanne il ſe preſcrit juſqu'à demi-once, ou ſix dragmes. La plûpart des Medecins de Paris le déguiſent dans leurs ordonnances, ſous le nom de feuilles Orientales.

L'infuſion du Sené vaut mieux que ſa décoction, à moins qu'on ne la faſſe cuire trés-legerement ; car ſa force purgative eſt affoiblie par une longue coction ; c'eſt pour cela que les feuilles purgent plus puiſſamment que l'extrait ; & même en Eté on prépare l'infuſion à froid, quoiqu'en Hyver on ſoit obligé de la faire ſur les cendres chaudes ; gardez-vous cependant d'uſer du Sené dans toutes les maladies où l'irritation des humeurs eſt à craindre, comme dans les hemorroïdes, dans la colique, dans les inflammations des viſceres, &c.

Prenez ſené mondé une dragme &

demie, sel vegetal demi dragme ; infusez dans cinq onces d'eau de fontaine, & dissolvez dans la colature deux onces de manne de Calabre, avec une once de syrop rosat solutif, pour faire une potion.

Prenez feuilles Orientales deux dragmes, sel d'absynthe un scrupule ; infusez dans une suffisante quantité de décoction pectorale, & dissolvez dans la colature six dragmes de catholicon double de rhubarbe, ou demi-once de diaprun. Ou

Prenez feuilles de sené deux dragmes & demie, canelle pilée une dragme, tartre vitriolé douze grains ; mettez infuser tout cela pendant la nuit dans six onces de petit lait, & dissolvez dans la colature deux dragmes de l'électuaire de citron, & une once de syrop de fleurs de pescher pour en faire une potion. Ou

Prenez sené mondé & tamarins, trois dragmes de chaque, réglisse contuse une dragme ; infusez dans huit onces d'eau de fontaine, & dans la colature dissolvez syrop de rhamnus purgatif demi-once, & faites la potion. Ou

Prenez sené demi-once, semence d'anis une dragme, creme de tartre deux

dragmes ; infuſez cela pendant la nuit dans une pinte & demie d'eau de fontaine, & y ajoûtez un citron ou limon exprimé & coupé par tranches ; & le malade en prendra la colature par verrées. Ou bien

Prenez décoction de pruneaux ou de raiſins paſſes, huit ou dix onces, ſené mondé demi-once, ſel vegetal une dragme ; cuiſez legerement, & donnez la potion à boire chaude, en deux temps ſeparez.

L'opiate avec le ſené ſe fait ainſi.

Prenez ſafran de Mars & conſerve de feuilles d'abſynthe demi-once de chaque, ſené mondé & rhubarbe choiſie deux dragmes de chaque, jalap & ſel de tartre une dragme & demie de chaque ; faiſant de cela un opiat avec une ſuffiſante quantité de pulpe de caſſe, vous en ordonnerez une dragme & demie ou deux dragmes, pour prendre le matin à jeun, buvant un verre de ptiſanne aperitive par deſſus.

L'extrait de ſené ſe preſcrit depuis demi dragme juſqu'à deux, avec un ſcrupule de tartre vitriolé, ou de ſel d'abſynthe, mais les follicules, bourſes ou gouſſes de ſené, ſont plus efficaces que les feuilles, & elles ne donnent point

un goût desagréable aux potions, c'est pourquoi je m'étonne qu'on les employe si rarement.

Le sené entre dans l'extrait, dit de sené de *Schroder*, dans l'extrait Panchymagogue de *Crollius*, dans les pilules Panchymagogues de *Quercetan*, dans le lénitif catholique, dans l'électuaire de Psyllio, dans la confection hamech, dans l'électuaire de citron, dans l'électuaire de sené, dans l'extrait beni de *Schroder*, dans l'électuaire de tamarins de *Horstius*, dans les pilules de tartre de *Quercetan*, & dans l'excellent Hydragogue de *du Renou*.

CHAPITRE V.

Des roses purgatives, du polypode, & de l'épithyme.

IL y a deux especes de roses purgatives, sçavoir la rose pourprée de *Bauhin* en son Pinax, laquelle on nomme encore rose pâle de *Lobel*, ou rose des boutiques. La seconde espece est la rose musquée à fleur simple de *Gaspar Bauhin* en son Pinax, c'est la rose de Damas.

Non seulement les fleurs de l'une & de l'autre rose, mais aussi les feuilles, ont une vertu purgative : les fleurs fortifient davantage, à raison de l'esprit huileux & aromatique dont elles sont pourvûes : ces deux especes, leurs feuilles & leurs fleurs, abondent en acide volatil, comme il paroît par l'acidité que leur suc contracte : elles ont de plus un sel tartareux, ou un tartre & un soufre copieux ; elles ne manquent pas même de sel armoniac, comme l'analyse chymique le démontre : mais on a besoin de les laisser fermenter pendant un an pour en tirer le sel volatil concret ; & il ne faut pas croire que les roses fortifient ou resserrent à cause de la terrestréïté dont elles participent ; car outre qu'on extrait des roses une asséz petite portion de terre, il est manifeste que la partie terreuse des mixtes est un véritable tartre, vû qu'elle est imbue & rassasiée, pour ainsi dire, d'un acide. Les roses fortifient donc par leur esprit huileux & aromatique, & détergeant par le sel armoniac qui se trouve certainement dans ces plantes, elles donnent lieu au resserrement ; puisqu'avec le secours de ces proprietez, les poils & les fibres des intestins & des

visceres, se remettent dans leur premiere tension, par la dispersion que ces médicamens font d'une abondance excessive de glaires ou de mucilages.

La rose rouge simple, appellée en François rose de Provins, resserre plus que les autres, c'est pour cela qu'on en prépare le syrop de roses seiches ; ses fleurs contiennent plus de sel armoniac, & elles ont moins d'odeurs fraîches & humides, que seiches, parce qu'en ce premier état leurs parties sulfurées sont plus embarassées dans le phlegme visqueux, qui s'étant dissipé lorsqu'elles se trouvent dessechées, donne lieu aux soufres de se developer davantage. On juge de l'excellence des roses par l'odeur ; mais je doute que la force de cette qualité les rende plus efficaces pour la medecine ; c'est pourquoi j'approuve les Apoticaires qui ajoûtent à ce syrop quelques gouttes de vitriol ou de soufre ; ou ceux qui y mêlent une suffisante quantité de suc de grenade ou de berberis (épine vinette.)

On prépare premierement avec les roses pâles, l'eau des neuf infusions de roses dont on se sert à Montpellier dans les potions purgatives, dans lesquelles on la mêle à la quantité de deux onces ;

on garde d'ordinaire cette eau un an durant, en répandant de l'huile par dessus dans le vaisseau où on la conserve. Secondement à cette infusion fraîche on ajoûte un poids égal de sucre, & on en fait un syrop, qu'on appelle syrop de roses pâles, & qui s'ordonne à la quantité d'une once ou d'une once & demie, dans les potions purgatives. Troisiémement, du syrop de roses pâles, débarassé de toutes ses fêces ou impuretez, on compose un syrop rosat solutif, avec une égale quantité de sucre, soit par une coction accoutumée, soit par une distilation à l'alembic pour en tirer l'eau : la dose de ce syrop est la même que celle du précedent.

Au reste on prépare aussi selon l'art, avec le suc des feuilles un syrop qui n'a pas moins de force que ceux dont je viens de parler. Quatriémement, on communique à l'infusion ou au suc des roses une admirable vertu purgative, en y ajoûtant d'autres purgatifs ; de là vient que les Auteurs apportent plusieurs manieres de faire du syrop rosat solutif composé. Entre ces sortes de syrops, on estime beaucoup le syrop rosat solutif composé de *Montanus*, corrigé par *Zuwelpher*. A l'égard du syrop rosat solutif

vulgaire composé, il tient sa vertu du sené & de l'agaric, on le prescrit à la quantité d'une once ; quelques-uns substituent la rhubarbe à l'agaric. Mais les meilleures qualitez de l'électuaire de suc de roses, doivent être attribuées à la scammonée qui y entre. Les Medecins demandent pour la confection de cet électuaire les roses rouges, préferablement aux roses pâles ; je n'en sçai pas la raison : mais les tablettes de suc de roses, valent mieux que l'électuaire.

La rose musquée à fleur simple du Pinax de *Bauhin*, a une plus grande force pour purger : ses fleurs sont plutôt employées en infusion, ou prises dans un bouillon, qu'en syrop : mais de crainte qu'elles n'excitent des tranchées dans le ventre, il est plus sûr de les ordonner dans le lait ; ainsi

Prenez fleurs de rose musquée deux dragmes ou trois, jettez-les dans huit onces de lait chaud, & les y faites bouillir legerement, puis laissez-les infuser à froid pendant la nuit, & presentez-en le matin au malade la colature à boire.

Les roses pâles entrent dans les pilules panchymagogues de *Quercetan*, & leur suc dans l'hydragogue de *du Renou*.

Le polypode vulgaire du Pinax de *Bauhin*,

Bauhin, tient à la surface de la terre par une racine qui s'étend en travers, rampant à fleur de terre ; elle est longue d'un demi pied, & épaisse de quatre lignes, couverte de menues écailles, & roussâtre quand elle est recente, mais rouge quand elle est sechée ; elle a un peu de verdeur en dedans ; elle est comme nouée par des tubercules creux, & munie de quantité de filamens, comme de chevelure : sa chair est douçâtre, & en même temps acre, acerbe & stiptique : les feuilles de cette plante sont longues, frangées, soutenant par derriere deux rangs de tubercules composez d'une poussiere trés-fine qui jaunit d'abord, & roussit ensuite, & dont chaque grain, regardé avec le Microscope, paroît être une capsule sphérique membraneuse, qui dans sa maturité se rompt en deux parties pour répandre une semence presqu'invisible. Le polypode naît dans les rochers, dans les anciennes murailles, & dans des vieux arbres ; celui qui vient dans les chênes est preferé aux autres, d'où il a pris son nom de polypode de chêne.

analyse des racines du polypode

On tire des racines du polypode par l'analyse chymique, beaucoup de phlegme acide, une quantité considerable de

sel urineux ; mais de l'huile en grande abondance, ainsi que de la terre ; par où l'on connoît que la vertu laxative de cette herbe consiste dans l'huile, & dans le tartre ; car quoiqu'elle soit mise au rang des remedes purgatifs, il ne faut pas dissimuler que sa décoction émeut à peine les humeurs.

Monard & *Dodonée* nient même qu'elle purge : neanmoins sa racine étant pulverisée à la quantité de deux dragmes, pousse les humeurs au dehors. On ne s'en sert plus dans les potions, & on l'employe seulement dans les confections & dans les électuaires, sçavoir dans le catholicum lénitif, dans la confection hamec, dans l'électuaire de psyllio, dans l'extrait panchymagogue de *Hartman*, dans les pilules de tartre de *Quercetan*, & dans l'hiera de coloquinte. Elle mitige par sa douceur les humeurs trop salées & trop piquantes ; c'est pourquoi elle est bonne dans l'asthme & dans la toux, où l'on rejette des crachats salez ; elle convient pour cette même raison dans le scorbut, dans le rachitis, & dans les affections hypocondriaques.

Prenez polypode de chêne une once, pilez-le, puis l'infusez durant la nuit dans six onces d'eau tiéde, & dissolvez

dans la colature deux onces de manne de calabre, & une once de syrop de chicorée composé, pour en faire une potion. Ou

Prenez polypode deux onces, helenium une once, sel vegetal deux dragmes, raisins de Corinthe (ou raisins passes) demi-once, & composez-en une ptisanne avec trois pintes d'eau de fontaine, que le malade prendra par verrées pour dégager sa poitrine dans une toux convulsive. Ou

Prenez polypode demi-once, sené mondé deux dragmes, sel de tartre un scrupule; cuisez legerement ces drogues dans six onces d'eau de fontaine, & dissolvez dans la colature six dragmes de catholicum de rhubarbe doublée, pour en faire un breuvage. Ou bien

Prenez racine de polypode pilée une once & demie, feuilles de bourache & de buglose deux poignées de chaque; faites-en une décoction dans une livre d'eau de fontaine, & dans la colature dissolvez deux onces de miel de Narbonne; vous partagerez en trois doses cette liqueur passée, pour la faire prendre à des heures commodes au malade.

L'épithyme

L'épithyme est une plante singuliere,

qui, selon l'observation de *Fuchsius*, se soutient sur ses propres racines d'abord qu'elle est sortie de sa semence ; mais ses racines se dessechent, & se détruisent lorsque les chevelures ou filamens de la plante embrassent les plantes voisines ; car l'épithyme n'a point de feuilles, & il ne pousse que des especes de cheveux rougeâtres qui ressemblent à des cordes à boyau, & qui ont une saveur acre avec quelque astriction : ces cheveux, au moyen de certains tubercules qui font l'office de racines, ainsi que les cotyledons (ou glandules qui tiennent d'un côté à la membrane exterieure du fœtus, l'attachent de l'autre à la matrice) se fichent dans l'écorce des autres plantes ausquelles ils peuvent atteindre, de telle sorte qu'ils rompent les vaisseaux qui y distribuent le suc nourricier ; & pour s'en nourrir ils font ce déchirement de la même maniere que les rameaux du lierre vulgaire ont coutume de faire aux arbres qu'ils entourent : c'est pourquoi l'on doit compter l'épithyme dans le nombre des plantes parasites, qui vont chercher leur nourriture chez les autres.

Les fleurs de l'épithyme naissent en petites têtes distribuées deçà & delà sur

ces filamens capillaires ; elles sont d'une seule piece, blanches ou rougeâtres, en forme de cloche, & semblables à de petites tasses ou bourses : elles sont divisées en quatre ou cinq lambeaux par des découpures, & percées en leur fond par l'endroit qu'elles reçoivent un pistile, qui dans la chûte des fleurs se change en un fruit arondi triangulaire ou quadrangulaire, qui n'a qu'une capsule, laquelle s'ouvre en travers, ou se fend en deux parties, superieure & inferieure, celle-ci étant beaucoup plus petite que la superieure : cette capsule renferme des semences brunes trés-menues.

On appelle cette plante épithyme, lorsqu'elle prend naissance sur le thym, & cuscute lorsqu'elle s'attache au lin ou aux autres plantes ; ou pour mieux dire, on la nomme selon les plantes qu'elle embrasse : ainsi ce sera l'épilavende, l'épimarrube, l'épilinaire, quand elle se prendra à la lavende, au marrube, ou bien à la linaire ; c'est pourquoi l'on croit qu'elle tire ses forces & son temperament de la nature des plantes qui lui fournissent l'aliment, & qu'elle change de vertu, selon que cette nature varie : mais sa qualité purgative est si foible, qu'on a quitté l'usage de s'en servir pour

purger, & qu'on la met aujourd'hui dans le rang des aperitifs qui conviennent aux affections mélancoliques, hypocondriaques, & scorbutiques.

L'épithyme abonde en acide, en souffre & en tartre : il contient peu de substance urineuse, comme cela se manifeste par l'analyse, d'où vient qu'il lâche à peine le ventre ; mais par son souffre joint au tartre, il leve les obstruction. De cinq livres de cette plante j'ai extrait chymiquement trois livres de phlegme acide, une livre de phlegme legerement urineux, une once & demie d'huile, six dragmes d'un sel fixe trés-fort, & sept dragmes de terre ; mais elle ne m'a pas rendu un seul grain de sel urineux.

On vend dans les boutiques deux sortes d'épithymes ; sçavoir, celui de Candie, & le Venitien : celui de Candie est composé d'une plus longue chevelure, & les filamens de celui de Venise sont plus menus, plus odorans, & comme frisez. On ne se sert point de celui qui croît chez nous.

L'épithyme se prescrit depuis une petite poignée jusqu'à deux ou trois.

Prenez deux petites poignées d'épithyme, ou deux pincées ; une poignée

des cinq capillaires, infuſez ſur les cendres chaudes dans huit onces d'eau de fontaine, & diſſolvez dans la colature deux ſcrupules d'extrait de rhubarbe, avec une once de ſyrop de fleurs de peſcher, pour en faire une potion. Ou

Prenez une pincée & demie d'épithyme, ſix dragmes de rave ruſtique, une dragme d'écorce de Winteran, demi once de raiſins paſſes : faites-en une infuſion dans une livre de puiſſant vin pour la donner à boire dans les affections ſcorbutiques & hypochondriaques. Ou bien

Prenez de l'Epithyme trois pincées, capres & frêne demi-once de chaque, feuilles de marrube & de meliſſe une poignée de chaque, tartre chalybé ſoluble ſix dragmes : cuiſez tout cela dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, & en faites un apozême pour trois doſes à preſcrire dans les pâles couleurs.

L'épithyme eſt employé dans les pilules de tartre de *Quercetan*, dans l'électuaire de pſyllio, dans l'électuaire de ſené, dans la confection hamec, dans le ſyrop de chicorée compoſé avec la rhubarbe, & dans le ſyrop aperitif cachectique de *Charas*. Les ſemences de cuſcute entrent dans la poudre letifiante de *Galien*, & dans le ſyrop de chicorée compoſé.

CHAPITRE VI.

De la Rhubarbe, & du Rhapontique.

LE Rha que quelques-uns appellent Rheum, dit *Dioscoride*, naît dans les pays qui sont sur le Bosphore, d'où l'on nous en apportei aussi la racine, qui par dehors est noire, & semblable à la grande centaurée, mais plus petite, & par dedans plus rouge, sans odeur, lâche & fongueuse : la meilleure est celle qui a de la molesse, & de la tenacité avec quelqu'astriction, & qui rend une couleur pâle, ou approchante du safran, quand on la mange.

Jusqu'ici ce sont les paroles de *Dioscoride*, par lesquelles on voit que le rha ou le rheum, & la rhubarbe des Anciens differoient beaucoup de la rhubarbe dont nous nous servons ; car la nôtre a de l'odeur, & une odeur suave ; de plus elle naît à la Chine : mais la description de *Dioscoride* convient parfaitement au rhapontique de *Prosper Alpin*, que l'on cultive communément dans les jardins de l'Europe ; c'est pourquoi il est vrai-sem-

blable que le rha des Anciens n'en differe pas : il croît non seulement dans le Mont Rhodope de Thrace, mais encore en plusieurs lieux de la Scythie. La racine est ample & épaisse, noirâtre par dehors, & jaune par dedans, sans odeur, & d'une substance rare qui teint de couleur de safran.

La salive de ceux qui la mangent s'assouplit, & devient colleuse en restant un peu dans la bouche : elle pousse des feuilles d'un verd obscur reluisant, & d'une saveur un peu acide, aussi larges que celles de la bardane, mais plus rondes, & munies de nerfs épais, comme le plantain. La tige du rhapontique a plus d'une coudée de haut, & plus d'un pouce de grosseur ; elle est creuse, canelée, & aux endroits de ses nœuds il vient des feuilles alternatives, d'un pouce de long, qui d'une rondeur vont se terminer en pointe : les fleurs y sont à tas, disposées en de grosses grapes rameuses ; elles sont d'une seule piece formée en cloche, blanches, & ordinairement divisées en cinq ou six parties obtuses : du centre de chaque fleur sortent plusieurs étamines courtes qui environnent un pistile triangulaire, lequel se change en une semence de pareille forme, longue de deux li-

gnes ; chacun de ses trois angles se prolonge en s'attenuant dans une aîle feuillëe d'une façon élegante.

Ces remarques font voir clairement combien *Alpin*, *Morisson*, & les autres se sont trompez, de placer le rhapontique ou le rha des Anciens, entre les especes de patiences. La racine de ce rhapontique purge moderement, étant prise en poudre depuis deux dragmes jusqu'à la quantité de demi-once ; & en infusion ou en décoction jusqu'à une once, ou à six dragmes, comme j'en ai souvent fait l'épreuve : mais elle restraint plus puissamment que la veritable rhubarbe ; de là vient que c'est un assez bon remede dans la diarrhée, & dans la dysenterie.

Prenez rhubarbe des Anciens une once, santal rouge pulverisé demi dragme, canelle aiguë un scrupule, safran de Mars une dragme, baume du Perou autant qu'il en faut pour former de tout cela des pilules contre la dysenterie épidemique : la dose de ces pilules est d'une dragme.

Outre ce rhapontique on employe principalement dans les boutiques, & même on substitue à la vraie rhubarbe une racine qu'on apporte des Alpes, des

Pyrenées, & des Montagnes d'Auvergne, & qui se vend pour rhapontique, ou rhubarbe des Moines. Or c'est la racine de la patience, ou du lapathum Alpinum à feuille ronde de *Jean Bauhin*, laquelle est épaisse de deux pouces, & garnie de fibres fortes, approchant par sa couleur interieure de la veritable rhubarbe; mais sa saveur tirant sur l'amer, elle est stiptique, sans odeur, & glutineuse ou colleuse: elle pousse une tige haute de deux pieds, épaisse, creuse, canellée, & rougeâtre, qui se partage en rameaux peu étendus, & montant en pointe, à la maniere des branches de cyprés. Les fleurs qui naissent en touffe au droit des nœuds, sont verticillées, & tendent en embas en se contournant; elles sont composées de filets ou d'étamines trés-courtes, dont les bouts superieurs sont épais & jaunes: le calice résulte de cinq ou six petites feuilles de couleur d'herbe tirant sur le pourpre, dont les trois plus grandes se changent en une envelope qui embrasse une semence triangulaire roussâtre, amenuisée de part & d'autre; les feuilles d'embas sont polies, d'un verd gay, & formées un peu en ondes, ayant un demi pied de longueur; mais celles qui vien-

nent aux nœuds de la tige sont plus aigües, plus étroites, & ressemblent presqu'aux feuilles du lapathum aigu. On attribue à cette racine les mêmes vertus qu'à la veritable rhubarbe ; mais on l'ordonne en poudre à la quantité de deux dragmes, & en infusion au poids de demi-once. Elle abonde en huile & en acide alumineux, comme il paroît par l'analyse chymique qui tire beaucoup de terre, d'acide & d'huile de la rhubarbe des Moines.

La vraie rhubarbe, ou celle des boutiques, est la racine d'une certaine plante de la Chine qui doit être préferée de beaucoup à la rhubarbe des Anciens, & au rhapontique, ou lapatum Alpinum : mais la plante dont cette rhubarbe des boutiques est la racine, n'a encore été décrite de personne que je sçache.

Il faut la choisir recente, non cariée, assez pesante, d'une saveur astringente, & un peu amere, d'une odeur agréable & aromatique, jaunâtre par dehors, mais par dedans approchant de la couleur vive de la noix muscade, distinguée par des lignes qui s'étendent transversalement ; cette racine doit aussi teindre l'eau d'une couleur jaune, & n'être ni gluante, ni coriasse quand on la mange.

La rhubarbe purge doucement & sans fatiguer, prise en poudre au poids de demi dragme, & en infusion au poids de deux dragmes. Elle convient dans tous les flux de ventre, dans la supression d'urine, dans la gonorrhée, dans la mélancolie ; & quand il y a des parties enflammées & blessées, elle fortifie pareillement les entrailles, & ôte les obstructions ; elle est bonne encore contre les vers. Elle abonde en soufre & en tartre, joint à une petite portion de sel alumineux, & tant soit peu d'esprit volatil huileux & aromatique. On prétend ordinairement, mais assez inutilement, la corriger avec le santal ; on feroit mieux sans doute de la joindre à la canelle, ou bien à quelque sel fixe, non pas pour la corriger, car elle n'a point besoin de correction, mais pour rendre les humeurs visqueuses qui s'attachent aux intestins, plus délayées, & plus disposées à l'évacuation.

L'on a coutume d'infuser la rhubarbe à part, & de mêler son infusion avec celle des autres purgatifs, parce qu'on craint qu'en l'infusant avec d'autres drogues, elle ne rassasiât, ou ne remplit tellement la capacité qu'a l'eau de dissoudre, que cette eau ne pût plus agir

sur de nouvelles matieres, & que les parties de ces autres purgatifs restassent ainsi, sans avoir donné leur teinture.

Prenez casse nouvelle six dragmes, dissolvez-les dans six onces de petit lait; ajoûtez-y une dragme & demie de rhubarbe infusée à part, canelle demi dragme, manne de Calabre, & eau des neuf infusions de roses, une once & demie de chaque; faites-en une potion pour un cours de ventre. Ou bien

Prenez feuilles de sené deux dragmes, & les infusez en suffisante quantité de décoction de tamarins; puis dans six onces de la colature dissolvez quatre scrupules de bonne rhubarbe infusée separément avec son santal dans de l'eau d'endive; syrop rosat solutif une once; composez en votre potion purgative. Autrement

Prenez rhubarbe choisie une dragme, infusez la dans cinq dragmes d'eau de fontaine, dissolvez dans la colature demi-once de diaprun, y ajoûtant une once de syrop de chicorée composé, & faites la potion selon l'art.

Au reste on infuse communément la rhubarbe jusqu'à la quantité d'une ou de deux dragmes dans une pinte d'eau de fontaine; & l'on fait prendre avec

ſuccès par verrées cette infuſion aux enfans vermineux. Ainſi

Prenez rhubarbe choiſie miſe en poudre une dragme, aquila alba douze grains, ſel d'abſynthe & corail rouge préparé, un ſcrupule de chaque, caſſe nouvelle demi once, & faites-en un bol. Ou

Prenez une dragme de rhubarbe paſſée par le feu, noix muſcade pilée demi-dragme, un grain de laudanum opiatum, avec un ſcrupule de corail rouge préparé, pour en faire un bol par le mêlange de ces drogues, dans une ſuffiſante quantité de conſerve de roſe, ou de gelée de coings.

Ce remede eſt bon aux dyſenteriques. On compoſe des pilules avec la rhubarbe qui conviennent aux longues maladies, on en ordonne depuis une demi dragme juſqu'à une dragme & demie : On fait auſſi un extrait de rhubarbe avec l'eau de pluye. Les trochiſques de rhubarbe de *du Renou* ſont pareillement en uſage. La rhubarbe entre dans divers extraits fameux, tels que l'extrait beni de *Schroder* ; le catholique de *Sennert* ; le panchymagogue de *Crollius* ; le catholique cholagogue de *Rolfincius*, & dans les pilules panchymagogues de *Querce-*

tan; dans le catholique diaprun; dans l'électuaire de psyllio; dans la confection hamech; dans le syrop hydragogue; dans les tablettes contre les vers de *Charas*, & dans le syrop cachectique du même Auteur. A l'égard du rhapontique, il est employé dans la poudre diarrhodon de l'Abbé, & dans la poudre des trois santaux.

CHAPITRE VII.

De l'Ellebore noir & blanc.

L'Ellebore noir à fleur en rose de *Gaspar Bauhin* dans son pinax, a des racines épaisses, & en grand nombre, qui partent d'une tête noueuse : elles sont noires par dehors, & blanches par dedans : leur saveur est d'une acreté jointe à une amertume qui provoque en quelque maniere au vomissement : il pousse des feuilles ordinairement divisées jusqu'au pedicule en neuf parties, comme en autant de doigts : ces feuilles sont roides, polies, & d'un verd obscur, dentelées en façon de scie, sur tout à commencer depuis la moitié de leur longueur jusqu'à leur pointe ; & toutes les parties

de ces feuilles ont beaucoup de rapport, étant regardées séparement, aux feuilles de laurier : cette plante n'a point de tige : ses fleurs sont appuyées sur un pedicule long de quatre pouces, & tacheté : elles sont seules, ou deux à deux, d'abord blanches, ensuite tirant sur le pourpre, & enfin verdâtres : elles n'ont point de calice, & sont composées la plupart de cinq feuilles rondes, longues quelquefois de plus d'un pouce, & un peu caves : leur milieu est occupé par quantité d'étamines entre lesquelles & les feuilles il se rencontre une espece de couronne de douze ou de quinze cornichons ou tuyaux qui n'ont pas plus d'une ligne de longueur, & dont l'embouchure est taillée obliquement ; mais dans le centre de ces étamines, il y a un pistile fait de cinq ou six petites gousses qui se grossissant deviennent membraneuses, & se forment en cornichons qui se ramassent en une tête, se tumefient & se roussissent, leur dos feuilleux, pour ainsi dire, s'élevant, & s'amenuisant sous la figure d'un hameçon ; ces mêmes gousses recoquillées sont garnies de fibres demicirculaires & transversales, par la contraction desquelles elles s'ouvrent à deux battans tournez en dedans : car chaque

gousse est effectivement un muscle creux & à deux ventres, dont le tendon fixe est en dehors ou au dos, & le tendon mobile est en dedans. Les semences sont disposées en un double rang dans la cavité de la gousse, elles sont de figure ovale, luisantes & noirâtres.

L'Ellebore naît dans les Alpes & dans les Pyrenées, & on le cultive fréquemment dans les jardins, non seulement à cause de la beauté de ses fleurs, mais aussi à raison de l'usage qu'on en fait : ses racines purgent avec violence ; delà vient qu'elles sont mises au nombre des purgatifs mochliques, ou à levier, c'est-à-dire qui pris en une petite quantité, remuent avec une grande force les humeurs tenaces attachées aux parois des vaisseaux, d'où ils les arrachent comme par une vertu de levier, appellé en grec *mochlos*, qui avec une petite puissance, surmonte de grands obstacles,

L'on tire par l'analyse chymique de cinq livres de racines d'Ellebore noir huit onces de liqueur verdâtre, & d'un goût trés-acre, laquelle n'apporte aucun changement à la teinture de tournesol, ni au sublimé ; il coule ensuite dans le recipient deux livres douze onces & sept dragmes de liqueur, qui d'une couleur

verte devient tranſparente, & paſſe peu à peu d'une ſaveur acre en une ſaveur acide & ſtiptique, en ſorte que la teinture de tourneſol n'en prend pas ſeulement une couleur purpurine, mais qu'elle acquiert encore par ce mêlange une couleur de feu. Les matieres qui viennent à la fin de la diſtilation dans la quantité d'environ quatre onces, étant jettées ſur de l'eſprit de ſel, y font une effervescence, & elles precipitent le mercure ſublimé : l'huile fœtide ſe trouve du poids d'une once & demie, & la terre damnée de onze onces, d'où l'on extrait ſix dragmes de ſel fixe, avec deux onces & une dragme de ſubſtance terreuſe : on voit par là que l'acide & le ſoufre ſurabondent dans cette racine, & qu'il y a de plus un certain eſprit acre tel qu'il en ſort quand on y verſe de l'eſprit volatil de ſel armoniac & de nitre ; car il vient tel au commencement par la diſtilation de ces racines, & cet eſprit eſt ſi envelopé dans le ſouphre, qu'il ne fait aucune impreſſion ſur le tourneſol ni ſur le ſublimé.

Lorſqu'au commencement de la diſtilation l'on fera un feu un peu ardent, il en ſortira au lieu d'un ſel acre une certaine ſubſtance mouſſeuſe compoſée des

mêmes principes. La vertu purgative de l'Ellebore ne doit au reste être attribuée, ni à la liqueur acide, ni à l'acre, ni au souphre séparement considerez, mais à leur mêlange, tel qu'il est naturellement, vû que l'extrait d'Ellebore fait avec l'esprit de vin, répandu sur la distilation de ses racines, ne purge nullement, & que l'autre extrait qu'on prepare du reste avec l'eau ne pousse point les humeurs au dehors, mais l'extrait que l'on en fait avec l'eau seule, & les racines entieres, pousse mieux les matieres hors du corps des malades, parce que l'eau bouillant avec les racines dégage d'abord les sels tartareux & acres, puis les parties sulphureuses par l'entremise de ces sels.

L'Ellebore est de grand usage à l'égard des fous & des maniaques, des hypocondriaques, des épileptiques, des asthmatiques, dans les affections soporeuses & dans la ladrerie, aussi bien que dans la fievre quarte; car il chasse puissamment les humeurs visqueuses & tenaces.

On ordonne rarement l'Ellebore noir en substance; & dans ce cas, on le prescrit depuis quinze grains jusqu'à demie dragme: mais en décoction on le prend

depuis une dragme jusqu'à deux : l'extrait est beaucoup plus en usage, depuis demi scrupule jusqu'à un scrupule, ou une dragme : il faut le préparer avec l'eau de pluye & la crême de tartre, ou le vin.

Prenez racines d'Ellebore noir demi dragme, jettez les dans six onces de lait bouillant, laissez-les un peu cuire & en infusion durant la nuit, pour en prendre au matin la colature.

Prenez extrait d'Ellebore noir quinze grains, jalap pulverisé un scrupule, aquila alba, ou mercure doux, & ambre preparé douze grains de chaque, crême de tartre vingt-un grains, pour en faire un bol avec suffisante quantité de nouvelle casse. Ou

Prenez extrait d'Ellebore noir un scrupule, aloë quinze grains, crême de tartre, & corne de cerf brûlée vingt grains de chaque, gelée de coings autant qu'il en faut pour un bol.

Mais on corrige mieux cet extrait avec le sel de tartre, le sel de prunelle, les tamarins, l'oxymel, & le suc de coings, qu'avec les aromats. L'Ellebore noir entre dans la composition de l'extrait catholique de *Sennert*, du panchymagogue de *Crollius*, & de *Hartman*, du ca-

tholique & cholagogue de *Rolfincius*, dans les pilules de tartre de *Quercetan*, ainsi que dans le petit syrop elleboré du même, dans l'hiera de coloquinte, & dans l'électuaire de sené. A la place du vrai Ellebore noir, plusieurs se servent des racines de renoncule à feuilles de fenouil, & à racine d'Ellebore noir du Jardin Royal de Montpellier, que *Bauhin* nomme mal à propos Ellebore noir à feuilles longues rondes, & à fleur de buphtalmum, puisque les racines de cette plante ne purgent pas, ainsi que *Dodonée* l'a observé, & que je l'ai éprouvé moi même. Mais pour les racines du veritable Ellebore noir, on peut substituer les feuilles de la plante dont je viens de parler, lesquelles rendent par l'analyse chymique, du sel volatil concret, outre les principes marquez cy-dessus.

On apporte à Paris les racines de l'Ellebore noir des jardins à fleur verte de *Gaspard Bauhin* : elles viennent des montagnes d'Auvergne, & elles purgent trés-bien : on les doit préferer aux racines de grande astrantia de *Morisson*, lesquelles n'ont aucune faculté d'évacuer, comme je l'ai experimenté : mais afin de sçavoir si les racines qu'on a coutume de vendre sous le nom d'Ellebore

noir sont bonnnes, pour en préparer l'extrait, on doit les faire infuser dans de l'eau de fontaine, & ensuite les distiler à l'alembic; car si l'eau qui s'en distilera est sans saveur, ces racines seront à rejetter comme inutiles; mais on s'en doit servir si leur eau distilée est un peu acre.

L'usage de l'Ellebore étoit fort familier à *Hippocrate* & aux plus anciens Medecins, & ils n'avoient pas de remede plus souverain pour dissiper les maladies opiniâtres. L'Ellebore d'*Hippocrate* croît non seulement dans les Isles Anticirres, qui sont vis-à-vis du mont Ethna dans le Sein Malleaque, qu'on appelle aujourd'hui le Golfe de Zetton, non loin de l'Isle Cubée; mais on en trouve encore beaucoup sur les bords du Pont-Euxin, & il est trés-commun au pied du mont Olympe dans l'Asie, autour de la fameuse Ville qu'on appelle Prusse, où j'ai préparé deux livres & demie d'extrait de vingt-cinq livres de racines.

Ces racines m'ont paru semblables à celles de l'Ellebore noir à fleur de rose, mais plus épaisses, plus longues, sans odeur, & sans acreté, mais trés-ameres; les feüilles en sont de la même fi-

gure, mais beaucoup plus larges, & longues de prés d'un pied; la tige surpasse un pied de hauteur, & elle pousse des fleurs semblables, ausquelles succedent des semences & des capsules aussi semblables à l'Ellebore de ces pays-ci.

L'extrait de l'Ellebore des Anciens purge admirablement, sur tout par embas; mais l'extrait des racines de notre Ellebore accomplit la même chose encore plus heureusement; car quoique les malades à qui j'ai donné l'Ellebore d'*Hippocrate*, ne se plaignissent pas de surpurgations, ils étoient néanmoins tourmentez de nausées, d'une pesanteur d'estomac, avec acrimonie & soupçon de quelqu'inflammation qui menaçoit le gosier, & le fondement; ils étoient d'ailleurs attaquez pendant plusieurs jours de douleur de tête avec élancemens, & d'un tremblement de membres, ce qui m'en a fait discontinuer l'usage. Parlons presentement de l'Ellebore blanc.

L'Ellebore blanc à fleur verdâtre de *Gaspar Bauhin*, dans son Pinax, a un grand nombre de racines épaisses, fibreuses, blanches, qui pendent d'une tête bulbeuse & jaunâtre; elles sont acres, ameres, donnant des envies de vomir, avec une certaine saveur stiptique.

que. Il pousse une tige haute de plus d'un pied, ronde & longue, droite & ferme, d'où naissent alternativement des feuilles pareilles à celles du plantain, ou de la gentiane, d'un verd clair, un peu roides, environnant la tige d'une espece de tuyau ou de follicule, étant ridées par des plis depuis leur commencement jusqu'à leur extremité : dès le milieu de la tige, ou environ, jusqu'au sommet, les fleurs sortent des aisselles des feuilles par grappes, étant fort serrées entr'elles, & composées de six feuilles de couleur d'herbe : leur milieu est occupé par six étamines, dont se trouve environné un pistile qui se change ensuite en trois siliques ou gousses ramassées en une petite tête, & membraneuses, applaties, longues de demi pouce, remplies d'une semence peu differente des grains de froment, & qui se develope de part & d'autre en des ailes ; cette plante abonde dans toutes les montagne de France, principalement dans les Alpes, & dans les Pyrenées.

On prépare des racines ou des fibres de l'Ellebore blanc, l'extrait ou l'arcane, le secret de *Pierre-Jean Fabri*, duquel on fait des pilules avec les especes de l'électuaire diarrhodon de l'Abbé,

l'aloës, les gerofles, & la canelle; ce remede est excellent dans le vertige, & dans l'épilepsie, à la quantité de demi scrupule. Le correctif de l'Ellebore blanc, est le vinaigre simple ou distilé. Selon ce même *Fabri*, le Prince des Chymistes François, on tire *per descensum*, une huile qui doit être rectifiée sur les propres cendres de ce simple, ou sur d'autres bien calcinées, jusqu'à ce qu'elle ait été purgée de sa puanteur, & de son odeur d'empyreume : cette huile doit ensuite circuler avec de l'huile de canelle ou d'anis, aprés quoi on s'en peut servir comme d'un trés-bon purgatif, étant prise à la quantité de dix ou douze gouttes dans du syrop rosat solutif, ou dans du syrop de chicorée. L'oxymel elleboré est plus ou moins estimé par *Gesner* dans ses Lettres ; mais il me paroît que sa composition est chargée de trop de drogues.

La racine de l'Ellebore blanc appliquée à une ouverture de cautere, purge violemment, comme on l'a apris par l'experience d'un Chirurgien de Montpellier, qui se servoit de la poudre de cette racine pour tirer une plus grande abondance de serositez par la playe d'un cautere. La même poudre est un puis-

ſant errhin, ou remede du nez, quand on l'employe dans les maladies ſoporeuſes, comme nous dirons plus bas.

Nous tirons des racines de l'Ellebore blanc, par le ſecours du feu, premierement, un eſprit de ſaveur trés-acre qui coagule la ſolution du ſublimé ; à cet eſprit ſuccede une liqueur acide & rongeante, puis un ſel volatil concret, & une huile : mais il reſte une telle quantité de terre, qu'elle égale la troiſiéme partie du poids de toutes les racines qu'on a miſes en diſtilation. On obſerve de plus, que l'infuſion des racines de l'Ellebore blanc, rend la teinture du papier bleu plus vive, & de la couleur que prend ce papier, lorſqu'on le plonge dans de l'eau de chaux ; ce qui prouve ſans doute que le ſel alkali domine dans ces racines, & qu'au contraire ce même genre de ſel eſt dompté par l'acide dans les racines de l'Ellebore noir, vû qu'un tel papier plongé dans l'infuſion de cette eſpece d'Ellebore, y contracte une couleur violette ; d'où il faut conclure que les racines de l'un & l'autre Ellebore ſont mieux corrigées par les tamarins, l'oxymel & le ſuc de coings & de limons, le vinaigre,

& les autres acides ſemblables, que par les acres, & par les aromats.

CHAPITRE VIII.

De l'Aloës.

L'Aloës vulgaire de *Gaſpar Bauhin*, dans ſon Pinax, a ſa racine de plus d'un pied deux pouces de long, garnie de fibres un peu jaunâtres, d'où ſortent des feuilles diſpoſées en rond, hautes d'une coudée, larges de trois ou quatre pouces, épaiſſes d'un, finiſſant inſenſiblement en pointe, dentées à la circonference, pouſſant quelques menus aiguillons, & étant parſemées d'une pouſſiere bleuâtre. La chair interieure en eſt molle, douçâtre, gluante, ſemblable à de la gelée tranſparente, & traverſée de part & d'autre de quelques vaiſſeaux qui répandent un ſuc jaune, d'une forte amertume.

L'écorce des feuilles eſt tiſſue de pareils vaiſſeaux remplis d'un même ſuc qui s'épaiſſit, & qu'on appelle l'Aloës des boutiques : la tige monte juſqu'à deux coudées ; elle eſt droite, & ordinaire-

ment fendue en deux ; les fleurs y sont disposées par une longue suite, elles sont d'une seule feuille, pendantes, ayant plus d'un pouce de grandeur, soutenant un tuyau par derriere, & étant divisées par devant en six pieces, jaunâtres, & distinguées par des lignes qui tirent sur le verd. Le pistile que l'on trouve dans le fond de la fleur se change en un fruit triangulaire, & partagé en trois loges remplies de semences plattes.

L'Aloës des boutiques est donc un suc épaissi qu'on range sous trois especes d'une amertume considerable, mais differente en couleur, sçavoir l'Aloës soccotrin, l'Aloës hepatique, & l'Aloës caballin.

L'Aloës soccotrin est préferable aux autres ; il a pris son nom d'une Isle de la Mer rouge, laquelle on nomme Soccotora. Cette espece d'Aloës est la plus nette, ne contenant aucun sable, elle est jaune, ou d'un roux tirant sur le pourpre, polie, brillante, grasse, & s'amolissant un peu sous les doigts à force d'être maniée ; elle fond en Eté au Soleil ; mais en Hyver elle est friable, sentant la myrrhe, & mise en poudre elle éclatte d'une couleur d'or. L'Aloës hépatique est plus brun, & porte la cou-

leur du foye, ce qui lui fait imposer ce nom du mot latin *hepar*, foye. Cette espece est plus épaisse & plus seche que la premiere, & elle reluit moins: son amertume est aussi plus forte, son odeur plus insupportable, & quasi assoupissante. *Pline* reconnoist seulement deux especes d'aloës: car la soccotrine differe peu de l'hepatique, & rarement nous l'apporte-t-on dans la pureté qui lui convient. On reprouve l'espece d'aloës noire, dure, & graveleuse, qui n'est que la lie des autres especes, & ne sert qu'aux Marêchaux pour guerir les chevaux, d'où elle a été appellée caballine.

Jean Bauhin raconte ainsi la maniere de recueillir ces trois especes d'aloës: l'herbe qu'on nomme Aloës, dit-il, ayant été coupée en plusieurs morceaux, & pilée, on la met dans un vaisseau long & de forme cilindrique, où on la garde pendant vingt-cinq jours; il s'en éleve une écume inutile, & qu'on doit jetter; on ôte ensuite la partie superieure du suc, jusqu'à ce qu'il en paroisse une autre sensiblement differente: ce premier suc épaissi est le plus pur, & c'est celui qu'on nomme soccotrin: mais le suc qui reste est un peu plus obscur, c'est l'Aloës hepatique: à l'égard des lies & des matie-

res grossieres qu'on ramasse dans le vaisseau, aprés en avoir separé ces deux premieres parties, elles s'endurcissent beaucoup pour former ce qu'on appelle l'Aloës caballin.

J'ai appris de l'illustre M. *Herman*, Professeur de Botanique à Leyde, que dans les Indes Orientales les Esclaves expriment entre leurs mains les feuilles de l'Aloës dans un vaisseau, & que le lendemain ils viennent ôter la partie qui surnage, se servant pour cela d'une coquille de cette espece, qui porte les perles, & ils mettent cette premiere portion dans un vase particulier où ils la laissent épaissir en ce qu'on nomme le plus pur Aloë. Le troisiéme jour ils font la même chose que le second ; mais le suc épaissi qu'on retire cette seconde fois est plus noir ; & forme l'Aloës hépatique : le reste du suc qui fait la partie la plus épaisse, est l'Aloës caballin.

Du tems de *Pline*, on tiroit aussi l'Aloës par incision ; quelques-uns, dit cet Auteur, font des incisions à la tige avant que la semence soit mûre ; d'autres en font aux feuilles : on voit de plus des larmes de ce suc lesquelles se poussent d'elles-mêmes au dehors, & s'attachent à ce qu'elles touchent ; c'est pourquoi

l'on met des planches ſur la terre autour de l'endroit d'où la plante ſort, afin que les gouttes qui en tombent ne ſoient pas abſorbées dans la pouſſiere.

Mais la ſolution de l'Aloës eſt la preuve la plus convaincante, que l'eſpece même la plus pure ſe tire par expreſſion ; car l'Aloës ſoccotrin ayant été diſſout dans dans l'eau, & paſſé par le papier gris, ou filtré, dépoſe dans ce papier un mucilage entierement ſemblable à celui dont les feuilles de l'Aloës ſont intimement penetrées : & cette ſubſtance épaiſſe, ou cette gelée, ne peut point ſortir par l'inciſion, d'autant qu'une telle gelée ne ſe remarque pas dans l'Aloës qui a coutume de ſortir au Printems, des feuilles qu'on a coupées auprés de la racine, & ſuſpendues à un fil, ainſi que je l'ai éprouvé dans le Jardin Royal.

La principale nature de l'Aloës, pour me ſervir des termes de *Pline*, eſt de lâcher le ventre ; il fortifie auſſi l'eſtomac, rétablit l'appetit abattu, tue les vers, détruit l'acide qui n'eſt pas naturel, empêche que la pourriture ne ſurvienne, ou ne faſſe du progrès ; il a encore de la vertu dans les fiévres intermittentes, il leve les obſtructions de l'uterus, & des autres viſceres, c'eſt pour-

quoi il est fort propre dans les pâles couleurs, & dans la rétention des regles; mais il est nuisible à ceux qui sont sujets aux hemorrhagies, car il provoque de telles maladies ; c'est pourquoi on s'en doit abstenir quand on a à craindre le flux ou l'inflammation des hemorroïdes.

La préparation que nous allons donner de l'Aloës, est préferable à toutes les autres.

Dissolvez l'aloës dans une quantité proportionnée de vin blanc, & aprés une digestion de trois jours, passez la liqueur par le papier gris, & la faites évaporer jusqu'à siccité sur un feu lent, pour la garder en cet état, & vous en servir au besoin. Cette préparation rend l'aloës de grand usage dans la dysenterie même, vû que par ce moyen la partie mucilagineuse est separée du veritable suc purgatif; & ce mucilage qui n'est rien autre que la gelée dont les feuilles de l'aloës abondent, se desseche comme une colle dans les intestins, & s'y attachant par sa tenacité, il oblige les fibres intestinales à se rider, & à boucher ainsi les ouvertures des vaisseaux sanguins.

De quatre livres d'aloës dont nous usons dans les boutiques, on tire chymi-

quement une livre ſept onces de phlegme urineux qui fermente fortement avec l'eſprit de ſel, trois onces cinq dragmes d'une huile épaiſſe & acre, quoique nullement amere : la terre damnée reſte au poids d'un livre quatorze onces, qui par une bonne calcination ſe réduiſent ſeulement à cinq onces de terre; d'où il paroît que par la violence d'un feu découvert, il s'échape une livre neuf onces d'un ſoufre épais. A l'égard des cendres qui demeurent, on en extrait par la leſſive, ſept onces de ſel fixe, qui ſe dégagent de quatre onces & demie d'une ſubſtance purement terreuſe.

Ainſi l'aloës des boutiques contient preſque la moitié de ſon poids en ſoufre, une mediocre quantité de tartre, & un peu de ſel armoniac : l'acide domine dans la portion tartareuſe, puiſque la ſolution de l'aloës communique au papier bleu une couleur de pourpre; ſa vertu purgative dépend donc d'un ſoufre joint à un ſel tartareux. La forte amertume de l'aloës procede du ſoufre impregné d'un ſel acide diſpoſé à diſſoudre les humeurs épaiſſes & viſqueuſes qui ſéjournent dans les premieres voyes, & à donner de la fluidité aux liqueurs. On évitera donc d'employer l'a-

loës & les médicamens où il entre, lorſqu'il s'agira de traiter des malades qui crachent le ſang, ou des femmes groſſes: Ecoutez cependant ce que dit *Garcias du Jardin*, parlant de l'uſage qu'on fait de l'aloës dans les Indes Orientales: Dans la Ville de Goa, rapporte-t-il, aprés qu'on a bien pilé l'aloës, on le mêle avec du lait pour le donner à boire à ceux qui ſont travaillez d'un ulcere des reins ou de la veſſie, ou à ceux qui rendent des urines purulentes: cette pratique a un grand ſuccès, & accomode fort les malades, car ils en ſont guéris ſur le champ. Son amertume fait qu'on s'en ſert rarement parmi nous dans les potions. Les pilules Angeliques ou de Francfort, ſe préparent avec le ſeul aloës, & ſont excellentes pour les maladies du ventricule, principalement lorſqu'on les prend avant le repas: d'autres reçoivent de l'aloës en poudre dans de l'extrait de violettes, dans de la conſerve de fleurs d'orange, ou dans du ſyrop de chicorée: quelques-uns ordonnent l'aloës diſſout dans du ſuc de roſes pâles, ou de violettes, ce qui le fait appeller dans les boutiques aloës roſat, ou aloës violat. Les pilules ont coutume d'être preſcrites depuis un ſcrupule juſqu'à une demi dragme.

Prenez aloës demi dragme, grains de geniévre au nombre de quinze, formez-en des pilules pour une dose avec suffisante quantité de nouvelle casse. Ou

Prenez aloës deux scrupules, mastic pulverisé un scrupule, & en faites des pilules.

Les pilules de *Rufus* se composent ainsi,

Prenez aloës soccotrin deux onces, myrrhe une once, safran demi-once, & formez-en avec ce qu'il faut de vin une masse pilulaire, dont le malade prendra depuis une demi dragme jusqu'à une dragme & demie.

Les pilules cochies mineures se font ainsi,

Prenez aloës soccotrin, scammonée, & trochisques alhandal, parties égales de chaque, & en composez avec du syrop de roses une masse de pilules, dont la dose sera depuis un scrupule jusqu'à une dragme. Autrement

Prenez du meilleur aloës demi once, rhubarbe choisie & agaric en trochisques, deux dragmes de chaque, scammonée, trochisques alhandal, & aquila alba, une dragme de chaque, sel d'absynthe, & corail rouge préparé, quatre scrupules de chaque, & avec une suffi-

fante quantité de syrop de chicorée, composez une masse de pilules à employer pour chaque prise depuis une dragme jusqu'à deux, ou une dragme & demie.

Il y en a qui dans le flux de sang prescrivent l'aloës rôti ou grillé, & privé par là de cette mucosité la plus épaisse.

Prenez aloës, rhubarbe, & noix muscade grillés & pulverisés, demi dragme de chaque, laudanum un grain, conserve de roses rouges autant qu'il en faut; préparez de tout cela un bol à prendre sur l'heure du sommeil, dans quelque flux que ce soit. Ou

Prenez aloës hépatique demi dragme, safran de Mars, & borax de Venise, douze grains de chaque, élixir de proprieté de *Paracelse*, vingt gouttes, yeux d'écrevisses de riviere, & sel de tamarisc, un scrupule de chaque, pour en former avec de la conserve de feuilles de rhue, un bol propre aux pâles couleurs.

Personne n'ignore que l'Elixir de proprieté n'est qu'une solution d'aloës, de myrrhe & de safran, faite avec l'esprit de vin. Or cet élixir agi plus puissamment quand on y ajoûte la terre foliée du tartre. L'aloës est employé dans l'ex-

trait panchymagogue, dans les pilules cachectiques & hysteriques de *Charas*, dans les pilules de succin de *Craton*, dans celles de l'hiera simple de *Galien*, dans les catholiques de *Fernel*, dans les polychrestes majeures & mineures de *Mesué*; enfin l'aloës doit être la base de presque toutes les pilules.

Au reste l'aloës de *Dioscoride* ne paroît pas le même que le nôtre ; car, 1°. cet Auteur compare les feuilles de son aloës avec les feuilles de scille : 2°. il attribue à l'aloës des fleurs blanches, & une semence comme celle de l'asphodele : 3°. il dit que cette plante est propre pour arrêter les crachemens de sang, & le sang qui sort des hemorroïdes : en quoi il ne faut pas penser que *Dioscoride* parle de l'aloës passé par le feu, puisqu'il enseigne qu'on le fait rôtir ou griller pour en medicamenter les yeux malades, non pour l'appliquer à d'autres maladies. *Pline* donne à l'aloës les mêmes qualitez, & les mêmes differences de caracteres que *Dioscoride*.

CHAPITRE IX.

De l'Agaric.

L'Agaric, comme on le peut conjecturer de *Dioſcoride*, tire ſon nom d'Agaria, Province de Sarmatie où s'engendre certe drogue ; mais cet Auteur ne s'étant jamais tranſporté dans ce pays-là, il n'a pû avoir qu'une connoiſſance obſcure de l'Agaric ; car il rapporte que quelques-uns prétendent que c'eſt une racine, pendant que d'autres ſoutiennent que c'eſt un champignon qui croît au tronc des arbres. Quant à *Meſué*, il aſſure que l'Agaric n'eſt qu'une eſpece d'apoſtume ou de fongus qui vient au tronc des grands arbres qui commencent déja à ſe pourir de vieilleſſe, & à être rongez.

Les Anciens ont diviſé l'Agaric en mâle & en femelle; la ſaveur eſt ſemblable dans l'un & dans l'autre. Selon *Dioſcoride*, on y ſent d'abord de la douceur, puis quand il s'eſt diſtribué, on le trouve amer : ils ont appellé mâle l'Agaric rond, & compacte de tous côtez : *Meſué* le diſtingue par ſa longueur,

ſa noirceur, ſa dureté, ſa denſité, ſa peſanteur, & par la diſpoſition qu'il a à montrer dans ſes fragmens des filets nerveux, ce ſont-là les caracteres du mâle; mais ils préferoient l'Agaric femelle qui ne differe pas du nôtre, lequel eſt blanc, poreux, rare, doux au commencement, puis amer & ſtiptique.

Paul Æginette conſeille de le choiſir le plus blanc qu'il eſt poſſible, fragile ou caſſant, non ligneux ou troüé. *Aëtius* eſtime d'avantage celui qui a des peignes ou des fibres droites.

L'Agaric a été un medicament ſi familier aux Anciens, que non ſeulement ils s'en ſervoient pour purger la pituite, mais qu'ils l'employoient encore dans toutes les affections où il s'agiſſoit d'inciſer les humeurs, & de les attenuer, de déboucher les parties obſtruées, comme dans l'épilepſie, dans le vertige, dans la manie, dans la mélancolie, dans l'aſthme, dans les ulceres des poumons, dans la jauniſſe, dans l'hydropiſie, dans la dureté, la douleur & la tumeur de la ratte & du foye, & dans les fiévres de longue durée.

Anciennement on ſe plaignoit que l'Agaric affoibliſſoit les viſceres, & qu'il émouvoit avec trop peu de vigueur; c'eſt

pourquoi *Galien* en maceroit la poudre dans du vin où l'on avoit infusé du gingembre, & ordonnoit d'en préparer ainsi des trochisques. Le même Medecin prescrivoit l'Agaric au poids d'une dragme dans de l'eau miellée, ou dans de l'oxymel : la poudre d'Agaric se prend, selon *Mesué*, depuis une dragme jusqu'à deux ; mais en décoction l'on va depuis deux dragmes jusqu'à demi-once. L'Agaric dont nous usons est le même que l'Agaric femelle des Anciens, à en juger par leurs descriptions : vû que notre Agaric est une espece de fungus ou de champignon, comme on parle communement, lequel naît dans les Alpes de France, de Savoye & d'Allemagne, & dans le Mont Apennin, au tronc du larix, qui se nomme en François *Melése* : on ne l'y trouve pas toutefois aussi poli qu'on le vend dans les boutiques, parce qu'on le dépoüille d'une écorce calleuse, cendrée ou roussâtre, dont il est naturellement couvert, & muni par dehors. On approuve l'Agaric, lorsqu'il est trés-blanc, mol, leger, friable, de saveur douce d'abord, & incontinent aprés amere & acre avec quelque astriction.

De quatre livres d'Agaric on a tiré par la Chymie prés de deux livres d'un

phlegme acide, & environ autant d'huile; mais on n'a presque point ramassé de phlegme urineux, & il ne s'est separé que deux dragmes de sel fixe avec une once & demie de terre; par où l'on connoît manifestement que l'Agatic n'est qu'un soufre & un acide sous une forme de tartre, ainsi que le sel fixe, & la terre qui en sont extraits nous le prouvent.

La vertu purgative de l'Agaric est donc dépendante du soufre & de l'acide; c'est pour cela qu'on ne doit pas s'étonner que son infusion rougisse le papier bleu; mais cette substance farineuse qui résulte du soufre & de l'acide, & que le feu détruit est trés-remarquable, dans la pratique, car elle cause de grandes incommoditez en s'attachant au ventricule & aux intestins, si l'on n'a pas soin de la corriger par les gérofles, les aromats, la canelle, le macis, la menthe, le cabaret, l'absynthe, les sels fixes, le baume du Perou, & les autres drogues semblables. On aiguise l'Agaric par une décoction de sené, par la scammonée, le jalap, & d'autres pareils médicamens. Les Anciens avoient accoutumé d'apprêter l'Agaric avec le sel gemme, le gingembre, le ligustique, le daucus. *Montan* avoit raison de n'ordonner que l'in-

fusion, & non la substance de l'agaric.

Les trochisques d'agaric reçoivent dans leur préparation jusqu'à une demi-livre d'agaric en substance, à quoi l'on peut ajoûter quatre onces de vin blanc, où l'on aura mis infuser à froid deux dragmes de gingembre blanc & pilé; leur préparation est encore meilleure avec de l'eau de canelle, & un peu de gomme adraganth : on choisit le trochisques les plus blancs, & on les prescrit depuis demi dragme jusqu'à deux dragmes.

Prenez décoction de feuilles d'aigremoine & de pimpernelle six onces, dissolvez y de l'agaric en trochisque, & de l'électuaire de citron, deux dragmes de chaque, syrop de fleurs de pescher une once; composez-en une potion. Ou

Prenez sené mondé, agaric trochisqué, & turbith gommeux, une dragme de chaque, canelle pilée un scrupule, sel de tartre quinze grains, infusez cela pendant la nuit en six onces d'eau de fontaine, & dans la colature dissolvez une once de syrop rosat solutif, pour en faire une potion dans l'hydropisie. Il ne faut pas negliger la remarque d'*Amatus Lusitanus*, sçavoir que les trochisques d'agaric doivent être nouvel-

lement préparez, quand on s'en sert, afin que ses vertus ne soient pas affoiblies. Ou

Prenez agaric trochisqué, & confection hamee, deux dragmes de chaque, dissolvez-les dans six onces de petit lait, & y ajoûtez une once de manne de Calabre, pour en faire une potion. Ou

Prenez agaric trochisqué une dragme, scammonée huit grains, mercure doux quinze grains; formez-en des pilules avec suffisante quantité de conserve de roses. Ou

Prenez trochisques d'agaric deux dragmes, succin pulverisé, & castoreum, douze grains de chaque, manne choisie demi-once, pilez le tout, & faites des pilules. Ou

Prenez agaric trochisqué deux dragmes, trochisques alhandal deux grains, huile de canelle deux gouttes, casse nouvelle demi-once; préparez-en un bol. Ou bien

Prenez onguent de arthanita demi once, agaric pulverisé trois dragmes, huile préparée avec la coloquinte autant qu'il en faut pour un liniment, dont on frotera l'abdomen quand on voudra lâcher le ventre.

Outre les trochisques d'agaric, on

prépare encore l'extrait & la résine de cette drogue, mais ces deux dernieres préparations sont rarement mises en usage : l'extrait s'ordonne depuis un scrupule jusqu'à demi dragme, ou une dragme entiere ; & la résine depuis demi scrupule jusqu'à deux scrupules. Il vaut mieux employer le syrop rosat où entrent le sené & l'agaric ; on le compose avec deux onces de sené, une once d'agaric, & une demi once de tartre soluble ; on infuse ces drogues dans trois livres de suc de roses, & on les cuit jusqu'à consistance de syrop, avec deux livres de sucre : la dose de ce syrop est depuis demi-once jusqu'à une once, ou une once & demie. L'agaric est employé dans l'extrait panchymagogue, dans les pilules d'agaric, dans celles d'aloës, dans les aggregatives de *Mesué*, & dans celles dont on ne se peut passer, ou *sine quibus esse nolo*, dans le mithridat de *Democrate*, dans la theriaque d'*Andromaque*, dans la trifere persique de *Mesué*, dans le catholicum simple, dans la confection hamec, dans l'hiera picra de *Mesué*, dans l'hiera de Logadius de *Mirepse*.

CHAPITRE X.

Des Myrobolans.

IL y a cinq eſpeces de Myrobolans, leſquelles ne ſe produiſent pas ſur le même arbre, comme quelques-uns l'ont crû ; mais ſont des fruits d'arbre entierement differens les uns des autres : on nous les apporte des Indes ; & ce qu'on doit d'avantage admirer, c'eſt que chacune de ces cinq ſortes d'arbres, ſuivant le témoignage de *Garcias du Jardin* qui a demeuré long-tems à Goa, croît dans des pays éloignez de ſoixante ou de cent lieues des contrées où croiſſent les autres. Nous diſtinguons donc les Myrobolans en jaunes ou de couleur citrine, en noirs ou indiques, & en ceux que l'on nomme Belliriques, Chebules, & Embliques.

Les Myrobolans citrins naiſſent à un arbre de la grandeur du prunier ſauvage, ayant toutefois des feuilles diſpoſées par conjugaiſons, ou deux à deux le long d'une côte, à la maniere de celles du freſne ou du ſorbier : or les fruits de cet arbre appellez Myrobolans, ſont

longs & ronds, obtus par les deux bouts, ayant quinze lignes de longueur, sur neuf de largeur, leur couleur est jaunâtre ou citrine, & ils sont pour la plûpart distinguez en cinq côtes, entre lesquelles on en remarque autant de plus petites : l'écorce en est épaisse d'une ligne & demie, amere, rude, austere, un peu acre, colleuse & comme gommeuse : elle renferme un noyau d'une couleur lavée, anguleux & oblong, ainsi que le fruit entier le paroît au dehors ; il est creusé à sa surface en quantité de fossettes, & contient une amande de couleur de chair, ou blanche, couverte d'une membrane jaune trés-mince. Il faut choisir les Myrobolans citrins, pesans & nouveaux.

Les Myrobolans chebules sont semblables aux citrins, ils sont seulement plus gros, & d'une couleur plus foncée ; de là vient que plusieurs personnes ont pensé qu'ils étoient d'un même arbre : mais j'ai appris de gens dignes de foi, que l'arbre qui porte les chebulas, n'avoit pas ses feuilles conjuguées comme le précedent, mais simples, & de la forme de celles du pescher. Dans les Indes on confit au sucre les Myrobolans chebules, & on les préfere à tous les autres.

Un arbre qui a aussi la même hauteur, mais dont les feuilles ressemblent à celles du saule, porte les myrobolans Indiques ou rouges, qui sont plus petits que les especes dont nous venons de parler, ayant neuf lignes de long, & quatre ou cinq de large; ils sont plutôt ridez que canelez, obtus par les deux bouts, noirs & luisans par dedans comme du bitume ou de la poix, solides & creusez en façon de sillon vuide, ce qui fait paroître ces fruits comme non mûrs, & non encore parfaits : leur saveur est acerbe, tirant sur l'amer, avec un peu d'acreté ; ils tiennent aux dents, & expriment de la salive.

L'arbre qui donne les myrobolans belliriques, a des feuilles semblables au laurier, mais plus pâles ; il est de la grandeur du prunier sauvage ; les fruits en sont arondis, quelque peu anguleux, de la forme & même de la couleur de la noix muscade, ou approchant, tendant à la couleur jaune : ils ont presqu'un pouce de longueur, & dix lignes de largeur, se terminant par un gros pedicule, ou par une queüe épaisse & courte, à la maniere de la figue ; l'écorce en est amere, austere & astringente, épaisse d'une ligne, & molasse,

sous

ſous laquelle eſt caché un noyau clair, ou de couleur lavée, qui contient une amande ſemblable à celle de l'aveline, allant d'une rondeur finir en une pointe aiguë.

L'arbre des myrobolans embliques, ſurpaſſe les autres en hauteur, & differe encore beaucoup d'eux par la forme de ſes feuilles, car elles ſont découpées menu & longues d'une paume; les fruits en ſont preſque ſphériques, diſtinguez en ſix angles d'une couleur cendrée noirâtre, ils ont un demi pouce de diametre, & quelquefois davantage, contenant un noyau poli, blanc, de la groſſeur d'une noiſette, anguleux & diſtingué ou partagé en trois cellules: l'écorce de cette eſpece eſt d'une ſaveur aigrelette, mais auſtere avec quelque peu d'acreté. Les Indiens s'en ſervent pour pêtrir ou préparer les cuirs, & pour faire de l'encre, ou bien ils en mangent pour exciter leur appetit.

Toutes les eſpeces de myrobolans naiſſent dans les Indes Orientales, ſçavoir à Bengala, à Cambaye, & dans le Malabar: ils purgent benignement en reſſerrant par leur ſel alumineux, joint à un ſoufre; c'eſt pourquoi ils ſont propres au flux de ventre, & à la dyſente-

rie. On les prescrit rarement en substance, & dans ce cas leur dose n'est au plus que d'une dragme ; mais en infusion on les fait prendre depuis deux dragmes jusqu'à demi-once.

Prenez myrobolans citrins, & rhubarbe choisie, une dragme de chaque, corail rouge préparé un scrupule, formez-en un bol avec suffisante quantité de conserve de roses. Ou

Prenez myrobolans citrins une dragme, pulverisez-la pour en faire un bol avec suffisante quantité de conserve de roses rouges, aprés avoir mêlé à cette poudre de myrobolans un grain de laudanum opié ; car ce bol ne purge point, il restraint puissamment au contraire, c'est pourquoi l'on a coutume de le faire griller dans les affections du ventricule & des intestins, lorsqu'il y a lieu au resserrement ; il arrête aussi le flux immoderé des hemorroïdes, principalement si l'on y ajoûte de la poudre du noyau de ce fruit. Ou

Prenez myrobolans citrins demi-once, infusez-la sur les cendres chaudes dans une livre d'eau de fontaine, & que votre malade prenne cette infusion par verrées. Ou

Prenez de toutes les especes de my-

robolans mêlez à égal poids de chacun, demi-once, cuisez cette demi-once de tout le mêlange dans huit onces d'eau de fontaine, & aprés une legere coction, passez la liqueur, & dissolvez dans la colature de la manne choisie, & du syrop rosat purgatif composé, une once de chaque. Ou

Prenez infusion de myrobolans citrins six onces, casse nouvellement extraite une once, sel de tartre un scrupule, faites-en une potion.

Tous les myrobolans rougissent le papier bleu; ils sont d'un goût astringent, & fournissent par l'analyse chymique beaucoup de soufre, mais peu de sel fixe seulement, par où l'on voit assez qu'ils resultent d'une composition de soufre & d'alun, non de tartre. Les myrobolans citrins sont employez dans les pilules d'ésule de *Fernel*; & toutes les especes de ces fruits entrent dans la confection hamec, & dans les pilules de tartre de *Quercetan*.

Les myrobolans dont nous usons aujourd'hui, sont differens des myrobolans des Anciens; ceux-là étant purgatifs & sans odeur, au lieu que *Dioscoride*, *Pline* & *Galien*, tiroient par expression de leurs myrobolans une huile

pour de précieux parfums ; car le mot de *myrobalanos* en Grec, que les Latins rendent par *nux* ou *glans unguentaria*, noix ou gland pour les onguens, signifie la même chose que gland propre à parfumer.

CHAPITRE IX.

De la Scammonée.

LA Scammonée Syriaque de *Gaspar Bauhin*, dans son Pinax, plus justement nommée par *Morisson*, *Convolvulus* de Syrie, provient d'une racine épaisse, de la forme de celle de Bryone, charnue, blanche par dedans, grise ou brune par dehors, garnie de quelques fibres, & remplie d'un suc laiteux ou gommeux : elle porte des scions ou de menues tiges de trois coudées de longueur, qui montent & se roulent autour des plantes voisines ; les feuilles sont disposées le long de ces tiges dans un ordre alternatif, ressemblant au petit *convolvulus* de la Campagne, triangulaires, lisses, ayant une base taillée en façon de flêche : de leurs aisselles naissent des fleurs en cloche, d'une couleur

blanche, tirant sur le pourpre ou le jaune; leur pistile se change en une petite tête de capsule pointue, pleine de semences noirâtres & anguleuses. Cette plante croît en Syrie autour d'Alep, & se plaît dans un terroir gras; elle profite bien dans les Jardins de France & d'Italie. *Dioscoride* décrit autrement sa Scammonée, la spécifiant par des rameaux & des feuilles veluës, avec des fleurs & des racines de forte odeur: Ayant coupé la tête de la Scammonée, dit-il, on creuse sa racine avec un couteau, de maniere que le suc coule dans cette cavité artificielle, d'où on le puise enfin avec des coquilles. Cet Auteur approuve la Scammonée qui vient de Mysie, Province Asiatique, & il rejette celle de Syrie & de Judée, qui de son tems étoit pesante, épaisse, sophistiquée avec la farine d'ervi & la tithymale. J'ai observé cette espece de *convolvulus* herissé de poils dans les campagnes de Mysie, entre le Mont Olympe & le Mont Sypile, & même autour de Smyrne, & dans les Isles de Lesbos & de Samos, où l'on ramasse aujourd'hui le suc épaissi de la plante, lequel on trouve beaucoup inferieur en vertus à celui de Syrie, qu'on nomme Scammonée Syriaque; car

il cause des tranchées, & une sur-purgation trés-incommode.

La scammonée que nous employons dans les boutiques, est donc un suc exprimé de la scammonée Syriaque, épaissi, & desseché au feu : on la doit choisir legere, tendre, friable, raisineuse, amere, reluisante, d'une couleur cendrée, tirant sur la noire, s'en allant en une poudre blanche, quand on la frotte avec avec les doigts, & rendant une odeur virulente; telle est celle qu'on nous envoye d'Alep & de Syrie; mais on reprouve la scammonée dure, pesante, noire, remplies de petits graviers, telle qu'on l'apporte de Smyrne.

La scammonée legitime & pure, n'a besoin d'aucune préparation ; on en met communément dans une pomme de coing creusée, qu'on envelope de toutes parts dans la pâte de farine, ou dans une espece de lut, ou de terre glaise pour la faire cuire au four ; on retire ensuite la scammonée de ce fruit, & c'est ce qui s'appelle vulgairement Diagréde, ou plutôt Dacréde, du mot Grec *Dacrydion*, petite larme.

D'autres mettent dans un sas de la scammonée réduite en poudre, & l'exposent à la vapeur du soufre, afin que,

disent-ils, le sel acre de la scammonée soit émoussé par l'acide du soufre, qui penetre par dessous le sas ; mais cette mauvaise préparation prive la scammonée de sa vertu purgative, principalement si cette drogue vient à se liquéfier, & à se ramasser en grumeaux, ainsi que *Cornachini*, Medecin d'Italie, nous en avertit.

Quelques-uns dissolvent la scammonée dans le suc de limons purifié, & la passent quand elle est encore toute chaude, par un linge qui retient la crasse ou l'écume inutile ; & de cette maniere la drogue réussit mieux, parce que les acides tirez de la famille des plantes augmentent la vertu des purgatifs ; c'est pourquoi la créme de tartre se mêle utilement avec la scammonée.

On ordonne la scammonée seule depuis six grains jusqu'à douze ou quinze, ou même jusqu'à vingt, & elle purge excellemment, convenant à toutes les maladies, & entr'autres à celles qui dépendent d'un débordement de serositez.

La scammonée ne se donne jamais en infusion, rarement est elle employée dans les potions, parce qu'elle se mêle difficilement aux liqueurs ; mais trés-sou-

vent on la prend en bol & en opiate : au reste nous devons beaucoup préferer au magistere ou à la résine de scammonée, la scammonée même dans son état naturel, quand nous voulons purger heureusement, & agréablement. Cette résine ou ce magistere s'obtient en versant de l'eau sur la scammonée dissoute dans l'esprit de vin, sa partie résineuse tombe au fond ; on prend de cette résine depuis six grains jusqu'à dix ou douze ; ou bien on se contente de dissoudre la scammonée seule dans un jaune d'œuf, y ajoûtant quelques gouttes d'huile d'amandes douces, & du corail rouge pour en former un bol.

La préparation de la scammonée avec la décoction de reglisse, est à rejetter à cause que la partie résineuse de la scammonée ne s'accommode pas bien avec la décoction, & qu'on n'en retire que la partie tartareuse, vû que par l'analyse chymique la scammonée se réduit en tartre & en huile, & que d'ailleurs quatre onces de scammonée rendent presque trois onces de résine.

Avec égales parties de scammonée, de créme de tartre, & d'antimoine diaphoretique, on prépare la poudre cornachine, dont la dose est depuis trente grains

jusqu'à deux scrupules : on fait aussi un syrop avec le sucre, l'eau de vie, & la scammonée, en mettant le feu à la mixtion pour la faire flamber, & quand la flamme est éteinte, on garde ce syrop pour l'usage ; il purge depuis une cuillerée jusqu'à deux. Le diacydoniatum de scammonée se prépare ainsi ;

Prenez de la meilleure scammonée douze ou quinze grains, de la marmelade de coings, ce qu'il en faut pour un bol, que le malade prendra à une heure commode, buvant un verre de ptisanne par dessus. Ou

Prenez scammonée dix ou douze grains, mercure doux quinze grains, sel de tartre vingt grains ; mêlez tout cela ensemble, & en composez un bol avec suffisante quantité de nouvelle casse. Ou

Prenez diagréde quinze grains, trochisques alhandal deux grains, créme de tartre un scrupule, & faites de ces drogues un bol avec une quantité requise de catholicum. Ou

Prenez scammonée quinze grains, pilez-les avec une ou deux amandes douces, pour donner en bol.

La scammonée donne de la pointe à presque toutes les confections purgatives, sçavoir au diaphœnic, à la bene-

dicte laxative, à la trifere folutive, à l'hiere de coloquinte, à la confection hamec, à l'électuaire de citron, aux fucs de roses, & de violettes, au diacarthame, & à d'autres.

CHAPITRE XII.

Du Jalap.

LE Jalap des boutiques à fruit ridé des *Elemens de Botanique*, est une plante Americaine dont les racines sont épaisses, noirâtres par dehors, & blanches par dedans, d'une saveur un peu acre. Ces racines produisent une tige haute de deux coudées, ferme, genoüillée, & s'étendant au large par ses branches; les feuilles y naissent opposées deux à deux, finissant en pointe, d'un verd obscur, & sans odeur. Les fleurs en sont d'une seule piece, formées en entônnoir, jaunes, ou d'un blanc pourpré & jaune, ou panachées de ces diverses couleurs, avec un double calice, l'un pour les enveloper, l'autre pour les soutenir; ce dernier sur lequel elles sont appuyées, se change en un fruit ou en une capsule arondie, noirâtre, longue de trois li-

gnes, obtuse d'une part, & environnée ou ceinte d'une espece d'anneau de l'autre, ayant cinq angles ou avances à sa surface un peu rude ou ridée, & contenant une amande roussâtre de forme ovale.

Le Jalap se cultive dans les Jardins de l'Europe, & ne differe pas du solanum de Mexique, à grande fleur de *Gaspar Bauhin*, si ce n'est que ce solanum qu'on a coutume d'appeller *Belle de nuit*, à son fruit moins couvert de rides.

La racine du Jalap purge bien depuis un scrupule jusqu'à demi dragme, ou à dragme entiere, ayant été infusée durant la nuit dans du vin blanc : on choisit les tranches de Jalap noirâtres par dehors, & blanches en dedans, résineuses, d'un goût acre & desagréable ; difficiles à rompre, & inflammables : leur infusion dans de l'eau communique une couleur plus vive au papier bleu, ce qui prouve sans doute que la partie tartareuse y est comme suffoquée par l'huileuse ; car de deux livres de Jalap on tire chymiquement neuf onces d'huile, beaucoup plus de phlegme alkali que d'acide, & même l'acide ne s'y manifeste qu'obscurement.

On prépare une résine avec le Jalap

de la même maniere qu'avec la scammonée : on approuve cette résine quand elle est brune, resplendissante, friable, se réduisant en poudre cendrée par le frottement des doigts. D'une livre de Jalap exposée à la violence du feu, l'on retire quatre onces & davantage de résine, dont la vertu semble consister dans le soufre joint au sel alkali, tel qu'est le sel que nous avons démontré ci-dessus, se rencontrer dans la terre.

La résine d'où procede la principale force du jalap, se donne depuis six grains jusqu'à un demi scrupule, ou quinze grains : & des sédimens ou fêces qui restent aprés l'extraction de la résine, on prépare encore un extrait purgatif qui se prescrit depuis deux scrupules jusqu'à une dragme & demie ; car dans ces lies, il se trouve un certain savon qui résulte du sel alkali & du soufre, & que l'esprit de vin ne dissout pas. Le jalap convient à toutes sortes de maladies.

Prenez manne choisie deux onces, jalap pulverisé vingt grains, dissolvez cela dans six onces d'eau de fontaine pour en faire une potion purgative. Ou

Prenez sené mondé deux dragmes, sel vegetal une dragme ; faites-en l'infusion

dans cinq onces de petit lait, & diſſolvez dans la colature un ſcrupule de poudre de racine de jalap, avec une once de ſyrop de fleurs de peſcher pour une potion.

Vous obſerverez toutefois que le jalap en poudre ne ſe mêle pas aiſément dans les potions ; c'eſt pourquoi on le doit plus ſouvent preſcrire en bol & en pilules.

Prenez poudre de racines de jalap deux ſcrupules, aquila alba & ſel de tartre quinze grains de chaque ; formez-en un bol avec ſuffiſante quantité de conſerve de feuilles d'abſynthe. Ou

Prenez une dragme de poudre de jalap, que vous infuſerez durant une nuit dans ſix onces de vin blanc, pour faire avaler la colature ſur les ſix heures du matin. Ou

Prenez jalap pulveriſé trente grains, ſel armoniac & canelle, vingt grains de chaque ; compoſez-en un bol avec ſuffiſante quantité de conſerve de roſe. Ou

Prenez réſine de jalap douze grains, & les pilez avec ſix amandes douces, y ajoûtant une once de ſyrop capillaire, ou quelqu'autre ſemblable, pour en faire une émulſion purgative trés-agréable. Ou bien

Prenez résine de jalap douze grains, pilez-le avec une ou deux amandes douces, pour en faire un bol. Ou enfin

Prenez résine de jalap quinze grains, recevez-les dans une suffisante quantité de jaune d'œuf, ou bien dans un peu de conserve de fleurs d'orange, pour en faire un bol.

Le jalap est employé dans l'électuaire hydragogue de *Sylvius*, dans l'extrait catholique & cholagogue de *Rolfincius*, dans les pilules arthritiques, ou contre la goutte de *Scheffer*, dans les pilules cathartiques, & dans le syrop hydragogue de *Charas*.

CHAPITRE XIII.

Du Turbith.

LE Turbith des boutiques, qui ne differe pas du *turpethum* rampant à feuille de guimauve, ou du *turpethum* Indique du pinax de *G. Bauhin*, est une espece legitime de *convolvulus*, dont la figure naturelle & la description ont été données par l'illustre *Herman*, fameux Professeur de Botanique dans l'Academie de Leyde en Hollande. Cette plante

a une racine de la grosseur d'un pouce, & ligneuse, elle porte des feuilles de guimauve, des fleurs & des semences du *convolvulus* vulgaire. Le Turbith croît dans l'Isle de Ceylan, auprés des chemins, & dans les hayes : on en recueille pour l'usage de la Medecine, & non les tiges, comme *Garcias du Jardin* le prétend; mais les plus grosses racines qui sont remplies de lait & d'une résine copieuse.

Le Turbith a été inconnu à *Dioscoride*; & *Mesué* dit que c'est la racine d'une plante laicteuse à feuilles de ferule, mais plus petites; c'est pour cela que la plûpart se servent des racines de thapsia à larges feuilles velues du pinax de *G. Bauhin*.

On choisit le Turbith frais, blanchâtre ou cendré, de couleur de fer par dehors, mal-aisé à rompre, pesant & gommeux : on doit rejetter le Turbith leger, blanc, carié, & dont les extrémitez sont munies de gomme; car les Habitans de l'Isle dont je viens de parler, ont coutume de tordre le Turbith pour le faire paroître plus gommeux. Il purge parfaitement étant pris depuis un scrupule jusqu'à quatre; & en infusion on double la dose; mais rarement l'employet-on seul en infusion.

Le turbith donne au papier bleu la même couleur que le sel armoniac y imprime, c'est-à-dire, une couleur un peu rougeâtre ; ainsi sa vertu purgative dépend d'un sel armoniac joint au soufre & au tartre, à quoi s'ajoûte le suc glutineux ou colleux que le feu détruit entierement ; car dans l'analyse chymique, le turbith rend un sel volatil concret, & beaucoup de terre, outre un phlegme acide & urineux.

Le turbith est propre à pousser au dehors l'amas des serositez visqueuses & épaisses, qui abondent dans la goutte des pieds & des autres articles, dans l'hydropisie, & dans le reste de ces sortes d'affections : il apporte du soulagement aux dysenteriques, étant pris jusqu'à la quantité de demi dragme sous la forme de bol. L'extrait qu'on en prépare avec le vin blanc, est rarement mis en usage.

Prenez six onces d'une décoction aperitive, deux dragmes de feuilles de sené, une dragme de turbith gommeux ; faites l'infusion pendant la nuit sur les cendres chaudes avec un scrupule de sel d'absynthe, & que le malade prenne la colature le matin. Ou

Prenez turbith gommeux quatre scru-

pules ou deux dragmes, infusez-les dans six onces de vin blanc, & faites-en avaler la colatute. Ou

Prenez turbith gommeux une dragme, aloës un scrupule, aquila alba quinze grains; formez en un bol avec suffisante quantité de conserve de roses.

Le turbith est employé dans le diaphœnic, dans la benedicte laxative, dans le diacarthame, dans l'électuaire de citron, dans l'excellent électuaire de *du Renon*, dans la trifere solutive, dans l'extrait catholique de *Sennert*, dans le panchymagogue de *Crollius*, dans les pilules de tartre de *Quercetan*, dans la poudre contre la goutte de *Paracelse*, &c.

A l'égard du thapsia qui pouroit être la même chose que le turbith des Anciens, ses racines doivent être macerées dans le vinaigre, ou cuites dans le lait à la quantité d'une ou de deux dragmes; car autrement elles enflament le gosier & le ventricule, à cause du sel alkali naturel dont elles abondent, ce qui fait qu'elles rendent plus vive la couleur du papier bleu.

CHAPITRE XIV.

Du Méchoacan, & de la Bryone.

LE Méchoacan eſt une eſpece de *convolvulus* d'Amerique, & non pas de Bryone, comme on le reconnoît aux obſervations que *Cluſius*, *Marcgrave*, & *Herman* en ont faites : ſa racine a plus d'un pied de longueur ; elle eſt par dehors cendrée ou brune, & par dedans blanche & réſineuſe ; les tiges qu'elle pouſſe ſont ſarmenteuſes & longues, montant où elles trouvent à s'attacher ; les feuilles qui garniſſent ces tiges approchent par leur figure de celles du *convolvulus* ou liſeron ; mais elles ſont plus grandes & formées en cœur : les fleurs ſont en cloche de couleur de chair, pourprées par dedans, avec un piſtile qui ſe change en une capſule où ſont contenues des ſemences triangulaires, & de la groſſeur d'un pois. Toute la plante rend du lait : elle croît dans cette partie de l'Amerique Meridionale qu'on appelle vulgairement Méchoacan, & qui a donné ſon nom à cette plante.

Les Habitans la coupent par tranches

ou morceaux en long, blanc, & entremêlez d'une écorce ridée : la ſaveur de cette même racine eſt douçâtre, avec une certaine acreté qui donne des nauſées ; elle a des cercles comme la Bryone ; mais elle en differe en ce qu'elle eſt compacte non fougueuſe ; de plus la racine de Bryone eſt d'une blancheur qui tire ſur le roux, & ſe ride comme par rayons, elle eſt d'un goût fort amer, nauſéeux, & empeſté, faiſant mal au cœur.

On choiſit le Méchoacan nouveau, blanc, compacte, ſolide & peſant ; on rejette le noirâtre & le carieux. Il purge benignement & ſans peine, en fortifiant les parties, & levant les obſtructions : il opere ces effets même avec agrément, ou du moins ſans dégoût, n'ayant aucune ſaveur diſtinguée : ſa vertu conſiſte dans le tartre, dans le ſel armoniac, & dans le ſoufre, vû que par l'analyſe chymique il fournit beaucoup d'acide & de ſoufre, & un peu de ſel armoniac : il contient moins de réſine que le jalap, & ſe trouvant propre à détacher les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, & à évacuer les ſeroſitez, on l'employe utilement dans l'hydropiſie, dans la jauniſſe, dans l'épilepſie, dans les écroüelles,

dans l'asthme, & dans les maladies veneriennes.

On le donne aux enfans à la quantité de demi dragme, & aux grandes personnes au poids d'une dragme entiere, ou de deux en poudre; mais en infusion dans le vin blanc, ou dans le lait, il se prend au poids de demi once; rarement le met-on cuire dans les potions.

Prenez méchoacan pulverisé une dragme, recevez-la dans une quantité de syrop de chicorée suffisante pour en faire un bol. Ou

Prenez poudre de méchoacan deux dragmes, & les jettez dans dix onces de lait bouillant, ajoûtez-y un scrupule de canelle; cuisez legerement, & faites prendre la colature. Ou

Infusez dans huit onces d'une décoction aperitive, deux dragmes de sené mondé, une dragme de sel vegetal, avec demi-once de racines de méchoacan; & que le malade en prenne au matin la colature. Ou

Prenez extrait de méchoacan demi dragme, scammonée dix grains, aquila alba douze grains, succin pulverisé & castoreum quinze grains de chaque; formez-en un bol avec suffisante quantité de feuilles d'armoise.

Les pilules de méchoacan de la composition décrite par *du Renou*, remedient à toutes les affections qui proviennent d'un débordement de serositez.

Le méchoacan est employé dans l'excellent hydragogue de *du Renou*, dans l'électuaire hydragogue de *Sylvius*, dans l'extrait catholique de Francfort de *Schroder*, dans l'extrait catholique de *Sennert*, & dans le syrop hydragogue de *Charas*.

Les Anciens ont entierement ignoré le méchoacan ; & nous en avons l'obligation aux Medecins & aux Chirurgiens Espagnols qui l'ont fait apporter des Indes Occidentales en Europe.

La Bryone blanche ou rude à bayes rouges, du pinax de *G. Bauhin*, en François, coulevrée ou vigne blanche, pousse une racine plus grosse que le bras, & égale à la cuisse d'un homme, quand la plante est vieille : cette racine est charnue, divisée en de grosses fibres, & fongueuse lorsqu'elle est seiche, sa substance est distinguée par des cercles & par des rayons, ayant une saveur acre, amere, & virulente : les tiges qu'elle produit sont trés-longues, elles grimpent, & sont garnies de ligamens ; d'elles naissent dans un ordre alternatif, des feuil-

les anguleuses, formées en quelque maniere comme celles de la vigne, mais beaucoup plus petites, & un peu rudes ; les fleurs sont en bassin, & divisées en cinq parties arondies, d'une blancheur verdâtre, & distinguées par des veines : le calice devient une baye ronde grosse comme un pois, d'abord verte, puis rouge, molle, pleine de suc, impregnée de semences rondes, enduites d'une certaine mucosité.

Elle vient dans les hayes, & dans les forêts, principalement aux pays temperez, ou un peu froids. L'analyse chymique qu'on a fait de quatre livres de racines de bryone, a d'abord rendu une livre & demie de phlegme acide, & ensuite presqu'autant de phlegme urineux, trois onces d'huile, deux dragmes & un scrupule de sel volatil concret ; la terre damnée étoit du poids de six onces, & l'on en tira une once de sel fixe ; les cendres qui resterent de cette même terre étant du poids de douze dragmes : de là il paroît que la vertu purgative de la bryone dépend d'un soufre qui s'y combine avec le tartre & le sel armoniac.

La racine, les bourgeons ou tendrons de l'extremité des branches, &

les bayes de la bryone, purgent fortement, & avec succès : on les employe dans la passion hystérique, dans l'asthme, dans l'épilepsie, dans le vertige ; mais on corrige l'acrimonie de la bryone par la créme de tartre, le sel vegetal, le vinaigre tant simple que distilé ; la racine seiche & pulverisée se prend depuis un scrupule jusqu'à deux, & le suc depuis une dragme jusqu'à deux ou trois.

Prenez racines de bryone en poudre demi dragme, créme de tartre un scrupule ; faites-en un bol avec suffisante quantité de conserve de roses. Ou

Prenez racines de bryone trois dragmes, cuisez-les en six onces d'eau, & dans la colature dissolvez une once de manne de Calabre : on prépare avec le syrop de la racine, un syrop qui convient à ces mêmes maladies, quand il est pris à la quantité d'une once.

Arnaud de Villeneuve rapporte qu'un épileptique a été gueri dans l'espace de trois semaines par des purgations insinuées avec le suc de bryone dépuré, y ajoûtant un peu de sucre. *Mathiole* l'estimoit contre la passion hystérique, pourvû qu'on en usât deux ou trois fois par semaine.

L'eau de bryone se tire ainsi : on cou-

pe en travers la racine de la bryone, environ la tête au commencement du Printems, & on creuse le reste qui tient dans la terre, puis on met sur ce creux fait en maniere de tasse, la partie superieure qu'on a retranchée, afin qu'elle serve de couvercle à l'inferieure creusée comme je viens de dire ; & le lendemain on trouve la cavité remplie d'un certain suc laiĉtueux, dont une seule cuillerée suffit pour purger doucement par en bas, dans les maladies nommées ci-dessus.

La fécule de bryone est employée dans les pilules hysteriques de *Charas* ; & cette fécule n'est rien autre chose que la portion farineuse de la racine, laquelle pendant la dépuration du suc tombe au fond du bassin, & se desseiche quand on en a separé le suc, en inclinant le vaisseau pour laisser cette farine seule.

Les racines de bryone entrent dans la composition du syrop aperitif cachectique de *Charas*.



CHAP.

CHAPITRE XV.

De la Laureole, du Sureau, & de l'Hyéble.

L'Une & l'autre Laureole se rapporte aux especes de Thymelea; car les Apoticaires en employent de deux sortes, sçavoir la Laureole mâle, & la Laureole femelle; la premiere est nommée par *Gaspar Bauhin*, Laureole toujours verte, à fleur verte, Laureole mâle de quelques-uns; & la derniere, Laureole à feuille qui tombe tous les ans, & à fleur de pourpre.

La Laureole mâle produit quantité de troncs ou tiges, & monte à la hauteur de deux coudées; ses feuilles sont semblables à celles du laurier, si ce n'est qu'elles sont plus petites, toujours vertes, lisses, épaisses, & aiguës des deux côtez; les fleurs s'y produisent ordinairement trois à trois des aisselles de ces feuilles; elles sont d'une seule piece, verdâtres, fistuleuses par leur partie posterieure, & divisées anterieurement en quatre parties; elles manquent de calice, & leur pistile se change en une

baye de forme d'olive, mais beaucoup plus petite, pleine de suc contenant une semence unique, oblongue, & figurée en cône.

Elle vient dans les forêts, & dans les montagnes aux endroits ombragez; toute la plante est d'un goût brûlant; elle doit être corrigée avec la créme de tartre, le sel vegetal, le crystal mineral, le suc de coings, ou le lait. Toutes ses parties purgent fortement, mais on ne se sert que de ses feuilles; leur force consiste dans le sel alkali naturel, & dans le soufre qui a une odeur trés-mauvaise.

Cette laureole est recommandée pour les maladies opiniâtres, telles que l'hydropisie, l'asthme, les fiévres quartes, les écroüelles, les affections hysteriques; l'épilepsie, la goutte, & le rhumatisme.

Prenez feuilles de laureole desséchées & pulverisées, deux dragmes, recevez-les dans un jaune d'œuf cuit à molesse; & formez-en un bol qui sera pris à une heure commode. Ou

Prenez feuilles de laureole pulverisées, une dragme & demie, & la mêlez avec une once de casse fraîche, pour faire un bol en y ajoûtant une dragme de sel vegetal. Autrement

Prenez feuilles de laureole mâle desſechées, deux dragmes & demie, infuſez les en ſix onces de verjus, & dans la colature diſſolvez ſix dragmes de catholicum, pour une potion. Ou

Prenez feuilles de laureole mâle deſſechées, deux dragmes, que vous infuſerez dans ſix onces d'eau de fontaine, avec une dragme de créme de tartre, pour faire une potion de la colature, à laquelle vous aurez ajoûté deux onces de manne de Calabre.

On prépare un ſyrop avec le ſuc de bayes de laureole, lequel on doit prendre au poids d'une once avant le repas.

La laureole femelle, ou le *mezereum* des boutiques, pullule auſſi par pluſieurs tiges qui montent à la hauteur de trois coudées, trois à trois, rondes & longues, difficiles à rompre, couvertes d'une écorce mince & cendrée, pouſſant divers rameaux; il ſort d'audroit des tubercules pluſieurs feuilles à la fois qui ont une même origine, elles ſont plus petites que celles de la laureole mâle, plus minces, plus molles, & non ſi nettes, ni ſi reſplendiſſantes. Ses fleurs ſont de la même forme, mais plus vives, de couleur de pourpre, & plus élegantes, les bayes en ſont pareillement de couleur

purpurine, de la même grandeur, & de la même figure que celles de la mâle.

La laureole femelle se produit dans les bocages un peu froids des Alpes & des Pyrenées : elle a les mêmes vertus que la précedente, & on la doit employer de la même maniere.

Le Sureau à fruits noirs en ombelle, ou parasol du pinax de *G. Bauhin*, en François, Sureau, & en Latin *Sambucus*, est assez connu de tous, non seulement il a été employé par *Théophraste*, & par *Dioscoride*; il est encore prescrit par *Hippocrate*, *Galien*, *Paul Æginette*, & par les Arabes. Les feuilles de sureau fournissent par l'analyse chymique beaucoup de phlegme acide & urineux, une mediocre quantité de sel volatil, & une abondance d'huile & de terre, par où l'on voit qu'il est rempli de tartre & de soufre joints au sel armoniac. Il faut d'ailleurs que le sureau ait quelque chose de narcotique, rendant comme il fait, une odeur puante qui approche de l'opium. Les fleurs jouissent des mêmes principes que les feuilles, si vous en exceptez le soufre narcotique : le tartre domine extrêmement dans les grains de sureau ; c'est pourquoi l'on ne doit pas s'étonner si toutes les parties de cette

plante attirent les eaux au dehors, & profitent aux hydropiques, & aux hysteriques, ou aux gens sujets à des vapeurs.

Prenez racines de sureau une once, canelle fine un scrupule, sel vegetal demi dragme; infusez cela dans six onces d'eau de fontaine, & prescrivez la colature à votre malade. Ou

Prenez feuilles de sureau dessechées, six dragmes; cuisez les en six onces de lait, & dans la colature dissolvez une once de syrop de chicorée composé, pour en faire une potion. Ou

Prenez semences de sureau pilées, demi once, créme de tartre demi dragme; faites-en l'infusion durant la nuit dans six onces de vin blanc. Vous observerez au reste que les émulsions, préparées avec les semences de sureau, purgent plus puissamment que l'infusion de ces mêmes graines, parce que les émulsions contiennent une plus grande quantité d'huile.

On prépare un extrait de sureau, non seulement avec les feuilles, mais aussi avec la racine, lequel se doit ordonner à la quantité d'une once: l'huile purgative qui s'exprime des semences, est à prescrire depuis une dragme jusqu'à une demi once.

Prenez huile de ſemences de ſureau demi-once, corail rouge, & corne de cerf préparée, un ſcrupule de chaque, & de leur mêlange formez des pilules.

L'écorce moyenne du ſureau infuſée au poids d'une once dans de l'eau, purge fort bien; & priſe à la quantité d'une pincée, elle pouſſe par les urines; l'huile tirée par infuſion, ou par coction, eſt merveilleuſe pour les brûlures, & pour les hemorroïdes. Avec les grains de ſureau l'on compoſe un rob qui convient aux maladies du ventricule.

Le ſureau bas, ou l'Hyéble du pinax de *G. B.* nommé *Sambucus humilis*, ou *ebulus* en Latin, differe du ſureau dont nous venons de parler, par ſa tige herbacée, au lieu que les tiges de l'autre ſont d'un arbriſſeau, par ſes feuilles plus étroites, plus longues, & de plus forte odeur. Il a les mêmes proprietez que le ſureau, & ſe plaît dans les mêmes terres, ſçavoir graſſes & aqueuſes

La racine & les ſemences de l'hyéble ſont employées dans l'excellent hydragogue de *du Renou*, & dans le ſyrop hydragogue de *Charas*; & les ſemences entrent dans l'extrait panchymagogue de *Crollius*.

CHAPITRE XVI.

Du Pescher, & des Prunes.

LE Pescher, vulgairement appellé en Latin *malus persica*, est un arbre familier, les feuilles & les fleurs en sont de bons purgatifs, elles sont aussi aperitives, & tuent les vers. De ses feuilles on tire un sel volatil, une huile de la terre, du sel fixe, & du phlegme tant acide qu'urineux; mais les fleurs fournissent une huile avec un phlegme acide; ce qui montre que dans les feuilles il se rencontre du soufre, du tartre, & du sel armoniac; & que dans les fleurs résident du soufre & du tartre.

Le syrop de fleurs de pescher se prépare ainsi,

Prenez autant qu'il vous plaira de fleurs de pescher, pilez-les dans un mortier de marbre, & exprimez leur suc par le pressoir, purifiez ce suc, & le cuisez avec un pareil poids de sucre, jusqu'à consistance de syrop que vous clarifierez avec le blanc d'œuf.

Le syrop qui se compose avec le suc des feuilles, purge plus vigoureusement:

ces deux syrops ont coutume d'être prescrits à la quantité d'une once. L'on fait encore une conserve des fleurs & des feuilles du pescher, bonne aux mêmes usages. Les fleurs nouvelles se mangent aussi en salade, & sont profitables aux hydropiques prises au poids de demi-once ; mais elles causent souvent des tranchées, c'est pour cela qu'il est plus sûr de les faire prendre dans du lait.

Les fleurs de pescher entrent dans les pilules panchymagogues de *Quercetan*.

Les Prunes tiennent un haut rang entre les alimens medicamenteux ; elles lâchent doucement le ventre, & nourissent beaucoup en même temps. Les prunes de damas sont d'un usage fréquent : leur décoction se prend plus souvent avec le sené que simple : elles abondent en soufre & en tartre, de même que la casse de laquelle elles approchent le plus de tous nos fruits.

Prenez sené mondé demi-once, sel vegetal une dragme, cuisez-les legerement dans une livre de décoction de prunes de damas, & ordonnez la colature par verrées. Ou

Prenez syrop de nerprun une once, que vous disloudrez dans une demi livre de décoction de pruneaux, pour une potion. Ou

Prenez pulpe de pruneaux de damas une once, diagréde huit grains, sel de tartre un scrupule, faites-en un bol pour avaler à une heure commode. Ou

Prenez trochisques alhandal trois grains, créme de tartre un scrupule, pulpe de prunes de damas une once, aquila alba douze grains ; formez-en un bol pour la cachexie, & pour l'hydropisie.

L'électuaire diaprun simple & composé, a pris son nom des prunes ; dans le simple on employe la chair ou pulpe des prunes de damas, la casse, les tamarins, la rhubarbe, & les semences de violettes ; & dans le composé on ajoûte à ces drogues le diagréde.

Les pruneaux sont employez dans le lénitif & dans la confection hamec, dans l'électuaire cholagogue, ou le diaprun de *François Sylvius d'Elboë.*

CHAPITRE XVII.

Du Nerprun, & de la Frangula, ou de l'Aulne noir.

LE *Rhamnus catharticus* du pinax de G. *Bauhin*, en François Nerprun,

égale souvent la grandeur du prunier par son tronc branchu, dont la substance est pâle & trés-dure, l'écorce exterieure noirâtre, comprenant sous elle deux autres écorces, l'une verte, & l'autre jaune; les rameaux sont herissez de longues épines, & de courts aiguillons; les feuilles y sont plus courtes qu'au prunier, arondies en se terminant en pointe, d'un verd foncé, crenelées, nerveuses, & d'un goût astringent: il sort des aisselles des feuilles trois ou quatre fleurs composées de quatre étamines, avec un calice en forme d'entonnoir partagé en quatre, dont le pistile se change en un grain noir de la grosseur d'un pois, plein d'un suc amer qui donne des nausées: ce grain contient aussi quatre semences menues, envelopées dans une pulpe gluante, & semblable à de la gelée. Il naît dans les forêts & dans les hayes; ses grains mûrissent en Automne.

L'analyse chymique de cinq livres de bayes de *rhamnus*, a fourni deux livres d'un phlegme acide, une livre & demie d'un phleme urineux, quatre onces d'huile, cinq dragmes de sel fixe, quatre dragmes & un scrupule de terre; par où il est manifeste que l'huile &

le soufre dominent avec le tartre dans les bayes.

Le syrop qui se prépare de ces bayes, purge violemment par les selles, & tire une grande abondance de serositez superflues : au reste l'on a coutume de le prendre quand on est prêt de dîner, afin que ses particules trop acres rencontrent dans l'action de l'aliment dequoi émousser leurs pointes.

Prenez bayes de nerprun à discretion, laissez-les durant quelques heures sur les cendres chaudes dans un pot de terre verni, que vous couvrirez ; puis exprimez-les, & cuisez à feu lent le suc que vous en tirerez pour lui donner une consistance de syrop avec suffisante quantité de suc. On le prescrit depuis demi-once jusqu'à une once ou deux, soit seul, soit avec d'autres purgatifs, dans la cachexie, dans l'hydropisie, dans la goutte, & dans le rhumatisme.

Prenez syrop de nerprun une once, & le faites avaler avant le repas. Ou

Prenez casse fraîchement extraite six dragmes, manne choisie deux onces, syrop de nerprun demi-once, ou une once ; formez-en une potion avec six onces d'eau tiede.

L'extrait du suc des bayes s'ordonne

depuis demi scrupule jusqu'à demi dragme.

Prenez casse fraîche une once, extrait de bayes de *rhamnus* un scrupule, & faites-en un bol.

La poudre des bayes dessechées, se prend depuis une dragme jusqu'à deux, mais il faut la faire cuire dans le lait.

La *Frangula* des boutiques, ou l'Aune noir portant bayes, du pinax de *Gaspar Bauhin*, est un arbrisseau qui croît à la hauteur d'un homme, & même au de là ; sa tige est grosse comme le bras, garnie de rejettons qui sortent du pied de la plante, divisée en plusieurs rameaux, & couverte d'une écorce exterieure brune, sous laquelle il se rencontre une autre écorce d'un jaune verdâtre, & qui teint en couleur de safran ; les feuilles en sont rondes & longues, disposées alternativement, semblables à celles du cornoüiller, lisses, nettes, d'une verdeur noirâtre, distinguées par des nerfs obliques à la longueur des feuilles, mais paralleles entr'elles ; des aisselles des feuilles sortent des fleurs deux à deux, ou trois à trois, ou quatre à quatre, composées de cinq feuilles placées dans les coches ou crénelures d'un calice fait d'une seule feuille, & fendue en cinq

parties ; le pistile devient une baye assez ronde, noire, de trois lignes de diametre, remplie d'une chair & d'un mucilage douçâtre, où sont contenues deux ou trois semences. Cette plante naît dans les pays de forêts des contrées froides.

Il y a dans l'écorce une vertu qui n'est pas mediocre, soit pour purger, soit pour restraindre & fortifier les parties ; c'est pourquoi l'on croit qu'elle procure le dévoyement par en bas, à la façon de la rhubarbe, c'est-à-dire, qu'aprés avoir levé les obstructions, elle fait que les parties suivant leur propre vertu élastique, se rétablissent dans leur premiere tension.

L'analyse chymique de ce simple, produit outre un phlegme acide & urineux, une mediocre quantité de sel urineux concret, avec beaucoup d'huile & de terre : il y a donc de la vraisemblance que l'aûne noir tient sa vertu stiptique d'une espece de tartre approchant de l'alum, & joint au soufre & au sel armoniac.

On doit ôter l'écorce de la *frangula* à l'entrée du Printems, & la secher à l'ombre ; on la prescrit depuis une dragme jusqu'à deux dans l'hydropisie, dans

la cachexie, dans la jaunisse, & dans les fiévres intermittentes opiniâtres.

Prenez deux dragmes d'écorce de *frangula*, cuisez-les dans du lait, & faites avaler la colature. Ou

Prenez six onces de décoction d'aigremoine, de houblon & d'ache, infusez-y une dragme d'écorce de *frangula*, & dans la colature dissolvez une once de catholicum doublé avec la rhubarbe. Autrement

Prenez écorce de *frangula*, & rhubarbe choisie, une dragme de chaque, canelle un scrupule, infusez cela en six onces d'eau de fontaine, & dans la colature dissolvez de la manne choisie, & du syrop de chicorée composé, une once de chaque, pour en faire une potion. Ou bien

Prenez demi dragme d'écorce de *frangula* dessechée & pulverisée, sel de tartre & canelle réduits en poudre, un scrupule de chaque, pour en former un bol avec suffisante quantité de nouvelle casse. Ou

Prenez écorce de *frangula* un scrupule, scammonée quinze grains, créme de tartre vingt grains, trois amandes douces, & pilez pour faire un bol.

CHAPITRE XVIII.

Du Carthame.

LE Carthame des boutiques porte une tige d'une coudée & demie, droite, ferme & rameuſe, garnie de feuilles alternativement poſées, & aſſez ſerrées les unes contre les autres, longues de deux pouces, & larges de huit lignes, ayant une baſe arondie qui embraſſe la tige, & finiſſant en une pointe aiguë; elles ſont nerveuſes, liſſes, veineuſes, munies tout autour de menus aiguillons un peu roides; les fleurs ſe produiſent au haut des rameaux en maniere de tête, ayant un calice formé en poire, & compoſé de pluſieurs écailles; il ſort du calice de petites fleurs fiſtuleuſes, de plus d'un pouce de long, arrangées en façon de panier net, & d'une couleur de ſafran rouge foncée, & diviſées en cinq lanieres ou plis: les rudimens ou premieres ébauches des ſemences n'ont point d'aigrette (eſpece de poil folet) & quand ces ſemences ſont dans leur perfection, elles paroiſſent liſſes, nettes, longues de trois lignes,

étant plus pointues ou plus aiguës à leur partie inferieure, & diſtinguées en quatre angles.

Cette plante fleurit au mois d'Aouſt, & les ſemences ſont parfaites en Automne : on la ſeme en quelques lieux de la France, de l'Italie, & de l'Eſpagne, non ſeulement pour l'uſage de la Medecine, mais encore pour la teinture des draps de lin, & de plumes : elle ſe cultive auſſi en Egypte, d'où on nous l'envoye ſous le nom de ſafran.

La ſemence de carthame purge trés-doucement, ou plutôt ne fait que relâcher le ventre ; car elle abonde principalement en huile, ce qui la pourroit faire entrer dans la compoſition des émulſions.

Prenez ſemence de carthame demi-once ou ſix dragmes, pilez dans un mortier de marbre, où vous répandrez peu à peu ſix onces d'eau tiéde ſur la matiere que vous pilerez ; & dans la colature diſſolvez ſyrop de fleurs de peſcher, ou ſyrop de chicorée compoſé une once.

L'électuaire qu'on appelle *diacarthamum*, eſt redevable de ſa vertu cathartique aux autres purgatifs qui font parties de ſa compoſition, dont voici la formule.

Prenez moëlle de ſemence de carthame, poudre de diatragacanth froid, hermodate & diagréde une once de chaque, turbith gommeux une once & demie, gingembre demi once, manne deux onces & demie, miel roſat paſſé par le filtre, & chair de coings confite deux onces de chaque, ſucre ſolide diſſout dans l'eau, & cuit en électuaire, vingt-deux onces; formez du tout un électuaire ſelon l'art.

Le diacarthame ſeul ſe prend à la quantité de ſix dragmes, ou de demi-once; mais avec les autres purgatifs, l'on ſe contente de le preſcrire au poids de deux ou de trois dragmes.

Prenez ſené mondé deux dragmes, créme de tartre une dragme; faites l'infuſion la nuit dans de l'eau de fontaine; & l'ayant paſſée le matin par le filtre, diſſolvez dans la colature deux dragmes de diacarthame, & une once de ſyrop composé, pour en faire une potion.

On ordonne la poudre de diacarthame depuis une demi dragme juſqu'à une ou deux dragmes.

Prenez poudre de diacarthame une dragme, aquila alba douze grains, canelle en poudre un ſcrupule, caſſe nouvelle ſix dragmes; formez-en un

bol à prendre dans un tems commode.
On compose aussi avec la poudre de diacarthame, & suffisante quantité de tartre des tablettes, qui ne different de l'électuaire que par leur dureté.

Prenez tablettes de diacarthame deux dragmes, safran de Mars quinze grains, myrrhe choisie douze grains ; faites-en des pilules contre les pâles couleurs.

L'électuaire, la poudre & les tablettes de diacarthame, conviennent aux fiévres intermittentes, à l'épilepsie, à l'hydropisie, à la paralysie, au rhumatisme, à la goutte, & à d'autres maladies semblables. Le carthame est employé dans l'extrait de *Hartman*, dans le syrop hydragogue de *Charas*, dans le syrop calybé aperitif cathartique du même.

CHAPITRE XIX.

De la Coloquinte, du Concombre sauvage, & de la Soldanelle.

LA grande coloquinte à fruit rond du pinax de *G. Bauhin*, se répand par terre en des houssines ou verges rudes & canelées : elle produit par inter-

valles des feuilles separées, ou une à une, attachées à de longues queües, raboteuses, & veluës avec des découpures ou divisions, comme on en remarque aux feuilles de la citrouille, mais plus petites : aux aisselles de ces feuilles naissent de menus scions ou brins tortus ; les fleurs en sont jaunâtres, & il y en a de fécondes & de steriles : le calice des fleurs fécondes se change en un fruit sphérique, gros comme le poing, un peu jaune ou verdâtre.

On nous apporte la pulpe de ce fruit pelée ; elle est blanche, fongueuse, & trés-legere, d'une forte amertume qui offense le gosier & les entrailles : dans cette pulpe sont plongées de petites semences applaties, dures, d'une vilaine blancheur. La coloquinte naît dans les Isles de la Mer Ægée, & dans la Côte Maritime Orientale : la pulpe ou moëlle de coloquinte purge trés-fortement, quand on en a ôté les semences & l'écorce. *Hippocrate*, *Dioscoride*, *Pline*, *Galien*, *Aëce*, *Paul Æginette*, & les Maîtres de l'Art, ont connu cette plante, & ils s'en servoient plus fréquemment que nous.

L'analyse chymique qu'on fait de la pulpe de coloquinte, en tire premiere-

ment un phlegme urineux, puis quantité d'huile ; on tire auſſi beaucoup de ſel fixe de la terre damnée, par où nous apprenons qu'il y a dans la coloquinte un ſoufre joint à un tartre, & à un ſel alkali naturel ; & veritablement ſon inſigne amertume, ainſi que ſa vertu purgative ne peut proceder que d'un tel mêlange.

Nous nous ſervons aujourd'hui des trochiſques de coloquinte, qu'on appelle trochiſques alhandal, qui ſe préparent de la ſorte.

Prenez tant qu'il vous plaira de pulpe de coloquinte, pulveriſez-la ſubtilement, & l'arroſez de quelques gouttes d'huile d'amandes douces, pour la réduire derechef en une poudre trés-déliée, répandez y trois ou quatre fois de cette huile, en pêtriſſant long-tems la pulpe avec les doigts ; & aprés l'avoir pulveriſée en dernier lieu, recevez la ſur du mucilage de gomme adraganth, & formez-en des trochiſques que vous mettrez ſecher à l'ombre. On les employe heureuſement dans les maladies opiniâtres, comme l'épilepſie, le vertige, l'aſthme, la vieille toux, la douleur ſciatique, le rhumatiſme, l'hydropiſie, la colique.

Prenez trochiſques alhandal trois grains, caſſe nouvelle une once, & en faites un bol qui doit être avalé dans du pain ſans levain. Ou

Prenez trochiſques alhandal demi ſcrupule, faites-en l'infuſion dans ſix onces de vin blanc, que vous paſſerez enſuite par le papier gris, pour en faire une potion, aprés y avoir diſſout une once & demie de manne. Ou

Prenez trochiſques alhandal trois grains, ſcammonée ſix grains, diaprun demi-once, pour un bol.

On prépare un extrait de coloquinte avec le vin blanc, & une réſine avec l'eſprit de vin; mais l'un & l'autre ſont rarement en uſage; il vaut mieux corriger la colloquinte avec le vinaigre, le ſuc de limons, la créme de tartre, & d'autres acides pris dans la famille des vegetaux.

Prenez extrait de coloquinte ſix grains, extrait d'ellebore noir huit grains, huile de gerofles deux gouttes, avec ſuffiſante quantité de fleurs de lys des vallées, pour faire des pilules.

Les fruits de la coloquinte ſont employez dans les clyſteres purgatifs; car on renferme ou une pomme entiere de la coloquinte pelée, ou ſa moitié dans

un linge pour la faire cuire dans une décoction émolliente & rafraîchissante ordinaire.

La coloquinte a donné son nom à l'hiera diacoloquinte ; on se sert de sa pulpe dans l'extrait catholique de Francfort, dans l'extrait panchymagogue de *Crollius* & de *Hartman*, & dans les pilules iliaques de *Rhasis*, dans celles d'euphorbe de *Quercetan*, dans celles de *sagapenum* du même, dans les pilules cachectiques de *Charas*, & dans la confection hamec.

Le Concombre sauvage, autrement appellé Asinin du pinax de *G. Bauhin*, a une racine grosse de deux ou trois pouces, & longue d'un pied, divisée en divers filets ; elle est blanche, charnue, un peu amere, & nauséeuse ; il en sort des tiges qui se répandent sur terre, assez rudes, grosses, portant des feuilles qui ont plus d'une paume de long, & qui d'une rondeur se terminent en pointe ; elles ont des oreilles à leur base, & de leurs aisselles naissent des fleurs d'une seule piece, ayant plus d'un demi pouce de grandeur, & étant profondement divisées en cinq parties, jaunâtres avec des veines verdoyantes : les fruits ont un pouce & demi ou deux pouces

de longueur, sous une figure cilindrique, heriſſez de petites éminences rudes, se divisant en trois loges ſeparées par de minces cloiſons, & pleines d'un ſuc qui a beaucoup d'amertume, & qui s'échape avec impetuoſité à l'ouverture de ces loges : les ſemences en ſont larges, liſſes, & noirâtres. Cette plante croît dans les pays chauds auprés des villages, & dans des terres engraiſſées par le fumier.

Le concombre ſauvage purge violemment en exterminant les vers, & débouchant les parties obſtruées. Les Anciens en préparoient un medicament nommé *elaterium*, reſſort, comme qui diroit, agitant avec vîteſſe, & troublant : *Hippocrate*, *Theophraſte*, *Dioſcoride*, *Pline*, & les autres Medecins de l'antiquité en uſoient ſouvent dans les maladies rebelles; exprimant pour cela le ſuc des fruits mûrs, & le faiſant ſecher : ils préferoient celui qu'ils trouvoient blanchâtre, peu peſant, d'un goût trés-amer, & facile à prendre feu étant approché d'une chandelle allumée. *Æginette* eſt pourtant du ſentiment de ceux qui choiſiſſent l'*elaterium* tirant ſur la couleur verte ; car il ne ſe peut pas faire que ce ſuc, qui de lui-même eſt verd, étant li-

quide, devienne blanc quaud il se desseche. La dose de l'*elaterium* est depuis la moitié d'un scrupule jusqu'à un scrupule entier; & la poudre des racines du concombre sauvage est depuis quinze grains jusqu'à demi dragme, un assez puissant purgatif; les feuilles pulverisées se prescrivent depuis six grains jusqu'à dix ou douze.

Par l'analyse chymique on tire de cette plante beaucoup plus de phlegme urineux que d'acide, une quantité considerable d'huile, avec assez de sel volatil concret, de cendres, & de sel fixe, grande preuve qu'elle abonde en soufre & en sel armoniac, accompagné d'une mediocre quantité de tartre; c'est pourquoi nous devons attribuer sa vertu purgative au soufre, au sel armoniac, & au tartre ensemble.

Cette espece de concombre est propre à toutes les maladies produites par un débordement de serositez; mais il faut le corriger par les acides tirez des vegetaux, le vinaigre, la créme de tartre, & le reste.

Prenez feuilles de concombre sauvage deux dragmes, cuisez-les dans du lait, & faites prendre la colature. Ou

Prenez six grains d'*elaterium*, une once

once de nouvelle casse, & formez-en un bol. Ou

Prenez feuilles de concombre sauvage pulverisées dix grains, & faites en des pilules avec demi-once de manne choisie. Ou

Prenez feuilles de concombre sauvage une dragme & demie, infusez-la dans cinq onces d'eau de fontaine, & dissolvez dans la colature demi-once de diaprun pour en composer une potion. On en prépare ainsi un vin vegetal.

Prenez fruits mûrs, & feuilles de concombre sauvage, à la quantité qu'il vous plaira, infusez les dans une suffisante quantité de vin blanc, y ajoûtant pour chaque pinte une dragme de sel vegetal : laissez digerer cela en un lieu tiéde, & presentez-en la colature au malade depuis une once jusqu'à deux.

On prépare encore un miel de concombre en cuisant les feuilles, les racines, & les fruits de la plante dont nous parlons, dans une suffisante quantité de miel : il est excellent dans les clysteres, y étant mêlé au poids d'une ou de deux onces, principalement dans l'hydropisie, & dans les affections hysteriques.

La Soldanelle des boutiques a des racines blanches qui se répandent au large

dans les lieux un peu boueux proches de la Mer : elle pousse des rameaux qui s'étendent admirablement en rond ; ils sont gros, rougeâtres, tantôt plus longs ; & tantôt plus courts, garnis de feuilles alternativement disposées arondies, & oreillées à leur base, ayant une pointe recoignée, & comme en forme de cœur ; elles ont environ un pouce de large, & ne ressemblent pas mal aux feuilles de l'herbe aux cueillieres : dans leurs aisselles naissent des fleurs en cloche d'une blancheur pourprée ; leur calice est ample & rougeâtre dans l'ombilic duquel est un pistile arondi, qui aprés la chûte de la fleur se change en une bourse remplie de semences noirâtres. Toute la plante est laicteuse, d'un goût salé & amer.

Par cette description il est manifeste que la sordanelle est une espece de *convolvulus* (liseron) ainsi que l'ont bien remarqué *Fournier*, *Spigel*, *du Renou*, & *Morisson*, qui l'appellent *convolvulus marin* de notre pays à feuilles ronde : elle ne semble pas non plus differer beaucoup du chou marin de *Dioscoride*, ce qui la fait communement nommer chou marin.

La soldanelle attire les serositez, &

par là est utile dans l'hydropisie, dans le scorbut, & dans les fiévres quartes. La maniere de l'employer est differente, il y en a qui la mangent en salade avec le cresson, à la quantité de deux poignées ; mais elle réussit mieux si on la prend cuite dans du bouillon de viande, au poids d'une ou de deux dragmes avec de la canelle. *Fallope* proteste qu'il n'a point trouvé de meilleur remede pour l'évacuation des eaux des hydropiques, que la soldanelle prise en poudre, ou en décoction à la façon des asperges ; on prépare aussi une conserve de ses fleurs.

Haute-mer est opposé à *Fallope* sur cela, disant qu'il a plusieurs fois éprouvé que la soldanelle nuit davantage aux hydropiques, qu'elle ne leur profite ; & j'ai appris de l'illustre *Barbeyrac* mon Maistre, qu'il a souvent ordonné sans aucun succès cette plante dans de telles maladies : & en effet, selon *Dioscoride*, elle n'est pas bonne pour le ventricule : on la prescrit toutefois cuite dans le lait, depuis deux dragmes jusqu'à demi-once.

Prenez soldanelle demi-once, infusez la dans cinq onces d'eau de fontaine, & dans la colature dissolvez une once

de nouvelle casse pour en faire une potion. Ou

Prenez soldanelle trois dragmes, créme de tartre une dragme, rhubarbe choisie demi dragme; infusez-les durant la nuit dans cinq onces de petit lait, & dans la colature dissolvez une once de syrop de chicorée, pour composer une potion. Ou.

Prenez suc de soldanelle quatre onces, tartre chalybé soluble une dragme, élixir de proprieté de *Paracelse* dix gouttes; faites-en une potion avec trois onces d'eau de chardon beni. Ou

Prenez racines de *bruscus* & d'asperges, demi-once de chaque, feuilles de soldanelle & d'herbe aux cueillieres, une poignée de chaque, sel de tartre quinze grains; cuisez tout cela legerement dans six onces d'eau de fontaine, pour donner en potion à des hydropiques.

CHAPITRE XX.

De la Gratiole.

La Gratiole centauroïde du pinax de *G. Bauhin*, ou la petite digitale appellée Gratiole de *Morisson*, en Fran-

çois, l'herbe à pauvre homme, a des racines qui rampent obliquement, blanches, genoüillées, garnies de plusieurs fibres, qui produisent des tiges droites, distinguées par de frequens genoux ou nœuds, longues de plus d'un empan & demi, où naissent des feuilles opposées deux à deux, longues de plus d'un pouce, & larges de demi pouce, sans poils, veineuses, dentelées tant soit peu aux bords, & d'une forte amertume : les fleurs sortent une à une de leurs aisselles, formées d'une seule piece en tuyau, percées par derriere, jaunâtres, panachées de lignes brunes, recourbées en maniere de corne, ayant huit lignes de longueur sur trois d'épaisseur, s'entr'ouvrant pardevant, & étant divisées en deux lévres d'une couleur purpurine lavée ; la superieure de ses lévres est quasi en cœur, & reflechie en dessus ; l'inferieure est divisée en trois parties : le calice est d'une seule piece partagée en cinq, il s'éleve de son fond un pistile un peu long qui se change en une capsule rousfâtre, claire, finissant d'une rondeur en pointe, & se separant en deux loges pleines de semences menues & rousfâtres. Elle vient auprés des ruisseaux, & dans des prairies moëttes,

fleuriſſant aux mois de Juin & de Juillet, & ſes ſemences ſont parfaites en Aouſt & en Septembre. Toute la plante eſt ſans odeur, d'une amertume inſigne, & un peu aſtringente.

La gratiole ſe réſout preſque toute par l'analyſe chymique, en acide & en ſoufre, ne fourniſſant quaſi rien d'urineux, ce qui montre que le ſoufre & le tartre ſont ſes principaux fondemens. Les feuilles, les tiges & les racines purgent excellemment étant cuites dans le lait, & jamais il ne la faut ordonner infuſée dans le vin qui la rendroit trop violente.

Prenez gratiole ſeche & coupée une dragme, jettez-la dans ſix onces de lait bouillant où elle cuira legerement, & laiſſez-la infuſer pendant la nuit pour faire prendre la colature le lendemain matin. Ou

Prenez feuilles de gratiole une dragme & demie; faites-en l'infuſion durant la nuit dans ſix onces d'eau de fontaine; & diſſolvez dans la colature deux onces de bonne manne, pour compoſer une potion.

On la preſcrit utilement au poids de trois dragmes dans les clyſteres.

Prenez gratiole trois dragmes, & les

cuisez dans une suffisante quantité de lait, pour en composer un lavement. Ou bien

Prenez demi-once de gratiole, & la cuisez dans une dose proportionnée d'une décoction émolliente, pour en préparer un clystere.

CHAPITRE XXI.

Du Ricinus, & du Ricinoïde.

LE Ricin vulgaire du Pinax de *G. Bauhin*, en François, chasse-taupe, porte une tige grosse de plus d'un pouce, un peu rougeâtre, & parsemée d'une poussiere bleue, frequemment genouillée, ferme, droite, s'élevant à la hauteur d'un homme, creuse, & poussant dans un ordre alternatif des feuilles arondies, quant à leur circonference totale, d'un pied de diametre, divisées comme en doigts par de profondes incisions, reluisantes, d'un verd noir, crenelées aux bords, & en ondes, lisses, nombrillées ou creusées en forme de nombril, par l'endroit que la queue s'y insere; & cette queue est longue d'un empan, cave, distribuant dans tous les lobes de la feuille de gros nerfs en rayons,

qui en répandent d'autres plus petits jusqu'aux bords : enfin il naît de cette tige certaines queues d'une paume de haut, où s'amassent par intervales des fleurs separement, & des fruits qui, lorsque les fleurs sont tombées, se voyent arrangez en un long épy, & attachez à d'autres queues d'un pouce de longueur; ils sont triangulaires, de la grosseur d'une aveline, couverts d'une membrane bleuâtre, mollement herissée, qui se noircit dans la suite, & qui s'ouvre d'elle-même. Ces fruits sont composez de trois capsules dures ou fermes, ovales ou presque ovales, car elles sont un peu aplaties, ayant le dos sillonné, & s'ouvrant par une grande fente du côté qu'elles se touchent ; elles contiennent une semence longue de demi pouce, platte, convexe d'un côté, anguleuse de l'autre, panachée ou variée de divers traits de couleurs cendrée & tannée, & par dedans pleine d'une moëlle huileuse; on la seme tous les ans en France. On ordonne de prendre dans un boüillon gras, avec une dragme de créme de tartre, un ou deux grains de ricin vulgaire bien pilez.

Prenez deux grains de ricin que vous ferez cuire dans du lait pour en prescrire

la colature ou seule, ou avec addition, d'une once de manne choisie. *Mathiole* avoit coutume de faire avaler aux hydropiques jusqu'à six onces de feuilles de ricin, infusées dans le petit lait. Ou

Prenez un ou deux grains de ricin, & les pilez dans un mortier de marbre, y répandant peu à peu six onces d'eau tiéde; puis vous ajoûterez dans la colature que vous en ferez, une once de syrop composé de chicorée & de rhubarbe, & deux gouttes d'huile de canelle, pour en préparer une émulsion purgative. Ou

Prenez deux grains de ricin, & les pilez avec deux amandes douces, & un scrupule de cristal mineral, pour un bol. C'est ainsi qu'on peut employer le ricin dans toutes les fiévres, sans craindre d'inflammation, de surpurgation, ni de tranchées.

Les Anciens tiroient par expression de la semence de ricin, l'huile de ricin, laquelle étant bûe, faisoit écouler, selon *Dioscoride*, les eaux par le bas ventre, & chassoit les vers : on en peut donner surement une cuillerée ou deux dans la colique, principalement dans les Isles de l'Amerique, où non seulement les Medecins, mais aussi le peuple, s'en sert

dans les lampes. Il faut en oindre les inteſtins dans la colique ; c'eſt pourquoi la plûpart des huiles & des graiſſes ſont bonnes pour ce mal.

Le Ricinoïde Americain à feuille de coton, ou le grand *Ricinus* Americain à ſemence noire du Pinax de *G. Bauhin*, en François, pignon d'Inde, croît juſqu'à la grandeur du figuier dans les Indes Occidentales ; il s'étend en largeur, & il eſt d'une matiere molle & fragile ; les feuilles en ſont rangées le long des branches alternativement, & reſſemblent aſſez à celles de l'arbre qui porte le cotton, liſſes, nettes : ſes fruits ſont plus gros que le pouce, ronds & longs en forme de toupie, amenuiſez par les deux bouts, noirs, & ſans écorce, ou couverture piquante ; ils ſont diſtinguées en trois capſules qui contiennent chacune une ſemence longue de huit lignes, large de quatre, & ovale, noire, ayant un dos convexe, & formant comme un angle de l'autre coté, le dedans en eſt blanc, & plein de moëlle.

La ſemence de ce ricinoïde eſt d'une vertu merveilleuſe pour purger ; car une ou deux graines pilées, & priſes dans une ſuffiſante quantité de nouvelle caſſe, pour en former un bol, ou bien

avec deux amandes douces, & un ſcrupule de créme de tartre, purgent excellemment : on les ordonne en émulſion au nombre de trois ou de quatre ; mais il faut obſerver que toutes ces ſortes de ſemences actives doivent être bridées par quelque ſubſtance onctueuſe & graſſe.

Dans les Indes Orientales on extrait du ricinoïde une huile qu'on nous apporte, & que l'on fait boire à la quantité de ſix gouttes dans un bouillon pour purger: elle eſt eſtimée dans l'hydropiſie, & dans la colique, & on l'employe heureuſement à la quantité de demi-once dans les clyſteres émolliens : enfin il faudra ſe ſervir des ſemences de cette plante de la même maniere que des ſemences du ricin commun ; mais celles-là purgent avec plus de violence, & elles ſont un purgatif familier aux Americains.

Le ricinoïde, arbre de l'Amerique, à feuilles trés-fendues, ſelon les *Elemens de Botanique*, ou le ricin d'Amerique à feuille diviſée menu de *Breynius*, en François *Medecinier d'Eſpagne*, porte des feuilles découpées juſqu'à la queüe, & profondement dentelées : les fruits en ſont gros comme des noix, triangu-

laires, finissant en pointe, & a trois capsules, dans chacunes desquelles est renfermée une semence blanchâtre qui purge agréablement, & neanmoins aussi fortement que les semences des autres especes, & même un grain seul qu'on mangera à déjeuner avec un peu de beurre, suffit pour se lâcher le ventre. On peut aussi dans le même dessein prendre cette graine pilée dans du bouillon, ou l'avaler coupée en tranche dans une bouchée de viande, ou d'autre aliment, ou broyée avec deux amandes douces.

On nous apporte des Indes Orientales, certaines semences d'une espece de ricin ou de ricinoïde, lesquelles on nomme grains de Tigli ; ce sont des fruits gros d'un demi pouce, roussâtres, triangulaires, lisses, avec des angles aigus ; ils sont distinguez en trois cellules qui contiennent chacune une amande blanchâtre, grasse, huileuse, d'un goût trés-acre, brûlant, & nauséeux, mais purgatif. Ils surpasse la coloquinte pour inciser puissamment. Leur plus grande force paroît consister dans ces feuilles seminales qu'on trouve engagées au milieu de la substance de ces grains. Les Indiens font cuire les grains de tigli

dans l'urine ou dans le vinaigre ; on les corrige encore avec la reglisse, les amandes douces, le suc de limons, les bouillons gras, & les autres choses qui diminuent l'excessive acreté en émoussant les pointes.

Prenez grains de tigli au nombre de trois, de quatre ou de cinq au plus ; pilez-les avec deux amandes douces pour en faire un bol. Ou

Prenez quatre grains de tigli pour en composer un bol avec une once & demie de nouvelle casse. J'ai appris de M. *Herman*, celebre Professeur à Leyde, que les feuilles & les racines de cette plante évacuoient puissamment les serositez ; & chez les Indiens quand on apprehende la superpurgation, on fait boire au malade un verre d'eau froide où la même plante aura infusé, lui faisant en même tems laver les pieds & les mains de cette eau : les plus délicats d'entr'eux se purgent par embas, en flairant une orange, ou un limon imbû durant long-tems de l'huile exprimée des grains de tigli, & saupoudré de santal citrin.

CHAPITRE XXII.

De la Tithymale, de l'Esule, & de l'Epurge.

QUoique toutes les especes de Tithymales soient purgatives, il n'y en a cependant que trois qui soient principalement employées par les Apoticaires, sçavoir la Tithymale *cyparissias* du pinax de *G. Bauhin*, qu'on appelle autrement Esule des boutiques, selon *Césalpin*; & la Tithymale à feuilles de pin, qui pourroit être la pithyuse de *Dioscoride* du pinax de *G. Bauhin*, ou la grande Esule de *Césalpin*; enfin la Tithymale à larges feuilles, nommée *cataputia* du Jardin de Leyde, & qui s'appelle encore grande *lathyris* ou épurge.

La Tithymale *cyparissias* a une racine plus grosse que le petit doigt, ligneuse, fibreuse, & quelquefois serpentante, d'un goût acre, piquant, & nauséeux; cette racine est d'usage, l'écorce macerée dans le vinaigre purge: les tiges en sont hautes d'une coudée, & rameuses en leur sommet, où naissent des feuilles à tas, semblables à celles de la li-

naire, & molles; mais il s'en produit enſuite de plus menues, & de capillacées, ou comme des chevelures. Les fleurs viennent tout au haut des branches en ombelle, ou preſque en paraſol, faites d'une ſeule piece, repreſentant un grelot, verdâtres & diviſées en quatre parties qui ſemblent arondies avec le compas. Leur piſtile ſe change en un fruit triangulaire à trois capſules. Cette eſpece croît par tout, non loin des chemins, & dans les bois.

La tithymale à feuilles de pin, vient dans les champs; elle jette une racine groſſe comme le pouce, longue d'un pied, & un peu fibreuſe; elle eſt d'une ſaveur acre: ſes tiges ſont hautes d'une coudée, rameuſes, portant des feuilles qui reſſemblent à celles de la linaire commune: ſes fleurs ont la figure d'un croiſſant, & il produit des capſules triangulaires, & à trois loges.

Quelques Praticiens employent les racines de tithymale de marêts, arbriſſeau de *G. Bauhin*; d'autres ſe ſervent de la tithymale helioſcope (qui regarde le Soleil) & même les Pharmaciens prennent l'eſpece de tithymale qui ſe rencontre plus frequemment dans leur pays, en quoi ils ne ſont point à blâmer; car

toutes les especes de cette plante ont les mêmes vertus, & doivent être préparées de la même façon.

On tire chymiquement de toutes les especes de tithmale beaucoup d'acide, & quantité de soufre, mais de la terre & du sel fixe mediocrement, & peu de sel urineux : cela prouve que le soufre & le tartre y sont les principes dominans ; car leur suc laictueux provient d'un soufre abondant, & d'un phlégme mêlez ensemble, comme il arrive aux semences huileuses dont on fait des émulsions avec l'eau.

L'écorce des racines de tithymale macerée durant vingt-quatre heures dans du vinaigre trés-fort, dans la solution de créme de tartre, dans le verjus, dans le suc de limons ou de *berberis*, fait sortir beaucoup de serositez étant prise depuis un scrupule jusqu'à une dragme en substance, & jusqu'à deux dragmes en infusion. Elle convient aux hydropiques, aux cachectiques, & dans les fiévres intermittentes.

Prenez racines d'ésule pulverisées une dragme, créme de tartre demi dragme, mêlez-les avec suffisante quantité de casse pour en faire un bol. Ou

Prenez racines de tithymale pulveri-

ſées depuis demi dragme juſqu'à une dragme entiere, infuſez-les ſur les cendres chaudes, avec demi dragme de ſel vegetal dans cinq onces d'eau de fontaine, & diſſolvez dans la colature une once d'eau des neuf infuſions de roſes, pour en compoſer une potion.

On prépare un extrait de toute la plante macerée long-tems dans le vinaigre, ou dans le ſuc de limons, & on le preſcrit depuis demi dragme juſqu'à une dragme & demie.

Prenez feuilles de tithymale deux dragmes, cuiſez-les dans du lait, & faites-en avaler la colature à votre malade. Ou

Prenez ſemences de tithymale douze grains, que vous mettrez cuire dans ſix onces de verjus, pour donner la colature au malade.

Les racines d'éſule ou de tithymale ſont employées dans l'extrait catholique & cholagogue de *Rolfincius*, dans la benedicte laxative, dans l'hydragogue par excellence de *du Renou*. On prépare auſſi les pilules d'éſule de *Fernel*, dont la doſe eſt depuis demi ſcrupule juſqu'à deux.

L'Epurge produit des tiges droites, fermes, fiſtuleuſes ou creuſes, hautes de

trois coudées, grosses comme le petit doigt, & rameuses où naissent d'espace en espace des feuilles deux à deux, opposées l'une à l'autre, longues d'une paume, pointues, larges de prés d'un demi pouce, lisses, & bleuâtres ou verdâtres : les fleurs paroissent au haut des branches, elles sont d'une seule piece, canelées, divisées en quatre segmens, dont chacun est de couleur jaune, tirant sur la couleur d'herbe, proprement divisé en deux cornes assez rondes. Le pistile sort du nombril de la fleur, soutenant un petit globule triangulaire, qui se change en un fruit de même forme, partagé en trois loges, dont chacune contient une semence. La plante rend du lait dans toutes ses parties ; les paysans usent des graines qu'ils tirent du fruit, & dont ils mangent six ou sept jusqu'à douze, ou qu'ils font cuire dans du bouillon gras avec des herbes potageres.

Prenez graines d'épurge au nombre de huit, & les pilez avec six amandes douces, y répandant peu à peu huit onces d'eau de fontaine, pour en faire une émulsion, dans la colature de laquelle vous mêlerez une once de syrop de chicorée composé. Six de ces graines pilées

avec un peu de levain, peuvent aussi se prendre en pilules pour une dose.

CHAPITRE XXIII.

De l'Arum, du Dracunculus, & de l'Iris.

L'*Arum* vulgaire non tacheté du pinax de *G. Bauhin*, en François, pied de veau, a sa racine tubereuse ou bosselée, charneuse, presque de la grosseur d'une pomme, mais mal formée, & accompagnée de quelques fibres : les feuilles en sont longues d'un empan, quasi triangulaires, & semblables à une fléche, nettes, veineuses, parsemées de taches noires ou blanches : entre ces feuilles il s'éleve une tige haute d'une coudée ou à peu prés, portant une fleur membraneuse, roulée en façon de gaine où se cache un pistile d'une couleur jaune pâle, à la naissance duquel plusieurs grains comme de raisin, se trouvent amassez avec des semences rondes, ils sont moûs & pleins de suc. Toute la plante est d'un goût acre, & qui brûle la langue.

L'analyse chymique tire de l'Arum beaucoup d'acide corrosif, & une quantité notable de phlegme urineux & de

sel volatil concret, avec abondance d'huile, & assez de terre : il faut observer de plus que l'arum est plein d'un suc gluant, & d'une partie farineuse.

Dioscoride, *Galien*, *Oribase*, n'ont pas connu la vertu purgative de l'arum ; mais *Pline* & *Mesué* ne l'ont pas ignorée : les racines en doivent être ainsi préparées, selon *Antoine Constantin*.

Prenez racines de pied-de-veau lavées & pelées, ou nettoyées, trois onces, pilez-les dans un mortier de marbre, & passez-en la pulpe par le tamis, afin d'y ajoûter trois dragmes de menthe en poudre, avec une dragme & demie de feuilles d'absynthe, pour en faire un opiat qui purgera fort bien, étant pris à la quantité de demi-once, ou de l'once entiere.

L'arum incise & fait évacuer les humeurs épaisses & visqueuses, c'est pourquoi il est d'usage dans l'asthme, dans l'ancienne toux, & dans la suppression des mois, ainsi que dans la cachexie.

On prépare avec le suc des feuilles d'arum, un syrop qui se prend au poids d'une once. La racine d'arum macerée dans le vin ou le vinaigre, ou dans une solution de créme de tartre, dessechée ensuite, & réduite en poudre, étant

priſe à la quantié de demi dragme ou de dragme, ne purge point, mais elle ouvre, & pouſſe les menſtrues au dehors. On prépare encore avec les racines d'*arum*, une fécule qui n'eſt pas de grande vertu.

Le *Dracunculus* à pluſieurs feuilles de *G. Bauhin* (ſerpentine ou eſtragon) differe de l'*arum*, non ſeulement par ſa grandeur, mais auſſi par ſes feuilles déchiquetées ou frangées, & par ſa fleur de couleur noire purpurine : *Amatus* Portugais, aſſure ſur l'experience, que cette plante eſt purgative, & qu'elle ſollicite le bas ventre à ſe décharger.

L'Iris vulgaire d'Allemagne ou ſauvage, du pinax de *G. Bauhin* (flambe ou glayeul) répand ſa racine obliquement dans la ſurface de la terre ; elle eſt épaiſſe, diſtinguée par genouils, & rend une bonne odeur aprés que ſon humeur acre & ſuperflue a été diſſipée. Il s'en produit des feuilles larges d'un pouce, roides, longues d'une coudée, & reſſemblantes à un glaive ; il s'éleve d'entr'elles une tige droite, rameuſe, liſſe, ferme, interrompue par quatre ou cinq genoux ou nœuds, avec d'autres feuilles beaucoup plus petites. Dès le commencement du Printems les fleurs

ſortent de certaines membranes roulées, elles ſont d'une ſeule piece, & diviſées en ſix parties, avec un piſtile garni de trois feuilles : leur calice ſe change en un fruit cilindrique triangulaire, diſtingué en trois loges où ſont contenues des ſemences plattes, couchées les unes ſur les autres.

Les racines du glayeul ſont employées dans l'hydropiſie, dans la cachexie, dans l'aſthme, dans les pâles couleurs, & dans d'autres maladies de cette eſpece; mais leur ſuc y réuſſit mieux étant pris au poids d'une ou de deux onces.

Prenez racines d'iris *noſtras* (ou de notre pays) demi-once, faites-la cuire dans du lait, & ordonnez-en la colature. Ou

Prenez racines de flambe une once; infuſez-la durant la nuit dans de l'eau de fontaine, avec une dragme de ſel volatil, & diſſolvez dans la colature de la manne de Calabre, & du ſyrop de chicorée composé, une once de chaque. Ou bien

Prenez racines d'iris pulveriſées demi-once, créme de tartre une dragme; faites-en un bol avec ſuffiſante quantité de nouvelle caſſe.

Mais il faut remarquer que cette

même poudre prise au poids d'une ou de deux dragmes, dispose seulement à l'expectoration, ou au dégagement de la poitrine par les crachats, mais qu'elle n'est pas capable d'évacuer les humeurs nuisibles ; c'est pourquoi l'on a coutume d'en préparer un bol avec suffisante quantité de miel. L'iris *nostras* est par consequent employé dans le looch sain, & dans le looch pectoral, dans les tablettes de guimauve composées : il entre aussi dans le syrop d'armoise de *Fernel*, & dans le syrop hydragogue de *Charas*.

Prenez racines d'iris de Florence un scrupule, safran cinq grains, semences de fenouil demi scrupule ; composez-en une poudre que vous donnerez dans le lait de Nourice, ou dans le lait de Vache, à des enfans tourmentez de tranchées. Coliques des enfants

---

CHAPITRE XXIV.

Des Hermodattes.

Les Hermodattes des boutiques sont les racines d'une espece de colchique Oriental, appellé par *G. Bauhin*, colchique à racine desséchée blanche ;

car les racines des hermodattes ne ſont pas flaitries & flaſques comme les racines du colchique commun, mais elles ſont dures, compactes, & diſpoſées à ſe réduire en une poudre farineuſe pour peu qu'on les pile. On ne nous apporte que la partie interieure de la racine, laquelle a plus d'un pouce de groſſeur, repreſentant en quelque maniere un cœur; & d'un coté étant comprimée ou applatie, de l'autre ſillonée ou creuſée, & finiſſant en bec, de même qu'on l'obſerve dans la racine tubereuſe du colchique commun, aprés qu'elle a été dépouillée de ſes envelopes: d'ailleurs j'ai aſſez ſouvent rencontré la plante dans l'Aſie Mineure, avec les feuilles & les fruits du colchique. Il n'y a donc nul lieu de douter que les racines hermodattes ne ſoient celles d'une ſorte de colchique, puiſque j'ai trouvé la plante dont on les arrache, ſemblable au colchique ordinaire par ſes feuilles, & par ſes fruits, comme j'ai dit.

On tire des hermodattes par l'analyſe chymique beaucoup de phlegme, ſoit acide, ſoit urineux, & de ſoufre, avec quantité de terre, mais peu de ſel fixe; par où l'on voit que la force des hermodattes dépend d'un ſoufre & d'un ſel

ſel armoniac joint à un peu de tartre. On preſcrit les hermodattes ſeules depuis demi dragme juſqu'à dragme, contre les maladies des articles.

Prenez une once d'hermodattes, & l'infuſez dans ſix onces d'eau de fontaine ; & à la colature mêlez une once de nouvelle caſſe. Ou

Prenez hermodattes en poudre une dragme, pilez-la avec quatre amandes douces pour en faire un bol à prendre dans demi-once de manne de Calabre.

Les hermodattes ſont employées dans la poudre arthritique de *Paracelſe*, dans la poudre panchymagogue de *Quercetan*, dans le ſyrop hydragogue de M. *Daquin*, dans l'électuaire *diacartami*, dans l'électuaire *caryocoſtinum*, & dans les pilules fétides ; enfin elles ont donné leur nom aux pilules d'hermodattes de *Meſué*.

CHAPITRE XXV.

Du Sagapenum, de l'Opopanax, & de l'Euphorbe.

LE *Sagapenum* des boutiques, ou le *Serapinum*, eſt un ſuc concret, ou une larme, & une gomme réſineuſe qui

diſtile d'une plante ferulacée, & même d'une veritable eſpece de ferule, ſuivant l'obſervation de *Jean Bauhin*; car entre les mottes de *ſagapenum*, il a remarqué les parties d'une tige de la groſſeur du doigt, canelées, tiſſues de longues fibres, avec des ſemences ſemblables à celles de la ferule, mais plus longues. Il ſe produit dans la Perſe & dans la Medie, s'amaſſant en grumeaux, ou de lui-même il ſort de la tige, ou bien on fait une inciſion à la plante pour lui donner une plus libre iſſue: quelquefois il ſe met en mottes tranſparentes, jaunes par dehors, blanchâtres par dedans, & approchantes d'une couleur de chair, ameres, mordicantes, de forte odeur, aſſez ſemblable à celle du poireau & du pin.

Le *ſagapenum* contient beaucoup de ſoufre, puiſqu'outre qu'il s'enflame aiſement, il communique à l'eau une couleur de lait, ainſi que font pour l'ordinaire les ſemences huileuſes. On trouve par l'analyſe chymique que le *ſagapenum* contient un ſel alkali tel qu'il s'en rencontre naturellement dans la terre; car tant s'en faut que la ſolution du *ſagapenum* faſſe quelque changement ſenſible à la couleur du papier bleu,

qu'elle augmente plutôt la vivacité de cette couleur, selon la coutume des sels alkalis.

Le *sagapenum* purge fortement depuis un scrupule jusqu'à une dragme, en ouvrant & subrilisant ; c'est pourquoi dans les affections soporeuses, telles que l'épilepsie, la paralysie, la passion hysterique, la retention des mois, & celle d'un fœtus, on s'en sert heureusement : il convient à l hydropisie, à l'asthme, à la vieille toux, & au tremblement des membres. Il a été connu de *Dioscoride*, de *Galien*, & des Arabes.

Prenez sagapenum pulverisé demi dragme, castoreum un scrupule, camphre dix grains, résine de jalap six grains ; mêlez tout cela dans une quantité suffisante de casse fraîche, pour en former nn bol. Ou

Prenez sagapenum deux scrupules, trochisques alhandal quatre grains, manne choisie une once ; composez-en des pilules. Ou

Prenez sagapenum & gomme ammoniac six dragmes de chaque, corail rouge préparé deux dragmes, & autant de poudre d'écrevisses de riviere, pour en faire un opiat avec suffisante quantité de miel ; le malade en doit prendre une dragme

le matin à jeun, & avaler un verre de ptiſanne par deſſus.

On prépare ainſi les pilules de *Camille* & de *Quercetan*, contre la fiévre.

Prenez ſagapenum ſix dragmes, gomme ammoniac trois dragmes, extrait de trochiſques alhandal une once, diagrede demi-once, ſel gemme une once & demie, avec ce qu'il faut de ſyrop de violettes, pour en former des pilules de la groſſeur d'un pois ou d'une chique, dont une ſeule donnée au commencement du paroxyſme, a ſouvent emporté des fiévres, que l'écorce du Perou n'avoit pû dompter.

Le *ſagapenum* entre dans les pilules d'euphorbe de *Quercetan*, dans les pilules iliaques de *Rhaſis*, dans l'hiera de *Pachius*, & dans l'hiera diacoloquinte, dans l'électuaire aperitif cathartique de M. *Daquin*, dans l'électuaire antihydropique du même, dans les trochiſques de myrrhe, & dans les pilules fétides.

L'*Opopanax* eſt une ſubſtance gommeuſe & réſineuſe qui coule du *panax*, & qui ſe fige en grumeaux tantôt gros, tantôt petits, rouſsâtres par dehors, & approchans de la couleur d'or, mais d'un jaune blanchâtre par dedans, trés-

amers, acres, de forte odeur, & friables. On l'apporte de l'Orient ; mais nous ignorons entierement de quelle plante il provient ; il imprime une couleur laicteuse à l'eau, mais plus legere, ou moins foncée que ne fait le *sagapenum*, qui par consequent doit contenir plus d'huile que l'*opopanax*, qu'on sçait être en récompense doüé d'un acide, puisqu'il rougit le papier bleu, ou qu'il donne au papier bleuâtre une couleur tirant sur le rouge : il a presque les mêmes vertus que le *sagapenum*, mais il est moins aperitif, quoiqu'il soit pris en même dose.

Il a donné le nom aux pilules d'*opopanax*, & on l'employe dans les pilules d'euphorbe de *Quercetan*, dans l'hiera *Pachii*, & dans l'hiera diacoloquinte, dans l'électuaire antihydropique de M. *Daquin*, dans les trochisques de myrrhe, & dans les pilules fétides.

L'Euphorbe est un arbrisseau qui surpasse la hauteur d'un homme ; sa racine est épaisse, brune en dehors, blanche par dedans ; son tronc noüeux & plein d'épines pousse des feuilles en petit nombre, & rondes ; ses fleurs sont composées de cinq feuilles solides & courtes, d'un verd jaunâtre. Il naît de leur pis-

tile un fruit triangulaire & à trois loges, d'un roux clair, & long de deux lignes, & contenant une ſeule graine dans chaque loge. Toute la plante fournit un lait acre & brûlant, qui s'amaſſe & ſe fige en grumeaux de même ſaveur, & dont la couleur approche de celle de l'or : ſa forte acrimonie & l'extrême ſubtilité de ſes parties, font qu'on a beaucoup de peine à le réduire en poudre, car les corpuſcules qui s'en exhalent, quand on le pile, tirent ſouvent du ſang du nez.

On nous l'apporte de la Lybie, Province d'Afrique. Pour s'en ſervir on le pulveriſe menu, & on l'enferme dans une pomme de coing, qu'on envelope enſuite dans de la pâte, afin de la mettre cuire au four.

On corrige l'euphorbe avec du vinaigre, du ſuc de limons ou de grenades, ou bien axec du phlegme de vitriol. On en extrait par l'analyſe chymique quantité d'huile trés-puante, & d'un goût brûlant, outre un phlegme acide, & du ſel volatil concret. C'eſt un puiſſant purgatif étant donné depuis quatre grains juſqu'à douze, & on en uſe dans l'hydropiſie, dans l'aſthme, & dans les affections ſoporeuſes.

On prépare les pilules d'euphorbe de *Quercetan*, contre les fiévres intermittentes; & on l'employe dans les pilules du nitre de *Trallian*, dans les pilules hermodates de *Meſué*, dans les pilules fétides, & dans le *philonium magnum*, ou romain.

CHAPITRE DERNIER.

De la Gomme Gutte.

LA Gomme Gutte, ou la Gomme à la Goutte-podagre, d'où elle a pris ſon nom, eſt un ſuc épaiſſi d'une plante Indienne qui monte ſur les grands arbres, ayant une tige triangulaire de la groſſeur du bras, & environnée de tumeurs épineuſes qui piquent fort legerement; elle pouſſe de part & d'autre de petites feuilles ſemblables à celle de la grande joubarbe, quant à la forme exterieure. La plante eſt toute remplie d'un ſuc laiteux, brûlant ou cauſtique, qui ſe fige aprés qu'il eſt ſorti de la tige que l'on aura inciſée. Elle eſt mieux nommée Goutte de Camboye, puiſqu'elle nous eſt envoyée de Camboye, voiſine du Royaume de la Chine; il en vient auſſi de la Chine même, & du Royaume

de Siam : on l'appelle encore *gutta gamba, gutta gemou, gummi gamandra, gutta gamandra, gummi gotta, ghitajameou, gummi peruvianum, catagauma*, suc de gambic, ou de grambic.

La gomme gutte abonde en soufre, ainsi qu'on le prouve par plusieurs argumens, 1°. parce que dans l'analyse chymique elle fournit beaucoup d'huile : 2°, par cette couleur de sang que sa solution acquiert quand on vient à répandre de l'eau de chaux par dessus, laquelle couleur se produit dans l'eau de chaux elle-même, & dans la solution de sel de tarte, étant cuite avec du soufre commun : 3°. la gomme gutte s'enflame lorsqu'on l'approche d'une chandelle allumée : 4°. elle se dissout plus facilement dans de l'esprit de vin, que dans tout autre menstrue.

L'analyse chymique en separe un phlegme tant acide qu'urineux, & quelque quantité de sel fixe, d'où l'on connoît que cette gomme ne manque ni de tartre, ni de sel armoniac ; elle verdit le syrop violat, c'est pourquoi il faut qu'elle soit douée d'un sel alkali naturel.

La vertu purgative de la gomme gutte dépend principalement du soufre ; car

sa solution dans de l'esprit de vin, évacue avec violence, & ce qui reste qui va environ à la sixiéme partie de tout le poids, & que l'esprit de vin ne peut dissoudre, à cause qu'elle est tartareuse & saline, ne purge que foiblement par les humeurs.

La gomme gutte se résout par des menstrues, ou dissolvans aqueux salins, sçavoir par une solution de sels fixes, c'est pour cela qu'on a sujet de s'étonner qu'elle fasse sortir les humeurs sereuses toutes transparentes, & non teintes d'une couleur d'or, vû que les Peintres la recherche pour sa belle couleur jaune : on la choisit fauve, d'un rouge tirant sur le jaune, & nette, sans mêlange de sable, teignant la salive d'une couleur jaune, & flambant au feu. On la corrige avec la créme de tartre & le nitre.

On en met la poudre dans une pomme de coing, ou dans une pomme ordinaire, qu'on empâte pour la faire cuire au four. D'autres ont coutume de renfermer un nouet plein de gomme gutte dans un pain chaud pour l'y laisser doucement digerer ; c'est-à-dire, que par ce moyen la vapeur acide qui sort du coing, de la pomme, ou du pain, corrige ou

tempere en s'exhalant l'ardeur excessive de la poudre : ainsi l'on ne fait pas mal d'exposer cette poudre à la vapeur du soufre ; mais il faut prendre garde qu'elle ne se liquéfie dans cette préparation, car elle seroit alors privée de sa vertu purgative.

La gomme gutte se prescrit seule jusqu'à quatre ou cinq grains : & de crainte qu'elle ne provoque le vomissement, on doit la joindre avec le sel de tartre, ou le tartre vitriolé.

On en prépare ainsi le magistere :

Prenez gomme gutte à la quantité qu'il vous plaira, & la dissolvez dans de l'esprit de vin tartarisé, puis versant de l'eau sur la dissolution, vous ferez précipiter au fond une poudre d'une belle couleur jaune : on en ordonne trois ou quatre grains. Ou

Prenez gomme gutte deux grains, scammonée douze grains, créme de tartre un scrupule, pour en former des pilules, avec une suffisante quantité de miel. Ou

Prenez quatre grains de gomme gutte, & les mêlez avec une once de manne de Calabre, afin d'en faire un bol, en y ajoûtant un scrupule de tartre vitriolé. Ou bien

Prenez magistere de gomme gutte quatre grains, casse nouvellement extraite une once & demie, & faites-en un bol. Ou

Prenez gomme gutte quatre grains, & les donnez à prendre dans un jaune d'œuf frais cuit à molesse.

La gomme gutte est employée dans l'extrait catholique de *Sennert*, dans l'extrait catholique & cholagogue de *Rolfincius*, dans les pilules hydropiques de *Bontius*, & dans l'électuaire antihydragogue de M. *Daquin*.

Les pilules de gomme gutte de *Lemort*, se composent de la façon qui suit :

Prenez gomme gutte & gomme mrmoniac une once & demie de chaque, du meilleur aloës deux onces & demie, résine de scammonée une once, tartre vitriolé demi-once, & avec une suffisante quantité de *rhamnus* cathartique, composez-en des pilules, dont la dose sera jusqu'à demi scrupule. Elles sont differentes des pilules de *gutta gamandra* de la Pharmacopée de Londre, lesquelles se préparent ainsi :

Prenez deux dragmes & demie de bon aloës, demi dragme de résine de *gutta gamandra*, ou gomme gutte, une dragme de scammonée, une dragme & demie

de gomme ammoniac, tartre vitriolé deux scrupules ; formez de tous ces ingrediens une masse pilulaire que vous prescrirez au poids de demi scrupule, ou d'un scrupule, sous la figure de pilules.

Enfin la gomme gutte convient à toutes les maladies qui procedent d'un excès de serositez, à l'hydropisie, à l'asthme, à la jaunisse, à la goutte, aux fiévres intermittentes, à la galle, à la lépre, & aux autres infirmitez de cette nature ; mais dans les pays chauds, elle purge beaucoup plus heureusement que dans les regions froides.

SECTION SECONDE.

Des Médicamens qui operent par les urines, ou des diurétiques.

ON appelle communement diurétiques, les remedes ausquels on attribue la vertu de poüsser au dehors par la vessie, les urines & le sable ; mais cette définition regarde plutôt les Philosophes que les Medecins, qui doivent bien distinguer l'état maladif de l'état sain ; je veux dire que les médicamens qui dans la santé procurent aisement une évacuation d'urine, nuisent trés-souvent à des malades, en diminuant ou supprimant

le cours de cet excrément liquide.

Or cet écoulement est ralenti ou suspendu par le vice des reins, ou de la vessie, sçavoir par quelque inflammation, ou par une obstruction dans lesquelles les glandes & les tuyaux destinez à l'excretion de l'urine, ont leur substance tellement gonflée, que la serosité en est difficilement separée ou filtrée ; c'est pourquoi dans de semblables cas, les plus excellens diurétiques de tous, sont la saignée, le bain, le lait, le laudanum, & les autres adoucissans : mais les drogues qui font mieux uriner les personnes saines, augmentent dans les malades leur indisposition à uriner, sur tout quand il y a fiévre, comme on l'observe presque toujours dans la phlogose ou l'inflammation, pareillement ce qui mitige & ramollit dans une simple obstruction, previent l'inflammation, & modere l'ardeur & l'impetuosité du sang, donnant par là occasion aux obstacles des voyes urinaires d'être plus aisement levées par l'urine même qui tend à les traverser, & qui seule seroit capable de déboucher les conduits ; car le sang ne penetre pas dans les vaisseaux excretoires des glandes, d'ailleurs les medicamens qui adoucissent, préparent

à l'action des veritables diuretiques, tels que sont les eaux minerales aigrelettes ou acides, les écrevisses de riviere, le karabé, le nitre, l'esprit de sel, les pois chiches, la parietaire, la reglisse, le nenuphar, les semences de lin & de psyllium, la *pareira brava*, l'ortie, la melisse de *Tragus*, le pourpié, le sureau, la laitue, & semblables, dont nous avons à parler dans la suite, & qui méritent le nom de diurétiques, vû qu'ils sont d'un grand secours dans les maux des reins & de la vessie, c'est-à-dire dans la douleur & la suppression d'urine.

Le reste des medicamens qu'on nomme d'ordinaire des diuretiques chauds, doivent être évitez comme la peste dans les affections des reins & de la vessie; & il faut s'éloigner principalement des aperitifs, non seulement parce qu'ils agissent tantôt par diaphorése ou transpiration, tantôt par diurése ou urination, ou par d'autres voyes; mais sur tout encore parce que fondant le sang, ils causent aux reins & à la vessie des symptômes plus fâcheux qu'auparavant. Ces medicamens qui ouvrent sont propres dans les maladies des autres organes, quand les reins & la vessie se portent bien; dans une ophtalmie ou in-

flammation opiniâtre des yeux, par exemple, les cloportes soulagent, parce qu'ils évacuent souvent par les reins la serosité acrimonieuse qui se jette sur les yeux : mais si l'on se plaint des reins & de la vessie, & qu'on y souffre quelque douleur, l'usage de ces insectes accroîtra le mal. Tenons donc pour maxime que les diuretiques adoucissans & froids conviennent aux maladies des reins & de la vessie, & que les aperitifs y sont contraires, mais qu'on doit se servir de ces derniers dans les maladies des visceres, lorsque les reins & la vessie n'ont aucune mauvaise affection : c'est pour cette raison qu'on est obligé de former un diagnostique ou jugement exact sur l'état des reins & de la vessie, & distinguer les diverses affections de ces parties.

Le calcul des reins ne produit pas une douleur aiguë dans ces organes mêmes, mais il y fait sentir une espece de pesanteur incommode, au lieu que lorsqu'il est arrêté dans l'uretere, il excite des douleurs atroces, jointes à la fievre : si l'un & l'autre rein est attaqué, la vessie se trouve vuide ; & quand il n'y a qu'un des reins occupé par un calcul, le malade pisse du sang, & ensuite

il sort du pus, la vessie restant saine. Or quel est l'homme assez ignorant de la pratique medicale pour recourir aux lithontriptiques en pareil cas? Ces remedes ne profiteroient pas non plus au rhumatisme des reins, comme il arrive souvent aux goutteux, vû que la douleur des articles venant à cesser, l'humeur nuisible se jette dans la substance des reins; car alors les aperitifs provoqueroient l'inflammation.

Quant à la vessie, elle peut être affligée d'un calcul, d'une paralysie, d'un rhumatisme, ou d'une inflammation. Les signes d'un calcul caché dans la vessie, sont une urine sanglante, accompagnée trés-souvent de douleurs; le dégoutement & la suppression de l'urine en pissant; le ténesme, ou la frequente envie d'aller à la selle toutes les fois qu'on se sent sollicité à uriner; sur le commencement & sur la fin de l'écoulement de l'urine on a quelque sensation penible, qui s'étend depuis le col de la vessie jusqu'au bout de la verge; & on éprouve une demangeoison fatigante au gland hors le tems qu'on urine; une douleur néfretique qui n'est suivie de l'excretion d'aucun gravier, la sortie d'une grande quantité de mucilage ou de matiere ba-

veuſe comme du blanc d'œuf, laquelle n'eſt autre choſe que le ſuc nourricier qui s'échappe de la ſubſtance fibreuſe de la veſſie froiſſée par la pierre, la ſeparation qui ſe fait continuellent de cette humeur, faiſant tomber les malades dans un maraſme ou dans un amaigriſſement affreux.

Le calcul eſt frequemment ſuivi d'un ulcere, lorſque ce corps étrange eſt raboteux & piquant; auquel cas la matiere purulente & infecte eſt confondue avec la mucoſité. Si la pierre bouche entierement l'ouverture exterieure de la veſſie, la ſupreſſion de l'urine ſera totale, & c'eſt ce qu'on nomme iſchurie, comme on appelle ſtrangurie la diminution de la fonction d'uriner, quand le calcul ne ferme qu'en partie le commencement de l'urethre, & dyſurie ou ardeur d'urine, ſi le calcul rude & anguleux eſt pouſſé impetueuſement & à differentes repriſes contre l'embouchure de l'urethre.

La ſonde introduite dans la veſſie, & le doigt fourré dans l'anus ſont les meilleurs moyens de s'aſſurer s'il y a quelque pierre dans la veſſie; car tous les autres ſymptomes que nous venons de rapporter ſont quelquefois équivoques, & ſe peuvent attribuer au rhumatiſme ou à

l'inflammation de la partie, aussi bien qu'à la presence d'une pierre : de quelque maniere que la chose se passe, il est toujours prudent de recourir aux adoucissans, qui non seulement peuvent être pris par la bouche, mais aussi injectez dans la vessie; sçavoir, le lait, ou seul, ou mêlé avec les trochisques de *Gordon*, la décoction de guimauve & de fleurs de mauve, pendant qu'on usera de semences de lin, pour fomenter avec la parietaire: c'est-là l'anchre sacrée, & le principal refuge des calculeux.

De ces considerations, nous devons conclure contre le sentiment de tous ceux qui ont écrit des diuretiques, que les seuls adoucissans sont dignes de porter le nom de diuretiques; & qu'il est rare que les aperitifs remedient efficacement aux maladies de la vessie & des reins, à moins qu'elles ne soient legeres & sans danger; sçavoir, quand des humeurs lentes & visqueuses, ou un calcul trés-menu sera retenu dans les reins; car pour lors les semences de chardons & de *lappa* ou bardane, c'est-à-dire des substances huileuses, ou l'écorce de chaussetrape prise avec moderation, soulageront dans ces petits maux, & l'on y réussira encore mieux si l'on fait préce-

der à l'application de ces remedes la saignée & la purgation avec la casse & la manne ; puisque la pratique journaliere apprend que les forts aperitifs offensent notablement les passages & les filtres de l'urine, en y attirant des dépôts d'humeurs.

Le fils de *Theophorbe* chez *Hippocrate* au cinquiéme Livre des Epidemies ayant usé d'un medicament acre pour provoquer l'urine, perit le troisiéme jour ; peut-être avoit-il pris des cantharides, qui abondant en sel acre, ainsi que l'analyse chymique le prouve, rendent le sang & plus fluide, & trop ardent; de sorte que ses parties sulphureuses en étant subtilisées se changent dans une serosité qui cause un grand débordement d'urine, à quoi succede l'inflammation de la vessie, & l'extinction de la vie bientôt aprés.

Avant que de finir ce Chapitre, nous dirons quelque chose de la separation de l'urine dans les reins, & de la maniere d'agir des diuretiques. Ceux qui n'ont recours qu'à la grandeur & à la figure des trous du crible ne resolvent pas, ce me semble, le nœud de la difficulté ; car si les conduits des glandes du foye, par exemple, sont plus larges que ceux des

glandes rénales, de quelque figure qu'on les suppose, il est manifeste que les parties de la serosité urinaire passeront encore plutôt par les glandes du foye que par celles des reins : au contraire, si les glandes des reins ont leurs tuyaux plus amples que ceux du foye, la bile ne manquera point d'être filtrée par les reins.

La matiere éthérée est le principal agent dans les filtrations : cette matiere traversant les conduits des glandes, lesquels ressemblent à des tuyaux sinueux, & sont naturellement imbus d'une humeur homogene avec celle qui doit être filtrée dans chaque glande, y reçoit une modification de mouvement differente en chacun de ces couloirs, de même que l'eau est contrainte par la forme & la situation de l'extremité des tuyaux de saillir en haut ou en bas, à droit ou à gauche, perpendiculairement ou obliquement; c'est pourquoi lorsqu'entre les particules de l'humeur qui parvient à l'embouchure des conduits des glandes, il s'en trouve quelques-unes qui soient analogues ou aisées à se mêler avec les parties de l'humeur dont ces tuyaux sont imbibez dès leur premiere formation : elles sont incontinent pénetrées par la

matiere ſubtile, & vont ſans obſtacle enfiler les pores de la glande, pendant que les autres particules du ſang s'approchant de la même embouchure, en ſont rechaſſées par cette même matiere éthérée, qui s'appliquant de divers côtez contre les endroits ſolides de ces dernieres particules, ne trouvant pas leurs pores diſpoſez à la laiſſer paſſer, comme il arrive à des noyaux de ceriſes de s'échapper avec impetuoſité d'entre les doigts qui les preſſent. Or il eſt vraiſemblable que les reins, dans le fœtus même, ſont imbibez d'urine, le foye de bile, les glandes de la peau, celles du palais & des autres parties de ſueur, de ſalive & du reſte des humeurs qu'elles doivent filtrer durant toute la vie : c'eſt ainſi que du papier boivart qui aura été une fois bien trempé d'huile, ne ſera propre qu'à laiſſer écouler les parties huileuſes au travers de ſes pores ; ou s'il eſt trempé d'eau, ſeulement les parties aqueuſes, quand même on verſeroit deſſus un mélange d'huile & d'eau.

Ainſi les medicamens aperitifs, dans des perſonnes ſaines, pouſſent donc quelquefois les humeurs par les urines, parce qu'en liquéfiant le ſang, il s'y engen-

dre une abondance de serositez propres à être separées par les voyes urinaires ; mais quand les reins ou la vessie sont malades, ce liquide devenant plus copieux & plus acre qu'à l'ordinaire, cause l'inflammation à ces organes : d'ailleurs lorsqu'on ordonne les aperitifs, on ne sçait s'ils opereront par les reins ou par les glandes de la peau ; car cela dépend du rapport que les humeurs, qui doivent être separées par ces medicamens, ont avec les sucs dont tels ou tels organes glanduleux sont impregnez : l'urine alors est absolument differente de la lymphe, de la salive, & de l'humeur pancreatique, quoique toutes ces liqueurs paroissent aqueuses, & de la même nature que la serosité, à les examiner superficiellement : car non seulement on y remarque de la diversité dans la saveur, dans la couleur, & dans l'odeur ; mais la resolution de ces matieres par la chymie prouve encore qu'elles sont composées de differentes sortes de principes mêlées en differentes proportions, mais qui ont beaucoup de conformité avec la sueur ou l'urine : de-là vient que les diuretiques excitent quelquefois les sueurs, ou que les sudorifiques poussent par les urines, selon que l'humeur dégagée de la

maſſe du ſang, & miſe en fuſion par l'action de ces remedes, eſt plus facilement ou plus difficilement filtrée dans les unes que dans les autres de ces glandes des reins & de la peau. Si donc es diuretiques propres ou veritables gueriſſent en adouciſſant ou en abſorbant, la ſaignée doit tenir le premier rang entr'eux, & enſuite le bain.

En effet, le bain d'eau douce tiéde rafraichit & tempere : 1°. parce que l'eau du bain environnant le corps, prépare les chemins pour ſortir aux vapeurs & à la matiere de la tranſpiration, en relâchant & en amolliſſant les glandes cutanées.

2°. L'eau du bain ſe mêlant au ſang en paſſant au travers des pores des vaiſſeaux, le rend plus fluide & plus propre au mouvement, parce qu'elle diſſout les molécules les plus groſſieres des ſels, dont la force cauſoit une efferveſcence trop violente au ſang qui perdoit par-là autant de ſon mouvement circulaire ou de tranſport, qu'il acqueroit de mouvement de fermentation ou d'expanſion de tous côtez en dilatant ſes vaiſſeaux.

3°. Le ſang délayé par une plus grande quantité d'eau que de coutume, écarte

les vaisseaux des poumons, & en comprime les vesicules; ce qui fait que les poumons attirent ou puisent moins d'air, & que par consequent le sang fermente plus foiblement.

4°. Enfin le sang plus dissout appaisera les inflammations internes, de même que l'on remedie aux externes avec de l'eau tiéde, sçavoir, en fomentant, en amolissant, & en relâchant.

Le bain enfin convient sur tout à la douleur des reins, mais il soulage moins quand le calcul est dans la vessie, parce que la pierre en étant nettoyée du mucilage qui la couvroit, s'applique plus rudement contre les parois de la vessie, & cause ainsi une douleur plus cruelle.

Les eaux minerales qui apportent plus de secours dans les affections des reins & de la vessie abondent en vitriol, comme l'analyse chymique le fait voir: c'est pourquoi elles diminuent ou dissipent l'inflammation, au lieu que les eaux chaudes & aperitives l'augmentent ou la provoquent: or une petite dose de vitriol dissoute dans de l'eau, comme il l'est dans les eaux minerales aigrelettes, rafraîchit en arrêtant l'impetuosité des humeurs; mais pris en une dose trop forte, il excite le vomissement. Un peu

d'esprit

d'esprit de sel bride les humeurs, & les ralentit; ce qui donne occasion à la sérosité de se débarrasser peu à peu d'entre les molécules sulfureuses, ainsi qu'il arrive au lait caillé.

Les plantes adoucissantes couvrent & engluent par leur mucilage insipide les particules pointues des sels qui par leur roideur causent de rudes irritations: elles amolissent & détendent ou assouplissent les fibres solides; c'est pour de telles raisons que l'huile d'amandes douces & l'huile de lin font des merveilles dans toutes les inflammations internes.

Aprés ces prémices, nous allons traiter dans le détail, des plantes qui adoucissent.

CHAPITRE I.

De la Guimauve, de la Mauve, & du Nénuphar.

L'*Althea* de *Dioscoride*, & de *Pline*, du pinax de *Gasp. Bauhin*, en François Guimauve, a des racines blanches, en grand nombre, grosses d'un doigt, fibreuses, & pendantes d'une seule tête. Les tiges en sont hautes d'une ou de

deux coudées, menues, velues, garnies de feuilles alternatives, qui d'une rondeur vont se terminer en pointe, grisâtres, couvertes d'une laine molle comme d'un poil folet, sinueuses, dentelées aux bords, & longues de prés de trois pouces : ses fleurs prennent naissance dans les aisselles des feuilles; elles sont d'une blancheur qui tire un peu sur le rouge, & d'une seule piece, divisée en cinq segmens jusqu'au centre, d'où s'éleve un stile pyramidal creux, chargé d'étamines, & recevant un pistile qui se change en un fruit orbiculaire applani, composé de plusieurs capsules arrangées en forme d'anneau autour d'un placenta qui tient le milieu ; ces capsules sont membraneuses, minces, en figure de rein, & contiennent une semence de semblable forme.

Rien n'est plus commun que la Guimauve dans les marécages, & auprés des ruisseaux : elle est douée d'un suc lent & douçâtre ou mucilagineux, résultant d'un mêlange de soufre & de phlegme, qui appaise ou modere les inflammations, & assoupit ou détend les fibres trop bandées des tuyaux de l'urine gonflées par une phlogose ou ardeur contre nature. Outre cela, lorsqu'on en fait

l'analyse chymique, on y voit reluire quelques grains de sel armoniac, fournissant un sel volatil concret qui le renferme; & ce sel armoniac dissout legerement, dégage peu à peu les grumeaux de sang arrêtez dans la partie affectée, dont la phlogose s'évanouit ainsi entierement.

On ordonne avec succés dans l'inflammation du bas ventre l'esprit volatil de sel armoniac dissout à la quantité de quelques goutes par une potion de casse & de manne.

La Mauve vulgaire differe de la Guimauve, en ce qu'elle est moins haute, & qu'elle porte des feuilles plus rondes, d'un verd gay, & nerveuses; les fleurs en sont aussi plus larges, & de couleur purpurine: les semences en sont tout-à-fait les mêmes que dans la Guimauve, à laquelle on a coutume de la substituer dans les pays chauds où la Guimauve manque.

La grande *nymphea* blanche du pinax de *Gaspar Bauhin*, ou le Nénuphar a ses racines grosses comme le bras, & comme noueuses, noirâtres en dehors, blanches au dedans, fongueuses & fibreuses; les feuilles en sont amples, arondies, reluisantes, d'un beau verd,

oreillées à leur base, & flottantes sur l'eau : les fleurs y sont en rose, composées de plusieurs rangs de feuilles oblongues & blanches, avec un pistile à tête & à nombril, qui devient un fruit rond, couronné & distingué en plusieurs loges, où sont contenues des semences arondies & rougeâtres.

La grande *nymphea* jaune du pinax de *Gaspar Bauhin*, à feuilles plus longues & pointues, à fleurs jaunes, à fruit conique, & à semences plus grandes figurées en toupie, est une autre espece de nénuphar.

Ces deux especes se plaisent dans les rivieres & dans les étangs ; on les employe pour temperer des humeurs trop échauffées. L'analyse par la chymie en tire beaucoup de phlegme acide, d'huile & de terre, mais peu de sel volatil & de fixe ; ce qui prouve qu'elles abondent en soufre & en tartre, joint à un peu de sel armoniac.

On prépare une eau avec les fleurs de nénuphar, & un syrop de ces mêmes fleurs, pour rafraîchir & procurer un doux sommeil.

Prenez racines de nénuphar trois onces, de Guimauve une once ; mettez-les cuire dans une suffisante quantité d'eau

de fontaine, y ajoutant sur la fin trois pincées de fleurs de Mauve, avec une once & demie de réglisse ratissée & pilée, pour en composer une ptisanne contre la néphretique, la rétention d'urine, & la gonorrhée. Ou

Prenez trois couples d'amandes douces écorcées, une once des quatre semences froides majeures; pilez-les dans un mortier de marbre, y répandant peu à peu de l'eau de laictue & de l'eau de pourpié trois onces de chaque, avec une once de syrop de nénuphar, pour en faire une émulsion à prendre sur les dix heures du soir. Ou

Prenez syrop de nénuphar six dragmes, diacode demi-once; formez-en un julep avec deux onces d'eau de pourpié, & autant d'eau de chicorée. Ou

Prenez racines de guimauve & de mauve une once de chaque, feuilles de mauve, de violettes & d'acanthe, une once de chaque; cuisez les dans une livre d'eau de fontaine, & dans la colature dissolvez du lénitif & du miel mercurial, deux onces de chaque, pour en faire un lavement, qui sera donné à une heure commode.

On prépare aussi un miel nénuphar, en cuisant le miel commun avec les fleurs

de nénuphar ; on a coutume de le prescrire dans les inflammations de la vessie & des intestins.

Prenez une livre de décoction commune réfrigerante & ramolissante pour des clysteres ; jettez-y deux ou trois onces de miel nénuphar, & en composez un lavement, on le fera recevoir au malade sur le soir.

CHAPITRE II.

Du Psyllium, du Lin, de l'Acanthe, & de la Pomme de Coing.

LE grand *psyllium* droit (l'herbe aux puces) du pinax de *Gaspar Bauhin*, est d'une racine simple, blanche, fibreuse, & d'une tige velue, étendue au large, rameuse ; les feuilles y viennent au droit des nœuds deux à deux, aigues, parsemées de poils, nerveuses, ameres, longues de deux ou trois pouces, & larges d'une ligne ; il sort de leurs aisselles de menues queues qui soutiennent une tête en épy, où naissent des tas de fleurs blanches, d'une seule piece & comme en tuyau, découpées en quatre parts, avec des étamines un peu longues & un pistile qui se change en une bourse cilin-

drique, resultante de deux portions qui sont appuyées l'une sur l'autre, à la façon d'une boëte, & contenant deux semences applaties, nettes, ayant la forme d'une puce. Cette plante se plaît dans les champs & dans les terres négligées.

Le *psyllium* fournit par l'analyse chymique beaucoup d'huile & de terre, peu d'esprit urineux ; mais une abondance de phlegme acide & de suc mucilagineux ; d'où il paroît que sa qualité adoucissante provient d'un sel armoniac, d'un tartre & d'un mucilage que le feu détruit. Nous usons principalement de semence de lin contre la douleur & l'inflammation dans l'ophtalmie & dans la néphretique ; car on en extrait par le moyen de l'eau rose un mucilage bon aussi pour la brulure.

Nous devons reconnoître les mêmes proprietez dans le lin que dans le *psyllium* ; & il faut l'employer de la même maniere. L'acanthe semable, ou mol de *Virgile*, du pinax de *Gaspar Bauhin*, a des racines épaisses, charnues, répandues çà & là, blanches & garnies d'une chevelure ; les feuilles en sont hautes d'une coudée & davantage, molles, d'un verd obscur, lisses, nettes, sinueuses, & un

peu crépues : la tige monte à la hauteur de deux coudées ; elle est droite, ferme, & ornée d'une longue rangée de belles fleurs d'une seule piece, finissant par derriere en anneau ; & pardevant en une lévre inferieure, convexe, de couleur de chair ou approchante ; mais la lévre superieure manque pour constituer une fleur en gueulle parfaite ; le pistile y devient un fruit en forme de gland, que deux loges partagent, dans chacune desquelles il se rencontre une semence unique, rougeâtre & applatie. Toute la plante est remplie d'un suc glutineux & mucilagineux, qui mitige les douleurs, & ramollit le ventre ; c'est pour cela qu'on en use ordinairement dans les décoctions émollientes & rafraîchissantes, principalement aux maladies de la vessie.

Le coignassier est un arbre trés-vulgaire, & connu de tout le monde : on tire de ses semences avec l'eau rose un mucilage fort adoucissant, qui appaise la douleur dans la colique nephretique, dans la dysenterie, dans l'ophtalmie & dans les brulures : on en confit aussi les fruits avec le sucre & le miel pour fortifier le ventricule & les intestins ; & l'on en prépare même le *diacydoniatum*

nommé la marmelade, & le syrop. Les coings entrent dans le syrop d'absynthe, & dans le syrop de jujubes.

Prenez mucilage de semences de *psyllium* & de coings extrait avec l'eau rose deux dragmes de chaque; faites-en la dissolution dans une pinte de petit lait, & ordonnez de la prendre par verrées dans la néphretique & dans le calcul. Ou

Prenez mucilage de semences de *psyllium* demi-once, du blanc d'œuf longtems battu, & de l'eau de plantain une once de chaque; & préparez-en un collyre avec trois grains de camphre. Ou

Prenez mucilage de semences de lin & de pomme de coignassier une once & demie de chaque, blanc d'œuf battu, & chair de pommes douces cuite sous les cendres une once de chaque; formez-en un cataplasme, pour appliquer sur la region de la vessie.

CHAPITRE III.

Du Figuier, des Raisins passes, des Jujubes, & des Noix de pin.

LE figuier est un arbre des plus familiers dans les regions chaudes; on n'y en rencontre point de plus commun,

ſoit dans les jardins domeſtiques, ſoit à la campagne : ſon tronc eſt étendu au large, & branchu, ſa ſubſtance eſt fongeuſe preſque par tout, blanche & inutile : les feuilles en ſont amples, rudes, d'un verd obſcur, figurées à peu prés comme celles de la vigne qui produit le vin, mais beaucoup plus grandes, & rendant du lait en quantité : dans leurs aiſſelles naiſſent des fruits un à un de forme de poire ou de toupie, dans leſquels la nature a eu l'induſtrie de renfermer les fleurs, comme *Valere Cordus* l'a obſervé le premier : & ces fleurs ſont d'une ſeule piece, menues, creuſées en forme de cuiller, & terminées en un ſtile délicat, blanches ou rougeâtres : elles ſont jointes chacune avec un piſtile ou une ébauche de ſemence : quant aux fruits, ils ſont verdâtres, ou bien ils tirent ſur la couleur violette.

Les figues deſſechées, ſur tout de Marſeille, ſont eſtimées dans les maladies des reins & des poumons, & elles gueriſſent les éroſions ou legeres écorchures de la trachée-artere, en adouciſſant la ſeroſité acre qui dégoutte ſur ces parties. Elles fourniſſent par l'analyſe chymique un eſprit ardent & inflammable ou une eau de vie, outre un

phlegme acide, & une huile épaisse.

Prenez quatre onces de cariques ou figues desséchées; mettez les cuire dans une suffisante quantité d'eau de fontaine; & donnez en la decoction dans les affections des poumons & des reins; on doit ajouter le sassafras à cette décoction, quand on la prescrit pour l'asthme, pour la petite verole, & pour la rougeole. Ou

Prenez figues grasses deux onces; infusez-les & les macerez dans une livre d'eau de vie, exprimez-en la colature, & l'allumez pour la faire bruler jusqu'à consistance de syrop, pour l'ordonner dans la toux, l'enroûment, & l'asthme.

Prenez racines de guimauve & de lys deux onces de chaque, feuilles de mauve, de violettes, & de parietaire une poignée de chaque, semences de fenu grec deux onces & demie, figues grasses six couples, sommitez de mélilot & de camomille une pincée de chaque; mettez cuire tout cela dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, pour en faire un cataplasme à appliquer sur la region de la vessie dans une strangurie & dans une dysurie. Si à la pulpe ou substance de ce cataplasme on ajoutoit deux onces d'onguent de guimauve,

& une once d'huile de vers de terre, on formeroit un cataplasme excellent pour avancer la suppuration. Ou

Prenez deux ou trois figues que vous ferez rostir legerement pour les appliquer sur des hemorroïdes attaquées de violentes douleurs. Dans le Portugal, & principalement dans le Royaume d'Algarve on tire des figues un esprit ardent qui sert d'eau de vie.

Les raisins passés ne sont rien autre chose que des grappes de raisin plongées plusieurs fois dans l'eau bouillante, puis dessechées au soleil. On préfere les raisins de Damas aux autres; mais nous employons d'ordinaire en France ceux qu'on a coutume de préparer dans la Gaule Narbonnoise, desquels on tire un esprit de vin trés-puissant.

Les raisins passes ont la même vertu que les figues.

Prenez une demi livre de raisins passes; jettez-la dans l'eau bouillante, & faites prendre la colature dans la néphretique, dans les maladies de la vessie, & dans celles de la poitrine. Ou,

Prenez demi livre de raisins passes, que vous ferez cuire dans une suffisante quantité de bon vin; ajoutez à la pulpe passée par le sas deux onces d'hysope

pulverisée, & une once de poudre de *diamargaritum* froid, pour en composer un opiat, dont vous donnerez deux dragmes dans l'asthme.

Les passules ou raisins passes, entrent dans la décoction pectorale, dans le syrop de guimauve, dans le looch sain; dans l'électuaire lénitif, dans l'électuaire de *psyllium*, & dans la confection hamec.

Les grandes Jujubes oblongues du pinax de *G. Bauhin*, autrement nommées zyzyphes des boutiques, ou simplement jujubes, sont les fruits d'un certain arbre aussi grand qu'un olivier, ayant une écorce raboteuse & rameuse, avec des branches inégales, & étendues au large, munies d'aiguillons trés-roides : les feuilles y sont alternativement disposées, arondies, terminées en pointe, reluisantes, garnies de trois nerfs, & découpées par des crenelures aiguës; les fleurs se produisent dans les aisselles de ces feuilles trois à trois, ou quatre à quatre, & sont composées de cinq petales, ou petites feuilles qui n'ont qu'à peine la longueur d'une ligne, & sont d'une couleur jaunâtre : le calice y est d'une seule piece qui se distingue en cinq parts, & qui reçoit un fruit ovale, jau-

ne, dont la pulpe ou chair eſt verdâtre & aigrelette, contenant un noyau trés-dur, diviſé en deux loges, où ſont renfermées des amandes oblongues & molles deux en ces deux loges.

On cultive ordinairement cet arbre en Provence, où ſouvent on le fait ſervir de rempart pour les Jardins. Son fruit abonde en une eſpece de mucilage qui adoucit les humeurs en émouſſant leur acrimonie : on l'employe de la même maniere que la figure.

On prépare le ſyrop jujubin pour le même uſage, c'eſt-à-dire, pour adoucir. Les jujubes ſervent dans l'électuaire lénitif, dans le ſyrop réſomptif, & dans le looch ſain.

Le pin ſemable du pinax de *G. Bauhin*, porte un tronc droit, ſcabreux, qui s'entr'ouvre en pluſieurs endroits, rameux, s'étendant en largeur, & pouſſant quantité de feuilles fort prés à prés les unes des autres, toujours vertes, ſortant deux à deux d'un même endroit, ayant une paume & demie de long, & & la figure d'une aiguille roide & trés-aiguë ; les fleurs viennent au haut de l'arbre, répandant une poudre extrêmement menue, ſemblable à de la fleur de ſoufre : les fruits parviennent à la

grosseur du poing, durs, & composez de plusieurs écailles serrées les unes contre les autres, couvrant deux noyaux durs oblongs, remplis d'une amande blanche, huileuse, envelopée d'une membrane mince, de couleur bay ou de chataigne.

Nous usons maintenant d'amandes de pin pour le dessert, soit cruës avec du sucre & de l'eau rose, soit confites au sucre; car elles adoucissent & temperent les humeurs par leur suc huileux & gras; c'est pourquoi l'on s'en sert communement dans les affections des reins, dans l'éthisie, & la phthisie, & dans le reste de ces sortes de maladies qui proviennent d'une acreté de serositez. *Galien* ordonnoit les fruits du pin, cuits avec le marrube & le miel, dans la vieille toux, & dans des maux de poitrine.

CHAPITRE IV.

De l'Orge, du Ris, & des Amandes.

L'Orge est une plante connue de tout le monde : on se sert de la semence dans les décoctions, & dans les prisanes, pour humecter un corps amaigri, pour épaissir les humeurs, & pour tem-

perer l'ardeur du ſang. Mais on l'employe tout entier lorſqu'il eſt queſtion de rafraîchir & de nettoyer : & on le dépouille de ſon écorce, quand il faut refroidir & humecter.

La ſemence d'orge abonde en huile & en farine, qui la rendent propre à brider les humeurs acres, en émouſſant leurs pointes, & embaraſſant leurs parties ; mais on doit bien prendre garde qu'il n'y ait point d'obſtructions conſiderables dans les viſceres ; car s'il y en avoit, on ſeroit obligé d'interdire l'uſage de l'orge, ou de le joindre avec des aperitifs.

Prenez orge crud une poignée, faites-en une legere coction dans ſix livres d'eau de fontaine ; jettez l'eau, & ſubſtituez-en de nouvelle, dont vous laiſſerez conſumer le quart ſur le feu, pour en faire une décoction, dont le malade ſe ſervira pour boiſſon ordinaire, y ajoûtant quelques bâtons de regliſſe. Ou.

Prenez orge mondé ou écorcé quatre onces, cuiſez-les legerement, & aprés avoir jetté la premiere eau, mettez en d'autre dans le coquemar, où vous ferez cuire l'orge juſqu'à ce qu'il creve, paſſez enſuite par le filtre, & à huit onces de la liqueur ajoûtez une

once de ſucre, ou de ſuc de pommes de ſenteur, pour en compoſer un julep.

Le Ris, *oryza* du pinax de *G. Bauhin*, a des racines velues & chevelues, qui ſoutiennent un chalumeau haut de deux ou trois coudées, garni de feuilles ſemblables à celles du roſeau, & portant en ſon ſommet des fleurs à étamines, diſtribuées par rangs dans une eſpece de queuë rameuſe, avec des pointes ou aigrettes de couleur de pourpre : à ces fleurs ſuccedent des ſemences comme alternativement placées, ayant pour envelope une pellicule jaunâtre canelée, qui ſe change en une barbe d'épy. On le cultive dans les marais de l'Eſpagne & de l'Italie, mais il vient bien plus copieuſement en Egypte, & en pluſieurs autres pays de l'Orient, où l'on s'en ſert pour faire du pain, de la boulie, & de la ſoupe.

Nous nous ſervons de la décoction de ris, ainſi que de celle de l'orge ; ſçavoir pour épaiſſir & pour humecter, étant cuit dans les bouillons, ou bien avec du lait de Vache, de la créme d'amandes, ou du jus de chairs.

L'Amandier ſemable du pinax de *G. Bauhin*, provient de racines fortes & beaucoup fendues ; ſon tronc eſt ſca-

breux ou raboteux, d'une ſubſtance dure & rouſsâtre ; ſes feuilles, ainſi que celles du peſcher, ſont étroites & crenelées, finiſſant en pointe : ſes fleurs réſultent de cinq feuilles blanchâtres, ou tant ſoit peu pourprées, ayant un calice d'une ſeule piece fendue en cinq, avec un piſtile qui devient un fruit long de demi pouce, environné d'un cal, comme d'un oreiller ; le noyau en eſt trés-dur, pointu, & plein d'une amande longuette, charnue huileuſe, blanche par dedans, & rouſsâtre par dehors. On cultive l'amandier dans les pays chauds, & ſur tout au tour de Narbonne, où on le ſeme dans des champs trés-découverts, arides & ſablonneux.

Les amandes ſont ou douces, ou ameres, celles-là nouriſſent beaucoup, adouciſſent les humeurs acrimonieuſes, & rétabliſſent les hétiques : elles ſont communement employées dans les émulſions ; mais il en faut uſer en petite quantité, de crainte que par la portion huileuſe dont elles abondent, elles ne ſoient à charge à l'eſtomach.

Prenez amandes douces pelées quatre couples, ſemence de pavot blanc deux dragmes ; pilez cela dans un mortier de marbre, où vous verſerez peu à peu ſix

onces d'une décoction d'orge; puis dans la colature que vous en ferez, dissolvez demi-once de sirop de diacode, pour en préparer une émulsion. On exprime l'huile des amandes douces pour s'en servir contre la douleur nefrétique, l'inflammation de la vessie, la difficulté des accouchemens, les âpretez de la trachée-artere, les tranchées des enfans & des nouvelles accouchées, & les autres inflammations qu'elle appaise aussi heureusement qu'aucun autre remede; mais il faut en faire avaler plusieurs onces, allant jusqu'à six onces, ou une demi livre pour les adultes, avec addition d'une once de syrop capillaire, ou de diacode.

L'huile d'amandes ameres est aussi d'usage dans les douleurs de la colique, dans la surdité, & dans le tintement d'oreilles, en la dispersant dans ces cavitez avec du coton: on en met encore dans les lavemens pour la passion hysterique, pour la colique, & pour la rétention d'urine.

CHAPITRE V.

De la grande Consoude, & des Violettes.

LA grande Consoude ou le *symphitum* du pinax de *G. Bauhin*, a des racines fendues en plusieurs parts, charnues, noires au dehors, blanches au dedans, visqueuses & gluantes ; les tiges en sont hautes d'une coudée & demie, couvertes de poils, raboteuses, & garnies de rameaux, comme d'aîles : ses feuilles sont longues de deux empans, velues, d'un verd obscur, & larges d'une paume ; les fleurs naissent au haut des rameaux & des tiges ; elles sont roulées en maniere de queuë de scorpion, d'une seule piece, blanches ou rougeâtres, en tuyau, longues de quatre lignes, & superficiellement partagées en cinq, avec un calice fendu aussi en cinq parts ; & un pistile qui se change en quatre semences noirâtres, & ressemblantes à la tête d'une vipere.

Cette plante croît dans les prez, & non loin des ruisseaux. Par l'analyse chymique on en extrait beaucoup de phlegme acide & de tartre, une mediocre

quantité d'huile, mais peu d'esprit urineux; c'est pourquoi nous devons rapporter ses vertus à un mucilage semblable à du blanc d'œuf, mêlé avec du tartre, & un peu de sel armoniac; & ainsi il est capable d'émousser l'acrimonie des humeurs.

Le *symphitum* convient extremêment aux fluxions, principalement dans la douleur nefrétique, dans l'érosion des poumons, & dans la phthisie, car il adoucit, & il nettoye.

Prenez racines de grande consoude quatre onces, cuisez-les legerement dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, pour en faire une ptisanne à prendre par verrées dans des urines sanglantes, & dans un crachement de sang. On prépare de ses fleurs ou de sa racine une conserve, & même un syrop, suivant la description de *Fernel.*

Prenez racines de grande consoude demie-once, mastic & sang-dragon pulverisez un scrupule de chaque; pilez ces trois drogues, & en faites un bol que vous donnerez au malade. Ou

Prenez racines de grand *symphitum* & de lys deux onces de chaque, feuilles de parietaire & d'acanthe une poignée de chaque, semence de lin & de fenu-

grec demi-once de chaque, figues grasses quatre couples ; cuisez tout cela dans une livre d'eau de fontaine, & dans la colature dissolvez casse nouvelle, & miel de nenuphar deux onces de chaque, pour en composer un lavement dans la douleur des reins.

La Violette de Mars connue de tout le monde, est douée d'un certain mucilage lent & benin, par lequel elle adoucit & rafraîchit ; vû que dans la distillation qui s'en fait par la chymie, elle fournit quantité d'huile & de phlegme acide, qui se trouvant mêlez ensemble dans une exacte proportion, composent ce suc doux & relâchant, qui se manifeste par l'usage de toutes les parties de la violette : d'ailleurs on en tire encore par la même analyse un sel volatil concret, & un sel fixe, ce qui prouve qu'elle ne manque point de tartre, ni de sel armoniac.

Les feuilles de violettes sont ordinairement employées dans les lavemens, pour amolir & relâcher, elles purgent même agréablement, ainsi que leurs semences. L'on prépare avec les fleurs de violettes un syrop d'une trés belle couleur, qu'on nomme syrop violat, sçavoir en tirant la teinture violette par le

moyen de l'eau tiede, qu'on doit souvent répandre sur de nouvelles fleurs, jusqu'à ce qu'elle en soit excellemment colorée ; car par un feu violent elle prendroit une couleur de pourpre.

Prenez conserve de fleurs de violette trois dragmes ; faites-en la dissolution dans six onces d'eau rose, & ajoûtez-y une once de syrop de limons, pour un julep. Ou

Prenez semences de violette une once, pilez-les dans un mortier de marbre, où vous verserez peu à peu six onces d'eau de lys, avec une once de syrop violat, pour en préparer une émulsion dans la nephrétique, & dans l'ulceration des reins. Ou bien

Prenez syrop violat une once & demie, esprit de soufre jusqu'à une agréable acidité ; eaux de melisse & de pourpié deux onces de chaque ; faites-en un julep. Ou

Prenez racines, feuilles & semences de violettes deux poignées de chaque, jettez-les dans une livre d'eau bouillante, & les y faites bouillir legerement ; vous en prescrirez la colature par verrées. Ou

Prenez racines & feuilles de violettes, feuilles d'acanthe & de parietaire

une poignée de chaque, sommitez de camomille & de melilot une pincée de chaque ; faites-en la décoction dans une livre d'eau de fontaine, où vous dissoudrez une once de terebenthine délayée dans un jaune d'œuf, & ajoûtez y huile d'amandes douces, & huile de nenuphar, deux onces de chaque, pour en composer un lavement à recevoir dans la colique nefrétique, & dans la difficulté d'uriner.

CHAPITRE VI.

Du Lys, du Pourpié, de la Groseille, & de l'Epine-Vinette.

LE Lys vulgaire blanc de *Jean Bauhin*, familier dans tous les Jardins de l'Europe, abonde en un mucilage benin, par la vertu duquel il est d'un merveilleux secours dans toutes les inflammations, & entr'autres lorsqu'il s'agit d'adoucir des humeurs acres : or nous employons communement les fleurs & les racines de cette plante : on prépare avec les fleurs une eau distilée, & une huile par infusion.

Prenez six onces d'eau de lys, une once de syrop de guimauve de *Fernel*, &

& formez-en un julep. Autrement

Prenez cinq onces d'eau de lys, deux onces de suc de limons, & avec une demi dragme d'yeux d'écrevisses de riviere, formez un julep à donner dans une rétention d'urine. Ou

Prenez eau de lys & vin d'alkekenge, trois onces de chaque, & les donnez en breuvage, mêlez ensemble. Ou

Prenez racines de lys & de guimauve quatre onces de chaque, du bouillon blanc, & de la parietaire deux poignées des feuilles de chacune, semences de lin & de fenu-grec (senegré) demi-once de chaque, figues grasses six couples; faites de tous ces ingrediens une décoction, avec suffisante quantité d'eau de fontaine: cette décoction est excellente pour un lavement, y ajoutant de la nouvelle casse & du miel nénuphar deux onces de chaque. Nous employons ce même remede pour une fomentation, & le marc nous sert de cataplasme à appliquer sur la region de la vessie.

Prenez des racines de lys quatre onces, feuilles de mauve, de parietaire & de violettes, une poignée de chaque, sommitez d'aneth & d'absynthe deux pincées de chaque, semences de lin & de fenu-grec une once de chaque; cuisez

cela en suffisante quantité d'eau de fontaine, & à six onces de pulpe passée, ajoutez huiles de lys & de scorpions deux onces de chaque; formez-en un cataplasme pour faire resoudre ou supurer les tumeurs, selon que les humeurs amassées tendent à l'un ou à l'autre.

Le pourpié est une des plantes qui pullulent le plus dans tous les jardins; il provient d'une graine qui tombe tous les ans : il est bon pour temperer l'ardeur de la bile, & pour diminuer la fermentation de la fievre : on le recommande dans les urines sanglantes, à cause que par son suc mucilagineux & huileux imbu d'un certain sel armoniac, il enleve doucement les matieres qui bouchent les visceres, & les embarrassent.

Prenez du suc de pourpié quatre onces; faites-les bouillir legerement dans du bouillon qu'on donnera de quatre heures en quatre heures; car il appaise l'inflammation des reins & de la vessie, & tempere l'émotion du sang. Ou

Prenez suc de pourpié deux onces, & faites-en un julep avec une once de syrop violat. Ou

Prenez sucs de pourpié & de plantain, deux onces de chaque, syrop de

guimauve une once, & composez une potion de ces liqueurs, y mêlant de l'esprit de vitriol, jusqu'à une agréable acidité. Ou

Prenez eaux de pourpié, de laictue, & de nénuphar deux onces de chaque, mucilage de gomme adragant une dragme, syrop de limons une once; faites-en un julep. Ou

Prenez feuilles de saule, de vigne, & de pourpié deux poignées de chaque; cuisez-les dans une livre d'eau de fontaine, & dissolvez dans la colature deux onces de miel de nénuphar, pour en faire un lavement dans l'ischurie, ou l'urine tombe goute à goute.

Le *ribes* vulgaire, acide rouge de *Jean Bauhin*, le groselier a plusieurs grains, ou rouge & non épineux des jardins, autrement le *ribes* ou groselier des boutiques du pinax de *Gaspar Bauhin*, a ses racines fort divisées & fibreuses, d'une qualité astringente; il pousse quantité de rejettons ou de scions, hauts de deux ou trois coudées; ses feuilles sont semblables à celles de la vigne, mais plus petites, molles, sinueuses, d'un verd obscur & lisses; les fleurs sont attachées ensemble par grappes, & composées de cinq feuilles purpurines, for-

mées comme en cœur, & naissant dans les crénelures d'un calice fait en bassin, dont la partie posterieure se change en un grain rouge, rempli d'un suc acide, rond & de deux lignes de diametre; il croît dans les forests des Alpes & des Monts Pyrenées, & on le cultive communément dans les jardins & dans les clos.

Les grains de cette plante moderent à raison de leur suc acide l'ardeur d'une bile trop échauffée, & conviennent aux affections bilieuses; ils épaississent le sang dissout; & pour operer de tels effets, on en prépare un syrop, un rob, & une gelée.

Prenez eau de chicorée & de pourpié, trois onces de chaque, syrop de groseilles une once; faites-en un julep. Ou

Prenez gelée de groseilles une once, dissolvez-la dans de l'eau de fleurs de nénuphar, & dans de l'eau rose deux onces de chaque, pour en composer un rob. Ou

Prenez rob de *ribes* six dragmes, faites-en la dissolution dans une livre d'eau de fontaine, & donnez-la à boire par verrées dans la strangurie ou suppression d'urine, dans l'ardeur des reins,

& dans un vomiſſement de bile, ou dans la diarrhée.

épine-vinette

Le *berberis* des hayes du pinax de *Gaſpar Bauhin*, en François, épine-vinette, pouſſe quantité de menues racines jaunâtres, fibreuſes, & rampantes, les tiges ſont hautes de trois coudées, & garnies d'épines menaçantes : ſes feuilles ſont arondies, liſſes, entourées d'aiguillons molaſſes; les fleurs ſont en roſe, conglobées, venant en grappe, compoſées de feuilles jaunes, avec un piſtile qui ſe change en un fruit cilindrique, mol, long de quatre lignes, rouge, plein d'un ſuc aigre, & contenant une ou deux amandes. L'épine-vinette a les mêmes proprietez que la groſeille, & l'on s'en ſert de la même façon; mais on la preſcrit en moindre doſe, parce qu'elle eſt douée d'un plus fort acide.

CHAPITRE VII.

De l'Ortie, de la Parietaire, de l'Herniaire, & de la Meliſſe de Tragus.

Nous avons trois eſpeces d'ortie familieres, ſçavoir; la grande ortie brulante du pinax de *Gaſpar Bauhin*,

la petite ortie brulante, & la premiere ortie brulante qui porte pilules à semence de lin de *Dioscoride*, du pinax de *Gaspar Bauhin*. Il est inutile d'en faire la description, vû qu'elles sont connues de tout le monde; mais elles ont de rares vertus dans les affections des reins & de la vessie, sur tout quand on pisse le sang. Les especes d'ortie abondent en un suc lent & gluant, qui par l'action du feu se résout en un phlegme acide, & en huile: elles fournissent par l'analyse chymique beaucoup d'un phlegme alcali, & une mediocre quantité de sel volatil; d'où il paroît que les orties sont remplies de soufre & de sel alcali naturel, & que même elles participent d'un sel armoniac, lesquels principes y sont tellement temperez par l'humeur tenace & mucilagineuse qui s'y trouve jointe, que ces plantes sont propres à ouvrir peu à peu en adoucissant, & qu'elles débarrassent heureusement les voyes de l'urine.

Prenez une pincée d'ortie vulgaire, jettez-là dans six onces d'eau bouillante, ou chaude, que vous ferez legerement bouillir avant que de la passer, pour donner la colature au malade, avec tant soit peu de sucre. Ou

Prenez suc d'ortie quatre onces, jet-

tez-les dans un bouillon chaud que vous ferez un peu bouillir, & que vous renouvellerez de quatre en quatre heures, pour le faire prendre en ces intervalles à un malade qui pissera ou qui crachera le sang. Ou

Prenez feuilles d'ortie, de laictue, & de pourpié une poignée de chaque, demi-once des quatre semences froides majeures, quatre couples de jujubes, & une once de réglisse pilée; faites-en une décoction dans une livre d'eau de fontaine; & aprés l'avoir passée, ajoutez-y une dragme de gomme adragant dissoute, du syrop & du suc d'ortie, & du syrop de violettes une once de chaque; composez-en un julep à distribuer en quatre doses.

L'extrait d'ortie contribue au dégagement de la poitrine, étant dissout dans une ptisanne pectorale : l'ortie appliquée par dehors, amollit les tumeurs & les résout. la parietaire

La parietaire des ~~boutiques, & de~~ *Dioscoride* du pinax de *Gaspar Bauhin*, fournit par l'analyse chymique, outre quantité de liqueurs acides & alcalines, beaucoup d'huile, de sel fixe & de terre, c'est pourquoi il est probable que la parietaire abonde en tartre ou en sel essen-

tiel, qui approche de la crême de tartre, & qu'elle n'est pas entierement privée de nitre, vû que son sel essentiel s'enflamme quelque peu au feu, ainsi l'illustre *Boyle* a eu raison de juger que la parietaire poussoit par les urines en vertu d'un sel nitreux sulphuré.

Prenez suc de parietaire quatre onces, faites-les bouillir dans un bouillon qu'on donnera de quatre heures en quatre heures. Ou

Prenez suc de parietaire trois onces, suc de limons & syrop violat une once de chaque, eau d'orge deux onces; faites-en un julep à réïterer deux ou trois fois le même jour. Ou

Prenez eau de parietaire cinq onces, noyaux & amandes de cerises pilées ensemble deux onces; infusez-les durant la nuit, & dans la colature dissolvez une once de syrop de nénuphar, pour en faire un julep à presenter dans le bain. Ou bien

Prenez feuilles de parietaire & de herniaire deux poignées de chaque; cuisez-les dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, y ajoutant sur la fin demi-once de racines de guimauve, & deux onces de miel de Narbonne, pour en composer une potion. Ou

Prenez une quantité raisonnable de feuilles & de tiges de parietaire, faites-les cuire dans ce qu'il faudra d'huile d'amandes ameres & d'huile de scorpions mêlées ensemble en parties égales ; & quand la plante aura été legerement cuite, vous en formerez un cataplasme à imposer tout chaud sur la region de la vessie. Ou bien.

Prenez parietaire quatre poignées, feuilles de mauve, de laictue & de chicorée sauvage une poignée de chaque ; & en faites une décoction dans une suffisante quantité d'eau, dans une livre de laquelle vous dissoudrez deux onces de casse, & autant de miel mercurial, pour en faire un clystere à donner dans une heure commode.

On prépare avec le suc de parietaire un syrop qui soulage les calculeux & les hydropiques, étant pris à la quantité d'une ou de deux onces soir & matin.

L'herniaire tant lisse que velue de *Jean Bauhin* pousse une racine assez déliée, blanche, fibreuse, soutenant un grand nombre de tiges répandues en rond par terre, rameuses, étendant au large leurs branches, le long desquelles naissent des feuilles figurées comme celles de la renouée ou du polygone vul-

gaire, mais beaucoup plus petites, tantôt velues, & tantôt sans poils, d'un verd délayé, & d'une saveur un peu acre : les fleurs en sont menues, à étamines, ayant un calice d'une seule piece, où se perfectionnent une ou deux semences trés-menues. Cette plante croît dans les champs aprés la moisson.

L'herniaire rend par l'analyse chymique une grande quantité d'huile & de terre, mais aucun sel volatil concret, & tant soit peu d'esprit urineux ; presque tout son phlegme est acide : ainsi le sel de l'herniaire ne sera rien autre chose qu'une créme de tartre, avec abondance de soufre.

Camerarius vante l'eau distilée de la herniaire pour le calcul ; mais il faut plutôt dire pour le gravier. *Clusius* rapporte que les graveleux se trouvent bien de la décoction de cette herbe. *Holier* ordonne le suc de l'herniaire dans le vin blanc : d'autres en préparent un vin en infusant toute la plante dans du vin doux bouillant. *M. Barbeyrac* heureux Praticien à Montpellier avoit coutume de prescrire la ptisanne suivante contre les maladies de la vessie.

Prenez deux poignées de feuilles de herniaire, avec tout le reste de la plante;

cuisez-les mediocrement dans deux livres d'eau de fontaine, & ajoutez à la colature une dragme de fleurs d'oranges; le malade doit prendre de cette potion par verrées. On dit que l'herniaire appliquée par dehors est astringente, & qu'elle rétablit les hernies, d'où elle a tiré son nom.

Melisse

La Melisse de *Tragus*, melisse basse à larges feuilles & à grande fleur purpurine des *Elemens de Botanique* est louée comme un secret incomparable dans les maux des reins & de la vessie, par ceux qui pensent, ou plutôt qui révent qu'il y a des herbes capables de dissoudre les pierres dans le corps humain; lorsqu'il y a une retention d'urine, qui n'est point causée par la presence d'un calcul, & lorsque les parties destinées à la filtration de l'urine & à son écoulement sont enflammées, l'usage de cette melisse est un excellent remede; ce qu'il faut bien distinguer.

Cette plante a ses racines fibreuses, un peu acres, ameres; les tiges en sont hautes d'un pied, quadrangulaires, genouillées, velues: les feuilles ressemblent à celles de la melisse vulgaire, si ce n'est qu'elles sont plus amples, ayant plus de deux pouces de largeur; elles

ſont placées deux à deux à l'oppoſite l'une de l'autre, crénelées, d'un verd gay, odorantes ; il ſort de coſté & d'autre de leurs aiſſelles des fleurs qui n'achevent pas tout le tour ; ces fleurs ont plus d'un pouce de grandeur, étant formées en tuyau par derriere, & s'ouvrant par devant, où elles ont une lévre ſuperieure arondie fendue en deux, élevée en enhaut, blanche, étendue de plus d'une ligne, & parſemée de poils mous ; mais la lévre inferieure eſt beaucoup plus large & fendue en trois parts, dont la moyenne eſt plus grande que les deux autres qui ſont à côté d'elle ; cette partie du milieu a une couleur de pourpre, avec des bords blancs, comme friſez : le calice en eſt grand, creux, verd, anguleux, & diviſé en cinq parties aiguës ; il ſe change en une gouſſe longue de demi pouce, où ſe perfectionnent quatre ſemences épaiſſes de deux lignes, brunes, formant une angle du côté qu'elles s'entretouchent, & une convexité de l'autre.

Prenez meliſſe de *Tragus* & herniaire deux livres de chaque, ſaupoudrezles d'un peu de ſel, & les arroſez legerement d'eau commune, aprés les avoir laiſſees en digeſtion durant trois jours

en cet état ; distilez-les au bain marie ; puis vous cohoberez avec de nouvelles plantes l'eau que vous aurez tirée par la distilation, ce que vous repeterez par trois fois ; & vous garderez ensuite cette eau pour l'usage.

Prenez de cette eau & du vin blanc quatre onces de chaque ; donnez-les à boire trois fois le jour, laissant entre les prises un intervale de quatre heures, durant lequel on usera du liniment qui suit.

Prenez une pincée de cloportes, dix mouches cantharides, un scrupule de semence d'ammi, & infusez cela trois jours durant au soleil dans une livre d'huile d'olives ; ou bien faites-en une legere coction, & en frottez l'abdomen. Le clystere suivant est estimé dans la même maladie.

Prenez feuilles de mauve, de melisse de *Tragus*, de herniaire, autant qu'il faut de chaque ; faites-en une décoction dans de l'eau de fontaine, où vous mettrez cuire deux dragmes de bois néphretique, pour composer un clystere à donner dans une heure commode.

CHAPITRE VIII.

De la Regliſſe, de la pareïra brava, de l'Alkekenge, de la Chauſſe-Trape, & des Semences froides.

LA Regliſſe gouſſeuſe, ou d'Allemagne du pinax de *Gaſpar Bauhin*, la regliſſe des boutiques a des racines jaunâtres, groſſes comme le petit doigt, & quelquefois davantage, rampant ſans regle çà & là, & contenant un ſuc mielleux, ou plutôt ſucré ; les tiges montent à la hauteur de deux ou trois coudées ; elles ſont rameuſes, garnies de feuilles conjuguées ou rangées deux à deux de part & d'autre, d'un côté arondies, d'une verdure lavée, & comme colleuſes ; les fleurs ſont en papillottes bleuâtres, avec un piſtile qui ſe change en une gouſſe rouſsâtre, longue de demi pouſſe, s'ouvrant à deux battans, mais n'ayant qu'une capſule pleine de ſemences menues, comprimées, & à peu prés de figure de rein : elle vient d'elle-même dans l'Italie, dans le Languedoc, dans l'Eſpagne & dans l'Orient.

Cette racine ſe réſout preſque toute

en un phlegme acide, en huile, & en terre par l'analyse chymique ; d'où il paroît qu'elle abonde en tartre & en soufre ; mais ce suc mielleux ou sucré un peu gluant, que le feu détruit, prouve manifestement que le sel essentiel ou naturel de la réglisse, approche beaucoup du soufre vulgaire, qui s'en va aussi par le feu tout en huile & en acide, fournissant une grande quantité de sel fixe ; car pour les sels essentiels, leur acidité, ou leur douceur dépend de la plus ou moins grande quantité d'huile, mêlée avec les sels. Les humeurs acres & salées sont temperées par la reglisse, le sang en est épaissi, elle remedie aux affections des reins & de la vessie, & soulage dans les maux de poitrine ; delà vient qu'on l'employe dans presque toutes les prisannes ; mais nulle potion ne convient mieux aux calculeux que celle qui se prépare avec les racines pilées & macerées dans de l'eau froide, pourvû qu'on la boive tiede. On prépare diversement pour les mêmes usages le suc extrait de ses racines, en lui donnant de la consistance sous une couleur blanche, ou sous une couleur noire.

La substance blanche se fait ainsi :
Prenez racines de reglisse & iris de

Florence ſix dragmes de chaque, amydon deux onces, ſucre une once, muſc & ambre trois grains de chaque, & avec du mucilage de gomme adragant diſſoute dans l'eau roſe ; faites dans un mortier de marbre une pâte un peu ferme, dont vous formerez des tablettes ou de petits bâtons que vous ferez ſecher à l'ombre.

Quant à l'épaiſſiſſement du ſuc de la regliſſe ſous une couleur noire, on le produit de la ſorte.

Prenez extrait de regliſſe & ſucre deux livres de chaque, gomme arabique diſſoute une once, mucilage de gomme adragant une once & demie; faites le mêlange, & en compoſez des bâtons ou des rotules; mais on préfere en France à toutes les autres préparations le ſuc de regliſſe compoſé ſuivant la méthode des Apoticaires de Blois, laquelle eſt telle.

Prenez ſix livres de gomme arabique, broyée groſſierement, trois livres de caſtonade, deux livres de regliſſe ſeche & contuſe; infuſez ces drogues durant vingt-quatre heures dans trente livres d'eau de fontaine; diviſez la colature en trois parties, dans deux deſquelles diſſolvez la gomme arabique à feu lent, &

passez la matiere par le tamis, puis la cuisez avec l'autre partie, ajoutant de la castonade sur la fin pour donner une consistance d'emplâtre.

La *Pareira brava*, ou vigne sauvage d'Amerique, est la racine de je ne sçai quelle plante grimpante, qui se trouve dans le Bresil. Cette racine est assez longue, épaisse de deux pouces, brune, de la saveur de la reglisse, adoucissant particulierement les humeurs acres, & servant par consequent aux maladies des reins & de la vessie : on la prescrit depuis un scrupule jusqu'à une dragme sous la forme d'un bol, & jusqu'à deux dragmes en infusion. On l'ordonne aussi dans les hydropisies de la poitrine & du bas ventre, afin de pousser par les urines, & d'appaiser l'inflammation de ces parties destinées à de tels excremens liquides.

La Chausse-Trape, ou *calcitrapa* des boutiques, ou le chardon étoilé à feuilles de pavot *rheas* du pinax de *G. Bauhin*, a des racines blanches, longues, molles, épaisses d'un doigt, soutenant des tiges d'une coudée & demie, anguleuses & rameuses, où naissent des feuilles velues découpées en de profondes lanieres, à la façon des feuilles du pavot erratique ou

rheas; les fleurs sont composées de beaucoup de fleurons purpurins, avec un calice écailleux & garni de longs aiguillons; les semences ont une aigrette.

L'analyse chymique montre que son sel approche de l'armoniac, & que le tartre domine dans cette plante, joint à un soufre abondant; c'est pourquoi la chausse-trape passe communément pour diuretique, vulneraire & fébrifuge: elle est fort propre aux maladies des reins & de la vessie, pourvû qu'il n'y ait point de calcul un peu gros; elle pousse doucement le sable au dehors, & détruit par-là ces especes de germes de la pierre; mais il en faut user prudemment, de crainte de faire pisser le sang: on se sert beaucoup en Languedoc de l'écorce des racines dessechée.

Prenez écorce de racines de chausse-trape une dragme; infusez-la durant la nuit dans cinq onces de vin blanc, pour faire prendre cette infusion le lendemain, & prescrire la potion suivante le jour d'aprés.

Prenez feuilles de parietaire une pincée, sassafras & semence d'anis une dragme de chaque, canelle demi dragme; faites bouillir legerement ces choses dans huit onces d'eau de fontaine; infusez-les

durant la nuit, & les approchez encore du feu de grand matin ; puis dissolvez dans l'Infusion deux onces de sucre candi, & aprés avoir exprimé le marc, donnez au malade la potion à boire le plus chaudement qu'il pourra.

Prenez feuilles de chausse-trape une poignée, cuisez-les dans un bouillon à la viande, lequel étant passé, vous y ajouterez une dragme de sel vegetal. Le suc exprimé des feuilles & des racines de chausse-trape se prend à la quantité de trois onces dans un bouillon, aprés qu'on l'y a fait legerement bouillir.

Prenez semence de chausse-trape une dragme ; infusez-la dans six onces de vin blanc, & faites prendre la colature au malade. Ou

Prenez semences de chausse-trape, de *lithospermum*, & d'ortie une dragme de chaque, que vous pilerez dans un mortier de marbre, versant peu à peu sur ce mélange six onces d'eau de lys, & une once de syrop de capillaire, pour composer une émulsion.

L'Alkekenge des boutiques des *Elemens de Botanique*, ou le *solanum* à vessie du pinax de *G. Bauhin*, a ses racines genouillées qui rampent dans les vignes, en répandant de menues fibres ; il pousse

des tiges d'une coudée, rougeâtres & rameuses, aux nœuds desquelles sortent des feuilles assez semblables aux feuilles du *solanum* des jardins, mais plus amples; les fleurs en sont d'une seule feuille formée en bassin, avec un calice profond qui se dilate en une vessie rougeâtre, où se cache un fruit mol semblable à une cerise, contenant des semences plates, & plein d'un suc un peu acide d'abord, puis amer: les feuilles en sont pareillement ameres & acres. On employe les fruits d'alkekenge dans les maladies des reins & de la vessie: ils ramollissent & assouplissent les parties fibreuses des organes, à raison d'un acide adoucissant & huileux; car outre qu'ils communiquent une vive couleur de pourpre au papier bleu, la chymie les résout en un phlegme acide & en une huile, du mélange desquels resulte souvent une saveur amere.

Arnaud de Villeneuve, *Césalpin*, *Brassavola*, & d'autres louent le fruit d'alkekenge dans la suppression d'urine, parce qu'il adoucit & qu'il ouvre legerement.

On prépare au tems des vendanges un vin avec les fruits d'alkekenge, en les infusant dans le moust fermentant:

on en prépare encore un autre vin sur le champ, en pilant six ou sept bayes d'alkekenge dans du vin blanc, & passant ce vin, on en fait prendre la colature.

On compose un extrait de ces mêmes bayes, lequel on ordonne à la quantité de deux dragmes dans la douleur néphrétique, y ajoutant un grain de *laudanum* opié.

Les trochisques d'alkekenge sont d'une grande efficace, principalement lorsqu'on les prend dans le bain; aux bayes d'alkekenge on ajoute la gomme adragant, la gomme arabique, & les autres drogues épaississantes & adoucissantes.

Prenez trochisques d'alkekenge une dragme, yeux d'écrevices de riviere un scrupule, poudre de cloportes six grains; & formez-en un bol, avec une suffisante quantité de confitures d'écorce de citron.

Les bayes d'alkekenge sont employées dans le syrop de chicorée composé, & dans le syrop anti-néphrétique de M. *Daquin*.

Les quatre semences froides sont ou majeures, ou mineures; les majeures sont les semences de concombre, de citrouil-

le, de melon, & de courge, ou cucurbite. Quant aux mineures, ce sont les semences d'endive, de pourpié, de chicorée & de laictue. Ces deux sortes de semences abondent en soufre & en acide; c'est pourquoi elles épaississent & rafraîchissent les humeurs : elles conviennent dans l'ardeur de l'estomach & des intestins, aussi bien que dans les maladies de la vessie & des reins. Les semences froides majeures sont communément employées dans les émulsions, comme on le voit par plusieurs formules d'émulsions, que nous avons déja rapportées. On prépare avec ces mêmes semences la fameuse eau de poulet des Medecins de Paris : la voici.

Eau de poulet

Prenez un poulet que vous écorcherez; ôtez en les intestins & les entrailles, puis lui ayant retranché les pieds, le bout des ailes, & le col, fourrez dans son abdomen une once des quatre semences froides majeures ; cuisez le ainsi accommodé dans quatre livres d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux & demi ou trois; & faites-en prendre au malade la colature par verrées, dans la nephrétique, & dans une inflammation des viscceres. Ou

Prenez feuilles de laituë, de pourpié,

& sommitez de mauve, une poignée de chaque, des quatre semences froides majeures une once, des fleurs de violettes, de roses, & de *nymphea*, une pincée de chaque, sel prunel demi dragme; cuisez ces drogues dans une livre d'eau de fontaine, & formez-en un julep, que vous partagerez en quatre doses, à chacune desquelles vous ajoûterez demi-once de syrop de limons. Ou

Prenez des quatre semences froides majeures demi once, semences de pimprenelle & de bardanne, une dragme de chaque, poudre diadragant froid deux scrupules; & faites-en des tablettes avec suffisante quantité de sucre dissout en eau d'alkekenge; leur dose est d'une dragme.

CHAPITRE IX.

De la Féve, du Poischiche, de la Rose de chien, du suc de Limons, & des Grenades.

LA Féve à fleurs blanches, remarquable par des taches noires, du pinax de *G. Bauhin*, est connue de tout le monde: elle est composée de beaucoup de tartre & de soufre; de là vient qu'on

employe heureusement dans la medecine pour des suppressions d'urine, tant le sel extrait des souches des féves, que l'eau distilée des feuilles & des fleurs de la même plante : on tire par l'incineration ou la réduction des tiges en cendres, dont on fait ensuite une lessive, un sel qui se cachoit dans la plante sous la forme d'un tartre ; & ce sel est propre à chasser le sable des reins & de la vessie. L'on renferme les cendres des tuyaux & des sommets des féves dans un sachet de toile, & l'on verse du vin par dessus pour le faire passer au travers de ces cendres ; & deux ou trois onces de ce vin ainsi filtré, doivent être prises deux fois le jour, sçavoir le matin & le soir dans une obstruction des conduits de l'urine. L'eau distilée des fleurs & des gousses fraîches de la féve, est recommandable par *Fallope*, l'accompagnant du syrop de reglisse ou de pavot, dans l'ardeur d'urine.

Le Poischiche semable du pinax de *G. Bauhin*, a une racine menue, blanchâtre, tirant un peu sur le roux, fibreuse, & chevelue ; il pousse une tige droite, étendue au large, velue, les feuilles en sont conjuguées, dont il y en a une impaire qui ferme la double rangée ; elles sont

ſont arondies, denrelées, couvertes de poils; les fleurs ſont en papillotte, appuyées ſur les pedicules des feuilles; leur couleur eſt purpurine, & elles ont un étandart pointu, panaché de lignes obſcures; le calice en eſt velu, & le piſtile ſe change en un fruit gonflé en maniere de veſſie, long d'un pouce ou à peu prés, & ſe changeant en un ſtilet menu, qui contient une ou deux ſemences blanchâtres ou rougeâtres, repreſentanr la tête d'un belier.

On ſeme cette plante en Eſpagne, en Italie, & en France, dans des terres labourées; & on l'eſtime pour la ſuppreſſion d'urine. *Dioſcoride*, *Galien*, &c. mettoient la ſemence du pois chiche au rang des lithontriptiques les plus puiſſans; de là vient que les Empiriques s'imaginent qu'elle briſe le calcul; mais ils ſe trompent extrêmement en cela, vû que l'experience journaliere m'a fait connoître que la décoction des pois-chiches cauſe des douleurs atroces, lorſqu'il y a veritablement un calcul; car elle nettoye & pouſſe par les urines, & eſt enfin cauſe que la pierre, dépouillée de cette mucoſité, qui a coutume de la couvrir, s'applique plus rudement

contre la vessie : il en faudra donc user avec précaution.

Prenez reglisse & racines de guimauve une once de chaque, feuilles de pimprenelle deux poignées, semences de pois chiches deux onces ; faites-en la coction dans une livre d'eau de tiges de féves, pour un apozême à diviser en quatre doses, à chacune desquelles vous ajoûterez demi-once de syrop de guimauve de *Fernel*.

La Rose de chien ou la Rose sauvage, a pour fruit le *cynorrhodon* des boutiques qui se perfectionne, & se trouve mûr en Automne : l'écorce de ce fruit est à raison de son agréable acidité, & d'un suc acide joint à un soufre, d'un secours considerable dans les ardeurs des reins & de la vessie, non dépendantes de quelque grosse pierre : on en prépare une conserve de bonne saveur, & délicieuse à la bouche, trés-propre pour appaiser une inflammation dans les parties destinées à l'urine.

Le fruit des Limons, que l'on confond à Paris avec le citron, résulte de deux parties de differente nature, sçavoir de l'écorce & du suc : l'écorce est remplie d'une huile essentielle acre, amere &

aromatique, fortifiante & cordiale, composée de parties trés-subtiles, elle brûle à la flame, & se trouve contenue dans de petites vessies transparentes. Mais le suc des limons est d'une acidité manifeste, communiquant une belle couleur pourprée à la conserve de violettes, & au papier bleu; il est pareillement renfermé dans des cellules particulieres. L'huile essentielle des limons, vulgairement nommée huile de *neroli*, augmente le mouvement du sang, & r'anime la sensibilité des organes, au lieu que le suc de ce même fruit rafraîchit, éteint puissamment la soif, arrête l'impetuosité des humeurs, & remedie aux inflammations; il n'est pas purgatif par lui-même; mais en appaisant l'émotion des humeurs, il rend les purgatifs plus efficaces & plus sûrs dans leur operation.

Prenez suc de limons quatre onces, syrop violat une once; composez-en un breuvage pour un nephrétique dans le bain; car il ne dissout pas la pierre, comme le peuple le pense, mais il modere la grande inflammation des parties. Le syrop de limons convient aux mêmes maladies.

L'eau de limons a souvent un meil-

leur effet que le suc, vû qu'elle rafraîchit moins, & elle n'est pas des moindres alexipharmaques. Pour la faire, on distile au bain-marie des limons pilez tout entiers, parce que de cette maniere la partie acide est imbue de l'huile essentielle, & acquiert une vertu cordiale; on la doit appeller l'eau du limon entier, & non l'eau de citron, puisque les citrons manquent en ces pays-ci.

Nous devons dire la même chose du fruit de Grenades, ou des pommes puniques acides, que des limons; on en prépare un syrop dont on se sert heureusement dans les maladies de la vessie & des reins: mais la grenade qui a un suc doux rafraîchit beaucoup moins, parce que les principes y sont émoussez par le soufre qui bride les sels.

CHAPITRE X.

Du Lithospermum, des Oignons, des Amandes diurétiques, & du Tartre.

ON employe dans les boutiques deux especes de *Lithospermum*, sous le nom de *milium Solis*, mil du Soleil, sçavoir le *lithospermum* grand & droit du

pinax de *G. Bauhin*, & le petit *lithoſpermum* rampant, à large feuille du même Auteur.

Le grand *lithoſpermum* droit, eſt appuyé ſur une racine épaiſſe d'un pouce, ligneuſe & fibreuſe, qui produit pluſieurs tiges droites, élevées, rudes, rameuſes, garnies de feuilles alternativement rangées, longues de deux ou trois pouces, aiguës, & âpres au toucher ; les fleurs en ſont d'une ſeule piece, blanches, formées en baſſin, avec un piſtile qui ſe change en quatre ſemences arondies, nettes, blanchâtres, & ſemblables à des perles ou marguerites.

Le petit *lithoſpermum* differe du précedent par ſes racines rempantes, ſes tiges couchées, ſes feuilles plus étroites, & ſes fleurs de couleur bleue.

Les ſemences du *lithoſpermum* (ou ſemence de pierre) ſont comptées entre les plus forts diuretiques, & peuvent être employées avec ſureté, lorſqu'il n'y a point de calcul pour boucher les conduits ; car elles chaſſent le ſable, & nettoyent les voyes de l'urine, en diſſolvant les mucoſitez qui les obſtruent fréquemment. Elles fourniſſent par l'analyſe chymique un ſel volatil concret, outre une huile, de la terre, & beau-

coup de phlegme alkali ; c'est pourquoi elles sont non seulement doüées d'un sel armoniac, mais encore d'un sel alkali naturel.

Prenez deux dragmes de semences de *lithospermum*, pilez-les, & les infusez dans six onces de vin blanc, pour en faire prendre la colature. Ou

Prenez semences de *milium solis* une dragme & demie, semences de bardane deux dragmes ; pilez & cuisez dans un bouillon de collet de mouton. Ou

Prenez semences de *lithospermum* deux dragmes, semences de pavot blanc demi-once, pilez dans un mortier de marbre, où vous verserez peu à peu cinq onces d'eau de parietaire, & six dragmes de syrop de nenuphar, pour une émulsion. Ou bien

Prenez semences de *lithospermum* une dragme & demie, succin pulverisé douze grains, *laudanum* opié un grain ; & mêlez tout cela avec une suffisante quantité de conserve de roses, pour le donner en une prise.

Les semences de *lithospermum* sont employées dans la benedicte laxative, dans la décoction hepatique aperitive, & dans le syrop antinephrétique de M. *Daquin*.

L'Oignon vulgaire à fleurs & à tuniques purpurines du pinax de *G. Bauhin*, & l'Oignon vulgaire à fleurs & à tuniques blanches du même, sont assez connus. Les Empiriques les ordonnent dans le calcul, où non seulement ils en font boire le suc, mais ils l'injectent encore dans la vessie : le calcul néanmoins ne peut être dissout par aucun suc, quand il est arrêté dans les voyes urinaires.

Les oignons donnent par la chymie un phlegme acide, & un sel volatil concret, & une mediocre quantité d'huile, avec assez de sel fixe & de terre ; ce qui montre qu'ils abondent en tartre & en sel armoniac, accompagné de soufre. Ceux qui sont couverts d'envelopes rouges, passent pour avoir plus de vertu que ceux dont les tuniques sont blanches.

Prenez suc d'oignons quatre onces, cuisez-les dans un bouillon, ce que vous reïtererez quatre fois par jour, c'est-à-dire, autant de fois que vous le donnerez à boire, laissant entre les prises un espace de quatre heures de tems dans la douleur nephrétique. Ou

Prenez sucs d'oignons & de fenouil trois onces de chaque, esprit de sel doux

trois gouttes ; faites-en une potion. Ou

Prenez semence d'oignons deux dragmes, infusez-les dans une livre d'oxymel, pour cette même douleur de reins ; le malade usera de ce remede à sa discretion. Ou

Prenez trois ou quatre oignons que vous ferez cuire au four ou sous les cendres chaudes, pour les donner à manger au malade. Ou

Prenez quatre oignons, feuilles de parietaire & de mauve deux poignées de chaque ; cuisez-les dans une quantité suffisante d'eau de fontaine, & passez la pulpe par le ramis, puis en formez un cataplasme applicable sur la region de la vessie dans la suppression d'urine. Ou

Prenez douze oignons, & les cuisez dans le vin & l'huile mêlez en parties égales, pour les y malaxer, & les diviser en trois portions, dont l'une sera mise sur la region des lombes, & les deux autres au droit des îles. Ou bien

Prenez quatre livres d'oignons pilez, deux livres de sucre blanc, une livre & demie de vin blanc ; distilez au bain marie, & prescrivez jusqu'à la quantité de deux onces de cette eau distilée.

Le tartre n'est rien autre chose que le sel essentiel de la vigne qui porte le vin :

car le ſuc des raiſins exprimé & gardé dans les tonneaux, dépoſe, outre la lie un certain ſel naturel ou rouge ou blanc, qui s'attache aux côtez du vaiſſeau, & qu'on nomme tartre ou gravelle : ce tartre n'eſt qu'un composé d'acide & de terre, où beaucoup de ſoufre eſt enveloppé ; de-là vient qu'il eſt difficile à diſſoudre ſans le ſecours du feu, & que ſa ſolution doit être paſſée toute chaude pour la laiſſer s'épaiſſir enſuite, & ſe congeler en des criſtaux purs, qui font ce qu'on appelle créme de tartre.

On tire du tartre par l'analyſe chymique un eſprit ardent & acide, une huile fétide, un ſel fixe, & une terre : mais il faut obſerver que le tartre dans ſon état naturel, ou avant qu'il ait été ſoumis à l'action du feu, abonde en ſel acide & en ſoufre, & cet acide n'eſt nullement pur, ſe trouvant mêlé avec beaucoup de parties terreuſes ; & ſe changeant en un ſel fixe par la violence du feu, ainſi que nous avons dit pluſieurs fois.

La ſolution de tartre rougit le papier bleu, & blanchit l'eau de chaux : l'eſprit de tartre ſe coagule avec l'huile de tartre, c'eſt-à-dire avec le ſel de tartre diſſout ; il a le même effet avec l'eſprit

urineux de ſel armoniac. Au reſte, le ſel de tartre tient la premiere place entre les ſels fixes ou les ſels lixiviels.

Quant à l'uſage qu'on en fait en Medecine, le tartre naturel, ou plutôt la créme de tartre débarraſſe & facilite les voyes de l'urine en vertu de ſon acide & de ſon ſoufre.

Prenez créme de tartre deux dragmes, jettez-les dans un bouillon tout chaud, que vous ferez avaler aprés que ce tartre y aura été diſſout, de crainte qu'il ne ſe refige, ou ſe rendurciſſe. Ou

Prenez créme de tartre demi-once, cuiſez-la dans une pinte d'eau de fontaine, & faites prendre la colature le matin; car cette eau ſera aigrelette, quoique la plus grande partie de la créme ſe ſoit convertie en cryſtaux.

On prépare avec la créme de tartre un excellent diutétique, en la joignant avec le ſel de tartre; car il réſulte de ce mêlange un nouveau ſel qu'on a coutume de nommer vegetal, & qui ſe preſcrit depuis une dragme pour la moindre doſe, juſqu'à deux ou trois pour l'ordinaire.

Nous avons peu de choſes à dire des amandes & des noyaux diurétiques: car l'on eſt dans la penſée que les noyaux &

les amandes des pêches, des cerises; des néfles, & même les coquilles des noix, & cette séparation de la substance interieure, ou le zest, font de bons remedes dans la difficulté d'urine.

Prenez amandes de cerises, de pêches, de néfles deux dragmes de chaque, antimoine crud suspendu dans un nouet une dragme; faites-en une infusion tiede dans quatre pintes d'eau de fontaine durant trois jours, au bout desquels vous ferez bouillir la liqueur jusqu'à la consomption de la troisiéme partie; le malade en prendra la colature aprés cette coction. Ou

Prenez amandes & noyaux de cerises une dragme & demie, pilez & infusez dans six onces de vin blanc; puis faites avaler l'infusion à votre malade. Ou

Prenez douze noix concassées, & les infusez tiedement dans cinq livres d'eau de fontaine, cuisez-les jusqu'à la consomption de la moitié, & composez-en une ptisanne, dans chaque livre de laquelle vous mettrez une demi dragme de créme de tartre. Ou

Prenez amandes de pêches, de cerises & d'abricots autant qu'il vous plaira de chaque; infusez-les dans une suffisante quantité de vin blanc, & les di-

ſtilez au bain marie, pour en retirer un eſprit que vous ordonnerez au poids de demi dragme à votre malade. Ou

Prenez amandes de néfles pulveriſées, une dragme, poudre diadragant froid demi dragme, poudre de régliſſe deux dragmes; faites le mêlange avec ſuffiſante quantité de conſerve de racines de grande conſoude pour en former un bol.

Les amandes de néfles & de pêches ſont employées dans le ſyrop anti-néphrétique de *M. Daquin*.

CHAPITRE XI.

Du Bois Néphrétique.

LE Bois néphrétique de *Parkinſon*, ou plutôt l'Arbre Americain, dont le tronc eſt appellé Bois néphrétique, eſt ſemblable au poirier par ſa ſubſtance & par ſa grandeur; les feuilles ſont attachées aux rameaux dans un ordre alternatif, figurées comme celles des pois chiches, mais plus épaiſſes & ſans découpures, longues de demi pouce & larges de quatre lignes, d'un verd brun, & parſemées de poils-folets, elles reluiſent par deſſous d'une eſpece de laine argentée, y ayant un nerf aſſez gros qui les

parcourt par le milieu ; les fleurs tiennent au haut des petites branches : ne les ayant vû que seches, je n'en ai pû faire la description ; les calices sont d'une seule piece, fendue en cinq parts ; ils representent un panier, & sont couverts d'un cotton ou duvet roux. J'ai décrit cette plante sur un rameau qu'un Chirurgien François retournant de la Nouvelle Espagne, où croît le bois néphrétique, me donna à Cadix.

Ce bois est pesant & solide, ou plein ; sa couleur est d'un jaune pâle, & sa saveur un peu acre & amere ; l'écorce en est noirâtre, & la moëlle brune ; il teint de bleu dans l'espace d'environ demi heure l'eau où l'on l'a mis macerer en petits morceaux : cette couleur dépend aussi de la situation de la bouteille de verre qui contient l'eau ; car suivant la differente maniere dont on expose ce vaisseau au soleil pour regarder la liqueur, on la voit tantôt bleue, & tantôt jaune.

L'usage du bois néphretique est excellent, dit *Monard*, contre les vices des reins, les difficultez d'urine, & les autres incommoditez qui sont causées par la dépravation de cet excrement ou de ses filtres, vû qu'il est poussé au dehors

avec plus de facilité par l'adouciſſement que cette eau y répand, & que quelquefois le bois néphretique lâche le ventre, principalement quand on le prend infuſé dans le vin : on le fait macerer dans la meilleure & la plus claire eau qui ſe trouve : aprés qu'il y a reſté quelque tems, on verſe l'eau dans un vaiſſeau à part, & on répand de nouvelle eau ſur le même bois, ce que l'on repete juſqu'à ce qu'il ne communique plus aucune teinture à l'eau. On preſcrit de cette eau ainſi teinte, depuis une once juſqu'à quatre.

Prenez raclure de bois néphretique quatre onces, eau de *gramen* ou de chiendent une livre & demie, ſel végetal une dragme ; infuſez durant la nuit, & donnez la colature.

Prenez raclure de bois néphretique deux onces, ſantal citrin une once ; cuiſez dans un bouillon de collet de mouton, & en faites deux doſes.

CHAPITRE XII.

De la Térebenthine.

On vend dans les boutiques quatre eſpeces de terebenthine, ſçavoir,

celle de Chio, celle de Venise, celle de Strasbourg, & la commune. La terebenthine de Chio ou de Chipre coule de l'arbre terebinthe, & cet arbre est toujours verd, de la grandeur d'un poirier, ayant une écorce épaisse, & entr'ouverte en divers endroits; les rameaux s'étendent au large, & les feuilles y sont alternativement rangées, conjuguées, roides & fermes, peu differentes de celles du laurier: les fleurs au commencement de May se trouvent ramassées par grapes au bout des petites branches; ces fleurs sont des étamines ausquelles il ne succede aucun fruit; car l'espece qui rapporte du fruit ne fleurit point.

Les fruits viennent aussi en grape, ils sont un peu ronds, longs de deux ou trois lignes, ayant une coque membraneuse, rouge ou jaunâtre, un peu acide, stiptique & résineuse, avec une seule capsule souvent vuide, d'autres fois pleine d'une amande moëlleuse; on rencontre fréquemment cet arbre en Languedoc, & dans la forêt Valêne autour de Montpelier. *Lobel* a remarqué que la terebenthine sortoit par les playes qu'on faisoit à l'arbre.

Le terebinthe naît de lui-même dans l'Isle de Chio, auprés des grands che-

mins, & répand abondamment une terebenthine épaisse, d'une couleur blanche, bleuâtre, sans saveur & sans odeur, ne s'attachant presque pas aux dents, & s'endurcissant facilement.

La terebenthine de Venise proprement dite, sort du *Larix*, espece de melêse, soit naturellement, soit par incision au Printems & en Automne, ressemblant d'abord à de l'eau claire, mais jaunissant en peu, & s'épaississant au bout d'un long-tems : la plus pure est celle qui découle des vesicules ou petites bourses du *larix*, ausquelles on fait des incisions avec le scapel ; elle en sort semblable à l'huile de terebenthine, & ne devient épaisse & opaque qu'au bout de plusieurs années. Celle dont nous usons en France est envoyée du Mont-Pilate, non loin de Lyon ; ainsi l'on n'a pas de raison de l'appeller terebenthine de Venise. L'on prefere celle qui a plus de blancheur & de liquidité, & dont les gouttes tiennent sur l'ongle.

La terebenthine de Strasbourg provient du sapin : or le sapin est un arbre trés-haut, dont la tige s'éleve toute droite, & est quelquefois si grosse que deux hommes ne la peuvent qu'à peine embrasser ; l'écorce en est blanchâtre,

& fragile : les branches y naiſſent comme verticillées d'eſpace en eſpace, & autour en forme de croix, les feuilles leur étant appliquées de côté & d'autre en façon de peigne : or ces feuilles reſſemblent à celles de l'if, dures, fermes & roides, aiguës, reluiſantes, d'un verd foncé, blanchâtres par deſſous, & comme parſemées de farine : les fleurs en ſont à étamines, les fruits écailleux & cilindriques ſe dreſſant, en ſorte que la pointe eſt retournée en enhaut : ils contiennent des ſemences huileuſes, renfermées dans un noyau : il s'en trouve beaucoup dans les Alpes & dans les Pyrenées.

La terebenthine commune ſe prépare en Provence, entre Marſeille & Toulon, & dans les pays ſabloneux d'autour de Bourdeaux. Elle ſe prépare, dis-je, par la diſtilation de la reſine ; celle qui coule du pin a une conſiſtance de miel, & eſt plus épaiſſe que les autres.

Toutes les eſpeces de terebenthine ſont diuretiques, & on les employe le plus ſouvent lavées dans l'eau roſe, & cuites juſqu'à dureté ; car étant par là deſtituées de leur huile eſſentielle, elles en ont beaucoup moins d'acreté : mais il faut abſolument interdire l'uſage de

la terebenthine à ceux qui ont la pierre; & ce n'est qu'après que l'inflammation est passée, que cette drogue convient aux affections des reins & de la vessie, attaquez d'un ulcere.

Prenez terebenthine de Venise lavée dans l'eau, une dragme ou une dragme & demie, corail rouge preparé, & poudre d'écrevisses de riviere, une dragme de chaque; faites-en un bol que le malade avalera envelopé dans du pain à chanter. Ou

Prenez terebenthine de Venise, cuite jusqu'à consistance dure, une dragme, reglisse en poudre autant qu'il en faut; malaxez ces deux choses pour en former des pilules, que vous ferez prendre en une seule dose. Ou

Prenez terebenthine endurcie par la cuisson, une dragme & demie, mercure doux quinze grains, ambre & camphre dix grains de chaque; faites en des pilules pour une dose.

L'esprit de terebentine fait aussi uriner; mais pour l'extraire on doit distiler la terebenthine avec l'eau, autrement il seroit trop acre, & il causeroit de l'inflammation.

Outre la vertu diuretique dont les especes de terebenthine sont douées, elles

ont encore une faculté balſamique qui les fait mettre au rang des medicamens vulneraires.

CHAPITRE XIII.

Des Animaux, & des Pierres diuretiques.

Les millepieds ou cloportes, ſont certains inſectes de couleur cendrée, longs d'un pouce, larges de trois ou quatre lignes, preſqu'ovales, ayant deux filets à la tête en guiſe de cornes ; leur dos eſt convexe & diſtingué par de petits cercles qui les environnent, ſuivant la largeur de leur corps, qui de l'autre côté ou par deſſous, eſt applati, & appuyé ſur pluſieurs pieds : dès qu'on les touche ils ſe roulent en globe ; ils ſe plaiſent dans les lieux humides, ſous des pierres, & principalement dans les celliers à vin.

Les cloportes abondent en ſel armoniac & en ſoufre ; car on en tire par la chymie du ſel volatil & de l'huile ; & de plus elles donnent une teinture rougeâtre au papier bleu : quelques-uns font un ſalé diuretique, en raſſaſiant d'eſprit de ſel, ou de vitriol le ſel vo-

latil des cloportes, jusqu'à ce qu'on n'y remarque plus d'effervescence. Ces insectes étant bûs dans du vin, soulagent dans la difficulté d'urine, comme *Dioscoride* nous l'apprend. Il y en a d'autres qui ayant fait macerer les cloportes dans le vin, les expriment, & font boire le vin passé, non seulement pour la difficulté d'urine, mais encore pour l'asthme, pour l'ophthalmie, & pour les hemorroïdes.

Prenez cloportes dessechées huit grains, & les cuisez legerement dans un bouillon, ou dans de l'eau appropriée à la maladie; on en peut faire prendre ainsi depuis huit grains jusqu'à quinze ou vingt.

Prenez cloportes dessechées & pulverisées douze grains, terebenthine de Venise sechée par la coction, un scrupule; formez-en des pilules à prendre en une dose.

On les employe aussi sous la forme d'opiat; mais seulement dans les maladies de la vessie & des reins, qui dépendent d'humeurs lentes & visqueuses, dont ces parties sont embarassées.

les vers de terre

Les lombrics ou vers de terre, ronds & longs, de couleur rougeâtre qui se rencontrent dans des mottes de terre,

sont bons pour pousser doucement par les urines, ainsi que *Dioscoride*, *Pline*, *Galien* & *Aëtius* l'assurent ; mais on a coutume de les prescrire dans la même dose, avec les mêmes préparations, & pour les mêmes maladies, qu'on prescrit les cloportes.

Ces vers abondent en un sel alkali naturel, & n'ont pas peu de sel armoniac, ils sont pareillement remplis de soufre, on y remarque un peu d'alum, & ils sont presque destituez de tartre ; car de sept livres de vers de terre, qui avoient vomi dans de l'eau froide toute la terre dont il s'étoient remplis, il sortit par l'analyse chymique, premierement deux livres & demie d'une liqueur transparente qui change legerement la teinture de tournesol ; il coula ensuite goutte à goute dans le recipient jusqu'aprés de trois livres d'une liqueur urineuse & roussâtre, qui fermentoit fortement avec l'esprit de sel, & qui contenoit beaucoup de sel volatil : aprés cette liqueur vint une huile assez fluide, jusqu'à la quantité de cinq onces & quatre dragmes, puis cinq dragmes d'un sel volatil concret ; la terre damnée se trouva au poids de douze onces, de laquelle on tira environ deux dragmes d'un sel

analyse chimique des vers de terre

huile des vers de terre

aprochant du sel marin : ajoûtez à cela que les vers de terre pilez communiquent une couleur verdâtre au syrop violat ; d'où il faut conclure qu'ils sont farcis d'un sel alkali naturel.

Les cicindeles ou mouches qui luisent la nuit, sont certaines mouches oblongues qui volent dans les tenebres, & qui jettent une lueur agreable, comme des charbons rougis par le feu, ou comme d'un brasier. *Roderic de Castre* ordonne de préparer des trochisques de ces mouches pour les calculeux en la maniere suivante.

Prenez autant qu'il vous plaira de ces mouches luisantes dessechées au soleil, & pulverisées, aprés qu'on leur aura ôté la tête & les aîles ; formez-en des trochisques avec du mucilage de gomme adragant, y mêlant tant soit peu d'huile d'amandes douces : ces trochisques étant dessechées, pulverisez-les ; & les ayant ensuite mis sous la forme de trochisques, vous les pulveriserez encore, & les repaîtrirez pour renouveller la même préparation jusqu'à quatre fois : la dose de ces trochisques est depuis un scrupule jusqu'à deux.

Je ne sçai ce qu'on peut dire des cantharides, car leur usage est si dangereux

dans les affections des reins & de la vessie, que j'aurois de la peine à les conseiller.

Les cantharides sont de grosses mouches de diverses couleurs, ayant des aîles d'un verd resplendissant, & brillantes d'un éclat d'or : elles sont neanmoins d'une odeur forte & desagreable. On les apporte d'Italie, où il y en a un grand nombre ; il s'en trouve aussi de trés-bonnes dans la campagne autour de Paris, & nous nous en servons présentement. On les tuë avec la vapeur d'un vinaigre trés-fort, en les tenant renfermées dans un vaisseau de terre que l'on renverse sur son emboûchure, fermée d'un linge dont le tissu est assez rare pour laisser passer la vapeur ; aprés quoi on les met secher, puis on les garde dans des boëttes de bois ; elles s'y peuvent conserver pendant deux ans ; mais elles se réduisent d'elles-mêmes en poudre à la longue, & pour lors on doit les rejetter.

Il faut apporter presque autant de précaution quand on se sert des cantharides, que quand on employe l'arsenic. Quelques-uns font infuser les cantharides dans le vin qu'ils passent ensuite pour en jetter une demi cuillerée sur une

pinte d'eau, qui devient par-là émétique. La précaution dépend de la dose; car comme l'arsenic au poids d'un ou de deux grains répandus dans un pot d'eau soulage, aussi les cantharides prescrites en trés-petite quantité sont capables de bons effets; c'est pour cela que *Bartholin* enseigne la maniere suivante pour s'en servir dans le calcul, dans la suppression d'urine, & dans la gonorrhée virulente.

Prenez un scrupule de cantharides pulverisées, infusez les quelques jours durant dans trois onces de vin du Rhin; puis filtrez ce vin par le papier gris, & ajoûtez à la colature une livre & demie de vin ou de biere: donnez de cette boisson une cuillerée ou deux le premier jour, & continuez la même dose les jours suivans, y mêlant une quatriéme ou une cinquiéme partie d'eau de lys ou de guimauve.

On fait semblablement le magistere de cantharides avec l'esprit de nitre & l'huile de tartre qui en font la précipitation; une trés-petite dose de ce magistere profite beaucoup dans une suppression d'urine: mais rien n'est plus sûr que l'huile où les cantharides ont bouilli, pour en frotter le perinée & la region de

de la vessie, l'exemple nous en ayant été montré par les Maréchaux qui ont coutume de répandre & d'appliquer sur la region de la vessie des chevaux & des mulets, de la poudre de cantharides, pour provoquer l'urine de ces animaux.

L'analyse des cantharides est telle : de deux livres & demie de cantharides nouvelles, dont le poids dans l'espace d'environ une heure avoit manifestement diminué d'une demi livre, par la quantité qu'elles avoient poussé d'exhalaisons d'une odeur acre comme d'un trés-fort vinaigre ; on a tiré d'abord une livre d'une certaine liqueur qui changeoit la teinture de tournesol en une couleur de feu ; puis il sortit six onces d'une seconde liqueur qui coaguloit la solution de mercure sublimé, & excitoit un grand combat avec l'esprit de sel : on vit paroître ensuite une huile chargée d'un sel volatil ; elle se trouva de la quantité de neuf onces & demi dragme, & fut suivie d'une once & demie de sel volatil : on tira à peine de la terre damnée vingt grains d'un sel qui se liquéfioit à l'air, & une once six dragmes de substance toute terreuse : nous devons conclure delà que les cantharides, outre le sel armoniac & le tartre, sont douées d'un es-

prit acide, approchant de l'esprit de nitre, de même que les plantes corrosives; mais on doit s'abstenir de ces drogues, qui causent des inflammations au gosier.

L'écrevice de riviere se rencontre frequemment en Italie, en Sicile, & en Grece; mais on en manque en France & en Allemagne, & en leur place nous usons de petites écrevices, qui vivent dans les ruisseaux, dans les étangs, & dans les fleuves. Les grandes écrevices de riviere, autrement nommées cancres, sont oblongues, & à peu prés de la forme d'un bouclier; mais les petites écrevices sont ovales, & ont le corps semblable à des sauterelles.

Ces petites écrevices rendent par l'analyse chymique trés-peu d'acide, mais beaucoup d'huile & d'esprit urineux; d'où il paroît qu'elles sont composées de sel armoniac, de tartre & de soufre, ce qui se découvre par la mauvaise odeur qu'elles exhalent, lorsqu'elles se pourrissent: ainsi on les employe heureusement dans la néphretique & dans la retention d'urine. On les met ordinairement dans les bouillons, ou bien on les prend en poudre.

Prenez six ou dix petites écrevices de

riviere, & les pilez legerement pour les faire cuire dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, y ajoûtant, si l'on veut, un morceau de veau, ou un poulet, ou bien quelques plantes convenables à la maladie. On doit éviter de les bruler pour les réduire en poudre, il faut seulement les secher jusqu'à ce qu'elles se puissent triturer & briser facilement : on ordonne cette poudre au poids d'une ou deux dragmes.

Prenez poudre de cancres de riviere une dragme, sel vegetal un scrupule; faites-en un bol avec suffisante quantité de conserve de feuilles d'absynthe, pour être pris à une heure commode; ou répandez cette poudre dans le bouillon du malade, ou dans une décoction de pois rouges que vous lui donnerez.

Les yeux d'écrevices sont mal nommez, puisque ce ne sont que des pierres blanches, arondies, larges de trois ou de quatre lignes, concaves d'un côté & convexes de l'autre, mais applaties; elles ne s'avancent nullement hors du corps des écrevices, & elles ne sont point placées au haut de la tête, mais elles sont contenues daus le corps même de ces insectes, avec les entrailles & les visceres. Ceux qui mangent des écre-

vices, y en trouvent souvent ; c'est pourquoi ceux qui croyent que ces pierres sont artificielles se trompent, quoique l'envie de gagner puisse faire imiter par art ces sortes de corps avec de la terre trés-blanche & de la terre cadmiene ou sigillée.

Les scorpions ont quelque conformité avec les cancres, principalement par les pattes ou les serres ; ils sont longs d'un pouce & demi ou de deux pouces, de couleur jaunâtre, ayant une queuë recourbée, crochuë & menaçante : ils se trouvent dans les pays chauds, comme en Languedoc & en Italie, & se plaisent dans les lieux humides.

Prenez des scorpions, les faites sécher, & les réduisez en poudre, dont vous ferez prendre un scrupule dans du bouillon, ou sous une forme de bol, avec suffisante quantité de conserve de coings. Ou

Prenez une trentaine de scorpions, pilez-les, & les infusez dans une pinte & demie de vin blanc ; filtrez par le papier boivar, & prescrivez-en une once dans la rétention d'urine, & dans une douleur de colique.

L'huile sanguine de *Schroder* se prépare ainsi.

Prenez ſemence de millepertuis ſix onces, infuſez-les trois jours durant dans du vin de malvoiſie, & y ajoutez trois onces de terebenthine de Veniſe, ſix livres de trés-vieille huile, une once de ſafran, quatre poignées de fleurs de millepertuis ; & laiſſez toutes ces choſes en digeſtion l'eſpace de trois jours dans un vaiſſeau exactement bouché ; & enſuite exprimez fortement la liqueur, & la décantez ou faites couler les matieres qui ſurnagent, juſqu'à ce que vous apperceviez l'huile qui ſerá rouge comme du ſang. En chaque livre de cette huile infuſez cinquante ſcorpions, & laiſſez-les au bain marie, juſqu'à ce que la fermentation ſoit parfaite : puis vous exprimerez l'huile, & vous la reſerverez pour l'employer tant interieurement qu'exterieurement : on preſcrit deux dragmes de cette huile dans un bouillon ; & elle eſt propre à oindre la region des lombes & le perinée, pour appaiſer une douleur de reins, & pouſſer par les urines.

Nous allons dire un mot des pierres que l'on croit être diurétiques.

Le criſtal naturel, ou le criſtal de roche, qu'on nomme faux diamant, eſt la plus molle de toutes les pierres précieu-

ses, si toutefois on peut appeller le cristal de roche une pierre précieuse; c'est une pierre transparente, & pour l'ordinaire exagone, qui se produit dans les Alpes, & dans les endroits escarpez des Pyrenées : on a coutume de lui donner cette préparation pour la rendre diuretique.

Prenez du cristal pulverisé la quantité que vous voudrez, & deux fois autant de soufre, aussi réduit en poudre; brulez les ensemble, puis les mettez dans le fourneau de reverbere six heures durant: la dose de ce cristal calciné se prescrit depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Faites rougir au feu des cristaux pilez, & les éteignez dans des eaux anodines, ou dans de l'eau de raifort, & réïterez cette operation par dix fois, puis vous réduirez en poudre impalpable vos cristaux en les broyant sur la pierre de porphyre, & vous les ferez prendre à la même dose que ci-dessus.

On compose par la méthode suivante un lithontriptique de grande réputation.

Prenez poudre de cloportes, créme de tartre, & cristal calciné, deux dragmes de chaque, semences de *bruscus*, de bardane & de safran de Créte, une drag-

me de chaque, ou une dragme & demie; mêlez ces choses pour en faire une poudre, dont vous prescrirez une dragme, ordonnant de boire un verre de ptisanne aperitive par dessus.

La pierre judaïque est un peu ronde, & approchante de la figure d'une olive, longue environ d'un pouce, communément striée ou canelée, de couleur blanche ou cendrée, mais par dedans elle est resplendissante, de même que la selenite ou pierre de lune, se fendant obliquement en des lames feuilluës : elle se trouve dans le Languedoc, dans la Silésie, dans la Saxe & dans la Judée : *Aëce* la nomme Pierre Syriaque ou de Phœnicie : on la prend depuis un scrupule jusqu'à une dragme au plus, ou calcinée avec du soufre, ou seulement en poudre.

La pierre de lynx, ou *lyncurius*, ou bélemnite est une pierre ronde & longue, finissant en cône, & d'une forme de pyramide : sa couleur est cendrée ou noire, & elle a l'épaisseur du petit doigt; on la voit au dedans distinguée en rayons ou canelures, qui s'étendent du centre à la circonference. Elle a la proprieté de chasser le sable au dehors, & sa dose est depuis une demi dragme jusqu'à une dragme entiere.

COROLLAIRE

Des Hypnotiques & des Narcotiques,

ou

Des Assoupissans & des Engourdissans.

Les Hypnotiques sont des medicamens qui procurent un doux sommeil, & les Narcotiques en sont d'autres qui appaisent la douleur, & qui ôtent quasi le sentiment ; c'est pourquoi dans la douleur nephretique, & dans les autres affections des reins & de la vessie; ils sont d'un plus heureux succés que tous les autres remedes pour commencer la cure, ou du moins quand on employe ceux-là les premiers, parce que la douleur étant une fois appaisée, les fibres qui par leur excessive tension étoient prêtes de se rompre, ont coutume de se relâcher, & par-là donnent lieu au reste des medicamens de dissiper la cause de la maladie. La plûpart ont crû que les narcotiques avoient ces bons effets par une certaine qualité occulte, ou par leur froideur ; mais comme les qualitez occultes ne sont plus admises dans les Ecoles, & qu'il n'est pas assûré que les nar-

cotiques ſoient froids, nous devons expliquer la choſe autrement.

Tous les narcotiques ſont donc ou d'une forte amertume, ou acres & trés-puans, étant composez de beaucoup de ſel armoniac & de quantité de ſoufre; c'eſt pour cela qu'ils excitent ſouvent les ſueurs : d'ailleurs ils troublent l'eſprit; & mettent en fureur lorſqu'on en prend exceſſivement, ainſi qu'on le voit par l'exemple des Turcs, qui pour ſe préparer au combat prennent de l'opium. *Sachs* raconte dans les Ephemerides des Curieux d'Allemagne que les Turcs tuez en Hongrie auprés de la Ville de Lœvens, ayant été dépouillez par les ſoldats Chrétiens, parurent attaquez du priapiſme, pour avoir pris de l'opium avant la bataille : & *Jean Sahar* nous apprend que les Indiens ont coutume de préparer avec l'opium un électuaire dont les Chinois uſent pour s'encourager & s'animer à l'acte venerien, & que cet uſage leur donne une ardeur ſi furieuſe dans le combat amoureux, que les concubines ne peuvent ſoutenir leurs embraſſemens, & ſont obligées de quitter la partie. Le celebre *Herman* a pluſieurs fois obſervé dans les Indes que le ſang de ceux qui avoient perdu la vie par des

prises d'opium, étoit plus fluide & plus délayé qu'à l'ordinaire : de - là vient qu'on ne doit pas s'étonner si ceux qui usent inconsidérément des narcotiques tombent dans des affections comateuses, ou suspensions subites des fonctions animales; car selon l'observation de *Vvepffer*, la ciguë tant vulgaire qu'aquatique, le *stramonium* & la mandragore jettent les hommes dans la fureur à la premiere attaque, en émouvant extraordinairement les esprits; ils fondent le sang & les humeurs : c'est pourquoi la serosité se répandant en trop grande abondance dans le cerveau, cause le *coma*, ou une autre affection soporeuse.

Le sommeil naturel n'arrive pas, à proprement parler, par la disette des esprits, autrement ceux qui s'abstiennent de viandes, & qui vivent avec épargne, seroient plus aisément surpris du sommeil, que ceux qui font bonne chere, & qui ne refusent rien à leur appetit; ce qui répugne à l'experience, vû qu'il est constant que nous y sommes plus doucement sollicitez aprés avoir dîné, qu'aprés avoir souffert la faim ou jeuné. Il est donc vrai-semblable que pour procurer naturellement le sommeil, le chyle répandu dans le sang, envoye une espece

de rosée subtile & benigne dans les glandes du cerveau, où elle diminue la quantité de la filtration des esprits, & relâchant tout le tissu du cerveau, en affoiblit toute la vertu élastique, & fait principalement que ce viscere n'est plus si vigoureusement comprimé par la duremere, dont les contractions causent presque tout ce qu'il a de systole ou de constriction, & de resserrement qu'il fait en lui-meme : or c'est par ce mouvement que les esprits animaux sont envoyez aux parties plus copieusement, & plus rapidement. Ainsi nous pouvons penser que les narcotiques dissolvant les humeurs, sont cause que dans le sang il se trouve beaucoup de serosité analogue, à celle qui naturellement est requise pour procurer le sommeil, parce que la rosée qui occupe les glandes du cerveau, rend leurs conduits moins propres à la separation des esprits, dont il ne se filtre que la quantité précisement necessaire à l'exercice des fonctions mécaniques du corps : & personne ne doit s'étonner de ce que ceux qui ont pris de l'opium se plaignent d'une pesanteur de tête encore un ou deux jours aprés ; car le cerveau ne peut pas se rétablir tout d'un coup dans la constitu-

tion où il étoit avant cet ufage.

Le Pavot tient le premier rang entre les médicamens fomniferes, ou qui procurent le fommeil. On prépare dans les boutiques de deux efpeces de pavot, fçavoir le blanc & le noir. La principale vertu de l'un & de l'autre, fe trouve dans les fruits ou têtes qui font chargées de femences, & non pas dans ces femences mêmes qui font privées de toute force narcotique. *Mathiole* a écrit que les peuples qui habitent dans les vallées de Trente, dans la Stirie, & dans la haute Autriche, vivoient de gâteaux préparez avec les femences de pavot & de farine, & qu'ils ufoient continuellement dans leurs viandes de l'huile exprimée de ces femences, & qu'ils n'en font pas plus fujets à des affections foporeufes, ni n'endorment pas plus long-tems que les autres peuples qui ne connoiffent point un tel ufage; & j'ai moi-même obfervé à Gennes, que les Dames de qualité, & les jeunes filles, avaloient communément des femences de pavot blanc, couvertes de fucre. Dans les pays Orientaux, & fur tout dans l'Afie mineure on feme les campagnes de pavot, comme nous les femons ici de bled. Lorfque cette plante a pouffé des têtes, on y fait des incifions

legeres, & ils en fort quelques gouttes d'une humeur laiĉtueuſe, qu'ils laiſſent épaiſſir, & qu'ils nomment opium; mais la plus grande quantité de cette ſorte de ſuc, eſt extraite par la contuſion, & par l'expreſſion qu'on fait de ces mêmes têtes.

L'opium eſt d'une forte amertume, & d'une ſaveur brûlante, d'une couleur obſcure, tirant ſur le jaune, d'une odeur difficile à ſupporter à raiſon de ſa violence, & aſſoupiſſante. Les Auteurs propoſent differentes préparations de l'opium, leſquelles tendent toutes à atténuer ſon ſoufre épais. Quoique l'opium n'ait beſoin d'aucune préparation quand il eſt pur, nous propoſerons néanmoins celle cy, qui tiendra lieu de toutes les autres.

Prenez opium de Thebes coupé menu, quatre onces, ſel de tartre deux dragmes, digerez cela durant trois jours dans une ſuffiſante quantité de vin blanc; filtrez la liqueur, & la laiſſez évaporer juſqu'à conſiſtance d'extrait; c'eſt ce qu'on a coutume d'appeller *laudanum* opié: la doſe en eſt depuis demi grain, juſqu'à un ou deux grains; & même pour en avoir un meilleur ſuccès, il faut diviſer un grain en deux ou trois parties, &

donner la premiere à l'entrée du lit, & les deux qui restent à une heure d'intervale l'une de l'autre, si le sommeil ne prend pas dés la premiere dose.

Le *laudanum* liquide se fait en dissolvant l'opium dans de l'esprit de vin, où l'on aura infusé du bois de sassafras, du *castoreum*, de la myrrhe, ou de la racine de valeriane. On a coutume aussi de faire cuire les têtes de pavot blanc dans de l'eau, & d'en donner la décoction à boire.

Prenez deux têtes de pavot blanc, coupez-les, & les mettez cuire dans une livre d'eau de fontaine, puis faites-en prendre la colature pendant la nuit à votre malade. On prépare encore avec ces têtes le diacode ou le syrop de pavot, dont la dose est d'une once pour ces pays-ci, & de demi-once ou de six dragmes, dans les pays chauds.

Au reste l'usage de l'opium & du pavot, ne convient pas seulement aux maladies des reins & de la vessie, mais aussi à l'enroûment, à la toux, au crachement de sang, à la pleuresie, au catharre, à l'hemorragie, & à plusieurs autres affections semblables, aprés les saignées & les évacuations qui auront dû préceder, suivant les préceptes de l'art. Les

fleurs de l'une ou de l'autre espece de pavot, sont encore d'un secours considerable pour les maladies que je viens de nommer.

Prenez fleurs de pavot blanc & de pavot noir, deux pincées de chaque, cuisez-les dans une livre d'eau de fontaine, que vous laisserez diminuer du tiers sur le feu; & prescrivez la colature dans l'enroûment & dans la toux, mais il faut bien remarquer que les prises d'opium réussissent mieux dans les pays froids, quand elles sont accompagnées d'un extrait de safran, d'un sel volatil, & de quelques teintures bésoardiques, autrement le ventre devient paresseux, ce qui n'est pas peu chagrinant, sur tout dans ces maladies où le diaphragme & les autres organes de la respiration travaillent avec peine; car pour lors les malades empirent : au lieu que dans les pays chauds où la transpiration s'accomplit plus aisement, le *laudanum* pur contribue extrêmement à la guerison des maux dont nous parlons.

L'usage interne des autres narcotiques, est rare, & peut-être dangereux : on les employe communément à l'exterieur pour adoucir ou dissiper des douleurs atroces, & pour cet effet on les

appelle anodins, ou parégoriques, & consolateurs, tels que sont la jusquiame, la mandragore, le *stramonium*, le *solanum*, & la ciguë.

La Jusquiame vulgaire ou noire de *G. Bauhin*, a sa racine épaisse, divisée en plusieurs parts, brune par dehors, blanche par dedans; ses feuilles sont molles & laineuses ou cotoneuses, d'un verd délayé, de forte odeur, & semblables en quelque maniere à celles de l'acanthe, si ce n'est qu'elles sont plus petites. Les tiges en sont grosses, tomenteuses ou bourrées, & rameuses: les fleurs y sont disposées par longues rangées, d'une seule piece, formées en entonnoir, jaunâtres, & distinguées par des veines un peu noires: le pistile se change en un fruit qui ressemble à une marmite divisée en deux bourses, & ayant un couvercle sous lequel on trouve des semences ridées & comprimées, ou applaties.

La jusquiame fournit par l'analyse chymique beaucoup d'huile, & de phlegme acide, avec une mediocre quantité d'esprit urineux, & de sel volatil concret, d'où il paroît que ses vertus dépendent principalement du soufre & du sel armoniac, comme on le conjecture

aussi de son odeur forte & infecte. A raison de son soufre; elle amolit les fibres, elle calme la douleur, & dissipe l'inflammation; comme par son sel armoniac elle subtilise la matiere morbifique, & la résout en l'évacuant par les conduits. Le cataplasme suivant, mis sur la region de la vessie, est excellent dans une retention d'urine; il profite aussi aux femmes qui ont du lait caillé dans les mamelles; car étant appliqué sur ces parties, il le discute & le dissipe ailleurs.

Prenez autant qu'il vous plaira de racines & de feuilles de jusquiame, cuisez-les dans une suffisante quantité de vache, & à chaque livre de pulpe ou de chair que vous aurez passée, ajoûtez demi dragme de bon safran, & une dragme d'huile de scorpions, pour composer le cataplasme. Ou bien cuisez legerement sous les cendres chaudes des feuilles de jusquiame, que vous imposerez sur une goutte des mains, ou des pieds.

La Mandragore à fruit rond, est d'une racine trés-épaisse, longue, blanche, les feuilles en sont d'un verd obscur, de vilaine odeur, formée en ovale, & pointues par les deux bouts: d'entre ces

feuilles sortent des fleurs appuyées sur des queuës longues d'un pouce & demi : la forme de ces fleurs est en cloche, d'une seule piece, partagée en cinq, d'une vilaine couleur blanche, avec un pistile qui se change en un fruit de la figure & de la grandeur d'une petite pomme, qui d'abord est verte, & ensuite se jaunit un peu, s'amolit, & est de forte odeur : dans sa chair sont contenues des semences de forme de rein. Elle agit par les mêmes sortes de principes que la jusquiame ; mais elle a plus de force : rarement l'employe-t-on, si ce n'est pour l'appliquer sur des tumeurs carcinomateuses ou chancreuses.

Prenez racines & feuilles de mandragore, autant qu'il en faut ; cuisez-les dans une suffisante quantité de lait de vache, & sur chaque livre de pulpe de mandragore ajoutez demi dragme d'huile fétide de tartre, pour composer un cataplasme à mettre sur une chair chancreuse, ou tumeur carcinomateuse.

Le *solanum* des boutiques de *G. Bauhin*, répand un grand nombre de racines blanches ; la tige en est haute d'une coudée, rameuse, étendue au large, où naissent des feuilles qui d'oblongues se terminent en pointe, leur odeur est for-

te ; les fleurs sont d'une seule piece, blanches, divisées en cinq ; leur pistile devient un fruit noirâtre, mol, plein de suc, & chargé de semences aplaties, assez semblables à des reins : il croît dans les jardins & proche des chemins.

Les fruits du *solanum* abondent en huile & en acide, comme il paroît par l'analyse chymique, & par la couleur rouge qu'ils communiquent au papier bleu.

Mais les feuilles sont estimées rafraîchissantes à cause de leur soufre, de leur tartre, & de leur sel armoniac, lesquels principes résolvant la matiere qui fermente dans les conduits ou pores des parties enflammées, en appaise l'excessive ardeur : c'est pourquoi les feuilles du *solanum* pilées adoucissent les douleurs des hemorroïdes. L'eau de *solanum* battue avec une cinquiéme partie d'esprit de vin, est utilement employée dans un érésipele, ou dans une herpes, sorte de mal ambulant ou rampant sur la peau : cette plante est nuisible aux tumeurs froides, parce qu'elle augmente la coagulation des humeurs.

Le *Stramonium* vulgaire differe du *solanum*, non seulement par sa grandeur, mais aussi par la structure de ses

fleurs & de ses fruits, car ses fleurs representent un entonnoir, ou un verre oblong, & les fruits sont hérissez de pointes, secs & divisez en quatre loges. Toute la plante frappe le cerveau par son excessive puanteur; & elle n'est en usage dans la Medecine, que contre des tumeurs desesperées qu'elle peut mitiger par l'huile bitumineuse dont elle abonde; cette huile étant plus pénetrante que l'huile de pétrole.

La grande ciguë de *G. Bauhin* pousse une racine longue d'un pied, fendue en plusieurs lobes, les feuilles en sont aîlées, d'un verd brun, & de forte odeur, aprochant de la forme de l'ache des jardins: les tiges sont fistuleuses ou creuses canelées, ayant trois coudées de haut; elles sont chargées d'ombelles où naissent des fleurs composées de cinq feuilles blanches; leur calice se change en deux semences arondies striées: la plante vient dans les lieux ombragez. On tire de la ciguë par l'analyse chymique beaucoup d'huile, de phlegme acide & de terre, & une mediocre quantité d'esprit urineux & de sel volatil; c'est pour cela qu'elle excelle par son soufre narcotique, son tartre & son sel armoniac.

Prenez feuilles de ciguë deux poignées, pilez-les avec des limaçons terrestres plus ou moins, selon leur grosseur, sur quoi vous répandrez peu à peu deux onces des quatre farines émollientes, pour en former un cataplasme, à appliquer sur la region de la vessie dans une rétention d'urine & dans les tumeurs de testicules.

Prenez feuilles de ciguë, de jusquiâme, & de *solanum* trois poignées de chaque, sommitez de camomille & de melilot deux pincées de chaque; cuisez-les jusqu'à pourriture, & à la pulpe que vous aurez passée, ajoutez une suffisante quantité d'huile de lys & d'huile rosat.

Prenez feuilles & racines de ciguë, autant que vous voudrez, cuisez-les dans du lait de vache pour les appliquer sur une tumeur de mamelles : autrement pilez legerement des feuilles de ciguë, & les ayant macerées dans de l'urine d'enfant, imposez-les sur un semblable mal.

On fait un emplâtre de ciguë excellent contre les tumeurs rebelles. Cette plante entre aussi avec les précedentes dans la composition de l'emplâtre *diabotanum*, qui n'est pas à mépriser quand

il s'agit de résoudre & de discuter des humeurs tenaces que forment des tumeurs opiniâtres.

Section Troisie'me.

Des Medicamens qui conviennent à plusieurs maladies, lorsque les reins & la vessie sont en état de santé, en poussant par les urines. Ou des diuretiques improprement dits.

Nous ne manquons point d'autres Medicamens, pris sur tout dans la famille des vegetaux, pour apporter du secours dans beaucoup de maladies, en évacuant leur cause ou leur foyer par les urines, quoiqu'ils ne soient pas propres aux affections des reins & de la vessie, principalement quand ces organes sont attaquez d'inflammation; c'est pourquoi de tels medicamens doivent être mis à part des diurétiques proprement nommez.

CHAPITRE I.

Du Gramen ou Chien-Dent, & de l'Asperge.

voy. viley histoire des médica- menta liv.

L'On prescrit dans les boutiques deux especes de *gramen*, sçavoir, le *gramen* canin de la campagne, ou le *gramen* de *Dioscoride*, de *G. Bauhin* & le *gramen* vulgaire ou legitime de *Clusius.*

Le *gramen* canin des champs a ses racines blanches & un peu jaunâtres, elles rampent au long & au large, elles sont genouillées ou nouées d'espace en espace, grosses d'une ligne ou d'une ligne & demie, d'un goût douçâtre avec stipticité : les tiges montent à la hauteur de deux coudées ; elles sont droites, noueuses, garnies de feuilles de plus d'une paume de long, larges de trois lignes, & se terminant en une pointe trés-fine : les fleurs viennent en épy au haut des chalumeaux avec des étamines, & sont disposées par rangs, leurs épis sont un peu courts, & leurs semences ont à peu prés la figure du bled.

Le *gramen* vulgaire ou legitime de *Clusius*, ne differe pas du canin par ses racines, mais par son chalumeau plus

court, & par ses épis plus petits que ceux du canin, & disposez en éventail, ou comme les doigts d'une main.

L'on se sert souvent des racines de ces deux especes de *gramen* dans les bouillons, dans les ptisannes, dans les apozémes & dans les autres remedes aperitifs, qui ont coutume de déterminer la serosité vicieuse & les sels dépravez, d'où naissent communément les maladies à s'écouler par les reins & par la vessie.

Les racines de *gramen* ou chien-dent abondent en soufre & en tartre, vû que par l'analyse chymique on en tire quantité d'acide, de terre & d'huile, & presque rien d'urineux.

Prenez racines de chien-dent quatre onces, cuisez-les dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & ajoutez sur la fin une once de réglisse ratissée & pilée pour en faire une ptisanne.

Prenez orge entier & mondé une pincée & demie, cuisez-le legerement dans de l'eau que vous jetterez ensuite, pour mettre recuire aprés le même orge dans deux pintes d'autre eau de fontaine, avec trois onces de racines de chien-dent, afin d'en faire une ptisanne pour la boisson ordinaire du malade.

La

La ptisanne qu'on ordonne le plus communément dans presque toutes les maladies, & principalement dans celles qui sont accompagnées de fiévre, se préparent avec les racines de chien-dent, la chicorée sauvage & la réglisse.

Prenez racines de chien-dent & d'asperge une once de chaque, cuisez-les avec un morceau de collet de mouton, ou bien avec un poulet dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, pour en composer un bouillon que vous passerez; & vous ajouterez à la colature une dragme de sel vegetal, ou trois grains de sel de Mars.

L'asperge des boutiques est de deux sortes, sçavoir la semable, & la sauvage; l'asperge semable pousse quantité de racines qui pendent comme d'une seule tête, rondes & longues, charnues, blanchâtres, douces & colleuses; les tiges en sont hautes d'une coudée, fermes & rameuses, ausquelles naissent des feuilles en façon de chevelures; les fleurs sont composées de six feuilles d'un verd pâle, avec un pistile qui se change en un fruit de la grosseur d'un pois, purpurin, mol, un peu doux, qui contient des semences arondies.

On cultive vulgairement l'asperge

dans les jardins & dans les champs : l'analyse chymique nous fait connoître que cette plante abonde en un soufre joint à un sel armoniac ; car on en tire par cette résolution non seulement un esprit urineux, mais encore une quantité notable de sel volatil concret, & une huile épaisse : d'ailleurs l'asperge se plaît dans un terroir gras, & s'éleve plus haute & plus belle, lorsqu'on enfonce à ses racines quantité de cornes de belier ou de quelqu'autre animal.

L'asperge à feuilles aiguës, ou la sauvage, vient d'elle-même dans les pays chauds, comme en Languedoc, en Italie & en Espagne ; les feuilles y sont plus courtes, plus roides & plus pointuës. La racine de ces deux sortes d'asperges est aperitive, & pousse par les urines, ausquelles elle communique une grande puanteur.

Prenez racines d'asperges & de *bruscus* à la quantité d'une once & demie de chaque, cuisez-les dans un bouillon que vous passerez, pour y ajouter ensuite un scrupule de corne de cerf préparée. Ou

Prenez racines d'asperges demi livre, rouille de fer pulverisée, & suspendue dans un nouet une once ; cuisez cela

dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, pour en faire une ptisanne à boire aux personnes attaquées d'un écoulement de fleurs, ou d'une hydropisie.

Les racines d'asperge sont employées dans la benedicte laxative, dans la décoction hépatique aperitive, dans le syrop de guimauve de *Fernel*, & dans le syrop de chicorée composé. A l'égard des semences, elles entrent dans la poudre lithontriptique de *du Renou*.

CHAPITRE II.

Du Bruscus, & du Caprier.

LE *Bruscus* ou le *Ruscus* des boutiques, a ses racines épaisses, obliquement entre-lacées, blanches, d'une saveur douçâtre, qui se change bien-tôt en une legere amertume; les tiges en sont hautes d'une coudée & demie, amples, rameuses où naissent par tas des feuilles de figure de myrte, & en maniere de petite lance, roides, nerveuses, & terminées par une pointe dure: les fleurs naissent du milieu d'un nerf de la feuille, elles sont d'une seule piece, de couleur violette, en forme de cloche, avec un calice verdâtre à six feuilles, le pistile

s'y change en un fruit de la grosseur d'une petite cerise purpurine & douçâtre, qui contient une semence unique trés-dure.

Les racines du *bruscus* sont de plus puissans aperitifs que celles de l'asperge, parce qu'elles n'ont point de ce suc colleux dont le soufre & le sel armoniac de l'asperge sont émoussez.

L'analyse chymique tire du *bruscus* beaucoup d'huile de terre & de phlegme acide, avec une mediocre quantité d'esprit urineux, & de sel volatil concret; de là vient que la vertu de cette plante consiste principalement dans le soufre, dans le tartre & dans le sel armoniac.

Prenez racines de *bruscus* & d'asperge quatre onces de chaque, cuisez-les dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & en faites une ptisanne, à chaque pinte de laquelle vous ajouterez demi dragme d'yeux d'écrevisses de riviere.

On prépare une conserve de bayes de *bruscus*, recommandée dans une gonorrhée, dont on aura appaisé l'inflammation.

Prenez deux onces de cette conserve de bayes, ou fruits de *bruscus*, une

dragme de mercure doux, & autant de corail rouge préparé, douze grains de camphre, & formez-en un bol pour trois doses.

La poudre des racines de *bruscus*, ou seule ou mêlée avec un poids égal de poudre de racines de scrophulaire ou de *filipendula*, est excellente pour ceux dont les humeurs sont lentes & grossieres s'ils en prennent durant plusieurs jours dans un véhicule convenable.

Le caprier épineux à petit fruit & à feuille arondie de *G. Bauhin*, jette plusieurs scions de deux coudées de haut, garnis d'aiguillons durs & parez de feuilles alternativement disposées, d'une rondeur faite comme avec le compas, larges d'un pouce & demi, & trés-ameres. De leurs aisselles naissent des fleurs en rose & de quatre pieces, dont le milieu est occupé par un nombreux amas d'étamines, qui comprennent un pistile longuet, dont l'extrêmité devient un fruit pyriforme ou tourné en pointe dans lequel sont nichées des semences applaties & de la figure d'un rein.

L'écorce des racines du caprier leve les obstructions des visceres, & pousse violemment par les urines, comme *Dioscoride* l'a observé; c'est pourquoi on

l'employe dans l'hydropoſie & dans les tumeurs des viſceres, car elle abonde en tartre, en ſel armoniac & en ſoufre, ainſi que la chymie le manifeſte, puiſqu'on en tire d'abord un phlegme acide, qui donne une couleur rouge foncée à la teinture de tourneſol ; enſuite il ſe produit un eſprit urineux & un ſel volatil concret, ou en forme ſeche ; & il ne faut pas oublier l'huile épaiſſe & fétide, ni la terre de couleur violette, qui ſur tout en eſt extraite dans une quantité notable.

On la preſcrit en ſubſtance au poids d'un dragme, & en décoction ou en infuſion au poids de demi-once.

Prenez écorces des racines de caprier & de tamariſc une once de chaque, faites-en la coction dans du bouillon, que vous paſſerez, & où vous répandrez un ſcrupule de ſel d'abſynthe.

Prenez racines de caprier une once & demie, feuilles de la même plante deux poignées, ſel vegetal deux dragmes ; infuſez-les dans une livre de bon vin ſur les cendres chaudes, & faites boire de bon matin quatre onces de cette infuſion.

Le caprier a donné ſon nom aux trochiſques de câpres, qui ont une grande

vertu quand les viſceres ſont obſtrués : on en prépare auſſi un extrait dans de l'eau de pluye, lequel ſe prend au poids d'une demi-dragme, ou d'une dragme entiere ; il s'en fait même auſſi par infuſion une huile qui réſout puiſſamment. L'écorce de caprier entre dans la compoſition du ſyrop hydropique de M. *Daquin.*

CHAPITRE III.

Du Tamariſc & du Freſne.

IL y a deux eſpeces de Tamariſc, ſçavoir, celui d'Allemagne de *Lobel*, & celui de Narbonne du même. Le Tamariſc d'Allemagne a ſes racines preſque auſſi groſſes que la jambe d'un homme, elles ſont couvertes d'une écorce un peu épaiſſe, & elles ont en dedans une couleur rouge, & une ſaveur amere, avec quelque aſtriction ; les tiges en ſont rameuſes, haut élevées, ornées de feuilles ſemblables à celles du cyprés : les fleurs occupent le haut des branches, diſpoſées comme en épy, & faites de cinq petales ou petites feuilles en roſe : il ſuccede à ces fleurs des capſules triangulaires & pointues avec de menues ſe-

mences qui ſoutiennent une aigrette trés-blanche ; il croît auprés du Rhin, & l'on en trouve beaucoup dans les Alpes.

Le tamariſc de Narbonne reſſemble au precedent, il eſt ſeulement un peu plus haut, & a des feuilles plus menues ; on le rencontre dans les lieux marécageux & ſalez du Languedoc, & de la Saintonge.

L'écorce de l'un & de l'autre tamariſc, eſt en uſage dans la medecine pour communiquer de la fluidité au ſang, fortifier les viſceres, & lever leurs obſtructions en évacuant par les urines les ſeroſitez ſurabondantes.

Prenez écorce de tamariſc deux dragmes, que vous cuirez dans un bouillon, à la colature duquel vous ajoûterez un ſcrupule de ce ſimple : donnez ce bouillon à des malades dont le foye, la ratte, & le pancréas ſeront endurcis. Ou

Prenez deux onces de tamariſc avec ſon écorce coupée en petits morceaux, une once de rouille de fer, ſuſpendue dans un nouet, & cuiſez cela dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, pour en compoſer une ptiſanne.

On prépare encore un extrait de tamariſc avec du vin blanc, & on en

tire par l'incineration, ou par la lessive de la cendre de cette plante brûlée, un sel qui se dissout difficilement à l'air, en ce qu'il contient beaucoup de sel marin. De plus le tamarisc fournit aux Chymistes quantité d'huile, peu d'esprit urineux, mais abondance de terre & de phlegme acide; d'où nous pouvons conclure que le sel naturel du tamarisc, n'est gueres different du tartre joint au sel marin, & impregné d'un soufre copieux.

Le haut Fresne de *G. Bauhin*, est un arbre fort élevé, d'une tige droite, épaisse, simple, branchue, dont l'écorce est d'une couleur cendrée, tirant sur le verd; les feuilles en sont aîlées, composées de quatre ou cinq conjugaisons, ou paires de petites feuilles d'un verd noirâtre, crenelées & ameres; ses fleurs sont à étamines avec un pistile à deux cornes, qui devient un fruit long d'un pouce, applati, brun, & d'une forme qui le fait d'ordinaire appeller langue d'oiseau; car en sa partie la plus épaisse, il renferme une semence unique & oblongue; & par son autre partie, il s'amenuise en une maniere d'aîle feuillue.

L'écorce, les semences, l'extrait & le sel fixe du fresne, ouvrent puissam-

ſamment à raiſon du ſoufre joint au tartre, ou à la terre feuilletée du tartre; vû que par l'analyſe chymique l'on en tire non ſeulement de l'huile, & un phlegme acide, mais auſſi un ſel fixe trés-acre & brûlant, qui veritablement dans l'état naturel ſe trouvant joint à un acide, approche d'un tartre doué d'un acide, rongeant comme d'un violent aiguillon, & temperé en même tems par un ſoufre qui en émouſſe un peu la pointe. Ne nous étonnons donc point ſi par l'analyſe chymique on extrait du freſne beaucoup de phlegme acide & de ſel fixe entierement cauſtique, de la terre en quantité, mais peu d'eſprit urineux.

Prenez écorces de freſne & de tamariſc, deux dragmes de chaque, cuiſez-les dans une quantité proportionnée de bouillon de collet de mouton, & préparez en un nouveau bouillon avec du cerfeuil ou de la chicorée.

Prenez racines de *bruſcus* & d'aſperge une once de chaque, écorce de frêne une once & demie, feuilles de fraiſier, d'abſynthe & de tanaiſie une poignée de chaque, ſemences de frêne & de l'éviſtic, une dragme de chaque; cuiſez tout cela dans une livre & demie d'eau de

fontaine, pour un apozéme qui servira à trois fois.

CHAPITRE IV.

De l'Oseille & de la Patience.

Quoique l'Oseille des prez soit connue de tout le monde par ses feuilles succulentes & aigreletres, il faut neanmoins remarquer que sa racine est amere & stiptique; c'est de plus une observation à faire que des feuilles de l'oseille on tire, outre un phlegme acide, une grande quantité de liqueur acre & d'esprit urineux, & même du sel volatil concret: de-là vient qu'elle est remplie d'un sel armoniac, qui pour ainsi dire, nage dans un phlegme acide. Les racines étant ameres, abondent davantage en en huile & en terre. Le sel essentiel de l'oseille nous découvre du nitre dans cette plante, outre son sel armoniac; car si l'on jette ce sel essentiel sur des charbons ardens, il s'enflamera; & si on le mêle avec de l'huile de tartre, il rendra une odeur urineuse: c'est pour cela que ses racines sont aperitives, & qu'elles levent les obstructions, poussant par les

urines, en vertu de leur tartre, de leur sel armoniac, & de leur soufre.

Les racines d'oseille sont employées dans les bouillons, dans les prisannes, & dans les apozémes, en la maniere suivante.

Prenez racines d'oseille & de fraisier, une once de chaque, cuisez-les dans un bouillon de poulet, & aprés l'avoir passé, ajoûtez-y demi dragme de sel prunel avant que de le donner au malade.

Prenez racines d'oseille & de persil, deux onces de chaque, antimoine crud en poudre, & suspendu dans un nouet une once; cuisez dans ce qu'il faut d'eau de fontaine, & sur la fin ajoûtez-y de la reglisse ratissée & pilée une once & demie, puis faites la prisanne.

Prenez racines d'oseille & de chicorée sauvage, deux onces de chaque, feuilles chausse-trape & de pimprenelle deux poignées de chaque, semences d'ortie & de chardon une dragme de chaque; cuisez-les dans une livre & demie d'eau de fontaine, pour un apozéme à distribuer en trois doses, à chacune desquelles vous ajouterez dix grains de sel de souches ou tiges de féves: on en fera prendre à des hydropiques.

La Patience, ou le *Lapathum* à feuille

aiguë platte de *G. Bauhin*, autrement l'*oxilapathum* de *Jean Bauhin*, a une racine longue d'un pied, épaisse d'un pouce, beaucoup fenduë, fibreuse & amere; la tige en est haute d'une coudée & demie, canelée, creusée; ses feuilles sont longues d'un empan, aiguës, d'un goût stiptique & un peu amer : les fleurs y sont à étamines, avec un calice à six feuilles, le pistile se convertissant en un fruit où est contenue une semence triangulaire & nette. La plante naist auprés des chemins & des ruisseaux. Elle possede les mêmes principes que l'oseille, si ce n'est qu'elle a moins d'acide : sa décoction ouvre, & fortifie les visceres, sçavoir, en dissipant l'abondance des serositez visqueuses, dont ils ont coutume d'être farcis.

Prenez racines de patience & d'asperge, une once de chaque; cuisez-les avec un poulet dans une quantité d'eau de fontaine qui suffise pour un bouillon à partager en deux doses, où l'on ajoutera une dragme de teinture de Mars. Ou

Prenez racines de patience quatre onces, feuilles d'ortie & de pariétaire deux poignées de chaque, semences de *raphanus* & de *paliurus* une dragme de chaque, tartre blanc deux dragmes; cui-

ſez cela dans une livre & demie d'eau de fontaine pour un apozéme, dont on en fera trois doſes.

La chicorée ſauvage, la dent de lion, & le fraiſier ſont employez de même.

CHAPITRE V.

De la Bardane, & de la Verge dorée.

La Bardane des boutiques, nommée auſſi grande *lappa*, ou *arctium* de *Dioſcoride* de *Gaſpar Bauhin*, pouſſe une racine épaiſſe, ſimple, longue d'un pied, droite, noire par dehors, & blanche par dedans, garnie de fibres : elle a des feuilles trés-larges, ſçavoir de plus d'un pied, & terminées en pointe, ayant de part & d'autre de petites oreilles à l'endroit qu'elles ſont attachées à la queuë; leur ſurface eſt velue, d'un verd obſcur, blanche par deſſous : la tige s'éleve de deux coudées; elle eſt épaiſſe, & ſoutient des fleurs formées en tête qui naiſſent au bout des petites branches, avec des fleurons, dont le calice reſulte de quantité d'écailles, qui ſe terminent en une eſpece d'hameçon recourbé en dedans. Les ſemences en ſont longues, applaties, noirâtres & aigrettées. On rencontre

cette plante dans les prez, & le long des chemins.

La bardane rend par l'analyſe chymique beaucoup de phlegme acide, d'huile & de terre : on y trouve auſſi du ſel volatil concret, & un eſprit urineux, par où il eſt conſtant qu'elle eſt pourvue de ſoufre & de ſel armoniac, & qu'elle n'eſt pas deſtituée de nitre, vû que ſes feuilles deſſechées & brulées s'enflament quand on y met le feu.

Sa racine & ſes ſemences provoquent l'urine, & purgent les reins & la matrice : on en tire une eau diſtilée propre aux indiſpoſitions de ces parties. Les tiges crues ou cuites dans l'huile & dans le vinaigre ne ſont point deſagreables, & pouſſent fortement par les urines, on s'en ſert avant que leurs fleurs ſoient parfaites, & aprés qu'on en a ratiſſé ou enlevé l'écorce.

Les racines confites ſe preſcrivent à la quantité de deux onces ; les ſemences ſe mettent au poids d'une demi-once, ou d'une once en infuſion, ou en maceration dans du vin blanc, ou dans de la bierre.

Prenez racines de bardane quatre onces ; cuiſez-les dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, pour en fai-

re une ptisanne, dans chaque pinte de laquelle vous dissoudrez un scrupule de sel vegetal.

Prenez racines de bardane une once; pilez-la dans un mortier de marbre, où vous répandrez peu à peu six onces d'eau de bardane, & une once de syrop des cinq racines aperitives, pour composer une émulsion. Ou

Prenez racines de bardane & de chiendent deux onces de chaque, feuilles de parietaire & d'aigremoine deux poignées de chaque, semences de bardane deux dragmes, fleurs de *calendula* deux pincées; cuisez-les dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, que vous réduirez à une livre & demie, pour en faire un apozeme à partager en trois doses, dans chacune desquelles vous dissoudrez un scrupule de tartre calybé soluble.

La verge d'or vulgaire à larges feuilles de *Jean Bauhin*, a des racines qui ne tiennent qu'à la surface de la terre, noirâtres, astringentes, & un peu ameres; ses feuilles sont longues d'une paume, & larges d'un pouce ou d'un pouce & demi, pointues par les deux extrêmitez, lisses, d'un verd délayé; les tiges montent à la hauteur de deux cou-

dées, elles ſont fermes, robuſtes, & rameuſes : ſes fleurs ſont arrangées dans une longue ſuite, agreables à voir, de couleur d'or & radiées; il leur ſuccede des ſemences rouſsâtres aigrettées; elle vient dans les foreſts & dans des lieux pierreux.

La verge dorée ne produit aucun ſel volatil par l'analyſe chymique ; mais elle rend beaucoup de phlegme acide, d'huile & de terre, avec un peu d'eſprit urineux ; c'eſt pourquoi il eſt vraiſemblable que la verge d'or pouſſe par les urines, par ſon ſoufre, ſon tartre & ſon ſel qui approche du ſel des coraux.

Arnaud de Villeneuve recommande fort la poudre de cette plante pour les calculeux, priſe au poids de deux dragmes dans du vin blanc ; mais l'experience a fait connoître qu'on ne la prenoit pas ſans danger, que ce remede etoit nuiſible à ceux qui avoient veritablement la pierre, & qu'il ne convenoit que dans un rhumatiſme ; car il y a bien des Medecins & des Empiriques, qui, au grand malheur des gens qui rombent entre leurs mains, confondent le calcul des reins avec un rhumatiſme qui affectera la region des viſceres, & ſe vantent d'avoir attenué ce corps étrange, lorſque les ma-

lades qu'ils ont traité ne se plaignent plus de la douleur qu'ils souffroient dans cette region.

La décoction des racines de la verge d'or se prescrit au poids de six onces, & ses feuilles au poids de demie once, ou d'une once dans des bouillons.

Prenez trois poignées des racines & de tout le reste des parties de la verge d'or, feuilles d'herniaire deux poignées, semences d'alkekenge & de *daucus* de Créte deux dragmes de chaque, feuilles de parietaire & d'ortie deux pincées de chaque : le tout doit être cuit dans de l'eau de fontaine, qu'on réduira à une livre & demie pour un apozeme qui sera partagé en trois doses, à chacune desquelles vous ajouterez dix grains de poudre de cloportes.

Quelques-uns préparent un vin en infusant les racines, les feuilles, & les fleurs de la verge d'or dans du moust fermentant.

CHAPITRE VI.

De l'Ache & du Fenouil.

ON employe dans les boutiques de trois especes d'ache ou d'*apium*,

sçavoir l'*apium* des jardins, ou le persil vulgairement dit ; l'*apium* des marais & des boutiques de *G. Bauhin* ; & enfin l'*apium* de Macedoine de *Gasp. Bauhin* : les deux premieres especes d'*apium* ou d'ache sont connues de tout le monde ; mais à l'égard de l'*apium* Macedonien, il approche de celui des jardins par sa racine & par ses feuilles, qui sont neanmoins coupées plus aigu, & ont plus de fermeté ; les tiges & les semences en sont couvertes d'un duvet grisâtre.

L'ache des jardins, & l'ache des marais fournissent outre un phlegme acide, de l'esprit urineux qui coagule la solution du mercure : cet esprit est suivi d'une grande quantité d'huile, & l'on tire de la terre damnée, beaucoup de terre, & une mediocre portion de sel fixe : ainsi ces sortes de plantes poussent les urines au dehors, à raison du soufre & du tartre, qui se trouvent naturellement dans ces simples, & ce soufre est d'une odeur assez agreable, approchante de celle d'une huile essentielle aromatique.

L'*apium* Macedonien est à peu prés constitué des mêmes principes, mais il contient plus de sel armoniac, & avec son esprit urineux il envoye encore dans le récipient un sel volatil concret.

On employe en Medecine la racine & les semences de l'ache, tant des jardins que des marais, & seulement les semences de l'*apium* Macedonien.

Prenez racines d'ache de jardin & de marais, deux onces de chaque, semences d'*apium* Macedonien trois ou quatre dragmes ; cuisez dans un bouillon de poulet, & dans la colature ajoutez demi dragme de poudre d'yeux d'écrevisses de riviere. Ou

Prenez racines de persil & de chiendent quatre onces de chaque, cuisez-les dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, pour en faire une prisanne, dans chaque pinte de laquelle vous dissoudrez demi dragme de sel vegetal. Ou

Prenez racines de deux sortes d'ache, de *bruscus* & d'asperge une once de chaque, écorces de frêne & de tamarisc demi-once de chaque, feuilles de chicorée sauvage & de pimprenelle une poignée de chaque, semences de persil & de *daucus* trois dragmes de chaque, fleurs de verge d'or & de camomille deux pincées de chaque ; cuisez le tout en suffisante quantité d'eau de fontaine, que vous réduirez à une livre & demie sur le feu, pour composer un apozeme divisible en trois doses, à chacune desquelles il fau-

dra ajoûter une once de syrop des cinq racines.

Outre la vertu aperitive du persil, on remarque encore dans cette plante de l'efficace contre les fievres périodiques, vû que les Païsans de Provence ont accoutumé d'avaler du suc des feuilles de persil jusqu'au poids de quatre ou six onces au commencement du paroxysme & avant que de se mettre au lit.

Prenez des racines & de toutes les autres parties du persil, & de la mente deux poignées de chaque; cuisez-les dans une suffisante quantité d'eau de fontaine avec un peu de graisse de porc, pour en former un cataplasme que vous arroserez d'esprit de vin camphré, & que vous appliquerez sur les mamelles pour repousser le lait.

Les cinq racines aperitives sont celles d'*apium* ou d'ache, de persil, d'asperge, de *bruscus*, & de fenouil, & les quatre semences mineures chaudes sont les semences de persil, de *daucus*, d'*ammi*, & d'*apium*.

La saveur & l'odeur du fenouil nous semble marquer qu'il abonde en esprit volatil huileux; & en effet, quand on le distile avec une grande quantité d'eau, il rend beaucoup d'huile essentielle &

mais l'esprit huileux & aromatique des plantes differe de l'esprit huileux qu'on produit par art dans les boutiques, en ce que celui-ci a été entierement privé d'acide, par le moyen du sel de tartre avec lequel on a mêlé le sel armoniac, selon la coutume, au lieu que dans les plantes le sel alkali naturel est beaucoup plus foible qu'il ne faudroit pour enlever & absorber tout l'acide.

Le suc des racines de fenouil nouvellement exprimé, soulage dans le rhumatisme des reins, lorsqu'on en boit au poids de trois onces, avec quatre onces de bon vin. La semence de fenouil est employée dans la décoction, & dans les fomentations resolutives : son huile essentielle est excellente pour la colique, & on l'ordonne depuis trois gouttes jusqu'à douze.

Prenez trois onces de décoction de fenouil, dix gouttes d'huile essentielle du même, & deux onces d'huile d'amandes douces ; faites-en un julep pour une douleur de colique.

Non seulement le fenouil est aperitif, il discute encore les vents attenuant les mucositez acides dont les intestins & le ventricule sont embarassez & saisis, il aiguise la vûe, & augmente le lait des

mamelles, & débouchant les conduits obstruez dans cette partie, & dilatant ceux qui sont trop resserrez ; il adoucit la toux, & les autres maux de poitrine, & il convient à la rougeole.

Prenez de toutes les parties du fenouil deux poignées, semence d'*aquilegia* deux dragmes ; cuisez dans une suffisante quantité d'une décoction de lentilles pelées, & dans la colature dissolvez une once de syrop d'absynrhe, pour en composer un julep à ordonner dans les petites veroles, & dans la rougeole, afin d'avancer la sortie des pustules.

Prenez quatre oignons coupez, cuisez-les à feu lent dans une suffisante quantité d'eau de fontaine & d'huile d'olives, évitant qu'ils ne se brûlent, ajoûtez-y sur la fin une once ou six dragmes de semences de fenouil, & faites prendre ce remede au malade dans un tenesme inveteré.

On recommande les feuilles de fenouil pour les maladies des yeux.

Les semences de fenouil sont employées dans la benedicte, & dans le diaphœnic, auquel il a donné son nom: les racines & les feuilles de cette même plante entrent dans la composition du syrop d'armoise, propre pour les affe-

ctions de la matrice : la racine est employée dans le syrop de chicorée composé, dans le syrop aperitif cachectique, ainsi que dans le syrop chalybé, ou préparé avec l'acier, & cathartique ou purgatif de la préparation de *Charas*.

CHAPITRE DERNIER.

De l'Eryngium, & de l'Anonis.

ou chardon rolland ou panicaut

L'*Eryngium* vulgaire du pinax de *G. Bauhin*, jette une racine longue d'un pied, épaisse d'un pouce, & blanche ; la tige en est canelée, ayant une coudée de haut, & se divisant en des rameaux étendus en rond ; les feuilles sont larges, roides, lisses, bleues, découpées de part & d'autre en de profondes lanieres, qui ont encore des crenelures terminées en des épines menaçantes. Les fleurs naissent en abondance dans de petites têtes rondes ; elles résultent de cinq feuilles blanches trés-menues, leur calice longuet & divisé en cinq parties, devient un fruit composé de deux semences plates à l'endroit qu'elles s'entre-touchent, convexes & canelées de l'autre part ; il croît en abondance dans les prez, & non loin des chemins.

Du tems de *Dioſcoride* on confiſoit les premieres feuilles de l'*eryngium* avec de la ſaumure, & on s'en nouriſſoit; on a coutume preſentement de confire les racines avec le ſucre & le miel, & d'en uſer pour s'animer au combat amoureux.

la rhumatisme

L'*eryngium* eſt propre pour lever toutes ſortes d'obſtructions, & pour diſſiper le rhumatiſme des reins, ou plutôt des muſcles de la région des reins & des parties voiſines. La racine & les ſemences ſont communément employées dans les bouillons, dans les ptiſannes, & dans les apozêmes.

Prenez racines d'*eryngium* & de *gramen* ou chiendent, une once & demie de chaque, cuiſez-les dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine avec un morceau de collet de mouton, pour en faire un bouillon, à la colature duquel vous ajoûterez demi dragme de poudre d'écreviſſes de riviere. Ou

Prenez racines d'*eryngium* quatre onces, bayes de geniévre & ſemence de fenouil une once de chaque; cuiſez les dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine pour en compoſer une priſanne, ſur chaque livre de laquelle vous répan-

drez demi dragme de tartre chalybé soluble qui s'y délayera. Ou

Prenez racines d'*eryngium* & de patience, deux onces de chaque, cuisez-les en suffisante quantité d'eau de fontaine, y ajoûtant sur la fin une once de reglisse contuse, pour en faire une ptisanne propre à le gonorrhée aprés qu'on en aura appaisé l'inflammation. Ou

Prenez racines d'*eryngium* & de fenouil deux onces de chaque, squine coupée par tranches demi once, antimoine crud & pulverisé, suspendu dans un nouet une once; infusez ces choses dans trois livres d'eau de fontaine, que vous cuirez jusqu'à la consomption du tiers, pour en composer une ptisanne.

L'analyse chymique tire beaucoup d'huile & de terre de l'*eryngium*, & une quantité mediocre de sel volatil; d'où il paroît que le sel armoniac, le soufre, & le tartre dominent dans cette plante: sa racine est employée pour la composition du syrop hydragogue, & du syrop anti-scorbutique de M. *Daquin*,

L'anonis ou bugrane ou arrête bœuf.

L'*Anonis épineux à fleur pourprée* de *G. Bauhin*, a des racines longues de plus d'un pied, rampantes ç'à & là, brunes au dehors, blanches au dedans:

les tiges en sont dispersées par terre, s'étendant au large, étant épaisses & garnies d'épines : les feuilles y naissent trois à trois dans une disposition alternative, legerement crenelées, & sous une figure ronde, ovale, ou oblongue. Les fleurs se produisent au sommet, & comme en épys ; ce sont des fleurs legumineuses, ou en papillons d'un pourpre clair avec un pistile qui se change en une gousse longue de trois lignes, n'ayant qu'une capsule qui s'ouvre en deux parties, & qui sous la figure platte renferme une semence souvent unique, & de la forme du rein.

Du tems de *Dioscoride* on confisoit dans de la saumure l'*anonis*, avant qu'il fût devenu épineux, & on le servoit dans les repas comme un mets trés-agréable. L'écorce de la racine leve les obstructions opiniâtres ; mais elle ne convient point au calcul ; car en poussant violemment par les urines, elle cause des inflammations. Cette plante abonde en soufre & en une espece de sel, qui approche du tartre vitriolé & du tartre commun : ce soufre & ce sel sont joints avec une assez petite quantité de sel armoniac, & temperez par un suc glutineux, puisque par l'analyse chymique

l'on en tire beaucoup d'huile acide & de terre, une mediocre quantité de sel fixe, & quelque peu d'esprit urineux.

Prenez racines d'*anonis* & de chicorée une once & demie de chaque, mettez-les avec un poulet dans de l'eau, poûr en faire un bouillon, dans lequel vous dissoudrez trois grains de sel marin. Ou

Prenez de la décoction des racines d'*anonis* six onces ; dissolvez-y douze grains de poudre de cloportes, & une once de syrop des cinq racines, pour faire un julep. Ou

Prenez racines d'*anonis*, de *bruscus*, & d'asperge une once de chaque, écorce de sureau, & racine de caprier une once & demie de chaque, feuilles de pimprenelle, de bourache & de buglose une poignée de chaque, semences de *sezeli* & de *lithospermum*, deux onces de chaque, fleurs de violettes deux pincées; cuisez tout cela en suffisante quantité d'eau de fontaine, que vous réduirez à une livre & demie, pour en composer une apozeme, qu'on donnera a trois fois.

La poudre de la racine d'*anonis* est fort estimée dans le sarcocele, étant prise au poids d'une dragme, & appliquant par dehors des cataplasmes ramolissans.

Le ſyrop anti-néphrétique de M. *Daquin* reçoit dans ſa compoſition les racines d'*anonis*.

SECTION QUATRIE'ME.

Des Remedes hyſteriques qui vuident par la matrice, ou qui pouſſent les regles au dehors.

AVant que de rapporter les medicamens qui provoquent les menſtrues, il ne ſera pas inutile de parler en peu de mots de cet écoulement d'humeurs, qui arrive environ tous les mois.

La plûpart des Modernes prétendent que dans l'eſpace de chaque mois il s'amaſſe dans les glandes de l'uterus un ferment particulier, qui met le ſang en fermentation, & l'oblige ainſi de ſortir des canaux qui le renfermoient: mais s'il s'amaſſoit quelque matiere fermentative, ne ſeroit-elle pas incontinent évacuée & diſſoute par la ſeroſité qui paſſe continuellement par ces endroits au ſortir des petites glandes qui la ſeparent, & chaſſée hors de la matrice par les tuyaux excrétoires.

Il y a donc plus de raiſon de dire que

durant environ un mois quelque ferment fereux & entierement femblable à celui que les glandes de l'uterus filtrent inceffamment, s'accumule dans le fang par la force de la digeftion, & qu'y étant amaffé en une certaine quantité, il agite violemment toute la maffe fanguine, & fe répand précipitamment avec elle dans ces mêmes glandes, qui font au refte fort difpofées à le recevoir, parce qu'elles font déja imbues d'une humeur fereufe, tout-à fait femblable à ce ferment, comme nous voyons que l'huile fe filtre aifément par le papier gris imbu d'une pareille liqueur huileufe ou graffe; ce qui s'accorde avec l'obfervation d'*Hippocrate*, dans fon premier Livre des Maladies des Femmes : une femme qui n'a pas encore accouché, dit-il, foufre davantage de l'écoulement de fes ordinaires, que celle qui aura déja éprouvé les purgations de l'enfantement, parce que durant les couches, les glandes de l'uterus deviennent plus propres à recevoir cette abondance de ferofitez, qui fe trouve tous les mois de fuperflu dans le corps des femmes. Or le ferment qui fe jette dans les glandes de la matrice, & qui s'y rarefie, groffit tout le volume de ces glandes,

d'où il eſt neceſſaire que les vaiſſeaux ſanguins, dont elles ſont tiſſuës, en ſoient comprimées, ainſi que toutes les parties voiſines ; c'eſt pourquoi les veines étant d'une compoſition plus foible & plus lâche, en ſouffrent une compreſſion trop forte pour pouvoir admettre dans leur cavité, & y retenir le ſang apporté par les arteres, d'où s'enſuit une effuſion de ſang dans la matrice par les embouchures des arteres vers leſquelles il refluë, ne pouvant plus être contenu ſuivant la coutume dans les conduits des veines.

Les douleurs de tête atroces, les envies de vomir, les vomiſſemens mêmes, la laſſitude, la chaleur incommode dans le creux des mains & des pieds, & toutes les autres maladies dont les femmes & les filles ſont ordinairement tourmentées dans le tems que les menſtrues tentent de ſortir, ou qu'elles commencent à couler, ou bien qu'elles ſe répandent en moindre quantité que la ſanté ne le demande ; ces ſymptômes, dis-je, paroiſſent confirmer que cette ſeroſité fermentative s'amaſſe dans le ſang plutôt que dans les glandes de l'uterus, & qu'elle lui communique de tems en tems des principes pour fermenter extraor-

dinairement ; car si le sang ne se purge tous les mois par des voyes convenables, l'on a coutume d'en voir survenir de fâcheux accidens : lorsqu'une fille, dit *Hippocrate*, dans le premier Livre de la superfétation, n'a pas ses regles dans leur tems, elle est fort sujette à la fiévre, à des douleurs de tête, à la soif, à la faim & à des vomissemens, elle est attaquée de la folie, puis elle retourne en son bon sens, sa matrice se souleve, & quand les mouvemens se portent vers les visceres avec convulsion, le vomissement, l'agitation du pouls & le delire se redoublent : & notre même *Hippocrate*, dans son second Livre des Prédictions, nous apprend qu'environ le tems de la sortie des menstrues, les filles ont des éblouissemens & des tournoyemens, & les autres especes de maux de tête.

Si l'on demande pourquoi ce ferment séreux employe un mois ou environ de tems, pour se reproduire dans le sang en une quantité suffisante ; je répondrai que cette quantité devant être déterminée pour devenir capable d'exciter une nouvelle effervescence, & les filtres n'étant propres qu'à separer en un mois cette même quantité, le ferment ne se doit trouver que de mois en mois dans

la proportion requiſe, pour aller en abondance & avec force faire irruption dans les glandes de l'uterus, & occuper la capacité de leurs conduits d'une maniere à comprimer les veines, & à obliger le ſang de ſe répandre par la dilaceration ou l'extraordinaire dilatation des pores des arteres, comme nous voyons que cela ſe paſſe dans le ſexe.

Nous ne manquons pas d'experiences, qui prouvent manifeſtement qu'il faut une certaine doſe de matiere, ſoit ſolide, ſoit liquide, pour cauſer des efferveſcences periodiques : ainſi l'eſprit de vin trés purifié ne fermentera pas avec le plus violent eſprit de nitre, ſi ces deux liquides ne ſont mêlez enſemble en parties égales; la poudre à canon ne prend feu que lorſqu'elle eſt compoſée de nitre, de ſoufre & de charbon battus enſemble dans une proportion de poids limitée; enfin l'eſprit de nitre & l'huile eſſentielle de ſaſſafras ne s'enflament point, s'ils ne ſont verſez dans un même vaiſſeau ſous tel ou tel volume.

Il faut rapporter les cauſes de la ſupreſſion des menſtrues, ſoit au ſang, ſoit à l'uterus, ſoit au vice de l'un & de l'autre à la fois. Le ſang dans cette ma-

ladie péche principalement par sa qualité, en ce qu'il devient trop épais & propre à former des obstructions; c'est pourquoi ce ferment sereux ne peut se débarrasser des autres principes ou parties du sang, ni parvenir à un degré où il puisse executer son emploi dans le tems prescrit par la nature.

L'uterus peut faire par lui-même la suppression des menstrues, sçavoir lorsqu'il est obstrué dans les tuyaux où le sang doit se porter pour sortir, vû qu'en ce cas cette liqueur est contrainte de réflechir & de refluer dans les vaisseaux d'où elle devoit s'évader : l'inflammation de ce même organe, un squirrhe, une tumeur chancreuse, une compression qui dépendra de la tumeur ou du gonflement des parties, un ulcere, & d'autres pareilles indispositions mettent de grands obstacles au cours reglé des menstrues; mais le plus souvent l'on doit accuser le sang & l'uterus en même tems du desordre qui survient à ce cours, sur tout quand la maladie est un peu longue; car les obstructions de la matrice épaississent le sang de jour en jour, & l'épaississement du sang augmente de plus en plus les obstructions de la matrice.

La supression des menstrues peut être avancée par des causes externes, comme par un bain d'eau froide, par un air trop frais, & par de rudes exercices, par des veilles immoderées, & par des passions véhementes ou profondes, comme la colere, la crainte subite, la jalousie, & les autres.

La vertu des medicamens qui provoquent les menstrues, peut s'expliquer aisément par les choses que nous venons d'établir pour causes de la retention de ces excremens; car elle doit consister à atténuer le sang, & à le rendre plus propre à couler; je veux dire qu'il faut que de tels remedes dissolvant les soufres du sang engendrent une serosité, qui non seulement est avantageuse pour gonfler les glandes de la matrice, mais qui se trouve aussi capable de lever leurs obstructions.

Quoique l'on s'apperçoive bien quand les menstrues sont supprimées, les Medecins sont neanmoins assez souvent embarrassez à découvrir quelle peut être la premiere cause de cette maladie, principalement lorsqu'il s'agit de femmes ou de filles engrossées par un mauvais commerce; c'est pourquoi l'on doit beaucoup s'appliquer à reconnoître la

verité du fait, pour éviter d'employer des drogues qui procurent l'avortement: il faut de plus s'abstenir de ces sortes de medicamens, lorsque la malade est parvenuë à un âge, où selon l'ordre de la nature, le flux des menstrues doit s'arrêter.

Le Medecin s'étant donc asseuré de l'état de la malade, avant que de lui prescrire des remedes qui poussent les menstrues hors de l'uterus, doit prendre plusieurs précautions pour la santé de la personne qu'il traite: les principales de ces précautions regardent la saignée, la purgation, & le bain, ou le demi bain d'eau tiede. Il faudra d'abord remedier à la trop grande quantité du sang par la saignée du bras, pour diminuer le volume de cette humeur, & une telle saignée ne peut d'ailleurs être nuisible. Le lendemain on en viendra à la saignée du pied, laquelle aura pour lors un meilleur succés, & ne pourra causer d'inflammation à la matrice, les vaisseaux ayant été ainsi des-emplis; & même cette derniere saignée déterminant le sang à couler plus copieusement à l'uterus, il en aura plus de facilité à desobstruer sans danger les vaisseaux qu'il y trouvera bouchez.

Il n'y a pas lieu de douter de la necessité de la purgation dans cette maladie ; mais il faudra pour cet effet se servir des plus doux medicamens, de crainte que les parties affectées ne soient froissées & maltraitées, au contraire d'être relâchées & ramolies, afin que la matiere adhérante soit détachée & chassée avec moins de peine : c'est pourquoi il en faudra venir au bain ou au demi bain d'eau tiede, & réïterer la purgation avant que la malade sorte du bain. Mais comme la suppression des menstrues procede ordinairement de la dépravation des parties qui contribuent à la nutrition ; il doit établir un bon regime de vivre, selon l'état de cette affection : s'il y a fievre, les alimens doivent être legers & peu nourrissans, & hors de la fievre, la malade usera d'alimens des plus succulens, soit bouillis, soit rôtis, mais en une quantité mediocre, interdisant neanmoins l'usage des viandes salées, ou assaisonnées avec l'huile & le beurre, aussi bien que des fruits cruds, & d'autres nourritures semblables. Les veilles excessives & le sommeil trop long sont également à éviter, de même que les passions de l'ame, principalement la colere, la jalousie ; la tristesse.

Aprés ces préliminaires, nous devons parler des ſpecifiques propres à émouvoir les menſtrues, entre leſquels medicamens le fer ou le mars, comme les Chymiſtes le nomment, tient le premier lieu, du conſentement univerſel des Medecins.

CHAPITRE I.

Du Fer, ou du Mars.

Le fer eſt un métal noirâtre, trés-dur & peſant, compoſé de beaucoup de ſoufre, & d'une terre métallique ou fuſible au feu. On doit mettre le fer dans le rang des métaux, quoique des moins nobles, vû qu'on ne ſçauroit le rapporter à nulle autre claſſe de corps avec plus de juſtice : mais cette eſpece de métal abonde particulierement en ſoufre : 1°. parce que ſa limaille répandue ſur un braſier, s'enflame : 2°. parce que l'on tire un ſoufre du vitriol, tant naturel, qu'artificiel, ou fait de limaille de fer & d'eſprit de vitriol, lorſqu'aprés l'avoir diſtilé on reverbere fortement la terre damnée à un feu violent, pour en extraire la portion ſulphureuſe, qui certainement ne tenoit pas à l'eſprit de vi-

triol, mais au fer reſté dans cette terre : 3°. la vapeur qui s'exhale, quand on diſſout le fer par des eſprits acides mineraux, témoigne auſſi le ſoufre par ſon ardeur, & par la flamme copieuſe qu'elle pouſſe : 4°. la compoſition artificielle du fer prouve la même choſe, puiſqu'il ſe forme par le moyen de la diſtilation, en mêlant quelque ſubſtance inflammable, comme l'huile de lin avec de l'argile ou de la poudre de brique : 5°. par la chaleur que le fer conçoit, étant mis en poudre, lorſqu'on vient à répandre un peu d'eau ſur cette limaille ; enfin par l'odeur de ſoufre qui ſe manifeſte dans les experiences précedentes on voit aſſez que le fer participe d'une matiere ſulphureuſe.

L'autre partie du fer, ſçavoir la terre métallique, c'eſt-à dire, qui ſe fond au feu, ſe fait connoître en ce que ſi on laiſſe quelque tems du fer dans le feu, il s'en va tout en ſcories, à cauſe que ſa partie ſulphureuſe ſe conſume ; mais on rend à ces ſcories la forme du fer, quand on les unit à du ſoufre : de plus, le colcothar, c'eſt-à-dire, le vitriol ou le fer privé de ſon ſoufre par un feu de reverbere, n'eſt autre choſe que la portion terreuſe du fer.

Quant à l'usage du fer en Medecine, l'on a besoin de préparer délicatement ce métal ; car quelque menue que soit sa limaille, elle est à charge au ventricule, & quelquefois elle se change en vitriol, lorsqu'elle se joint avec des acides dans l'intestin, & c'est de-là que surviennent les nausées, les vomissemens, les lassitudes, & d'autres incommoditez ausquelles sont sujets ceux qui prennent de la poudre d'acier.

Il faut donc préferer à toutes les autres préparations de l'acier celles où il est réduit en poudre fort subtile, comme dans la rouille, dans le safran de Mars, dans sa teinture, & dans ses fleurs.

Le fer se rouille par toute sorte de liqueurs qu'on verse dessus, excepté lhuile; car soit que cette liqueur tienne de l'acide ou de l'alkali, ou d'un sel salé, soit même qu'elle ne participe d'aucun sel, telle que l'eau distilée, elle ne manquera pas cependant de rouiller le fer, de maniere qu'on peut définir la rouillure du fer, un fer tellement alteré, qu'il n'est que trés-foiblement attiré par l'aiman, & qu'il ne brule, ni ne se liquéfie dans le feu.

Le safran de Mars est une autre es-

pece de rouillure, par laquelle le fer dépouillé de ses parties sulphureuses aprés une puissante calcination se convertit en une terre qui n'est plus fusible au feu, lorsqu'elle y est seule, & qui s'est imbue de tant de particules ignées qu'elle en a acquis un poids notable.

Le bol naturel est une espece de safran de Mars, ou un fer changé naturellement en une terre rougeâtre par la vertu de quelques liqueurs salées : or le bol resserre, parce qu'il approche un peu du vitriol de Mars, vû que la partie terrestre du bol est pénetrée d'acides naturels, comme il paroît par la distilation.

On prépare diverses teintures du fer, lesquelles sont toutes préférables à ses autres modifications introduites par artifice, à cause que ces teintures réduisent le fer en une poussiere la plus subtile. Au reste, on tire ces teintures ou avec l'eau froide ou chaude seule, ou avec du vin, sur tout blanc, parce qu'il a plus d'acidité, ou bien avec des sucs de plusieurs sortes de fruits, & d'autres parties de plantes, sçavoir avec du suc d'écorce de noix, de citrons, de pommes, avec de la rosée de May, dans laquelle on aura mis dissoudre du sel ar-

moniac, du tartre, du nitre, & d'autres telles drogues; car toutes ces choses dissolvent par une longue infusion les particules du fer en des atomes extrêmement menus. De ces teintures de Mars on compose des syrops d'acier par la filtration, en y ajoutant du sucre; & l'on en fait des extraits d'acier en les laissant évaporer jusqu'à une consistance un peu plus épaisse.

Il se sublime de belles fleurs, comme on dit, lorsqu'on a mêlé de la limaille de fer, ou de pierre hématite avec du sel armoniac, & qu'on les a laissé ensemble en digestion durant quelques jours dans un vaisseau propre à cela; car les liqueurs soit urineuses, soit acides s'étant élevées, on voit se former des fleurs impregnées d'un sel trés subtil, capables de lever toutes sortes d'obstructions, & de soulager considerablement dans toutes les longues maladies. Nous en avons dit assez du fer pris en particulier.

L'on aiguise le Mars par plusieurs autres medicamens, qui tendent non seulement à augmenter sa force, mais qui se disposent encore à chasser plus aisément, & à évacuer la matiere qui faisoit des obstructions dans les conduits des visceres mêmes; on a coutume par

exemple, de mêler l'aloës avec les préparations du fer qui réussit mieux par une telle addition.

Prenez un scrupule d'aloës, limaille de fer rouillé, ou safran de Mars aperitif douze grains, canelle pulverisée, & sel armoniac quinze grains de chaque; formez en des pilules pour une seule dose. Ou bien

Prenez demi dragme d'aloës, six grains de scammonée, douze grains de fleurs de sel armoniac calybées ou produites avec l'acier, dix grains de mercure doux, & en composez des pilules,

La poudre de *Quercetan* est d'une efficace merveilleuse pour toutes les affections du ventricule, & l'on en doit sur tout estimer l'usage, lorsqu'on la prend avec une quantité convenable de safran de Mars, ou de teinture de Mars.

Prenez poudre de racines d'*arum*, deux onces, racines d'*acorus* vulgaire & de pimprenelle, une once de chaque, yeux d'Ecrevisses de riviere demi-once, canelle trois dragmes, sels d'absynthe & de geniévre une dragme de chaque, & préparez de tout cela avec suffisante quantité de sucre rosat une poudre dont vous ferez prendre demi dragme avec douze ou quinze grains de safran de

Mars, réduisant le tout en pilules, au moyen de quelques gouttes de syrop de chicorée, ou d'autre; c'est à quoi la poudre de *Michaël* rapportée & vantée par *Ethmuller*, peut revenir pour ses vertus.

Prenez deux onces de safran de Mars aperitif, canelle fine demi once, trois dragmes de racines d'*arum* préparées, c'est-à-dire dessechées sur le four, & avec un peu de sucre faites de ces ingrediens une poudre que vous donnerez depuis demi dragme jusqu'à dragme entiere.

Le fer ouvre de sa nature & leve les obstructions, mais il devient astringent en quelque maniere, si l'on arrose sa limaille avec de l'esprit de sel, de soufre, ou de vitriol, & quelquefois il excite le vomissement; car qui ne voit qu'aprés en avoir fait la distilation dans la retorte, & l'avoir cohobé plusieurs fois, il en résulte un safran qui approche du vitriol de Mars, & par consequent doué d'une vertu astringente.

CHAPITRE II.

De l'Ambre, & du Jayet.

L'Ambre citrin, qu'on appelle autrement succin, *electrum*, karabé, est un corps bitumineux, composé de beaucoup de soufre & d'un sel acide, puisqu'outre que l'ambre brule à la chandelle sans faire bruit: l'analyse chymique le change presque tout en huile; & d'ailleurs on en tire un esprit acide, & un sel volatil à la verité, puisqu'il fermente avec les alkalis, & qu'il rougit le papier bleu, mais d'une nature propre à ce mixte, & singuliere; au lieu que les autres mixtes fournissent un sel urineux volatil: c'est ainsi qu'on forme un certain caillé bitumineux avec la pétréole & l'esprit de nitre: on produit aussi des résines par le moyen de l'huile de gérofle, & du bois de sassafras, quand on verse sur l'une ou sur l'autre de ces liqueurs de l'esprit de vitriol ou de nitre. Il n'est donc pas étonnant que de petits animaux se rencontrent quelquefois dans l'ambre, cette substance ayant coutume d'envelopper de ces insectes, quand elle est liquide ou molle.

On nous l'apporte de Dantzic, & l'on en trouve pareillement dans la Borussie, aux bords de la mer Baltique, vers la tour Bevantia, non loin de Segestrion, comme je l'ai observé moi-même, & que *Gassendi* le rapporte dans la vie de *Peiresk*. Selon le meme *Gassendi* & *Paul Boccone* les torrens en découvrent dans la Sicile, & la transferent jusques dans la mer; c'est pourquoi nous devons regarder comme fabuleux ce que quelques-uns racontent, sçavoir que dans la Norvége l'ambre tombe de grands arbres, on dit des peupliers, sous la forme d'une gomme; qu'il s'épaissit, & qu'il s'endurcit avec le tems, de fluide qu'il étoit au sortir de l'arbre.

On approuve l'ambre jaune ou citrin de couleur d'or, net, transparent, d'une agréable odeur, & facile à s'enflamer: il est probable que la couleur blanche lui est communiquée par l'eau de la mer, vû qu'en le faisant bouillir dans de l'eau marine, il quitte sa couleur jaune; on rejette l'ambre brun, & celui qui tire sur le noir. Il pousse fortement les mois étant pris depuis un scrupule jusqu'à demi dragme; & non seulement il est propre aux affections de l'uterus, mais il profite encore dans l'épilepsie, dans

l'apoplexie, dans la létargie, dans le vertige, dans la gonorrhée & dans les fleurs blanches.

Prenez ſuccin pulveriſé douze grains, *caſtoreum* & myrrhe quinze grains de chaque, jalap en poudre deux ſcrupules, ſel de tartre vingt grains ; formez de tous ces ingrediens un bol avec ſuffiſante quantité de conſerve de fleurs de *calendula*. Ou

Prenez ſafran de Mars aperitif & extrait de rhuë demi once de chaque, ambre pulveriſé deux dragmes, *caſtoreum* & myrrhe deux dragmes & demie de chaque, ſcammonée un ſcrupule, trochiſques alhandal douze grains ; faites-en un opiat, avec ce qu'il faut de ſyrop des cinq racines, & preſcrivez-en une dragme & demie à la fois.

On tire de l'ambre une élegante teinture par l'entremiſe de l'eſprit de vin ; la doſe en eſt depuis demi dragme juſqu'à dragme entiere.

Le ſel volatil de ſuccin ſe prend depuis demi ſcrupule juſqu'à ſcrupule ; & l'on ordonne ſon huile depuis ſix goutes juſqu'à douze.

Prenez ſuccin pulveriſé & maſtic, deux dragmes de chaque, aloës cinq dragmes, trochiſques d'agaric une drag-

me & demie, ariſtoloche ronde demi dragme, & avec du ſyrop de bétoine, formez-en des pilules, ce ſont celles que l'on nomme pilules de ſuccin de *Craton* Medecin Allemand. Elles ſont principalement recommandées pour les affections du cerveau ; la doſe en eſt d'une dragme.

L'on employe le ſuccin dans l'emplâtre ſtomachique, & dans celui qui ſe prépare avec l'aiman, & qu'on appelle l'emplâtre magnetique d'*Angelus ſala*.

Dans l'emplatre pour la matrice, & dans l'emplâtre ſtiptique le jayet eſt réduit à bon droit ſous le genre de ſuccin, quoi qu'en diſe *Schroder* ; car c'eſt une eſpece de foſſile bitumineux qui s'enflame au feu, qui tire les pailles, & qui participe preſque aux mêmes vertus que l'ambre. *Anſelme Boot* a donc eu raiſon d'appeller le jayet un ambre noir : il eſt dur comme une pierre, tout noir, & reſplendiſſant ; il differe du charbon de terre, en ce qu'il contient moins de parties terreuſes, que ce charbon brulant ſans le ſecours des ſoufflets, au lieu que le charbon foſſile a beſoin d'être ſoufflé pour s'allumer, à cauſe qu'il abonde en terreſtréïtez.

On en trouve quantité dans l'Angleterre, dans l'Allemagne, dans la France, &

& principalement dans les Monts Pyrénées, & dans la Provence, non loin de Sainte Baume, ou de la Magdelaine. Il est estimé pour exciter les menstrues, & pour appaiser ou calmer les mouvemens hysteriques, épileptiques, & maniaques ou furieux; mais rarement l'ordonne-t-on en substance; on se sert plus communément de l'huile extraite par la retorte, & qui ressemble à la perréole, d'où l'on a sujet de conjecturer que le jayet n'est rien autre chose que de la petréole concrete & endurcie.

L'huile de jayet se prescrit depuis six gouttes jusqu'à douze.

Prenez huit gouttes d'huile de jayet, recevez-les dans du sucre pulverisé, & faites-les avaler à votre malade ainsi mêlées, en lui ordonnant de boire un verre de ptisanne par dessus, ayant préparé cette ptisanne avec des aperitifs. Ou

Prenez huile de succin, & huile de jayet six gouttes de chaque, eau de fleurs d'orange six onces; brouillez ces liqueurs ensemble, en les agitant beaucoup, & ordonnez de les prendre dans le tems qu'elles seront encore confondues.

CHAPITRE III.

Du Borax.

Le Borax ou la Chryſocolle, eſt une eſpece de ſel alkali naturel qui ſe rencontre dans les Indes Orientales, d'où on nous l'envoye ſous le nom de *tincal*, (ſolution de Borax) & on le dépure en Europe, ſur tout à Londres dans un Faubourg nommé *Soudrie*.

La Chryſocolle a beaucoup de rapport avec l'alun par ſa couleur & par ſa forme : elle eſt d'abord d'un goût ſalé, & enſuite douçâtre : elle a la proprieté de ſervir à ſouder les metaux enſemble, non par elle même, mais parce que les fondant promtement au feu, elle eſt cauſe qu'ils ſe collent exactement les uns aux autres, d'où vient qu'on la nomme Chryſocolle, de *Chryſos*, (or) le Prince des métaux.

L'on éprouve que le borax eſt doüé d'un ſel alkali qui approche du ſel de tartre ou de la chaux, en ce que la ſolution de cette drogue donne une couleur rouge foncée à la ſolution du mercure ſublimé.

Le borax artificiel ſe compoſe ainſi, ſelon *Schröder*.

Prenez sel armoniac, nitre, tartre calciné, sel commun, & gomme arabique une once de chaque, mastic & alun demi-once de chaque; ayant pulverisé toutes ces choses, & les ayant mêlées ensemble, versez dessus de l'urine, filtrez, & cuisez ce mêlange liquide, jusqu'à ce que la teinture se prenne ou se fige en sel. Ce borax a les mêmes vertus que le naturel, dans l'usage de la Medecine.

Le borax naturel est bon pour provoquer les menstrues, & pousser l'arrierefaix au dehors : on le prescrit depuis un scrupule, ou un demi scrupule, jusqu'à une demi dragme, dans un bouillon, ou dans de l'eau tiede.

Prenez borax quinze grains, sel de tamarisc, & corail rouge préparé, un scrupule de chaque, syrop d'armoise une once; & composez-en une potion avec six onces d'une décoction aperitive. Ou

Prenez borax douze grains, sel armoniac purifié dix grains, mercure doux & yeux d'écrevices de riviere vingt grains de chaque, scammonée quinze grains; formez-en un bol avec une suffisante quantité d'extrait d'absynthe. Ou

Prenez fleurs de *calendula* & de géroflée jaune deux pincées de chaque; faites-en avec un poulet du bouillon que

vous passerez, & auquel vous ajouterez un scrupule de borax. Ou

Prenez limaille de fer rouillé & conserve de fleurs de *calendula* demi-once de chaque; borax, myrrhe, & *castoreum* deux dragmes de chaque, aloës & diagrede une dragme de chaque, sel d'absynthe & perles préparées une dragme & demie de chaque, avec une suffisante quantité de syrop de chicorée composé pour faire un opiat, dont le malade consumera une dragme & demie à chaque prise.

Le borax est employé dans l'onguent citrin, & dans la poudre pour l'accouchement laborieux de *Charas*: on en use aussi dans le baume excellent, pour nettoyer les mains, du même Auteur; car le borax est mis au rang des cosmétiques ou medicamens pour la beauté & la propreté.

CHAPITRE IV.

Du Castoreum.

Le *Castoreum* dont on se sert dans les boutiques est un suc gras, lent & fétide, qui se sépare dans des vésicules ou boursettes faites en forme de poire, les-

quelles se découvrent au nombre de quatre qui s'ouvrent les unes dans les autres, situées à la partie inferieure du bas ventre du castor ou fibre vers les racines de l'os pubis, proche de l'anus.

Le suc se fige ensuite & se desseche: or ces petites bourses imitent si bien les testicules du castor, qu'elles ont été prises par un grand nombre d'Auteurs pour les testicules propres de cet animal; mais par l'anatomie qu'on a souvent faite du castor à l'Academie des Sciences, on est certain que les veritables testicules de cet animal sont fort differens de ces petites vessies, & qu'ils sont situez de part & d'autre des aines aux deux côtez de l'os pubis, en sorte qu'ils ne paroissent non plus au dehors que les parties interieures destinées à la generation. Nous ne manquons point de castors en France, le long du Rhône, de l'Isere, & de quelques autres fleuves; mais on en trouve encore davantage en Allemagne, le long de l'Elbe, en Pologne le long du Boristene, & en Canada, ainsi qu'en d'autres pays de l'Amerique septentrionale; mais la plus grande partie du *castoreum* dont nous nous servons vient de Dantzic, Ville maritime de Pologne.

On approuve le *castoreum* qui casse,

dont le goût est amer & mordicant, & l'odeur forte & desagréable : celui qu'on nous apporte de l'Amerique, ou qui a été sophistiqué avec des gommes, doit être rejetté.

On tire du *castoreum* par l'analyse chymique de l'esprit urineux & du sel volatil, mais cette drogue s'en va presque toute en une huile trés-puante ; ce qui montre que le *castoreum* abonde en soufre mêlé avec un peu de sel armoniac, c'est pourquoi on le destine aux maladies de l'*uterus* ; car il ouvre souverainement, il attenue & il appaise les mouvemens convulsifs ; il convient d'ailleurs à l'épilepsie, à la paralysie, au vertige, à la petite verole, & à la rougeole : on le prescrit depuis un demi scrupule jusqu'à un ou deux scrupules, & jusques à une dragme même en infusion.

On prépare une teinture de *castoreum* avec l'esprit de vin & le sel de tartre, la dose de laquelle est d'une, de deux ou de trois dragmes.

On parfume aussi avec le *castoreum*, sur tout dans le mal de mere ; on en applique sur le nombril, & on en fourre dans la vulve même.

On tire une huile distilée, en faisant macerer le *castoreum* dans du vin, & le

diſtilant à feu lent par la retorte.

Prenez caſtoreum une dragme, infuſez-la durant la nuit ſur les cendres chaudes dans du vin blanc du poids de ſix onces, & faites avaler la colature. Ou

Prenez demi dragme de *caſtoreum*, douze grains de diagrede, quinze grains de ſel de tartre, & une ſuffiſante quantité de conſerve de feuilles d'abſynthe, pour en former un bol. Ou

Prenez caſtoreum & myrrhe une dragme de chaque, aloës deux ſcrupules, trochiſques alhandal douze grains, ſel de tamariſc & corne de cerf préparée une dragme & demie de chaque, & avec une ſuffiſante quantité de *diaprun*, on en compoſera des pilules pour prendre en quatre doſes, Ou

Prenez caſtoreum une dragme, eſprit de ſel armoniac douze goutes, *laudanum* opié deux grains, avec une quantité ſuffiſante de fleurs d'orange pour faire un bol à partager en deux doſes, lorſqu'il s'agira d'exciter les ſueurs.

Quand on eſt accablé d'un trop long ſommeil, ou d'un engourdiſſement pour avoir pris de l'opium, on en ſortira heureuſement par l'uſage du *caſtoreum*, pourvû qu'on le faſſe préceder d'un médicament émétique.

Le *castoreum* entre dans la composition de la thériaque d'Andromaque l'aîné, dans celle de la thériaque reformée, dans le mithridat, dans le *philonium*, dans l'électuaire de bayes de laurier, dans les pilules de langue de chien; dans les pilules fétides, dans les pilules hysteriques, dans le baume uterin, &c.

CHAPITRE V.

De la Myrrhe, & de la Gomme ammoniac.

ON ne rapporte rien de certain de l'arbre qui distile la myrrhe; elle nous est envoyée de cette partie de l'Afrique qu'on nommoit le pays des Troglodites au dessous de l'Egypte, à la partie orientale de l'Ethiopie, ce qui l'a fait appeller myrrhe Troglodítaine; elle s'amasse en mottes grandes ou petites, jaunes ou ferrugineuses, un peu transparentes, acres, fragiles, d'une forte amertume, d'une odeur apesantissante, grasses, résineuses, & marquées de taches blanches, semblables à des ongles.

La myrrhe contient beaucoup de soufre, comme il paroît à sa solution dans de l'eau de vie; elle abonde outre cela

en un sel tartareux attaché au féces ou résidences ; c'est pourquoi elle fournit dans l'analyse chymique une liqueur acide, & même de la terre : ainsi l'on ne doit point s'étonner si elle ne se dissout pas entierement dans l'esprit de vin, ni même dans l'eau de vie ; puisque sa partie tartareuse élude l'impression de ces dissolvans, mais elle se liquéfie parfaitement quand on la laisse en digestion durant plusieurs jours dans une bouteille d'eau tiede, ou si on l'expose à la simple vapeur de leau tiede ; car cette chaleur douce & humide fond peu à peu, tant la potion sulfureuse, que la tartareuse.

L'huile de Myrrhe se fait ou par la retorte, ou par sa résolution à la cave ; celle qu'on obtient par la retorte sent mauvais, mais l'autre ne merite pas le nom d'huile ; c'est plutôt la liqueur ou l'eau de myrrhe, vû qu'elle n'est rien que la myrrhe même dissoute dans un blanc d'œuf durci & chaud.

La myrrhe emporte les obstructions, provoque les mois, & soulage dans les maux de la matrice : on la prescrit en bol, en poudre, en opiat, & sous d'autres formes, depuis six grains jusqu'à un scrupule, ou une demi dragme ; on la

diſtingue du *bdellium* en ce qu'elle eſt amere, plus pâle, plus graſſe, & d'une odeur plus rude : on n'employe point la ſéche, la peſante, ni la noire ; la plus fraîche eſt d'une couleur jaune, verdâtre, tirant ſur le rouge, & les plus groſſes mottes ſont préferables aux autres.

Le *ſtacté* eſt cette partie de la myrrhe qu'on trouve liquide au centre des mottes nouvelles, ou bien on l'exprime de la myrrhe, en pilant la myrrhe avec un peu d'eau, ſelon que *Dioſcoride* l'enſeigne.

Outre la vertu aperitive de ce medicament, il convient encore à la ſquinancie, à l'enroûment, à la toux, à la pleureſie, à la diarrhée, à la dyſenterie, aux fievres intermittentes, en le mêlant avec de l'encens, & aux maladies qui dépendent des vers : la myrrhe étant appliquée par dehors, elle attenue, diſcute, reſiſte à la pourriture : elle arrête le progrés de la gangrenne, & ôte la carie des os ; c'eſt pourquoi l'on en prépare une poudre que l'on appelle exfoliative, & une teinture.

Prenez racines d'ariſtoloche ronde, d'iris de Florence & d'euphorbe une dragme de chaque, poudre d'aloës & de myrrhe une dragme & demie de chaque ;

& composez-en une poudre que vous répandrez sur l'os carié : ou bien de cette même poudre tirez au moyen de l'esprit de vin une teinture qui arrêtera la pourriture des chairs.

L'on prescrit la myrrhe à la maniere suivante contre les affections internes.

Prenez limaille de fer rouillé demi dragme, myrrhe choisie réduite en poudre quinze grains, mercure doux & sel armoniac un scrupule de chaque, diagrede douze grains ; faites-en un bol avec suffisante quantité d'extrait de rhuë. Ou

Prenez safran de Mars aperitif, & conserve de feuilles d'absynthe, deux dragmes de chaque, myrrhe Troglodiaine & safran vulgaire demi dragme, résine de jalap deux scrupules ; sel de tamarisc, & corail rouge préparé une dragme de chaque, avec suffisante quantité de conserve de fleurs de chicorée ; faites de tout cela un opiat pour quatre doses, que le malade prendra en quatre jours le matin à jeun, beuvant un bouillon fait avec les herbes aperitives par dessus.

L'on prépare les trochisques de myrrhe avec la semence de cumin & le dictame. La myrrhe entre d'ailleurs dans la

thériaque d'*Andromaque* l'ancien, dans la Theriaque appellée *Diatessaron*, dans la confection hyacinthe, dans le *philonium*, dans les pilules d'agaric, dans les pilules catholiques de *Potier*, dans les pilules de *Rufus*, dans l'huile de scorpions composée, dans l'éxilir de proprieté de *Paracelse*, dans l'onguent *Martiatum*, dans l'onguent *Apostolorum*, dans le mondificatif de résine, dans l'emplâtre de melilot, dans l'emplâtre divin, dans l'emplâtre stiptique, dans l'*oxicroceum*, & dans quelques autres.

La Gomme ammoniac coule comme du lait, soit naturellement, soit par des playes qu'on fait à une certaine plante ombellifere, telle que la ferule, comme on le reconnoît par les semences qui se rencontrent souvent dans les mottes de cette même gomme : or ce lait se coagule, soit en des grumeaux arondis, soit en de grosses mottes.

La plante qui la produit croît dans cette partie de l'Afrique située à l'occident de l'Egypte, laquelle on nomme aujourd'hui le Royaume de Barca d'où viennent les chevaux barbes, & où il y avoit autrefois un Temple fort celebre dédié à Jupiter Ammon ; & de-là la gomme dont nous parlons, & un certain

sel ont été nommez ammoniacs, non armoniacs.

On estime la gomme ammoniac qui se trouve épaissie en de gros grumeaux, ou de grosses larmes blanchâtres, tirant sur le roux, trés-ameres, & d'une forte odeur, entretenant une flamme claire quand elles sont allumées, qui s'amolissent à force d'être maniées, acquerant pour lors une certaine lenteur ou ductilité; quoique si l'on vient à les frapper fortement, elles se brisent & se separent en plusieurs miettes reluisantes.

Nous employons communément la gomme ammoniac qu'on apporte en masse, jaunâtre par dehors, & composée par dedans de grumeaux distinguez par des ongles d'une blancheur de lait, ou roux, & d'une odeur empestée.

La gomme ammmoniac doit être mise au rang des gommes résines, car elle brûle au feu, & se dissout par le vinaigre, ou par l'eau commune tiede; c'est pourquoi il n'y a nul doute qu'elle ne résulte de beaucoup de soufre, & d'un sel tartareux, surpassant par son soufre nidoreux ou de vilaine odeur, la myrrhe dont nous avons fait ci-dessus l'histoire. Elle léve merveilleusement les obstructions, excite les mois à couler, & pur-

ge la matrice : on la prend en bol, en pilules, en poudre, & en opiat, depuis un demi ſcrupule juſqu'à un ſcrupule ou à une demi dragme.

Prenez gomme ammoniac pulveriſée un ſcrupule, extrait d'aloës quinze grains, borax dix grains, ſel de tartre, & poudre d'ècreviſſes de riviere demi dragme de chaque, avec une ſuffiſante quantité de conſerve de fleurs d'orange, pour en faire un bol. Ou

Prenez diagrede une dragme, gomme ammoniac ſéchée & pulveriſée deux dragmes, mercure doux & ſel d'abſynthe deux ſcrupules de chaque, avec ſuffiſante quantité de ſyrop de chicorée, pour en compoſer un opiat à prendre au poids d'une dragme le matin à jeun. Ou

Prenez poudre de racine de jalap, ſel prunelle, & gomme ammoniac un ſcrupule de chaque, gomme gutte deux grains, antimoine diaphorétique vingt grains; préparez-en une poudre. Ou

Prenez myrrhe choiſie & gomme ammoniac deux dragmes de chaque, ſcammonée en poudre une dragme & demie, ſucre endurci par la cuiſſon trois onces; formez en des tablettes, dont la doſe ſera de deux dragmes. Ou

Prenez ſafran de Mars aperitif demi

once, gomme ammoniac & myrrhe choisie deux dragmes de chaque, diagrede & mercure doux une dragme de chaque; faites-en un opiat avec suffisante quantité de syrop de pêches : la dose sera de demi dragme, beuvant six onces de décoction aperitive par dessus.

Outre la proprieté d'ouvrir, qui se remarque dans la gomme ammoniac, elle a encore de la vertu contre la toux inveterée, lorsqu'il s'y agit d'attenuer un mucilage épais. On l'applique exterieurement pour tâcher de résoudre les tumeurs & les nœuds où les matieres plâtreuses qui enflent & embarrassent les articles.

Elle a donné le nom aux pilules d'ammoniac de *Quercetan*; elle est employée dans les pilules fétides de *Rufus*, dans les pilules de tartre de *Bontius*, dans les pilules de *sagapenum*, dans l'électuaire aperitif cathartique, dans l'électuaire antihydropique, dans l'onguent *Apostolorum*, dans le diachilon avec la gomme, dans l'emplâtre de ciguë, dans celui de melilot, dans l'emplâtre divin, dans l'emplâtre magnétique d'*Angelus-sala*, & dans l'*oxycroceum*.

CHAPITRE VI.

Du Galbanum, & de l'Assa fœtida.

LE *Galbanum* est une sorte de gomme résine, qui coule d'une certaine plante ferulacée ou ombellifere soit spontanément & par sa disposition naturelle, soit par des incisions qu'on fait à la plante. Or cette plante porte des feuilles semblables à celles de l'anis, si ce n'est qu'elles sont plus larges, plus fermes, & incisées plus aigu; leur couleur est d'un verd de mer, leur saveur & leur odeur sont acres & piquantes. Les tiges qu'elle pousse montent à la hauteur d'un homme; les fleurs en sont jaunes, les semences presque orbiculaires & applaties, menues, ce qui la fait appartenir à l'espece d'*oreoselinum*, & non à l'espece de ferule: toute cette plante est pleine de lait, & elle a poussé heureusement durant quelques années dans le Jardin Royal de Paris.

Dans les *Institutions de la Botanique*, cette plante est nommée *oreoselinum* Africain galbanifere, arbrisseau à feuille d'anis; la figure en est representée dans le Paradis de Hollande, sous le nom de

ferule portant le *galbanum*; mais la plante qui s'appelle ferule galbanifere de *Lobel* en est fort differente, & ne produit point le *galbanum*, comme je l'ai souvent observé, mais une autre espece de gomme trés-rougeâtre, & qui ne sent pas fort.

On approuve le *galbanum* gras, roux, composé de grumeaux blanchâtres & resplendissans, d'une saveur acre, d'une rude amertume, & d'un goût peu supportable, à cause de sa violente impression.

On en trouve de deux sortes, l'une coagulée en grumeaux ou en larmes, d'une couleur blanchâtre, qui approche en quelque maniere de la jauneur de l'or, ameres, & d'une odeur forte : l'autre espece est en une masse compacte. Le *galbanum* est dissoluble par le vinaigre, & par l'eau chaude ; ainsi il abonde en sel de tartre, & en une huile puante, que l'esprit de vin comme trop délié n'extrait qu'à peine, mais qui s'enleve & se dégage bien plutôt avec l'huile essentielle de terebenthine.

Le *galbanum* est excellent pour pousser les mois au dehors; il remedie aux suffocations de la matrice; on s'en sert pour faire sortir un *fœtus* privé de vie, &

pour l'écoulement des vuidanges : sa fumée est aussi profitable aux femmes hysteriques ou sujettes aux maux de mere. On le donne en substance depuis un scrupule jusqu'à demi dragme.

Prenez galbanum un scrupule, succin pulverisé douze grains, scammonée six grains, trochisques alhandal quatre grains ; formez-en un bol avec suffisante quantité de conserve de fleurs de chicorée. Ou

Prenez galbanum dissout avec le vinaigre quinze grains, *castoreum* & sel de tamarisc quatorze grains de chaque, résine de jalap douze grains, casse nouvellement extraite demi-once, faites-en un bol. Ou.

Prenez galbanum dissout dans le vinaigre demi dragme, mercure doux & sel de tartre, douze grains de chaque, & formez-en un bol avec suffisante quantité de conserve de feuilles d'absynthe.

On applique avec succés l'emplâtre de *galbanum* sur le bas ventre dans les passions hysteriques, ou bien on frotte avec de l'huile de *galbanum* la region ombicale, ou avec le *galbanetum* de *Paracelse*, lequel est recommandable pour la paralysie, & pour des douleurs de colique : on le préparera ainsi.

Prenez galbanum une livre, huile de térebenthine une demi livre, huile de lavende deux onces; distilez ces choses dans la retorte avec une suffisante quantité de chaux vive pulverisée, & gardez la liqueur pour vous en servir au besoin.

Le *galbanum* appliqué au dehors résout puissamment, & discute ou dissipe; c'est pourquoi il entre dans la composition des emplâtres pour les bubons veneriens, & pour les tumeurs rebelles. On l'employe dans la thériaque, dans le mithridat, dans le *diascordium* de *Fracastor*, dans l'onguent *Apostolorum*, dans l'emplâtre de *galbanum*, dans le diachilon composé, dans l'emplâtre de mucilages, dans l'emplâtre diaphorétique, appellé *manus Dei*, dans l'emplâtre magnétique d'*Angelus-sala*, dans l'emplâtre de *Paracelse*, dans l'emplâtre pour la matrice, dans l'emplâtre pour la hernie, dans l'emplâtre pour les ganglions, dans l'*oxycroceum*, &c.

Le *laserpitium* françois de *G. Bauhin*, dans la Provence ayant reçû une playe qui y aura fait ouverture, comme je l'ai souvent experimenté, répand un suc fort dissemblable à l'*assa fœtida*; c'est pourquoi l'on ne doit point écouter ceux qui

prétendent que notre *laserpitium* fournit l'*assafœtida*.

La plante de la racine de laquelle l'*assa fœtida* est exprimée, dit *Bontius*, Medecin Hollandois, dans son Histoire naturelle de l'Inde Orientale, prend naissance dans l'Empire des Perses, à peu de distance de la mer, & elle est de deux especes : la premiere est presque sarmenteuse, comme le saule aquatique, & de ses feuilles, aussi-bien que de ses tiges incisées on exprime sous le pressoir l'*assa fœtida*, qui, de même que les autres sucs, s'étant endurci au soleil, prend une consistance comme de l'aloës.

Quant à la seconde espece d'*assa fœtida*, c'est un suc qui se tire des racines d'une certaine plante, dont il se produit de trés-grosses raves qui empuantissent toutes les maisons. Les feuilles en sont semblables à celles de la tithymale, herbe laicteuse.

L'*assa fœtida* des boutiques est une gomme résine rousse & compacte qui résulte de plusieurs grumeaux blanchâtres, & en quelque façon incarnats ou violets & resplandissans ; elle est amere, mordicante, d'une odeur forte & virulente d'ail, ou plutôt de poireau ; c'est pour cette raison que les Allemans ont coutu-

me de la nommer l'*Excrement du diable.*

On approuve pour l'usage de la Medecine celle qu'on apporte de l'Orient en larmes ou en grumeaux purs & diaphânes : on en prépare une teinture avec l'esprit de vin tartarisé, ou bien avec l'huile essentielle de térebenthine. L'eau chaude & le vinaigre dissolvent aussi la plus grande partie de cette drogue.

Si l'on distile dans la retorte l'*assa fœtida*, avec de la chaux vive qui absorbe la partie acide du tartre, il en sortira une huile d'une odeur détestable, par où l'on voit que cette espece de gomme résine est composée de beaucoup de sel tartareux, & d'une huile trés-fétide; c'est pour cela qu'on en use dans toutes les maladies uterines, dans les fievres malignes, dans la rougeole, & dans la petite verole, depuis un demi scrupule jusqu'à un scrupule & demi, ou bien à demi dragme, principalement lorsqu'il y a lieu d'exciter les sueurs.

Prenez vingt grains d'*assa fœtida*, quinze grains de sel volatil de corne de cerf, un grain de *laudanum* opié; mêlez cela avec une suffisante quantité de conserve de fleurs d'orange, & en préparez un bol pour la diaphorese, ou pour exciter la transpiration.

Prenez assa fœtida un scrupule, *castoreum* & succin dix grains de chaque, résine de jalap douze grains; faites-en le mêlange avec suffisante quantité de conserve de fleurs de *calendula* pour un bol.

L'*assa fœtida* entre dans la préparation de la poudre hysterique de *Charas*, des trochisques de myrrhe, du baume uterin, de l'emplâtre pour la matrice.

CHAPITRE VII.

Du Camphre.

L'Arbre qui porte le camphre qu'on employe dans les boutiques, & dont il est particulierement fait mention dans le Jardin de Leyde, est un arbre fort remarquable, qui surpasse la hauteur d'un homme, & que j'ai vû avec admiration depuis quelques années dans les Jardins de Hollande où il profitoit beaucoup.

C'est un arbre toufu & branchu; les feuilles y sont alternativement attachées, & par tas, longues d'une paume, ayant la forme des feuilles du laurier vulgaire, & étant aiguisées des deux côtez; elles tiennent à une queue longue, qui finit en une côte rougeâtre, de laquelle sortent obliquement de petits nerfs qui

s'étendent jusqu'aux bords de la feuille: toutes ces feuilles sont nettes, lisses, un peu sinueuses & crepues à leur circonference, d'un verd délayé, reluisant, d'une saveur acre aromatique, & d'une odeur forte. Nous n'avons rien de certain touchant la structure des fleurs; il leur succede des fruits d'une odeur plus suave que celle des feuilles, lesquels se produisent d'un calice oblong, sous lequel est un peu cachée une petite noix orbiculaire d'un noir brun; cette noix est noire en dedans, resplandissante, & contient une amande blanchâtre, grasse, qui se fend en deux, d'un goût aromatique, acre & non desagréable: la plante vient en abondance au Japon. Au reste, par la description du fruit, & par la forme des feuilles que je viens de donner, il y a lieu de soupçonner que le camphre est une espece propre de vrai laurier.

Des racines de cet arbre l'on extrait le camphre d'usage; car les habitans ayant coupé ces racines, les jettent dans un chaudron de cuivre, qu'ils couvrent d'un couvercle creux en dessous, comme un cone vuide; par ce moyen notre merveilleux sel volatil huileux contenu dans les racines, monte peu à peu, &

s'attache à la ſurface interne du couvercle, ſous la forme d'un ſel d'une vilaine blancheur, tel qu'on nous l'apporte des Indes; mais pour cette élevation du ſel il faut entretenir un petit feu ſous le chaudron. On le ſublime en Hollande, pour le rendre tranſparent & reſplendiſſant, en le ſéparant de quelques craſſes qui s'y trouvoient intimement mêlées.

On dit auſſi que le camphre coule de lui-même de l'arbre par l'ouverture qui y aura été faite ; & quelques uns aſſûrent que le meilleur ſort des racines d'un arbre qui porte la canelle, comme nous dirons plus bas.

On choiſit le camphre tranſparent, blanc comme d'une couleur argentée, net, friable, ſec, amer & acre, d'une odeur de romarin, mais plus forte. Or le camphre eſt une eſpece de gomme réſine, ou un ſel volatil huileux naturel, c'eſt-à-dire joint avec beaucoup de ſoufre ; c'eſt pourquoi il ſe diſſout trés-facilement dans l'eau de vie, ainſi que dans l'eſprit de vin : mais ces deux principes, ſçavoir le ſel & le ſoufre, ſe quittent difficilement ; en ſorte que par la ſublimation l'on obſerve que le camphre ſe remet toujours dans ſon état naturel.

La

La partie saline du camphre est prise par l'eau ; car si l'on verse de l'eau sur une solution de camphre, on retirera la même eau trés-salée & amere. La longue ébulition du camphre dans de l'eau chaude diminue aussi la quantité du camphre ; & le dissipe enfin entierement ; ce qu'on ne peut attribuer qu'à la désunion de la partie saline d'avec la sulfureuse, faite par l'eau bouillante.

Le veritable, pour ne pas dire l'unique dissolvant du camphre, est l'esprit de nitre ; sçavoir en versant sur une once de camphre deux onces d'esprit de nitre, on voit tout le camphre se changer en huile : il se liquéfie aussi par l'eau regale, mais c'est seulement à raison du nitre dont cette eau est composée, non à cause du sel marin, ou du sel armoniac qui y entrent aussi ; cela se manifeste par la quantité d'eau regale, requise pour une telle dissolution ; car trois onces de cette eau changent en huile une once de camphre.

Une huile de vitriol trés-forte, sera aussi capable de dissoudre le camphre, mais elle ne le changera pas en huile ; au contraire ni l'esprit de vitriol, ni celui d'alum, ni le vinaigre distilé, ne le rendront pas liquide ; par l'action de

l'esprit de sel, il devient partie en huile lente & blanchâtre, partie en sublimé: il résiste tout à-fait à l'impression de l'huile de tartre, & à l'esprit de sel armoniac.

Le camphre pousse les menstrues, & soulage dans les suffocations de la matrice, étant pris depuis demi scrupule jusqu'à un scrupule, soit par la bouche, soit en lavement, pourvû qu'il ait été dissout dans de l'eau de vie: d'ailleurs il procure le sommeil, & restaure les particules spiritueuses de nos humeurs; c'est pourquoi l'on s'en sert fort heureusement sur la fin des fievres malignes, aprés l'usage de l'émetique, & aprés une saignée.

Prenez camphre douze ou quinze grains, conserve de fleurs de *calendula* ou soucy, autant qu'il en faut pour former un bol dans les pasles couleurs des filles. Ou

Prenez camphre & myrrhe douze grains de chaque, sel de tamarisc & corail rouge préparé un scrupule de chaque, extrait d'aloës dix grains; faites-en un bol avec suffisante quantité de syrop d'armoise, pour donner à des personnes sujettes aux mouvemens hysteriques. Ou

Prenez camphre quinze grains, huile de canelle trois goutes, *laudanum* opié un grain; & formez un bol pour exciter les sueurs, avec une suffisante quantité de conserve de fleurs de romarin. Ou

Prenez une livre de décoction rafraîchissante & amolissante; mêlez y une cuillerée d'esprit de vin camphré, & préparez le lavement.

L'eau de camphre propre aux affections ou vapeurs de l'*uterus* se compose ainsi.

Prenez camphre autant qu'il vous plaira, dissolvez-le dans une suffisante quantité d'eau de vie; approchez la bouteille du feu, & agitez la liqueur, puis répandez sur la solution autant qu'il faut d'eau de fontaine; ensuite vous separerez par la filtration le camphre qui sera superflu, & vous en donnerez par cuillerées la colature qu'on trouvera douée d'une trés-grande amertume.

L'esprit de vin camphré ou imbu de camphre se prend interieurement par cuillerées, une à chaque dose; il résout puissamment, appliqué par dehors, & il resiste à la gangrenne & à la pourriture la plus destructive.

Avec l'esprit de vin camphré, & l'huile essentiel de terebenthine, on compo-

ſe une liqueur contre la douleur de la goute, & toutes ſortes de rhumatiſmes ſont mitigez par ce même eſprit, lorſqu'on la tempere avec de l'huile de lys ou de camomille. Rien n'eſt meilleur que l'huile de camphre, ou que la ſolution du camphre avec l'eſprit de nitre pour la carie des os, le ſphacéle & les petits ulceres des parties honteuſes.

Au reſte, le camphre eſt employé dans les trochiſques de camphre qui ſont fameux; il entre dans la compoſition d'autres ſortes de trochiſques, appellez les trochiſques d'*Albi rhaſis*, leſquelles ſont eſtimez pour les maladies des yeux, on s'en ſert auſſi dans les trochiſques de roſes nommez diarrhodon, dans les pilules hyſteriques de *Charas*, dans l'onguent de ceruſe, dans l'onguent deſſicatif rouge, dans le cerat ſantolin, dans l'emplâtre ſtiptique, & dans l'emplâtre pour les ganglions.

CHAPITRE VIII.

De la Canelle.

La racine de l'arbre qui produit la canelle eſt épaiſſe, fendue en pluſieurs autres, fibreuſe, dure & couverte

d'une écorce rouge, qui aproche de l'odeur du camphre : le tronc de cet arbre, monte à la hauteur de trois ou quatre toises, il s'étend en beaucoup de branches fortes, munies d'une écorce exterieure un peu épaisse ; la couleur en est verte au commencement, & avec le tems, l'ardeur du Soleil exaltant les soufres, lui fait prendre une couleur qui tire sur le rouge ; elle est d'un goût trés suave, accompagné d'une douceur acre, quoi qu'agréable ; on l'apporte en Europe, & on la vend sous le nom de cinnamome ou de canelle. Cette premiere écorce en couvre un seconde plus mince, nommée le livre qui chasse peu à peu l'exterieure, comme il arrive au liege, de maniere qu'aprés la rupture des vaisseaux qui fournissoient de la nouriture à celle-ci, cette même écorce externe se desseche, & dans son aridité, elle acquiert une odeur & une douceur plus agreable ; c'est pour cela, que presque tous les ans on a soin de recueillir cette premiere écorce dont les branches de l'arbre qui porte la canelle se dépouillent d'elles-mêmes, & quittent cette premiere enveloppe.

Les feuilles approchent de celles du laurier ou du citron, naissant alternati-

vement de côté & d'autre des rameaux, elles ſont longues de plus d'une paume, liſſes, nettes, avec un pedicule ou une queue terminée en trois filets nerveux, qui ſe produiſent ſuivant la longueur de la feuille, comme dans les feuilles du plantain ; enfin ces feuilles ſont odorantes, & par leur goût de canelle, elles ſe font particulierement diſtinguer des feuilles du *malabatrum :* les feuilles en ſont étoillées à ſix feuilles blanchâtres, & comme diſpoſées en gros bouquet avec un piſtile verd qui devient une baye ovale, longue de quatre ou cinq lignes, liſſe, d'un bleu tirant ſur le brun, & tachetée de points blancs : cette baye contient ſous une pulpe ou chair onctueuſe, aſtringente, & un peu acre, un noyau menu & caſſant, qui renferme une amande oblongue en rond, acre, & d'une couleur de chair ; par là nous connoiſſons que la canelle, je veux dire, l'arbre qui la porte eſt une veritable eſpece de laurier : cet arbre croît dans l'Iſle de Ceylan & dans le Royaume de Malabar.

La canelle abonde en un eſprit volatil huileux, & aromatique, le plus délicieux, & le plus ſuave de tous ; c'eſt ce qu'on appelle ordinairement huile eſſentielle de canelle, on la tire par diſti-

tilation avec une grande quantité d'eau, infusant de tems en tems de la canelle dans la même eau, & répandant sur le marc qu'on en exprime de nouvelle eau, quand on souhaite augmenter le volume de l'huile.

L'écorce des racines de la canelle produit une huile & du camphre, l'huile se jaunit, & elle est d'une odeur forte, & agreable : à l'égard du camphre, il est tres-blanc, & resplendit beaucoup, on le prefere communément au vulgaire.

Des feuilles de la canelle on tire une huile qui sent le gerofle ; & du fruit de ce même arbre, on en compose un suif d'un odeur réjouissante, & dont on prépare des chandelles & des onguents qu'on reserve pour l'usage des Rois seuls dans l'Orient.

On choisit la canelle d'une couleur jaune, tirant sur le rouge, d'une odeur aromatique, d'une saveur douce & agreable, quoique accompagnée d'un peu d'acreté. On s'en sert fréquemment dans la Medecine, & elle soulage beaucoup dans la suppression des regles & dans des accouchemens difficiles, étant prise depuis un scrupule jusqu'à demi dragme : la canelle est de plus un excellent cardiaque ou cordial ; elle ré-

tablit les forces abbatues, & repare les esprits qui se sont dissipez. Elle est bonne à prendre dans une douleur de colique, & dans toutes les affections ausquelles on a coutume de donner le nom de froides.

Prenez canelle pulverisée demi dragme, limaille de fer rouillé adouci sur la pierre de porphyre trois dragmes, sucre candi en poudre demi-once; faites en une poudre à donner au poids d'une dragme dans les fleurs blanches, ou dans les pâles couleurs. Ou

Prenez canelle pulverisée demi dragme, extrait de safran un scrupule, fleurs de sel ammoniac préparées avec l'acier, demi scrupule; formez-en un bol avec suffisante quantité de fleurs d'orange en conserve. Ou

Prenez canelle legerement pilée trois dragmes, limaille de fer deux dragmes; infusez les durant vingt-quatre heures dans huit onces de vin blanc, & sur la colature versez trois pintes d'eau, dont le malade se servira pour sa boisson ordinaire, lorsqu'il s'agira de faire couler les menstrues, aprés les purgatifs & la saignée du pied.

On prépare une belle eau de canelle, en distilant une livre de canelle pilée,

avec trois livres de vin blanc, & autant d'eau de melisse : la maceration ayant été faite durant vingt-quatre heures, on employera un feu assez violent, mais on prendra garde que le chapiteau de l'alembic ne soit trop haut : or avec une livre d'eau de canelle, & deux livres de sucre dissout dans l'eau de melisse, & cuit en consistance d'électuaire solide, on prépare le syrop royal de canelle, dont la dose est depuis deux dragmes jusqu'à une once.

On fait aussi avec l'esprit de vin & la canelle une teinture qu'on employe dans le syrop aperitif cachectique de M. *Daquin*. La canelle entre dans les tablettes stomachiques de *Charas*, dans celles de safran de Mars, dans les tablettes de magnanimité, pour faire des enfans mâles ou vigoureux : dans la poudre aromatique rosat, dans la poudre pour un enfantement difficile, dans la theriaque, le mithridat, la confection alkermes, le *diascordium*, l'opiate de *Salomon*, l'orvietan, le *philonium*, la confection hamec, l'*hiera picra*, l'hiere de coloquinte.

L'huile de canelle s'ajoute au rob de coings, au syrop de coings, d'armoise, de stæchas, à l'antiepileptique de M.

Daquin au cathartique aperitif du même ; &c. enfin non seulement la canelle augmente la vertu de toutes les potions purgatives, elle leur donne encore une agreable odeur.

CHAPITRE IX.

Du Safran & du Dictame de Crete.

Le safran semable de *G. Bauhin* dans son pinax a une racine tubereuse, ou bosselée & charnue, revêtue de quelques tuniques arides & roussâtres ; elle soutient une autre petite racine, pareillement tubereuse, d'où se produisent des feuilles tres-longues, & d'un verd obscur : la fleur est blanche, fistuleuse par sa partie inferieure, & formée en verre à boire par sa partie superieure, plus ample & divisée en six segmens arondis, & de couleur de pourpre : il sort du fond de la fleur trois étamines ou filamens avec des sommets ou petites têtes jaunâtres, le pistile est blanchâtre, & se divise comme en trois lanieres, d'un rouge noir, charnues & reluisantes comme de couleur d'orange, ses bandelettes sont aromatiques, & se terminent

en une pointe mousse comme crêtées; on s'en sert dans la medecine, & même dans les cuisines.

Le safran abonde en esprit volatil, huileux & aromatique, qui se dissout également par l'eau & par l'esprit de vin; mais le sel acide n'est pas si envelopé par le soufre, qu'il ne se manifeste en communiquant une couleur rouge foncée à la teinture ou solution de tournesol. Le sel de tartre n'apporte aucun changement à la solution de safran; mais l'eau de chaux contracte par cette solution une couleur blanche sans chaleur, & seulement avec une legere effervescence, & un caillé peu épais à raison de l'acide caché dans le safran; c'est pourquoi le safran n'a pas besoin de préparation, ni d'être desseché au feu, comme on a coutume de l'y exposer au hazard de dissiper ses parties les plus subtiles. il ne faut pas oublier de remarquer, que la solution de safran donne plus de vivacité à l'esprit de sel, comme si c'étoit du vinaigre distilé que cette solution.

L'on ordonne l'extrait de safran au poids d'un scrupule, & la teinture depuis un scrupule jusqu'à une demi dragme.

Prenez safran en poudre ou coupé,

menu quinze grains myrrhe & borax, demi ſcrupule de chaque, & faites-en un bol avec une quantité ſuffiſante de conſerve de fleurs de chicorée. Ou

Prenez ſafran en poudre & myrrhe quinze grains de chaque, aloës un ſcrupule ou une demi-dragme, faites-en des pilules avec ce qu'il faudra de ſyrop de fleurs de pêcher. Ou

Prenez ſafran demi-dragme, ſafran de Mars aperitif quinze grains, maſtic dix-huit grains, formez-en un bol avec un peu de conſerve de fleurs de *calendula*. Ou

Prenez extrait de ſafran, un ſcrupule, mercure doux, poudre d'écrevices de riviere & corne de cerf préparée quinze grains de chaque; faites-en un bol avec demi once de caſſe. Ou

Prenez ſafran en poudre quatre ou ſix grains, *laudanum* opié un grain, formez-en une pilule pour une priſe qui ſera donnée ſur l'heure du ſommeil dans les affections des poumons, non dans la jauniſſe.

On employe le ſafran dans la theriaque d'*Andromaque* l'ancien, dans la theriaque reformée, dans le mithridat, dans la confection hyacinthe, dans le *philonium*, dans la benedicte laxative,

dans l'*hiera piecra* de *Galien*, dans l'élixyr de proprieté de *Paracelse*, dans les tablettes de saffran de Mars composées, dans la poudre de la Comtesse de *Kent*, la poudre réjouissante, le *Diarrhodon* pour l'enfantement laborieux, dans les trochisques de Karabé, de camfre, d'*hadicroceum*, dans les pilules ammoniaques de *Quercetan*, de *Rufus*, de *Cynoglosse*, Dorées, & contre la gonorrhée de *Charas*.

Le dictame de Crete du pinax de *G. Bauhin* a des racines brunes & fibreuses, des tiges dures & couvertes d'une laine ou poil grisâtre, longues d'un ampan, & rameuses: les feuilles naissent deux à deux; au droit des nœuds des branches, ses feuilles sont rondes, oblongues, finissant en une menue pointe pour l'ordinaire, & ayant un pouce de longueur, elles sont environnées d'une bourre blanchâtre; leur odeur est agreable, mais leur saveur est acre & brulante, & qui attire beaucoup de salive. Les fleurs viennent au sommet des branches dans de petites têtes feuilluës & comme en épis, ces fleurs sont d'une seule piece, en gueule, & d'un beau rouge, ayant un calice creux où sont contenues quatre semences arondies, noirâtres, & tres-menues.

Le dictame est particulier à l'isle de Crete ou de Candie, il y sort des fentes des rochers : quant à son genre, on le doit rapporter à celui de l'origan ; c'est pourquoi, dans les *Elemens de Botanique* je n'ai pas fait difficulté de le nommer origan de Crete ou dictame de Crete.

Les feuilles & les fleurs du dictame se prescrivent en substance depuis un demi scrupule jusqu'à un scrupule entier, mais en infusion, on le prend depuis demi-dragme jusqu'à une dragme ; on en use aussi à la quantité d'une pincée dans de l'eau à la maniere du thé, il est recommandé sous toutes ces diverses formes pour provoquer les menstrues, & pour chasser au dehors l'arriere-faix, & le fœtus qui ne vit plus.

Cette plante passe pour alexitere ou contre-poison, & en même tems pour fébrifuge, principalement en Candie où l'on use de sa décoction ou de son infusion contre les fievres tierces, les pâles couleurs, & pour faire suer : elle abonde en esprit volatil, huileux, aromatique, comme on en peut juger par son odeur & par son goût ; c'est pour quoi l'on a raison de l'employer dans la composition de la theriaque de l'ancien Andromaque, qui avoit pour patrie Can-

die même où cette plante lui devoit être connue & d'un usage familier. Le dictame fait aussi partie du mithridat, de l'orvietan, du *diascordium*, de l'opiat de *Salomon* & de la confection d'Hyacinte.

CHAPITRE X.

De l'Aristoloche & de la Garance.

ON employe deux especes d'aristoloche pour exiter les regles, sçavoir la ronde & la longue : l'aristoloche ronde à fleur rouge tirant sur le noir, pousse une racine ridée, accompagnée de peu de fibres, brune par dehors, & d'un jaune pâle en dedans, couverte d'une écorce épaisse, elle est acre, aromatique, & neanmoins d'une amertume facheuse & dégoutante : elle répand plusieurs tiges hautes d'une coudée, & garnies de feuilles alternativement situées, veineuses, arondies, d'une couleur verte, obscure, n'ayant presque pas de queue, & embrassant la tige par des especes d'oreillettes rondes : les fleurs sortent de leurs aisselles, elles sont d'une seule piece en tuyau, & d'une couleur purpurine, obscure ou noirâtre ; elles

sont formées en langue par leur extremité & par leur partie moyenne, étant soutenues par un calice pyriforme ou de figure de poire qui se change en une capsule ronde, membraneuse, distinguée en six loges, remplies de semences plattes, couchées les unes contre les autres comme des planches.

Elle vient en Languedoc, en Italie & en espagne, dans les buissons & dans les près; on n'en trouve point en Orient.

L'aristoloche longue veritable du pinax de *G. Bauhin* a le même pays natal que la ronde dont elle differe en ce que sa racine est deux fois plus longue que celle de la ronde, & grosse comme le bras; d'ailleurs les feuilles de la longue ont une longue queue, & elles finissent par une pointe en façon d'épée; elle a peu de goût, & l'odeur en est médiocre, ses fleurs sont d'un verd pâle.

L'aristoloche a une tres-grande force pour provoquer les mois & pour purger l'uterus après l'enfantement, comme dit *Hippocrate* dans son premier livre des maladies des femmes. Cette double espece de plante fournit, par l'analyse chymique, une tres-grande quantité d'huile & de terre, mais on n'en tire aucun sel volatil concret, elle

rend en récompenſe une médiocre doſe d'eſprit urineux; & par la même action du feu, il coule un phlegme acide de cette plante dans une abondance conſiderable; c'eſt pourquoi la vertu de l'ariſtoloche doit être rapportée à ſon ſel tartareux joint à un ſel armoniac & à beaucoup de ſoufre.

L'ariſtoloche en poudre ſe preſcrit depuis un ſcrupule juſqu'à une demi-dragme ou à une dragme; mais en infuſion on la prend depuis deux dragmes juſqu'à trois dragmes & à demi-once; mais ce reméde eſt tres-amer.

Prenez ariſtoloche ronde en poudre trois dragmes, ſel de tartre quinze grains, infuſez-les durant une nuit dans une livre de vin blanc pour faire prendre le matin. Oú

Prenez demi-dragme d'ariſtoloche ronde pulveriſée, douze grains *d'aquila alba* ou mercure doux, & un ſcrupule d'aloës, pour en former un bol, avec une ſuffiſante quantité de conſerve de fleurs de chicorée. Ou

Prenez de l'une & de l'autre ariſtoloche une dragme & demi de chaque, faites-en une infuſion chaude dans ſix onces d'eau d'armoiſe, & dans la colature vous diſſoudrez une once de con-

ſerve de fleurs d'orange, ou bien deux onces d'eau de *naphta*, & une dragme de teinture d'eau de ſafran. Ou

Prenez une livre de décoction des deux ariſtoloches & de mercuriale, diſſolvez-y une once de miel preparé avec la racine de concombre ſauvage, & une demi-once de ſafran pour en compoſer un clyſtere. Ou

Prenez racine d'ariſtoloche ronde demi-dragme, faites en une infuſion chaude dans ſix onces d'eau d'armoiſe, & après que vous l'aurez paſſée diſſolvez-y douze grains de ſafran en poudre & trois gouttes d'huile de canelle pour en faire une potion.

La garence ou la *rubia* ſemable des Teinturiers du pinax de *G. Bauhin* a ſes racines rampantes, tortueuſes, caſſantes, d'un goût un peu douçâtre d'abord, puis amer & acerbe. Les plus anciennes de ces racines rouſſiſſent par dehors, & les nouvelles ſont rouges : les tiges en ſont ſarmenteuſes, quadrangulaires, rudes, entrecoupées de genouils, aux nœuds deſquels il ſort des feuilles diſpoſées par étages, s'attachant par l'inégalité ou les crochets de leur poils, aux habits de ceux qui paſſent contre-elles; leur couleur eſt d'un verd obſcur,

ayant plus de deux pouces de long ſur un pouce de large; les fleurs ſe voyent au haut de la plante, en grand nombre, mais ordinairement diviſée en quatre parties, quelque fois en cinq, quoiqu'elles ſoient d'une ſeule piece, avec un calice double en façon de bourſe, où ſont contenus des teſticules, comme on l'obſerve encore à la mercuriale; ce calice teſticulé ſe change en deux bayes vertes au commencement, & noires enſuite, pleines de ſuc, & groſſies d'une ſemence faite en nombril.

Non ſeulement cette plante ſe produit d'elle-même & pullule dans les pays un peu chands; l'on a encore ſoin de la cultiver dans les campagnes, parce qu'elle ſert extrémement dans les teintures. Elle provoque puiſſamment les mois, & convient à toutes les maladies chroniques: or ſa vertu dépend d'une abondance de ſoufre joint à un tartre; par l'analiſe chymique en tire beaucoup d'huile, de terre, & de phlegme acide, mais point du tout de ſel volatil concret, ni d'eſprit urineux, ſi ce n'eſt en tres petite quantité.

On a coutume d'en preſcrire les racines en poudre depuis deux ſcrupules juſqu'à une ou deux dragmes, & en

infuſion juſqu'à demie once. Les Turcs l'appellent *boya*, c'eſt-à-dire, baume par excellence.

Prenez racines de garence demi-once, infuſez-la dans ſix onces de vin blanc, & faites prendre la colature le lendemain matin. Ou

Prenez racines de garance & de patience une once de chaque, cuiſez-les dans de l'eau de fontaine à la quantité de deux pintes pour en faire une ptiſane. Ou

Prenez racine de garance ſix dragmes, cuiſez-les dans du bouillon de poulet, que vous paſſerez pour ajoûter à la colature trois grains de ſel de Mars. Ou

Prenez racines de garance & d'*eryngium* demi once de chaque, faites-les cuire légerement dans de l'eau de fontaine que vous réduirez à une livre, & diſſolvez dans la colature un ſcrupule de tartre chalybé ſoluble pour en compoſer une potion que vous diviſerez en deux doſes.

Les racines de garance ſont employées dans le ſyrop aperitif cachectique de *M. Daquin* & dans le ſyrop calybé aperitif cathartique du même Auteur.

CHAPITRE XI.

De la Valerienne & du Souchet.

L'On se sert dans la Medecine de deux especes de Valerienne, sçavoir de celle des Jardins, & de celle de la campagne.

La valerienne des Jardins, autrement appellée *phu*, à feuilles d'*olusatrum*, du Pinax de *G. Bauhin*, a une racine qui se répand en travers, épaisse d'un pouce, comme écailleuse par divers anneaux, brune à l'exterieur, blanche au dedans, fibreuse, acre, & des plus aromatiques.

Les tiges en sont hautes de deux coudées, fistuleuses, distinguées par plusieurs genoux ou nœuds; les feuilles y naissent oppofées deux à deux, lisses, d'une couleur verte foncée, grandes d'un empan, coupées de part & d'autre en de profonds segmens; les fleurs se trouvent entassées au sommet de la plante; elles sont d'une seule piece, blanches, d'uue odeur suave, figurées en entonnoir, partagées en cinq, ayant un calice qui se change en une semence unique, oblongue & platte, soutenant une aigrette; on la cultive communement dans les jardins.

La grande Valerienne champêtre ou sauvage du Pinax de *G. Bauhin*, a ses racines plus menues que la precedente, d'une odeur plus forte, & moins agréable, les feuilles en sont découpées plus menues ; les tiges sont de la même hauteur, les fleurs sont plus petites, & blanches : elle se plaît dans les lieux humides & gras.

L'une & l'autre Valerienne abonde en esprit volatil, huileux & aromatique ; le sel acide y domine neanmoins ; car ses feuilles & ses racines pilées, communiquent une couleur de pourpre à la teinture de tourne-sol ; d'ailleurs l'on en tire par l'analyse chymique beaucoup d'huile & de phlegme acide.

Nous nous servons des racines de ces deux espces de Valerienne, non seulement pour pousser les menstrues au dehors, mais aussi pour guerir des affections hysteriques, l'épilepsie, l'asthme, & la jaunisse : on les prescrit au poids de deux dragmes jusqu'à demi once dans des infusions, dans des bouillons, & dans d'autres sortes de potions ; & l'on en donne deux onces dans une décoction pour un clystere.

Prenez racines de grande Valerienne pulverisées un scrupule, *castoreum* quin-

ze grains, avec de la conserve de fleurs de *Calendula* pour un bol. Ou

Prenez racines des deux Valeriennes une once, cuisez-les dans de l'eau de fontaine, réductible à deux pintes pour la composition d'une ptisanne, à laquelle vous ajoûterez deux onces d'eau de fleurs d'orange, & demi once d'eau de canelle, pour prendre par verrées. Ou

Prenez racines de grande Valerienne une once, cuisez-là avec un poulet, & répandez dans la colature deux gouttes d'huile de canelle.

L'eau distilée de fleurs de Valerienne des jardins, possede les mêmes vertus que les racines

Les racines de cette Valerienne sont employées dans la décoction céphalique, dans le vinaigre theriacal, dans l'orvietan, dans le syrop hydragogue de M. *Daquin*, & dans le syrop antiépileptique du même.

Il y a deux especes de Souchet familieres dans les boutiques, sçavoir le rond & le long. Le grand souchet rond Oriental du Pinax de *G. Bauhin*, a des racines rondes, qui sont d'une couleur tirant sur le roux par dehors, mais blanche par dedans. Elles sont d'une figure à peu prés semblable à celle de l'o-

live, mais un peu plus grandes, & diſtinguées par des manieres de cercles qui les embraſſent en travers ; leur ſaveur eſt piquante & aromatique ; elles ſont attachées à pluſieurs chevelures, d'où elles pendent. Les feuilles reſſemblent à celles du poireau, étant toutefois plus longues & plus menues. Les tiges ſont longues d'une coudée, anguleuſes, ſoutenant à leurs ſommets des feuilles diſpoſées en étoiles, entre leſquelles s'élevent quelques épis de couleur d'herbe, chargez de fleurs à étamines, & pleines de ſemences quaſi triangulaires, & reluiſantes : ce ſouchet vient le long du Nil, & dans les Marais de l'Egypte, & des Indes Orientales.

Le ſouchet à racine odorante longue, ou le ſouchet des boutiques du Pinax de *G. Bauhin*, croît en Provence, & aux environs d'Etampes, non loin de Paris ; ſes racines ſont longues, noueuſes, genouillées, noirâtres à leur ſurface exterieure, & blanches dedans ; leur odeur eſt aromatique, & leur goût un peu acre ; les tiges ont plus d'une coudées, elles ſont triangulaires, canelées, garnies d'un grand nombre de feuilles dés leur naiſſance ou ſortie de la terre ; les unes de ces feuilles ſont lon-
gues

gues d'une coudée & les autres de deux, leur couleur est fort verte, elles sont nettes, roides & tres-aiguës, les fleurs naissent au haut comme en ombelle ou en parasol, à étamines avec des sommets jaunes, les semences en sont pareillement nettes & triangulaires.

La racine de ces deux sortes de souchets est douée d'un esprit volatil-huileux, suave & aromatique qui la rend excellente pour déboucher, provoquer les mois, & appaiser les maux de mere: on l'ordonne en substance & pulverisée au poids de demi-dragme, & en infusion jusqu'à deux dragmes.

Prenez racine de souchet rond demi-once, infusez-la dans une livre de vin blanc, & dissolvez dans la colature une dragme de teinture de Mars pour une potion à deux doses. Ou

Prenez racines de souchet rond coupées menues, & squine deux dragmes de chaque ; cuisez les avec un poulet pour un bouillon propre à des filles grasses à qui les regles manquent. Ou

Prenez racines des deux souchets une once, sommitez de marrube blanc une poignée ; cuisez dans une livre d'eau de fontaine, & faites une potion à partager en deux doses pour des filles qui

ont les pâles couleurs & l'asthme.

Les racines du souchet sont employées dans les trochisques de souchet, dans la poudre céphalique odorante, &c.

CHAPITRE XII.

De la Gentiane, de l'Armoise, de la Matricaire, & de la Tanésie.

LA grande gentiane jaune du Pinax de *G. Bauhin* a ses racines d'un pied de long, épaisses d'un pouce & plus, beaucoup fendues, jaunâtres, acres & fort ameres : ses feuilles aprochent du plantain ; mais elles sont plus larges, lisses, & d'un verd pâle ; ses tiges qui sont hautes d'une coudée & demi portent des fleurs disposées par étages, d'une seule piece formée en cloche, d'une couleur jaune-lavée, fendues en cinq avec un pistile qui se change en un fruit membraneux, comprenant une seule loge, long en rond, pointu, s'ouvrant à deux battans, ou formé de deux couvercles creusez en nacelle, & étant rempli de semences comprimées, orbiculaire, feuillues : la gentiane naît dans les piès & dans les paturages des Pyrenées.

La racine de la gentiane se change

presque toute en huile par l'analyse chymique ; elle fournit aussi beaucoup de terre & de flegme acide, mais peu d'esprit urineux ; c'est pourquoi nous devons croire qu'elle tient ses forces d'un sel de tartre, qui de sa nature est acide & envelopé dans une abondance de soufre.

Outre que cette racine excite les menstrues, elle est encore febrifuge, & avant la découverte du quinquina elle étoit heureusement employée dans les fievres intermittentes, elle est de plus alexitere & sudorifique, elle convient aux maladies des articles; appliquée par dehors elle nettoye, guerit les playes, & préserve de la pouriture : mais quand on s'en sert interieurement il faut éviter principalement deux choses qui ont coutume de chagriner les malades, sçavoir sa forte amertume & une chaleur d'entrailles qui s'excite le plus souvent ; c'est pourquoi l'ayant réduite en poudre donnez-en peu d'abord, commençant par un scrupule, & continuant par une demi-dragme, en augmentant insensiblement la dose, pourvû que les malades ne se plaignent point d'une ardeur de visceres.

Prenez racines de gentiane pulverisées, & limaille de fer rouillé un scru-

pule de chaque, crême de tartre & aloës vingt grains de chaque, faites en un bol avec suffisante quantité de conserve de roses. Ou

Prenez racines de gentiane pulverisées & aloës quinze grains de chaque, mercure doux & diagrede six grains de chaque, corail rouge préparé un scrupule, & du tout formez un bol avec une quantité suffisante de sytop rosat solutif composé.

L'extrait de gentiane se prepare avec le vin blanc, & l'on en donne jusqu'à un demi-scrupule.

Prenez extrait de gentiane & tartre chalybé douze grains de chaque; résine de jalap quinze grains; faites en un bol avec suffisante quantité de nouvelle casse.

La gentiane fait la base de l'extrait de gentiane, elle entre dans les pilules de tartre de *Schroder*, dans l'orvietan, dans l'opiat de *Salomon*, dans le *diascordium*, dans le mithridat, dans la thériaque réformée, dans la thériaque appellée *diatessaron*, dans la poudre contre les vers, & dans le vinaigre thériacal.

La grande armoise vulgaire du Pinax de *G. Bauhin* a ses racines rampantes, fibreuses, douçâtres, & aromatiques; ses tiges sont rameuses, hautes de plus

de deux coudées ; les feuilles en ſont d'un verd obſcur, griſâtres par deſſous, & découpées juſqu'à la côte ; les fleurs y naiſſent épais au haut des rameaux diſtribuées dans une longue ſuite, tres-petites, floſculeuſes ſemblables aux fleurs ou fleurettes de l'abſynthe ; les ſemences en ſont pareillement aſſez menues : la plante croît auprés des foſſez & des petits ruiſſeaux.

L'armoiſe miſe à l'épreuve du feu rend un eſprit urineux, & même un ſel volatil concret avec beaucoup d'huile & de la terre, outre un phlegme acide qui ſort le premier, c'eſt pourquoi elle abonde en ſel armoniac, en tartre & en ſoufre : elle eſt propre aux perſonnes les plus délicates, parce qu'elle n'échauffe pas, & elle eſt d'un grand uſage dans la rétention ou ſupreſſion des mois, & dans les convulſions de la matrice.

voy. 2e vol. 344

Prenez ſommitez d'armoiſe deſſechées une poignée, cuiſez-les avec ſix écrevices de riviere pilées, ou bien avec un poulet pour un bouillon. Ou

Prenez feuilles d'armoiſe trois poignées, jettez-les dans deux pintes d'eau bouillante où vous aurez auparavant fait bouillir une pincée de ris aſſez legerement ; & faites uſer de la colature pour ptiſanne ordinaire. Ou

Prenez feuilles d'armoise une pincée, faites-en l'infusion à la maniere du thé. Ou bien

Prenez une poignée de feuilles d'armoise, & demi scrupule de canelle pilée; infusez cela dans demi-livre de vin blanc, & ajoutez à la colature une demi-dragme de teinture de Mars.

On prépare dans les boutiques un syrop d'armoise propre pour lever les obstructions de l'*uterus* : l'eau distilée de cette herbe a le même effet.

Le sel fixe d'une telle plante ne differe pas des autres sels lixiviels ; il est neanmoins employé dans les pilules hysteriques, comme un médicament spécifique : ses feuilles entrent dans la poudre contre la rage de *Palmarius*, & dans le syrop aperitif cachectique de *M. Daquin.*

La matricaire vulgaire ou semable du Pinax de *G. Bauhin* approche de l'armoise par ses feuilles, qui sont cependant coupées plus menues, d'un verd lavé, de forte odeur, & ameres : les fleurs naissent au haut radiées ou épandues en rayons avec un disque jaune & un calice écaillé ; ses semences sont canelées, menues, & sans aigrette ou brin de poil follet.

La tanésie vulgaire jaune du Pinax de *G. Bauhin* a ses racines fibreuses qui rampent au long & au large; les tiges surpassent deux coudées, elles sont fermes, rondes en longueur, les feuilles sont agreablement divisées jusqu'à la côte, presque dans la même façon que la fougere mâle; elles sont tres-ameres & rendent une odeur des plus fortes, mais aromatique; les fleurs naissent dans de petits pelottons, elles sont dorées & à fleurons avec un calice écaillé & des semences tres-menues : elle se plaît dans les prairies & au bord des ruisseaux.

La matricaire & la tanésie abondent en esprit huileux, volatil & aromatique joint à un acide; elles communiquent une couleur rougeâtre au papier bleu, & elles fournissent dans l'analyse chymique de l'huile essentielle & un phlegme acide.

La matricaire & la tanésie tiennent un rang considérable parmi les plantes hysteriques, elles tuent les vers, & sont bonnes à l'estomac, elles dissipent les fievres intermittentes quand on en use avec certaines précautions : la dose en doit être petite, lors qu'on les prend interieurement, par exemple depuis un demi-scrupule jusqu'à un scrupule en

poudre, & de cette maniere elles ne sont point inferieures aux aromats qu'on nous apporte des Indes. Si les malades se plaignoient d'une douleur de tête, il faudroit les leur prescrire en la forme de lavement.

Prenez douze grains de feuilles & de sommittez de matricaire pulverisées, crême de tartre demi-scrupule, & en faites un bol avec tant soit peu de conserve de fleurs de chicorée. Ou

Prenez feuilles & sommitez de matricaire & tanésie mêlées ensemble dans une égale proportion ou quantité demi-scrupule, mastic en poudre seize grains, infusez ces drogues dans six onces de vin blanc durant une nuit, & faites en prendre la colature le lendemain. Ou

Prenez eau de matricaire & de roses deux onces de chaque, syrop d'armoise une once, composez-en un julep. Ou

Prenez semences de tanésie, de myrrhe, un demi-scrupule de chaque, aloës un scrupule; formez-en un bol avec suffisante quantité de conserve de feuilles d'absynthe pour donner avec assurance de succez à avaler à des enfans affligez de vers. Ou bien

Prenez racines & feuilles de mauve autant que vous voudrez, feuilles &

fleurs d'armoiſe, de matricaire & de tanéſie une poignée de chaque, compoſez-en une décoction avec de l'eau de fontaine pour un lavement dans une livre de laquelle vous diſſoudrez deux onces de miel nenuphar, & vous ferez recevoir le lavement à une heure commode.

Les feuilles de la matricaire entrent dans la compoſition du ſyrop d'armoiſe, & dans celle du ſyrop aperitif cachetique de *M. Daquin.*

CHAPITRE XIII.

De la Rhue, du Marrube blanc, de la Geroflée jaune & de la petite Centaurée.

LA rhue des jardins à larges feuilles du Pinax de *G. Bauhin* pouſſe des racines dures, fibreuſes & jaunâtres, les tiges en ſont hautes d'une coudée, fermes & branchuës; la couleur des feuilles eſt d'un verd de mer, elles ſont liſſes & diviſées en trois ou quatre ſegmens longuets & obtus; les fleurs y ſont compoſées de quatre ou cinq feuilles jaunes, & leur piſtile ſe change en un fruit formé d'autant de capſules, & plein de

ſemences anguleuſes : on a coutume de la cultiver dans les jardins.

La rhue abonde non ſeulement en eſprit, mais auſſi en ſel volatil huileux & fétide ; car outre la ſaveur acre & tres-rude, & l'odeur empoiſonnante de toute cette herbe, l'analyſe chymique en tire beaucoup d'huile, d'eſprit urineux & de ſel volatil concret ; d'ailleurs il y a quantité de cellules dans la membrane ou pelure qui couvre le fruit, ainſi que dans l'écorce d'un citron deſquels on exprime une huile tres-puiſſante pour exciter les menſtrues & pour appaiſer les mouvemens irréguliers ou convulſifs de la matrice ; les feuilles ſont pareillement remplies de ſemblables cellules qui paroiſſent comme des trous tranſparens, de même que dans les feuilles de mille pertuis : l'on ne doit donc pas s'étonner ſi diſtilant la rhue avec de l'eau, on en retire une grande quantité d'huile eſſentielle, au défaut de laquelle nous employons l'huile de rhue prépatée par infuſion.

L'eau diſtilée de la rhue, auſſi-bien que le vinaigre de cette plante & la conſerve de ſes feuilles poſſedent les mêmes vertus qui dépendent de ſon huile copieuſe.

Prenez feüilles de rhue un ſcrupule ou demi-dragme, canelle demi-ſcrupule; infuſez cela dans ſix onces d'eau bouillante, & faites-en prendre la colature. Ou bien

Prenez feuilles & fruits de rhue une dragme de chaque, infuſez durant la nuit dans ſix onces de vin blanc, & ordonnez la colature. Ou

Prenez ſemences de rhue pilées une dragme, ſel ammoniac quinze grains, & formez-en un bol avec une dragme & demi de conſerve de fleurs de *calendula*.

Le ſuc de rhue ſe preſcrit depuis demi-once juſqu'à une once dans le paroxiſme des vapeurs ou convulſions de la matrice; mais ſon huile eſſentielle ſe donne au poids de douze ou quinze grains dans du vin ou dans du bouillon. L'on cuit une pincée de feuilles dans un bouillon de pouler pour le faire prendre hors le tems du paroxiſme, & même on fait manger ces feuilles en ſalade chez les Italiens.

Les feuilles de rhue ſont employées dans le vinaigre fébriſuge, dans l'eau prophylactique ou préſervative de la peſte de *Sylvius Delboë*, dans le ſyrop aperitif cachectique de *M. Daquin*, &

dans son syrop antiépileptique, dans le syrop de stœchas, dans les trochisques de myrrhe & de câpres, dans l'électuaire de bayes de laurier, dans la puissante poudre contre la rage de *Palmarius*.

Les feuilles & les semences de la rhue se rencontrent ensemble dans la composition du syrop d'armoise, & les semences seules dans la décoction céphalique.

Le marrube blanc vulgaire du Pinax de *G. Bauhin* est soutenu sur une racine fibreuse, blanche, les tiges en sont quadrangulaires, velues & blanchâtres, les feuilles en sont arondies, opposées deux à deux, longues de prés d'un pouce, un peu blanchârres, crénelées, ridées & ameres : les fleurs croissent par étages sur la tige & sur les rameaux d'une seule piece blanche ayant la levre superieure relevée & separée en deux cornes, la levre inferieure étant divisée en trois parties : le pistile se change en quatre semences ovales renfermées dans un calice : on trouve cette plante le long des chemins.

L'analyse chymique tire du marrube blanc beaucoup de plegme acide, d'huile & de terre, mais une mediocre quantité de sel volatil concret & d'esprit urineux; son sel fixe differe peu du sel marin,

c'eſt pourquoi la vertu du marrube doit être raportée au ſel ammoniac & au tartre lié avec abondance de ſoufre ; auſſi les feuilles & les ſommitez de cette herbe ouvrent puiſſamment, & excitent les menſtrues ſuprimées, elle diſſipent la jauniſſe, & ſoulagent les aſthmatiques.

Prenez ſommitez de marrube blanc une poignée, cuiſez-la avec un poulet pour en faire un bouillon dans la colature duquel vous diſſoudrez une demi-dragme de ſel vegetal. Ou

Prenez ſommitez de marrube blanc demi-dragme, infuſez dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine chaude, & preſentez la colature au malade. Ou

Prenez racines d'*enula campana* & de patience une once de chaque, écorce de racines de caprier ſix dragmes, feuilles & ſommitez de marrube blanc trois poignées, bayes de ſabine une dragme, fleurs de *calendula* deux pincées, & avec une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, preparez en un apozême pour trois doſes, à chacune deſquelles vous ajouterez demi-ſcrupule de tartre chalybé ſoluble.

Le marrube blanc eſt employé dans les pilules d'agaric, & dans l'hiera de coloquinthe : on compoſe auſſi un ſyrop

marrube blanc appellé ſyrop de *praſſium*.

Géroflée jaune 2e vol 16.

La geroflée jaune vulgaire du Pinax de *G. Bauhin* eſt connue de tout le monde, elle croiſt par tout dans les maſures & ſur les anciens édifices : on en extrait par l'analyſe chymique beaucoup d'acide, d'huile & de terre, & il paroît que cette plante n'eſt pas dépourvûe d'eſprit urineux & de ſel concret ; ainſi l'on doit juger qu'elle renferme du ſel armoniac, du tartre & du ſoufre.

Les fleurs deſſechées, priſes en infuſion au poid d'une pincée dans du vin blanc ſont un grand ſecret chez les ſages-femmes contre les pâles couleurs des filles & la ſupreſſion des regles.

petite Centaurée

La petite centaurée du Pinax de *G. Bauhin* a les racines menues, fibreuſes, qui portent des tiges d'environ un pied de long, principalement dans des endroits un peu gras ; ſes tiges ſont tres-rameuſes & garnies de feuilles oppoſées deux à deux, longues de demi-pouce ſur trois lignes de largeur ; elles ne different pas beaucoup de celles du mille-pertuis, elles ſont nerveuſes, & d'une forte amertume. Les fleurs ſont ramaſſées au bout des branches comme en bouquets, d'une belle couleur de pourpre ; elles ſont d'une ſeule feuille formée

en entonnoir, partagé en cinq ; il s'éleve de leur calice un pistile qui perce la partie inferieure de la fleur, & qui se change en un fruit cilindrique un peu tuméfié divisible en deux portions & distingué en deux loges, où sont contenues de tres-menues semences : cette plante se plait dans les pâturages & dans les côteaux exposez au soleil.

La petite centaurée pilée, rougit la teinture de tournesol ; par l'analyse chymique elle s'en va presque toute en huile, & fournit des liqueurs acides en abondance, elle ne manque pas non plus de terre & de sel fixe, de sorte qu'on voit par là qu'elle abonde en acide, en tartre, & en huile, ainsi que nous le devons penser de toutes les autres plantes ameres ; elle est excellente pour provoquer les mois, & pour desobstruer, on l'employe en poudre plutôt qu'en infusion à cause de son insigne amertume.

Prenez sommitez de petite centaurée, demi dragme, recevez-la dans une suffisante quantité de miel ou de conserve de fleurs d'orange pour en composer un bol. Ou

Prenez sommets de petite centaurée, une dragme, cuisez-la dans un bouillon de poulet, & à la colature ajoutez

le ſuc d'une orange à cornes vulgairement nommées bigarrades, les autres oranges & les citrons arrêtent les menſtrues, au lieu que les bigarrades les provoquent. Ou bien

Prenez ſommitez de petite centaurée, demi-dragme, ou ſcrupule, infuſez dans huit onces d'eau froide, & après leur maceration faite durant une nuit, donnez cette eau à boire.

La petite centaurée convient fort, à raiſon de ſa vertu aperitive, dans les fievres opiniâtres & longues, elle donne plus de vigueur au quinquina, appliquée par dehors elle nettoye & guerit les playes.

CHAPITRE DERNIER.

De la Sabine & des autres plantes qui font ſortir les menſtrues

LA Sabine à feuille de tamariſc du Pinax de *G. Bauhin* eſt affermie par des racines robuſtes & ligneuſes qui produiſent un tronc diviſé en de tres-épais rameaux, & d'une hauteur qui ſurpaſſe celle d'un homme, ſur tout dans les vallées des Alpes: ſes feuilles approchent davantage du cyprès, que du ta-

marisc, elles sont lisses, menues, d'une couleur verte, obscure & composées de petites écailles rondes, couchées les unes sur les autres; elles ont une saveur acre, & une odeur tres-forte; certains nucamens ou petits chattons qui tiennent lieu de fleurs sont attachez au haut des branches, ils ressemblent à ceux du geniévre ausquels il ne succede rien; les pieds ou tiges à quoi ces chattons sont suspendus ne portent point de fruit, & sont par consequent steriles, & réciproquement les sabines qui sont garnies de bayes, sont destituées de ces nucamens: or ces bayes sont semblables à celles du geniévrier, d'un pourpre foncé, pleines de noyaux anguleux ou raboteux, ce qui nous apprend que la sabine appartient au genre du cédre, & qu'elle differe du geniévre par la forme de ses feuilles.

La sabine abonde tellement en huile essentielle tres-puante, que par la distilation qui s'en fait avec une grande quantité d'eau, on en separe beaucoup d'huile qui se trouve accompagnée d'un esprit de forte odeur, & bitumineux; & c'est de ces sortes de principes que la vertu de la sabine dépend; car elle excite vigoureusement les regles, l'urine,

les purgations des nouvelles Accouchées, & l'enfant disposé à sortir.

On prescrit la sabine en poudre, depuis un scrupule jusqu'à une demi-dragme ; & en infusion, depuis une dragme jusqu'à une demi once.

Prenez feuilles de sabine desséchées & pulverisées un scrupule, canelle demi scrupule, & faites prendre le mêlange de ces deux choses dans une suffisante quantité de marmelade de fleurs d'orange. Ou

Prenez sabine une dragme, infusez la dans six onces d'eau bouillante, & faites en prendre la colature. Ou

Prenez sabine une dragme & demie, cuisez là dans un bouillon de poulet, & dissolvez dans la colature une dragme de sel vegetal.

On prépare un extrait de sabine, lequel est encore de grande efficace pour les mêmes maux.

Prenez extrait de sabine deux scrupules, myrrhe choisie & *assa fœtida* douze grains de chaque, huile de canelle trois gouttes ; formez-en un bol pour l'extraction d'un fœtus qui ne donne aucune marque de vie, quoique l'expulsion d'un tel fœtus soit plutôt l'ouvrage de la Nature que de l'Art. Il faut toute-

fois observer que l'usage de la sabine, & des autres médicamens de cette sorte, doit être reïteré jusqu'à ce qu'il s'excite des tranchées qui sont les préludes de la sortie du fœtus ; c'est pourquoi l'on prescrira à la malade une prisanne faite avec la sabine, & des lavemens préparez avec la décoction de cette même plante, selon l'avis du Medecin.

On employe la sabine dans la poudre de *Charas* contre l'accouchement difficile, elle nettoye étant appliquée par dehors, & guerit les ulceres, l'ayant réduite en poudre on la mêle avec du sucre-candi, & on la soufle dans les yeux par le moyen d'un chalumeau pour en enlever les taches blanches, aussi bien que pour détruire & dissiper les caroncules ou excroissances charnues des parties honteuses.

Le pouliot à larges feuilles du Pinax de *G. Bauhin* répand ses racines fibreuses au long & au large proche des ruisseaux, ses tiges sont dispercées à terre, longues d'un empan, quadrangulaires, garnies de feuilles, posées deux à deux vis-à-vis l'une de l'autre, arondies, pointues, longues de demi pouce, acres, ameres, & de forte odeur ; les fleurs sont arangées par étages autour des ti-

ges, elles font bleuâtres, touffues & en gueule, partagées comme en quatre, c'eſt pourquoi l'on n'en doit pas faire de genre particulier, mais le rapporter à l'une des eſpeces de Menthe.

Le pouliot eſt rempli d'un ſel volatil huileux & de forte odeur, ne manquant pas néanmoins d'acide, puiſque ſes feuilles pilées communiquent une couleur rouge au tournesol.

Par la diſtilation de cette plante dans une grande quantité d'eau, on en tire une huile eſſentielle tres-forte, pourvû qu'on faſſe l'operation à tems : & quand on l'a laiſſé macerer l'eſpace de deux ou trois jours, l'on voit couler dans le récipient un eſprit huileux.

L'eau diſtilée de pouliot eſt tres-commune dans les boutiques. Le pouliot provoque les mois, pouſſe au dehors l'arriere faix, & l'enfant qui n'eſt plus qu'à charge à la mere, & il ſecoure les perſonnes hyſteriques.

Prenez eau diſtilée de pouliot, eau roſe & eau de fleurs d'orange, deux onces de chaque, ſyrop préparé avec le vin & le ſucre, une once, & compoſez un julep. Ou

Prenez feuilles de pouliot, un ſcrupule, infuſez-le dans de l'eau bouillante

ou dans du vin blanc, & faites prendre la colature. Ou

Prenez sommitez de pouliot pulverisées, un scrupule, aloës demi dragme; faites-en un bol.

Le suc de pouliot se prend au poids d'une once dans les maladies de la poitrine, & sur tout dans la toux des enfans convulsive & opiniâtre.

L'on cultive communément deux especes d'auronne, qui sont recommandées par les matrones pour les affections hysteriques, & contre la supression des regles; sçavoir l'auronne mâle & l'auronne femelle.

La grande auronne mâle à feuille aiguë du Pinax de *G. Bauhin* est un arbrisseau dont les tiges hautes de deux ou de trois coudées sont ligneuses, rougeâtres, rameuses, garnies de feuilles semblables à la camomille, acres, ameres & d'une tres-forte odeur; les fleurs & les semences approchent de celles de l'absynthe, en telle sorte que ces deux genres ne different entr'eux que par le seul port ou aspect exterieur: mais l'auronne femelle, outre cet air & cette face externe, produit des fleurs beaucoup plus grandes & globuleuses, dont les fleurons sont distinguez par de petites feuilles

creusées en façon de goutieres, qui les separent les uns des autres; ainsi cette auronne doit être raportée à une espece de santoline.

L'une & l'autre auronne possede un esprit volatil huileux, qui n'est ni agréable, ni desagréable, peu de terre, une mediocre quantité d'acide, mais de l'huile essentielle en abondance; c'est pour cela qu'elles fortifient le ventricule, qu'elles tuent les vers, qu'elles débouchent les parties obstruées, & qu'elles poussent les regles au dehors.

Chamaepytis 2e vol 12,

Le *Chamæpythis* jaune vulgaire, ou à feuille fendue en trois est assez connu, il fournit par l'analyse chymique beaucoup d'acide, d'huile & de terre, mais peu d'esprit urineux; distilé avec de l'eau, il rend une huile essentielle de suave odeur: les feuilles broyées rougissent la teinture de tournesol; d'où il faut conclure que ses vertus dépendent d'un esprit huileux, aromatique, joint à un sel analogue au tartre: il rétablit le cours des menstrues, il corrobore l'estomac, il est d'un grand secours aux maladies des articles, ce qui le fait ordinairement appeller *iva arthritica.*

On l'employe dans les pilules arthri

tiques de *Nicolas Salernitain*, réformées par *Mathiole*.

Prenez sommets de *Chamæpytis* & de *Chamædrys* une pincée de chaque, cuisez-les dans un bouillon de collet de mouton que vous passerez ensuite pour dissoudre dans la colature, une demi-dragme de tartre soluble préparé avec l'acier.

On s'en sert vulgairement dans les décoctions, dans les ptisannes & dans les apozêmes qui ont coutume d'être prescrits dans les maladies dont nous venons de parler. On fera le même usage du reste des plantes que l'on nomme hysteriques & qui provoquent les mois: telles sont le soucy, tant celui des jardins que celui des champs, la melisse, la sauge, l'herbe aux chats, le calament & quantité d'autres; & il ne faut pas oublier le suc des oranges cornues de *Ferrarius*, appellées en François bigarades; & pour remédier à la supression des menstrues, ce même suc exprimé dans des bouillons qu'on fait prendre à la malade, réussit mieux que les sucs exprimez des limons, des citrons & des autres especes d'oranges dans de semblables bouillons, parce que ces derniers sucs augmentent plutôt qu'ils ne

diminuent la supression dont je parle.

Au reste quand vous employerez des médicamens fondans pour chasser les matieres qui forment les obstructions, ne manquez pas d'évacuer par des purgatifs, de crainte de donner lieu à des hydropisies.

SECTION CINQUIE'ME.

Des médicamens qui vuident par les parties superieures & qu'on nomme Emétiques.

LE ventricule est naturellement garni de fibres qui le mettent en état de chasser par la voye la plus aisée les matieres qu'il aura reçûes, pourvû qu'il y ait une issue par cette voye: or suivant l'experience, cette route la plus aisée est celle qui du pilore conduit ces matieres par les intestins jusqu'à l'anus: le mouvement naturel des muscles de l'abdomen & du diaphragme, lesquels comme des mains auxiliaires compriment doucement & continuellement le ventricule, contribue le plus à cette excretion des substances que nous avalons pour notre nouriture; mais s'il s'est formé

formé un obstacle invincible du côté des parties inferieures, alors il est necessaire que ces alimens soient repoussés vers les superieures par la contraction qui resserre l'estomac selon toutes ses dimensions.

La sortie des matieres par en bas peut être empêchée seulement par trois causes; sçavoir, 1°. Par une contraction pervertie des fibres du ventricule : 2°. Par quelque corps qui bouchera ce passage. 3°. Par un mouvement violent & contre nature des muscles de l'abdomen & du diaphragme, dont l'effet sera de comprimer excessivement toutes les voyes inferieures. Quant aux fibres du ventricule il est manifeste qu'étant destinées de la nature pour déterminer à sortir par en bas les choses solides ou liquides qui se sont introduites dans la cavité de cet organe, elles précipiteront ces choses encore plus fortement de haut en bas, quand il surviendra quelque cause qui obligera les mêmes fibres à se contracter davantage qu'à l'ordinaire.

En second lieu, quand on donne des médicamens émetiques il ne se forme certainement ni inflammation ni obstruction dans les intestins qui puisse changer le mouvement péristaltique de ces conduits mobiles, il s'ensuit donc que le dia-

fragme & les muſcles de l'abdomen venant à ſe contracter avec plus de viteſſe & de violence que de coûtume rétreciſſent extraordinairement l'eſtomac & les inteſtins, & forcent par conſequent les matieres renfermées dans ce ſac de remonter par en haut, puiſque les inteſtins & l'eſtomac ſont en ce moment reſſerrés comme ſous un preſſoir, & que la voye la plus facile eſt par en haut & par l'œſophage à couvert de la compreſſion, ce qui doit paroître d'autant plus conſtant que le chemin par en bas étant intercepté, il faut regarder le pylore comme un point fixe duquel la révulſion ou le retour de bas en haut, & le vomiſſement commence.

Ce ſentiment eſt confirmé par l'inſpection du ſujet même, car ceux qui vomiſſent s'aperçoivent bien que les organes de la reſpiration & les muſcles du bas ventre agiſſent, & ſont émus avec plus de vehemence & de promptitude que le naturel.

Septalius cet exact obſervateur des maladies, & de la vertu des médicamens nous avertit que dans l'empiême ou la ſuppuration de la Poitrine, le vomiſſement eſt trés-dangereux en ce que durant ce mouvement convulſif les muſcles de

l'abdomen étant fortement resserrés, la grande abondance du pus pressée dans la poitrine remplie d'ailleurs suffoque souvent le cœur, & fait aussitot expirer le Malade.

Le celebre *Mr. Chirac* Professeur de Montpellier a presquē démontré & fait toucher la chose au doigt dans son Traité de l'Ileon ou de la passion Iliaque ; où il a rapporté le premier la veritable cause du vomissement ; car si l'on fait avaler (dit-il) du sublimé corrosif à un chien, & que dans le tems qu'il vomit on lui ouvre le ventre en sorte qu'on puisse toucher son ventricule du bout des doigts, on reconnoîtra que cet organe se contracte par un mouvement peu éloigné de l'ordinaire ou du naturel ; mais le diafragme & les muscles du bas ventre paroîtront en de telles commotions, que non-seulement le ventricule & les intestins, mais les doigts même qui auront été insinués dans la playe se feront sentir en de violentes compressions : il est donc fort vray-semblable que les médicamens émétiques causent à l'ame une sensation suivie d'un flus plus copieux & plus prompt des esprits vers le diaphragme & dans les muscles de l'abdomen : vû que c'est de cette maniere que la nature a coû-

tume de ſe débaraſſer des choſes qui lui ſont nuiſibles, comme chacun l'éprouve tous les jours en luy-même; car qu'eſt-ce que le bâillement, par exemple, ſi-non une contraction de muſcles inſtituée pour accelerer le cours du ſang qui coule trop lentement dans les muſcles de la machoire, comme l'extenſion ſpontanée des bras eſt pour déterminer les eſprits dans ces parties, & y hâter le mouvement de cette même humeur par les contractions des fibres charnues de ces organes.

L'éternuement n'eſt auſſi que pour dégager la tête des parties muqueuſes qui l'irritent: dans la crainte d'être ſuffoqué les eſprits coulent abondamment aux muſcles de la poitrine pour exciter une grande inſpiration qui facilite le mouvement du ſang dans les poumons où il eſt comme croupiſſant: c'eſt entierement par la même cauſe que les eſprits courent aux muſcles de l'abdomen & du diaphragme pour dégager le ventricule des matieres qui l'incommodent, ce viſcere entrant dans une plus puiſſante contraction à l'occaſion de cette compreſſion dominante des muſcles dont nous venons de parler, & dont la direction, lorſqu'ils ſe contractent, eſt vers l'œſophage.

Les remedes vomitifs conviennent à la

plûpart des maladies, soit aiguës, soit croniques ou de longue durée; mais principalement à celles qui ont leur siege dans le ventricule; & l'on ne peut trop louer les Médecins qui pour faire vomir ne demandent ni preparation, ni coction de la matiere morbifique, quand elle reside dans les premieres voyes : or dans les maladies croniques le ventricule est non-seulement delivré des humeurs épaisses & nuisibles avec le secours des émetiques, son ferment est encore rétabli par leur action qui purge le sang de ce déluge de serosités, dont il étoit infecté, & qui tenoit lieu de foyer à beaucoup de maux : c'est pourquoi les émetiques apportent au Malade un soulagement qui ne doit être esperé d'aucun autre remede, pourvû que les parties qui servent à la respiration, à la nutrition, & à la separation ou filtration des humeurs soient saines; autrement, s'il y avoit des obstructions, qu'elles fussent corrompues par un abscés, ou attaquées d'inflammation, les secousses du vomissement pourroient augmenter le désordre, & mettre le malade plus en risque.

Du tems d'*Hippocrate* l'usage des émetiques étoit familier, même aux personnes saines : que les personnes humi-

des (dit cet oracle de la Medecine dans son troisiéme livre du régime de vie) se fassent vomir trois fois le mois, après leur repas quelque aliment qu'ils ayent pris; & que ceux qui sont d'une constitution seche pratiquent la même chose deux fois chaque mois. Ce même Auteur avoit coûtume de purger ses malades en hyver par en haut, & en été par en bas.

Mais il faut prendre les précautions suivantes dans l'usage des émetiques : premierement on observera, que l'experience prouve que les gens humides & gras sont plus soulagez par le vomissement que les gens secs & maigres; aux naturels humides (dit *Hippocrate*) la surpurgation par le vomissement s'accommode: ainsi lorsqu'on juge à propos de prescrire un émetique à des gens d'un temperament sec, il sera bon de leur amolir le ventre auparavant par une prise de casse, & de leur donner l'émetique une ou deux heures après: & même si le vomissement ne réüssissoit pas selon nos souhaits, & que le Malade fut tourmenté de nausées & de tranchées, nous ne manquerions point de lui faire prendre une nouvelle dissolution de casse pour déterminer la purgation à se faire par en bas

avec moins de peine & de danger pour la personne.

Secondement, lorsqu'on apprehendera que les vaisseaux des poulmons ou des reins ne soufrent une tension trop violente, ou rupture par les efforts du vomissement, il faudra ordonner une saignée selon la nature du mal, & les forces du Malade, avant que d'administrer l'émetique.

Troisiémement, dans tout flux de sang, soit interne, soit externe, & dans une mauvaise conformation de la poitrine, il faudra encore faire preceder la saignée au vomitif, à moins qu'il n'y ait une puissante indication pour ordonner l'émetique sur le champ, tel que seroit le vomissement que la nature tentera elle-même, & à quoy il l'a faudra aider ; ou si c'étoit une matiere morbifique qui fermentât, & qui pressa trop violamment le Malade. La quatriéme & la principale precaution sera de temperer les émetiques par la casse, la manne, les tamarins, le *Catholicum*, le diaprun, ou par d'autres purgatifs semblables, sur tout dans les affections des poumons, dans des inflammations de visceres, dans des abscés internes, pour des femmes grosses, &c. Dans lesquels cas *Hippocrate* s'abs-

tenoit de l'ellebore blanc, de peur (disoit-il) que si le Malade en empiroit l'on n'en accusât la violence de ce medicament.

CHAPITRE I.

De l'Antimoine, ou du Stibium.

L'Antimoine autrement appellé *Stibium* est une espece de fossile metallique composé de beaucoup de souphre, d'un certain metal d'un genre particulier, & d'un peu de terre; l'on en tire par l'analyse chymique un souphre inflammable & semblable au vulgaire: de plus l'antimoine jetté avec du salpêtre dans un creuset rougi au feu, s'embrase incontinent, ce qui n'arriveroit pas s'il n'y avoit du souphre dans l'antimoine, au lieu que le nitre se fond dans un creuset ardent, & ne s'enflame nullement. On est aussi persuadé que dans l'antimoine il se rencontre de la terre, vû que c'est de la terre damnée qu'on voit le beurre d'antimoine se produire; mais le régule ou la portion metallique qui se prepare facilement par la violence du feu, en se séparant des autres parties, est trés-remarquable; & ce qu'il y a de plus admirable en cecy, c'est que ce régule ne se

revivifie jamais, c'est-à-dire, ne revient jamais dans son premier état, lorsqu'il a été une fois reduit en chaux, ou qu'il s'est entierement dépouillé de son souphre.

On choisit l'antimoine dur, pesant, de couleur de plomb avec des canelures en maniere de rayons resplendissans : on préfere à tous les autres celuy d'Hongrie dont les canelures sont distinguées par des points rouges, & semblent témoigner qu'il y a un souphre plus abondant; car celuy de France qui a des canelures argentées contient plus de régule.

On appelle antimoine mâle celuy dont les canelures sont plus amples, & femelle celuy qui les a plus courtes & plus menues : on rejette l'antimoine qui a des canelures brunâtres & marquées de points noirs, ou qui n'est presque composé que de scories.

Prenez donc l'antimoine qui brillera par des canelûres plus longues & plus luisantes, & qui se romp en des pieces separées les unes des autres par de longues fêlures. Il se produit dans la Hongrie, dans la Transilvanie, & dans l'Allemagne; on en trouve aussi en abondance dans le Poitou & dans la Bretagne. On prepare avec l'antimoine une infinité de mé-

dicamens pour l'uſage interne, leſquels ſe doivent raporter principalement à trois Claſſes, ſçavoir, à la Claſſe des Emetiques & des Purgatifs, à celle des Diaphoretiques, & à celle des Bezoardiques ou plûtôt des Abſorbans.

Les plus conſiderables d'entre les médicamens antimoniaux ou ſtibiés ſont le ſafran des métaux, le verre d'antimoine, le régule, les fleurs, & le beure d'antimoine, la poudre algaroth, le tartre émetique, le ſyrop émetique, le chiliſte laxatif, l'antimoine purgatif, le Bezoardique mineral, & l'antimoine diaforetique.

Il n'y a nulle vertu émetique dans l'antimoine crud ou naturel ſoit pulveriſé, ſoit bouilly dans une décoction; mais on y remarque une emeticité conſiderable lorſqu'on en a developé les parties d'une certaine maniere, ſoit avec addition de quelqu'autre matiere, ſoit ſans addition.

L'antimoine crud & pulveriſé étant pris par la bouche depuis un demi ſcrupule juſqu'à un ſcrupule entier purifie le ſang & donne de l'appetit; & même la teinture qui ſe tire de l'antimoine naturel par une ſimple infuſion dans du vinaigre diſtilé, n'a pas ſeulement ce même effet; mais en purifiant ce ſang elle exci-

te encore une douce ſueur, & fortifie les inteſtins.

Le ſafran des métaux ſe prepare communement en mêlant enſemble parties égales d'antimoine pulveriſé & de nitre, & en les expoſant au feu ; car pour lors ce mêlange s'enflame avec un grand bruit, & quand l'embraſement eſt entierement appaiſé, qu'on a rejetté les ſcories qui ſe ſont amaſſées audeſſus, l'on a un excellent ſafran qui provoque au vomiſſement comme il faut, étant pris en ſubſtance depuis trois grains juſqu'à ſix : il y en a qui ajoûtent à l'antimoine & au nitre du ſel marin decrepité pour en faire le ſafran des metaux de *Raland*, ou la magneſie opaline dont la doſe eſt depuis huit grains juſqu'à quinze, ou juſqu'à un ſcrupule.

Le vin émetique ſe prepare avec le ſafran des métaux en infuſant durant trois jours trois onces de ce ſafran en poudre, dans deux pintes de vin blanc : on bouche la bouteille, & on la remuë ſouvent afin de confondre la poudre avec la liqueur qu'on laiſſe repoſer quand on s'en veut ſervir pour provoquer le vomiſſement, on ſepare enſuite le vin qui ſurnage, & on en fait avaler au Malade.

Cet émetique eſt à la verité très-bon

quand il eſt uouvellement preparé, mais il ſe rancit avec le tems ; c'eſt pourquoi on lui préfere le tartre qui ſe diſſoût incontinent dans le vin, dans l'eau, & dans d'autres liqueurs appropriées : la doſe de ce vin eſt depuis demi once juſqu'à once entiere ou à double once ; mais ſi l'on le prend en lavement, en le brouillant dans la décoction, la doſe en ſera de deux ou de trois onces, principalement dans les affections ſoporeuſes.

Voicy la methode de compoſer le verre d'antimoine.

Prenez ce qu'il vous plaira d'antimoine crud & le reduiſez en poudre très-ſubtile, que vous mettrez dans un vaiſſeau de terre large & plat ſur un petit feu ; laiſſez-l'y échaufer & jetter toute ſa fumée que vous aurez ſoin d'éviter pendant que vous le remuerés avec une ſpatule de fer juſqu'à ce qu'il ne fume plus, & qu'il ait acquis une couleur cendrée, prenant garde qu'il ne ſe grumele, & s'il s'en étoit formé des grumeaux il faudroit de rechef les pulveriſer : aprés cette preparation mettez fondre dans un creuſet ſur un feu violent deux ou trois onces d'une telle poudre, & auſſitôt qu'elle ſera liquide, repandez-la dans un baſſin de cuivre où elle ſe changera en un verre

tranſparent de couleur rouſſatre qui devient jaune, blanc, rouge ou noir ſelon que vous y ajoûterés du ſouphre, de la cryſocolle, & d'autres ſemblables ingrediens, on le fait prendre en ſubſtance depuis deux grains juſqu'à quatre ou cinq, & il excite fortement à vomir, mais on émouſſe ſa vehemence en l'embraſant avec du nitre.

L'on a coûtume de ſe ſervir du verre d'antimoine pour compoſer le tartre & le ſyrop émetiques.

Pour faire ce tartre on employe parties égales de verre d'antimoine ſubtilement pulveriſé, & de tartre crud que l'on aura paſſé par le tamis; on mêle bien ces deux choſes l'une avec l'autre, & l'on répand deux livres de ce mélange dans dix livres d'eau de fontaine où l'on les laiſſe digerer trois jours durant ſur les cendres chaudes; aprés quoi on les fait bouillir pendant une demi heure, & l'on paſſe l'infuſion toute bouillante par la chauſſe de drap, puis on la met repoſer à la cave pour laiſſer former ſur la liqueur les cryſtaux qu'on en doit ſeparer, & ayant enſuite fait un peu évaporer l'eau, il s'y produira d'autres cryſtaux trez-blancs.

Ces cryſtaux évacuent parfaitement bien par en haut, étant pris depuis qua-

tre grains jusqu'à six ou huit ; d'autres pour réndre le tartre soluble y ajoûtent du sel de tartre, mais cette addition en diminuë la force.

L'on prepare ordinoirement de la façon suivante le syrop émetique.

Prenez verre d'antimoine trois dragmes, suc de coings six livres, faites les macerer sur les cendres chaudes pendant vingt-quatre heures; & filtrés la liqueur, puis la faites cuire avec trois livres de sucre jusqu'à consistance de syrop que vous presenterez au malade depuis demi once jusqu'à une ou deux onces.

Le régule d'antimoine se fait de la maniere suivante.

Prenez antimoine pulverisé deux liv. tartre crud en poudre, une livre & demie, nitre douze onces; mêlez exactement ensemble ces trois drogues, & les jettez à diverses reprises dans un creuset ardent: les embrasemens de ces matieres étant finies, on répandra dans le même creuset une once de nitre en poudre, on fera un feu plus fort, & le tout étant en fusion on le versera dans un vaisseau de fer conique qu'on aura frotté de suif, & qu'on frapera avec un marteau pour procurer la separation des scories d'avec le régule qui en tombera plus facilement au fond

du vaisseau, d'où on le retirera pour le debarasser entierement ensuite avec le même marteau de toutes les scories qui seront rejettées.

Le régule dans cet état doit encore être fondu, & rendu plus pur par du nitre qu'on embrasera pour consumer le reste des scories. Ce régule ne se revivifie pas comme les autres metaux, & quand on le calcine, il reste en chaux. Or de ces scories on tire le souphre doré d'antimoine, sçavoir, en répandant sur elles de l'eau chaude en grande quantité; si sur la liqueur que vous aurez filtrée vous venez après à repandre du vinaigre ou une solution de créme de tartre, il se fera une précipitation du souphre doré qu'il faudra nettoyer par plusieurs lotions, & desscher ensuite. il excite le vomissement étant pris depuis six grains jusqu'à douze ou quinze : mais cette préparation est fort inferieure au tartre émetique.

On fait avec le régule d'antimoine des tasses d'une admirable & durable vertu pour provoquer à vomir, car le vin qu'on y laisse en infusion durant une nuit devient émetique; & même l'on forme de ce régule des boules, qui comme tout le monde sçait ne diminuent point de leur grande émeticité pour avoir esté avalé-

mille fois ; & elles sont aussi appellées les pilules perpetuelles à cause de cette sorte d'inalterabilité.

La fumée qui s'éleve de l'antimoine mis en feu se change en des fleurs blanches, rouges, ou jaunes pourvû qu'on la reçoive dans des vaisseaux convenables, y ajoûtant du sable, du verre pulverisé, du sel armoniac ou du nitre pour faire monter plus copieusement ces fleurs qui seront adoucies après par plusieurs lotions.

Le Beure d'antimoine se prepare ordinairement ainsi,

Prenez la quantité que vous voudrez d'antimoine crud & de mercure sublimé pulverisez-les bien, & les laissez digerer ensemble à la cave pendant une nuit ; jettez-les ensuite dans une retorte, & les faites distiler d'abord à feu lent ; vous en verrez degoutter une liqueur blanchâtre & pesante ; après quoy augmentant le feu, la matiere tantôt coulera, & tantôt se condensera en crystaux ; enfin le feu poussé aux plus hauts degrez fera tomber dans le récipient le mercure revivifié, & successivement le cinabre se sublimant s'attachera au col de la cornuë d'où on le retirera quand elle sera refroidie.

Ensuite de ces préparations, les ma-

tieres contenuës dans le récipient seront versées dans un entonnoir de verre dont on bouchera l'ouverture inferieure, de maniere que le mercure vif sorte separement de ce qui l'accompagnoit. Le beure qui demeure liquide, doit être degagé des crystaux pour recevoir dans la retorte une rectification aprés laquelle on le rejoindra aux mêmes crystaux.

Qunt au cinabre attaché au col de la retorte, il faudra le mettre en poudre pour le méler avec la propre terre damnée de l'antimoine pour le sublimer à un feu mediocre, & le garder aprez pour l'usage. Si vous versez de l'eau sur ce beure vous aurez une poudre très-blanche qui descendra au fond; c'est-ce qu'on nomme la poudre d'*Algaroth* qu'on adoucira en la lavant plusieurs fois, & qu'on fera secher pour s'en servir : la dose en est depuis trois grains jusqu'à six ; mais rarement est-elle employée.

La vertu émetique qui se fait fort remarquer dans les médicamens que nous venons de décrire doit être attribuée aux parties sulphureuses de l'antimoine jointes aux parties régulieres ; mais le feu a dépouillé toutes ces parties du souphre subtil qui rendoit l'antimoine diaphorétique. Cette violente émeticité se

corrige, & l'antimoine devient purgatif par le moyen des acides mineraux & grossiers qui lient les souphres de ce mixte, les embarassent, & les fixent.

Prenez verre d'antimoine une once, pilez-la, & versez dessus une quantité suffisante de vinaigre distilé; sechez ensuite, & versez-y derechef du vinaige, ce qu'il faudra répeter par dix fois; puis ajoûtez une once d'esprit de vitriol ou de souphre; mêlez, & desséchez la matiere par un feu lent; & après cette operation édulcorez, ou affoiblissez les pointes du médicament avec le secours de l'esprit de vin mastiqué; c'est là ce qu'on nomme le chyliste laxatif de *Hartman*, lequel non-seulement purge bien, mais qui purifie encore le sang davantage; la dose en est de quatre à six grains: l'on a donc raison de préferer ce remede aux purgatifs vulgaires dans les maladies opiniâtres.

Prenés la quantité que vous souhaiterez de verre d'antimoine, & répandez sur ce verre une quantité suffisante d'esprit de sel, laissez digerer durant quelque tems, & ensuite décantez ou versez par inclination l'esprit pour le separer de la poudre d'antimoine sur laquelle vous répandrez de nouvel esprit de vin; puis vous la laverez avec de l'eau pour la ren-

dre purgative, étant prise au poids de quatre ou de six grains.

La chaux d'antimoine, ou l'antimoine diaphorétique se fait en embrasant à diverses reprises l'antimoine crud, ou le régule d'antimoine avec le triple de salpêtre; car de cette maniere tout le souphre de l'antimoine est consumé, & il reste une chaux qui doit être lavée, adoucie, & dessechée: elle se prend depuis dix grains jusqu'à quinze, & même jusqu'à un scrupule, pourvû qu'elle soit bien preparée, autrement elle pourroit causer des envies de vomir. Les Anciens ont absolument ignoré la vertu émetique de l'antimoine; il resserre, dit *Dioscoride*, sçavoir, étant appliqué exterieurement, il arrête les excroissances de chair, il conduit les ulceres à cicatrice, il arrête le sang, & on luy assignoit enfin le même usage qu'au plomb brûlé.

L'on brûloit autrefois l'antimoine sur des charbons allumez; mais ainsi brûlé les anciens ne le faisoient nullement prendre par la bouche, & un médicament si salutaire aux hommes est resté inconnu dans ses principales vertus pendant une longue suite d'années jusqu'à ceque *Basile Valentin* Moine de l'Ordre de S. Benoit, né pour l'avantage du genre humain,

ait découvert depuis peu de siecles un remede si miraculeux contre tant de diverses maladies.

Le safran des métaux infusé dans du vin, & appliqué sur les yeux dissipe les inflammations de ces organes; étant employé en fomentation ou en cataplâme sur differentes régions, il resout les tumeurs des visceres; le beure d'antimoine consume les carcinomes & les chairs qui sont attaquées de gangrenne ou de sphacele, & les parties putréfiées.

CHAPITRE II.

Du Vitriol.

LE Vitriol ou *Calcanthum* est un genre de fossile composé d'un sel acide & du fer ou du cuivre joints à un peu de terre: on le reconnoît proprement par cette couleur noire qu'il imprime à l'infusion de la noix de galle, non seulement le sel acide se manifeste dans le vitriol par l'analyse chymique, mais aussi par la forte couleur rouge que la solution de ce mixte laisse au papier bleu qu'elle mouille; de sorte qu'on doit avouër que le vitriol n'est rien autre chose que du fer ou

du cuivre rongé par un esprit acide, & changé en une espece de sel.

La portion terreuse du vitriol tombe au fonds de la cucurbite lorsque sur la solution de ce mineral on répand de la solution de nitre fixe, ou bien quelques gouttes d'huile de tartre.

A l'égard du fer & du cuivre l'on ne peut pas douter qu'ils n'entrent dans la composition des especes de vitriol; car si vous versez, par exemple, de l'esprit de sel sur de la limaille de fer, vous en ferez un excellent vitriol de mars; autrement ramassez plusieurs lamelles de fer ou de cuivre, & les mettez les unes sur les autres dans un creuset avec du souphre commun en poudre répandu entre ces lames, il s'en formera du vitriol par l'action du feu : lorsqu'on approche un couteau de fer aimanté de la Terre damnée du vitriol vulgaire d'où l'on aura fait écouler l'esprit de l'huile par la violence du feu, on s'apperçoit que la lame du couteau attirera des particules de fer qui se rencontreront dans cette terre, pourvû que ce soit du vitriol de Mars; au lieu que le couteau ne se trouvera chargé d'aucune de ces particules, si c'est la terre damnée du vitriol de Venus où le cuivre domine; c'est pourquoy il est très proba-

ble que le vitriol de Mars & celuy de Venus sont engendrez dans les entrailles de la terre par des sucs acides qui ont trouvé à y ronger du fer ou du cuivre.

Nous avons differentes especes de vitriol, sçavoir, le vitriol d'Allemagne, le vitriol Romain, le vitriol d'Angleterre, & le vitriol blanc.

Le premier qu'on appelle vitriol de *Goslard* & de Souabe est d'une verdure foncée & agreable à la vûe, il participe beaucoup du fer; on le prépare autour de *Goslar* où l'on le tire des fontaines coulantes qui sont chargées de ce fossile dissout; on ne fait qu'évaporer l'eau qu'on en a puisée, & il se forme des crystaux d'une belle couleur d'émeraude. La campagne des environs de Paris abonde en mottes de terre si remplies de vitriol de Mars, qu'en les disolvant dans de l'eau, passant la liqueur, & la laissant évaporer, on en recueille un vitriol qui ne le cede point à celuy d'Allemagne, en grande abondance, de même couleur, & de même saveur, c'est-à-dire, un peu acide & astringent: & l'on ne manque pas de semblables mottes ou gazons en plusieurs autres endroits de la France, principalement dans les montages des Cevennes, mais on les néglige, parce qu'on vend le vitriol à vil prix.

Le vitriol Romain ou verdâtre qui se nomme vulgairement couperose, se prépare au tour de Rome, & sur tout à Pouzzoles dans le Royaume de Naples; on le tire de mottes de terre noiratres cendrées qui ressemblent à de l'argile; ces mottes étant separées & exposées à l'air s'échauffent insensiblement, & après une digestion de quelques jours on y remarque du vitriol lorsqu'on vient à les dissoudre dans de l'eau : quand elles sont nouvelles elles n'en produisent point parce qu'il y est envelopé dans la glaise ou l'argile : la couleur en est plus lavée, c'est pourquoi on le nomme vitriol verd ou verdâtre; le vitriol blanc n'est autre chose que le vitriol verd calciné à blancheur par le feu; c'est-à-dire, qu'étant dépouillé de son humeur subtile & aqueuse, il contracte cette couleur. On le vend en grosses mottes semblables à du sucre, ainsi il ne differe du vitriol de Mars que par le seul degré de calcination. Le vitriol d'Angleterre ou d'Hongrie qu'on appelle encore vitriol de chipre & vitriol bleu est plus dur que les autres, & il a une couleur de saphir. On le prépare en Angleterre, & en France dans les montagnes des Cevennes, non loin de Lyon. Il est d'un goût aigrelet & fort astringent, &

on l'eſtime davantage pour en compoſer des cauteres qu'aucune autre eſpece de vitriol. Il abonde en cuivre, ou plûtôt c'eſt une eſpece de verd-de-gris ou de rouille d'airain deſtitué entierement de fer, & muni de beaucoup d'acide; auſſi de la terre damnée de ce vitriol l'aiman ne tire rien.

Galien a connu la vertu émetique du vitriol. Les Modernes nomment *Gylla* de vitriol, du vitriol diſſout dans l'eau, & purifié, qui provoque au vomiſſement étant pris depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme: mais le vitriol n'a beſoin d'aucune preparation, & entr'autres le blanc dont l'uſage eſt très-avantageux dans la dyſenterie & dans la diarrhée, principalement parmi les Hôpitaux d'armée; & il eſt quelque fois préferable à l'hypecacuanha; de même qu'il y a des cas & des tems où la poudre de vigne muſcade l'emporte ſur ces deux médicamens à l'égard de ces ſortes de maladies.

On procede ainſi dans l'analyſe chymique du vitriol: on emplit de vitriol en poudre la moitié d'une cucurbite de verre, on la couvre de ſon chapiteau, & l'on y adapte un récipient; puis les jointures ayant eſté bien couchées on diſtile à feu de ſable pour avoir la roſée du vitriol

triol, c'est-à dire, un phlegme d'agréable goût; ce qui restera dans la cucurbite doit être broyé & jetté dans la retorte pour en tirer par une augmentation insensible du feu entretenu deux ou trois jours durant un esprit & une huile : enfin dans la terre damnée dissoute dans l'eau on trouve de la terre & du sel.

Les Chymistes prescrivent la rosée de vitriol depuis une once jusqu'à deux, comme un médicament diuretique, vulneraire, anodin, & capable de fortifier les visceres. L'esprit de vitriol pousse par les urines dans une hydropisie; il excite l'appetit, & tempere les ardeurs des fievres lorsqu'il est pris jusqu'à une agréable acidité dans des eaux convenables à la maladie. On le rend plus doux en le faisant digerer avec de l'esprit de vin très pur : on l'ordonne encore pour les ulceres des gencives, & pour les vices de la peau : le Colcothar ou la terre rouge dont on aura tiré le sel est une espece de safran de Mars très-efficace dans la diarrhée, dans la dysenterie, dans l'hémorrhagie, & dans des playes : L'esprit de vitriol se regénere facilement & en peu de tems de la terre damnée du vitriol exposée à l'air en quelque endroit à couvert de la pluye; mais cet esprit ainsi ren-

gendré eſt beaucoup plus foible & plus doux que le commun ; & l'on en peut uſer avec profit.

On corrige l'eſprit de vitriol en la maniere ſuivante ſelon *Paracelſe* qui le recommande pour l'épilepſie. Cet eſprit doit être verſé quatre fois ſur la terre damnée du vitriol, & diſtilé autant de fois ; enfin ce même eſprit ayant été verſé de rechef ſur cette terre, ſera diſtilé par la retorte avec de l'eſprit de vin.

L'eau de *Rabel* propre pour arrêter toute ſorte d'hémorragie ſe prepare ainſi.

Prenez une partie d'eau de vitriol, & trois parties d'eſprit de vin très-rectifié; mêlez-les dans une retorte de verre, & diſtilez incontinent juſqu'à ſiccité ſur un feu très-lent : on l'a preſcrit depuis douze gouttes juſqu'à trente-ſix pour reprimer des menſtruës trop coulantes ; obſervant toutefois de purger ſouvent la malade, de crainte que les parties extrêmes & l'abdomen ne s'enflent.

CHAPITRE III.

De l'Asarum, ou Cabaret.

L'*Asarum* du pinax de *G. Bauhin*, en françois Cabaret, est une plante très-basse, & toujours verte; la racine en est menuë, fibreuse, rampante, sentant la valeriane des jardins; les feuilles en sont arondies, nettes, d'un verd obscur, & garnies de petites oreilles; les fleurs sont attachées à de courtes queuës, elles sont à étamine, & ne s'apperçoivent qu'à peine, si l'on en excepte le calice qui a de l'épaisseur, & se divise en trois segmens aigus & d'une rougeur foncée; mais la partie posterieure de ce calice, laquelle est exagone, devient un fruit divisé en six capsules pleines de semences arondies: il se plaît dans les forêts, & se rencontre fréquemment autour de Paris dans quelques enclos.

Les racines du Cabaret abondent en esprit volatil huileux & aromatique, comme on le reconnoît à l'odeur: mais la vertu émetique de cette herbe n'est nullement fondée sur cet esprit qui communique plûtôt une vertu fortifiante; car les feuilles qui sont entierement privées

d'odeur purgent plus fortement, quoique prises en moindre dose que les racines; sçavoir, étant infusées au nombre de sept ou de neuf dans du vin durant une nuit, au lieu que les racines se doivent prendre dans la même liqueur au poids de six dragmes; car lorsqu'on ne fait que les macerer dans de l'eau, *Vanhelmont* nous avertit, & l'experience confirme qu'elles causent la difficulté d'uriner, parce que la partie sulphureuse du Cabaret ne se dissout point dans ce liquide aqueux qui n'est capable que d'agir sur les sels. L'analyse chymique de cette plante tire de l'*asarum* beaucoup de liqueur acide, d'huile, & de terre, fort peu d'esprit urineux, & pas un seul grain de sel volatil concret: par là nous concevons clairement que le sel tartareux & l'huile ou le souffre dominent dans cette plante, excepté dans ses racines où l'on doit reconnoître un esprit urineux; c'est pourquoy l'on doit user des racines dans ces sortes de maladies qui demandent qu'on fortifie les parties à cause du relâchement où les serositez excessives & dépravées les ont mises; ces maladies sont, par exemple, l'hydropisie, la cachexie, la goutte, la diarrhée, la dysenterie, &c. *L'asarum* chasse les fievres intermittentes par le vo-

missement, & convient mieux que l'antimoine aux maladies opiniâtres & longues, parce qu'il évacuë plus aisement & sans aucune suite fâcheuse ; mais il n'est pas si propre aux maladies aiguës, & il reüssit moins bien à pousser au dehors le sediment sabloneux des humeurs, & les serosités épaisses & surabondantes. *L'asarum* se prescrit d'ordinaire en infusion depuis deux dragmes jusqu'à demi once ou six dragmes, selon *Dioscoride*; mais l'infusion en est plus forte que la décoction, vû qu'au sentiment de *Mesué* la coction diminuë des forces de ce simple. Infusez demi once de racines de Cabaret dans six onces de vin blanc l'espace d'une nuit, & faites-en prendre la colature le lendemain matin.

Prenez une dragme de racines d'*asarum* en poudre, & donnez-la à avaler dans du pain à chanter, faisant boire un bouillon gras, ou un ample verre d'eau tiede par dessus. Ou *prenez* sept ou neuf feuilles d'*asarum* infusez-les dans de puissant vin, ou faites-les bouillir legerement dans un bouillon dont vous ferez prendre la colature.

Dioscoride, & *Mesué* n'ont pas ignoré la force émetique de l'*asarum*, & même ils ont osé la comparer à la faculté de l'é-

lebore *Galien* le confond, ce semble, avec l'*acorus*.

CHAPITRE IV.

*De l'*Ypecacuanha, *ou de la racine du Bresil.*

L'*Ypecacuanha* nous a esté apporté du Bresil depuis plusieurs années par *Pison* & *Marcgrave*, comme un excellent remede contre toutes sortes de flus de ventre, ainsi que nous l'aprenons par l'histoire naturelle que ces deux Auteurs de retour en Europe ont publiée du Bresil : mais je ne sçay par quel malheur un médicament si préferable à tous les autres dans les plus des-esperées de ces maladies a esté tellement négligé qu'il resteroit encore dans les ténebres si l'envie du gain n'avoit fait apporter par un marchand beaucoup de cette drogue d'Espagne en France, & que Mr. Helvetius Medecin Hollandois ne l'eût heureusement mis en usage, & n'en eût communiqué le secret comme un grand thresor au Roy qui l'a par sa liberalité rendu public au grand bien de tous ceux qui s'en sont servis à propos.

Or l'on employe trois especes d'*Ype-*

cacuanha, sçavoir, celuy du Perou, celuy du Bresil, & le blanc. L'*Ypecacuanha* du Perou est le meilleur, les Espagnols l'appellent *Bexuguillo*; la racine de cette espece a deux ou trois lignes d'épais, elle est tortueuse, & d'une surface raboteuse, comme par des anneaux qui la distinguent; sa couleur approche en quelque façon de celle de la canelle, & il y a un petit nerf qui traverse cette racine suivant sa longueur. L'écorce en est épaisse d'une ligne, dure, claire, cassante, un peu amere, resineuse, & rendant quelque odeur. Nous usons avec un très-grand succez de cette racine contre une dysenterie confirmée, & même plus heureusement que dans une simple dysenterie; car si vous en faites prendre au malade depuis un scrupule jusqu'à une demi dragme vous le verrez guerir dans l'intervale d'un jour, comme par enchantement, de ces dysenteries où l'on a sujet de soupçonner quelques ulceres dans le *rectum*.

Prenez racines d'*ypécacuanha* depuis un scrupule jusqu'à une dragme, dans un bouillon, dans du vin, dans de l'eau tiéde, ou dans du pain à chanter sur les six heures du matin, & environ à dix heures du soir, & même un jour avant

qued'ufer dece médicament, ordonnez le julep qui fuit.

Prenez eaux de meliffe & de chardon beny deux onces de chaque, confection hiacynthe demi dragme;compofez-en vôtre julep.

Mais ceux qui rejettent une quantité confiderable de la matiere morbifique par le vomiffement font plus furement gueris que les malades qui ne vomiffent point, comme je l'ay experimenté plufieurs fois en Efpagne, en Languedoc, & à Paris: car l'illuftre Miniftre François *Michel le Tellier* Marquis de Louvois me donna ordre de parcourir toute l'Efpagne, & une grande partie du Portugal pour acheter à quelque prix que ce fût tout ce que je pourois rencontrer de cette racine, & je luy en envoyay plus de cent livres qu'il fit diftribuer dans les Hôpitaux pour le foulagement des foldats:mais elle ne réüffit pas fi heureufement dans les Armées, tant parce que les forces des gens de guerre font abbatuës, que parce que leurs entrailles font offencées, & qu'ils refpirent un mauvais air.

Lorfque le malade n'eft pas gueri à la premiere dofe, il faut récourir à une feconde, & même à une troifiéme; & fi le mal perceveroit, ce qui arrive rare-

ment, on se garderoit bien d'en continuer l'usage. Or deux ou trois heures aprés le vomissement on doit prescrire une potion stomachique telle que la suivante pour reparer la vigueur du malade.

Prenez eaux de scabieuse & de chardon-beny trois onces de chaque, confections de hyacynthe & d'alkermes demi dragme de chaque, sel d'absynte & corne de cerf préparée un scrupule de chaque, eau theriacale deux dragmes; composez-en une potion : ceux que l'*ypecacuanha* guerit ont le ventre resserré pendant plusieurs jours ; mais ils ne s'en doivent mettre nullement en peine.

Pierre Sylvain Regis celebre Philosophe, & mon maître que je respecte fort, étoit tourmenté depuis près d'une année entiere d'une dysenterie accompagnée d'une fiévre lente & d'un marasme ou amaigrissement, d'insomnies & de tranchées ; il étoit d'ailleurs naturellement constitué de telle sorte que ni jeune, ni avancé en âge, aucun remede n'avoit pu le faire vomir, circonstance qui me paroît importante dans cette maladie ; ayant donc tenté en vain divers médicamens, & rejetté l'*hypecacuanha* même, par ce qu'il avoit entendu dire que

cette racine provoquoit au vomissement, enfin ennuyé de vivre dans cet état, il prit par mon conseil une demi dragme d'*hypecacuanha* dans un bouillon à six heures du matin, & il passa toute sa journée sans pouvoir vomir, mais il avoit de fréquentes & de facheuses nausées, il prit deux bouillons, comme on le pratique d'ordinaire pour se faire vomir, ils luy furent toutesfois inutiles, & pendant ce tems il se plaignoit, non-seulement de nausées, mais encore de tranchées & de boursouflemens d'intestins qui l'affligeoient plus que de coûtume jusqu'à sept heures du soir qu'il jetta par le fondement une si grande quantité de serosités sanguinolentes qu'il en remplit un vaisseau de six pintes ; incontinent après un doux sommeil le prit qui luy dura la nuit entiere, & il se leva sans fievre le lendemain ; la couleur plombée de son visage devint vive, ses forces se rétablirent, & n'alla à la selle que deux fois en douze jours, & fut sans fatigue, & sans rendre sang : il n'a point eu de cours de ventre depuis ce tems-là, & il s'est très-bien porté à l'avancement & à la gloire de la Philosophie.

Il faut autant qu'il est possible, se servir de l'*ypecacuanha* qu'on apporte du

Perou à Cadis, car il est meilleur que l'autre espece qui vient du Bresil à Lisbone, & qui vous paroîtra plus mince, plus ridée, comme coupée avec les dents, d'une couleur plus foncée, & d'une plus forte amertume excitant à un vomissement plus violent.

L'*ypecacuanha* blanc n'a point de rides, il est sans amertume, & sa blancheur tire sur le jaune. *Pison* avance que cette derniere espece est la plus douce. & qu'elle resiste aux venins: mais j'en ay donné dans Paris depuis une dragme jusqu'à deux sans exciter le vomissement, & purgeant seulement par en bas infructueusement, car la dysenterie continuoit.

Les Medecins n'ont encore pû parvenir à imiter les vertus de l'*ypecacuanha* par les preparations ni par le mélange d'aucunes autres drogues, par exemple, par des décoctions de tormentille, de bistorte, de polygone, ou par l'usage de quelques autres plantes astringentes y ajoûtant du vin ou du tartre émetique; il est seulement arrivé que par quelques-unes de ces compositions on a gueri des dysenteries principalement à raison de la force émetique qu'on donnoît aux médicamens, vû qu'en causant par là une revulsion au mouvement du haut en bas des

inteſtins, on change la détermination que les matieres ont à deſcendre. Quant aux tiges de l'*ypecacuanha* qui ont coûtume de ſe vendre avec la racine, on ne doit pas les rebuter, vû qu'elles ſont douées des mêmes facultés que la racine.

Les feuilles, les fleurs, & les fruits de l'*ypecacuanha* ont eſté comparez par *Piſon* & par *Marcgrave* à l'*herba Paris*, mais les figures que ces Auteurs en ont données ne répondent pas à ce parallele, & elles ſont deſſinées trop groſſierement pour nous aſſurer par cette repreſentation, ſur le genre de plante auquel on doit raporter l'*ypecacuanha*.

Section cinquie'me.

Des Evacuans par en haut qu'on nomme Maſticatoires & Salivans.

Il eſt conſtant que la ſalive eſt exprimée par le ſeul mouvement de la machoire inferieure, par celuy de la langue, & par la contraction du muſcle buccinateur ; car c'eſt par eux que les glandes où ſe filtre la ſalive ſont comprimées ; c'eſt pourquoy les matieres acres qu'on met dans la bouche agiſſent de deux manieres ; premierement, en ce qu'elles ſont

cauſe que la machoire inferieure ſe meut continuellement & promptement : en ſecond lieu, parce qu'en picotant les fibres de la langue, du palais, de la bouche, & du goſier elles font que la ſalive ſort des vaiſſeaux excrétoires des glandes qui la filtrent & qui ſe trouvent inſerées entre les parties que je viens de nommer. Or par cette impreſſion réïterée que de telles glandes reçoivent de la contraction de ces fibres muſculeuſes & mambraneuſes, ces mêmes filtres en deviennent plus propres à ſeparer du ſang une abondance de ſuc ſalivaire ; & la vertu des médicamens qu'on nomme maſticatoires ou *apophlegmatiſmes* n'a point d'autre fondement : mais on a plus de peine à découvrir la cauſe de cette faculté qu'on remarque dans le mercure pour exciter le crachement quelquefois ſi copieuſement que le malade ſeroit en danger ſi l'on ne ſçavoit arrêter ou moderer cette évacuation, & donner la friction à propos, avec la quantité qu'il faut de mercure à prendre interieurement : il eſt toutefois vray-ſemblable que le mercure inſinué dans le corps, ſoit par la bouche, ſoit par les pores de la peau émeut beaucoup le ſang, & communique à ſa partie lymphatique cette flueur requiſe pour être plus facilement

& plus abondamment filtrée par les glandes : mais il n'est pas aisé de rendre raison pourquoi cette affluence de serosités est déterminée par le mercure plûtôt aux glandes de la bouche qu'à celles des reins, de la peau, & aux autres. Pour expliquer cette difficulté nous ferons attention à deux choses probables, sçavoir, premierement que si l'on faisoit prendre du mercure à des personnes saines, & entierement exemptes de maux veneriens, elles seroient néanmoins purgées pat un crachement exttaordinaire : secondement que la structure des glandes salivales differe naturellement de celles des reins & de la peau, comme on le juge par la salive qui differe essentiellement de l'urine & de la sueur, & qui aproche fort du temperament de la serosité que les glandes du ventricule & des intestins separent.

Cecy posé, je ne voy pas qu'il soit nécessaire de recourir à un acide virulent & corrosif pour trouver la cause du *ptyalisme* ou crachement, vû que l'usage du mercure fait cracher ceux qui n'ont nulle rache de maladie venerienne : j'avouë que veritablement ceux qui sont attaqués de cette maladie ont une salivation plus copieuse que les autres en se servant de

ce médicament, parceque le sang des verolés est rempli d'une lymphe plus abondante & plus épaisse; mais absolument parlant, tous ceux qui se frotent de mercure crachent plus que de coûtume sans avoir une telle lymphe dans leurs vaisseaux sanguins: nous aurons donc raison de croire que le mercure dissolvant le sang y engendre cet excez de serositez qui ont plus de raport avec la salive qu'avec l'urine, ou avec la sueur; & qu'ainsi la serosité separée alors du sang se filtrera plus aisement dans les glandes salivales que dans les glandes des reins ou de la peau, suivant le raisonnement que nous avons apporté cy dessus touchant l'effet des diurériques, & que nous avons confirmé par l'exemple du papier imbu d'huile ou d'eau; c'est-à-dire, parceque les glandes salivales sont naturellement d'un tissu & d'une substance à filtrer & à separer mieux que ne font les autres glandes, cette espece de serosité que le mercure exprime du sang; & comme il y a une extrême conformité entre la salive & la serosité qui se crible dans le ventricule & dans les intestins, il arrive de là que le mercure excite quelquefois le flux de ventre au lieu de la salivation, & alors la serosité produite par le mercure dans

le ſang tranſude plus facilement par les glandes inteſtinales: & il n'eſt point deraiſonnable de penſer que la ſeroſité du ſang eſt rendue plus coulante & plus delayée par les globules du mercure, de la même façon que des blans d'œufs deviennent plus fluïdes quand on les bat long tems avec de cette dragée de plomb dont on ſe ſert à la chaſſe des petits oiſeaux. L'inflammation & les ulceres naiſſent aux orifices des vaiſſeaux excretoires des glandes dans les gens ſains, même qui uſent de mercure, parce que l'inflammation eſt la ſuite neceſſaire d'une fluxion perſeverante où les mêmes parties ſont continuellement frottées & raclées, & qu'à l'inflammation ſuccede ordinainairement un abſcez dans les tuyaux ou dans les fibres qu'elle attaque, ſans compter que l'acreté & la ſubtilité de l'humeur ſéreuſe peuvent ſouvent produire ce deſordre.

On a ſujet de demander icy pourquoi les purgatifs n'excitent pas quelquefois la ſalivation, comme les ſalivans ſont aſſez ſouvent la purgation. Mais il ſera facile de répondre que les médicamens purgatifs ont preparé les glandes inteſtinales à l'excretion des humeurs morbifiques avant que ces humeurs ſoient por-

tées aux inteſtins, au lieu que les glandes ſalivales n'étant pas preparées au flux de bouche par des remédes qui tendent à évacuer, ces remedes pouront agir auſſi efficacement contre ces premieres glandes que contre les ſalivales ; c'eſt pour cela qu'il eſt prudent de donner des maſticatoires aux perſonnes qu'on veut faire baver, car ces médicamens diſpoſent les glandes ſalivales à ſeparer beaucoup de ſuc ſalivaite, lorſqu'elles viendront à recevoit l'impreſſion des ſalivans, au reſte la ſalive la plus deliée ſort la premiere, & dans la ſuite la plus épaiſſe eſt exprimée, parce que les pores des glandes ſalivales ſont plus dilatés, ou que le tiſſu de ces filtres eſt plus relaché ou plus en train de cribler.

CHAPITRE I.

Du Tabac, de la Moutarde, du Staphyſagria, *& de l'Iris de Florence.*

LE tabac ou la grande nicotiane à larges feuilles du pinax de *G. B.* pouſſe une racine ligneuſe longue d'un pied, partagée en pluſieurs, & fibreuſe, ſa tige monte à la hauteur d'un homme, rameuſe & garnie de feuilles alternative-

ment rangées, c'est-à-dire l'une plus haut l'autre plus bas, non-vis-à vis l'une de l'autre, ayant une coudée de longueur, une figure un peu ronde, une consistance molle, une odeur forte, & une saveur très-foible. Les fleurs en sont d'une seule piece formée en entonnoir d'une couleur de pourpre délayée, elles naissent au haut des branches, & ont un pistile qui se change en une capsule oblongue distinguée en deux loges qui contiennent des semences très-menues & rousses. La plante croit d'elle-même dans l'Amerique, d'où la meilleure vient de Virginie, de de Cuba, du Bresil, & des Isles Americaines. On la cultive aussi en beaucoup de pays de l'Europe gras & humides, tels qu'il s'en trouve en Allemagne autour de Hanovre & d'Argentine, dans le Languedoc, dans la Guyenne, & dans la Flandre où l'on en prépare non-seulement pour mâcher & pour prendre par le nez, mais principalement pour brûler dans des pipes, & en recevoir la fumée.

Le tabac maché tire une grande quantité de salive, & profite à ceux qui sont affligez de maux de dents, de fluxions de tête, & d'affections soporeuses; on l'employe encore dans les lavemens pour les aiguiser.

Prenez une demi once ou une once de nicotiane preparée, & la cuisez dans une livre ou chopine de décoction commune pour un clystere que vous passerez, afin d'ajoûter à la colature quelques syrops simples.

Le syrop de *Quercetan*, & l'oxymel de tabac sont excellens à prendre durant un paroxysme d'asthme, & pour une ancienne toux.

Les feuilles de tabac fraichement cueillies, pilées ou macerées, soit dans le vin, soit dans l'huile, cuites ou infusées guerissent les maladies & les vices de la peau: elles conviennent pareillement aux playes & aux ulceres. L'emplâtre de nicotiane de *Charas* resout les tumeurs.

On retranche les tiges de nicotiane qui portent des fleurs pour déterminer le suc de la plante à couler tout dans les feuilles qu'on laisse sur la tige au nombre de dix ou douze seulement, afin qu'elles augmentent en largeur & en épaisseur, ayant separé toutes les autres; & lorsque les feuilles laissées se rompent facilement on coupe les tiges auprès de la racine, & on les suspend en l'air de crainte qu'elles ne se gâtent: ces tiges avec les feuilles suspendues se flêtrissent & se dessechent durant quinze jours, après quoy

on arrache ces feuilles & on ôte les côtes & les plus gros nerfs, puis on les arrose d'eau marine & on les met en corde en les tordant.

La moutarde à feuille de rave provient d'une racine ligneuſe, garnie d'une quantité de fibres blanches ; les feuilles en font ſemblables à celles des raves ; leur ſaveur & leur odeur ſont très-acres : les tiges s'étendent au large & ſoûtiennent des fleurs de quatre feuilles jaunes avec un piſtile qui devient une capſule à deux battans & à deux loges où ſont contenues des ſemences arondies, rouſſes, nettes, d'un goût très-brulant ; le calice des fleurs eſt auſſi composé de quatre pieces ou feuilles. On trouve communément cette plante dans des Iſles que la Seine forme autour de Paris.

Prenez ſemences de moutarde demi once, & l'ayant legerement pilée, infuſez la dans ſix onces de vin blanc, pour en laver les gencives.

Ces ſemences ſont employées dans le ſcorbut, dans les affections ſoporeuſes, & dans les hyſteriques, & on les applique non-ſeulement au nez, mais on les fait prendre auſſi interieurement, c'eſt avec de telles ſemences qu'on aſſaiſonne les mets : leur force conſiſte dans des particules très-piquantes.

La *ſtaphyſagria*, ou l'herbe pediculaire des boutiques a une racine unique, fort partagée, blanche, ſa tige eſt rameuſe, haute de deux coudées, garnie de feuilles qui reſſemblent à celles du plantain ou de l'aconit, avec des fleurs en épy difformes, faites de pluſieurs rangées de feuilles, & ſemblables au *delphinium* : elles ont un piſtile qui ſe change en trois capſules ramaſſées en une petite tête, leſquelles contiennent des ſemences épaiſſes, anguleuſes, rudes, noirâtres, blanches au dedans, huileuſes, & d'un goût très acre. Cette plante eſt merveileuſe pour tuer les poux, quand on la répand en poudre ſur la tête & dans les habits ; c'eſt pourquoy elle eſt d'un uſage familier dans les Couvens des Moines. On la rencontre fréquemment dans les guerets, & dans les terres enſemencées du Languedoc & de l'Eſpagne.

Les racines de l'iris ſont ſemblablement employées dans les maſticatoires.

Prenez racines d'iris de Florence deux dragmes, ſemences de moutarde & de *ſtaphyſagria* demi dragme de chaque, pulveriſez -les groſſierement & les renfermez dans un nouet que vous donnerez à mâcher pendant demi heure à jeun, la tête baiſſée.

Prenez racines d'iris de Florence, semences de moutarde & de *staphysagria* une dragme de chaque, éorces d'orange, feuilles de marjolaine & de betoine pulverisées une demi dragme de chaque, recevez-les dans une suffisante quantité de miel anthosé ou de romarin, & formez-en des pilules qu'il faudra rouler longtems dans la bouche, rejettant ensuite la salive au dehors, & prenant garde de l'avaler de peur que le gosier ne s'en enflamme.

CHAPITRE II.

Du Mastic, & du Gingembre.

Le mastic est une sorte de gomme résine qui coule de l'arbre lentisque, & qui se congele en larmes ou grumeaux. Or le lentisque vulgaire se trouve en Languedoc, en Italie, & en Espagne; il est frequent dans l'Isle de Chio, & dans les autres Isles de la mer Egée; sa racine est robuste, partagée en plusieurs, brune, dure, & quarrée, poussant des rejettons qui plient en façon de houssines, & qui se prolongent autant que ceux du noisetier, & du cotonier, étant épais, branchues, & soutenant des feuilles rangées de part & d'autre le long d'une côte sans au-

cune feuille impaire qui termine ou ferme les deux rangs; ces feuilles sont pointues, odorantes, d'un gout aigrelet & astringent: l'espece qui porte des fleurs est entierement dépourvûë de fruits, & celle qui produit des fruits ne fleurit jamais. Les fleurs sont des étamines attachées ensemble par grappes; les fruits sont un peu arondis, ayant deux lignes de longueur, avec une coque dure couverte d'une membrane resineuse & grasse, l'amande interieure est huileuse & odorante.

Le mastic nous est apporté de l'Isle de Chio. Le lentisque coule aussi du mastic non loin de Toulon en Provence, comme nous l'aprend *Gassendi* dans la vie de *Peiresc*. On choisit les grumeaux ou les larmes de couleur blanche, ou tirant sur l'or, odorantes, reluisantes & friables.

Prenez du mastic autant qu'il vous plaira, & le machez entre les dents comme de la cire pour vous procurer une salivation.

Prenez mastic une dragme & demie, pirethre une dragme, pulverisez-les un peu & les renfermez dans un linge de lin que vous macherez pendant quelque tems

Au défaut du mastic, on employe la

gomme du cerisier, & du prunier pour tirer au dehors les flegmes : de plus le mastic est propre pour les affections du ventricule, pour la mauvaise odeur de la bouche, pour le crachement de sang, & pour prévenir l'avortement. Cette drogue se dissout également dans les remedes aqueux & dans les huileux. Elle entre dans la poudre diarrhodon, dans l'électuaire de suc de roses, dans les trochisques de Karabé, & d'hedicron, dans les pilules ammoniaque de *Quercetan*, dans les pilules qui arrêtent la gonorrhée, &c.

Le gingembre du pinax de *G. Bauhin* a une racine qui s'étend en travers comme celle du roseau, elle est inégale, un peu comprimée, elle est grosse comme le petit doigt ou comme le pouce, charnuë, blanchâtre & tendre, rampant de côté & d'autre;elle brûle un peu quand elle se renouvelle; mais déssechée elle pique avec autant de chaleur que le poivre,son odeur est aromatique; elle produit des tiges longues de plus d'un pied & rondes, garnies de feuilles alternativement placées, & semblables aux feuilles de la larme de Job, si ce n'est que les feuilles du gingembre sont plus resserrées ou plus étroites, & qu'elles se terminent en une pointe

te aiguë ces tiges soûtiennent de petites têtes écaillées où naissent des fleurs & des fruits dont on ignore ici la figure.

Le gingembre croît dans les Indes Orientales comme à la Chine, dans le Malabar, à l'Isle de Ceilan d'où il a été transporté aux Indes Occidentales où il vient aisement dans un terrain gras, fumé, & arrosé. Le gingembre frais lâche le ventre, comme *Dioscoride* l'a remarqué, mais lorsqu'il est sec il ne purge pas, agissant seulement par son sel volatil huileux & très-acre qui provoque puissamment la salive.

Prenez gingembre & mastic demi dragme de chaque, renfermez-les dans un morceau de toile de lin que vous macherez la tête baissée. Ou

Prenez gingembre & *staphysagria* une dragme de chaque, reduisez-les en poudre, & les recevez dans une demi-once de cire blanche fondue pour en composer un masticatoire. Ou

Prenez gingembre & pyrethre deux dragmes de chaque, pilez-les, & les cuisez dans six onces de vin rouge; ce sera un apophlegmatisme liquide, qui tirera les serositez épaisses.

Le gingembre excite un appetit abbatu; on en use pour se provoquer forte-

ment à l'acte venerien ; il est d'un grand soulagement dans les affections scorbutiques, & les gens de mer se preservent de ces maux quand ils usent tous les jours depuis demi once jusqu'à une once de gingembre confit dans le sucre. Il a beaucoup de vertu pour apaiser les douleurs de la colique, & pour dissiper les tranchées produites par des vents dans les intestins.

Prenez gingembre confit demi once, sel d'absynthe un scrupule ; formez-en un bol pour l'hydropisie.

Prenez une once de gingembre confit, & la cuisez dans une livre & demie d'eau de fontaine pont en composer une ptisane à prendre par verrées dans l'asthme, & dans une vieille toux.

Le gingembre est employé dans la theriaque d'Andromaque l'aîné, dans le mithridat, dans le *scordium*, dans la benedicte laxative, dans la confection hamech, dans l'électuaire diacarthame, & en d'autres.

CHAPITRE III.
Du Pyrethre, & du Poivre.

LEs feuilles du Pyrethre à fleur de *bellis*, sont beaucoup découpées & divisées à la ressemblance de celles du

fenouil, dont elles different neanmoins en ce qu'elles sont plus petites & semblables à celles du *daucus*. Il pousse de menues tiges d'un empan de long, & un peu plus, aux sommets desquelles naît une fleur ample, large, pareille à celle de la camomille, mais plus grande, étant un peu jaune au milieu de son orbe, environné de feuilles étroites, & longuettes, blanchâtres par dessus, & rougeâtres par dessous: la semence est menue & oblongue; la racine est épaisse d'un doigt, longue, d'une couleur rousse, tirant sur le noir, d'un goût acre & tres-brûlant.

Cette racine soulage beaucoup dans l'odontalgie, ou le mal de dents, aussi bien que dans les affections soporeuses, & dans la paralysie de la langue. On la prescrit en substance jusqu'à demi dragme.

Prenez ce qu'il vous plaira de racines de pyrethre, macerez-les durant la nuit dans du vinaigre, & faites-les mâcher le matin suivant. Ou

Prenez pyrethre, de gingembre une dragme de chaque, poivre noir demi dragme; mettez-les en poudre, & empâtez-les dans du mastic pour mâcher. Ou bien

Prenez pyrethre une once, cuisez-la dans une livre de décoction commune pour un clystere, y ajoûtant demi-once de sel gemme, pour donner en lavement dans une hydropisie, & dans des affections soporeuses. Le pyrethre est employé dans le grand *philonium*, & dans la poudre sternutatoire de *Charas*.

Le poivre rond noir du Pinax de *G. Bauhin*, se répand sur la terre par des sarmens souples & flexibles qu'il prolonge, comme le houblon, lorsqu'il n'est point appuyé par des échalas; il est distingué par plusieurs genoux, & aux entre-nœuds il pousse des racines dans les endroits de la terre qui le soutiennent: ses feuilles approchent de celles du plantain, & ses fruits naissent par grapes aux nœuds, étant composez de plusieurs globules grands & petits, ronds, de la grosseur d'un menu pois, noirâtres au dehors, & ridés, blanchâtres par dedans, d'une saveur brulante, d'une odeur fort aromatique.

Il vient dans les Indes Orientales; *Pison* assure dans son Traité des Aromats, que le poivre blanc n'est rien autre chose que le poivre noir dépouillé de son écorce; car lorsque le poivre noir est mûr & frais, on le met en macera-

tion dans de l'eau marine où il se gonfle, & on en ôte le grain blanc qu'il contient; mais pour cet effet on a coutume de choisir les plus gros grains.

Le poivre blanc Oriental du Pinax de *G. B.* ou le *macro-piper* (poivre long) des boutiques, a les mêmes feuilles que le poivre noir, mais plus menues, & plus délayées; le fruit se produit des entrenœnds vis-à-vis des feuilles, ressemblant au nucament, queuë pendante à une branche, comme on en voit à l'aune & au bouleau, & comme sont les fleurs de noix; ce fruit est long d'un pouce & demi, rond en long, ou cilindrique, & comme canelé par des spirales obliques, avec des tubercules posez en rezeau; il est interieurement distingué en quantité de petites cellules membraneuses, distribuées dans un seul rang, & comme par rayons, chacune contenant une semence unique, ronde, large de prés d'une ligne, noirâtre par dehors, & blanche par dedans, avec la saveur & l'acrimonie du poivre noir. Ce poivre nous est envoyé des mêmes Indes Orientales que le noir.

Ces deux especes de poivre sont employées dans les apophlegmatismes, on les envelope dans une piece de toile de

lin qu'on donne à mâcher à ceux qui ont des douleurs de dents ; cela leur tire de la bouche beaucoup d'eaux gluantes & acrimonieuses. D'ailleurs elles excitent l'appetit, & gueriſſent la colique, lorſqu'on en fait avaler dans de l'eau tiede huit ou dix grains legerement pilez : on applique auſſi avec une petite cuillere du poivre ainſi broyé, ſur la luette relâchée, pourvû que l'inflammation de cette partie ſoit éteinte.

Prenez ſix grains de poivre noir pilé, & faites en un bol avec une dragme de conſerve de feuilles d'abſynthe ou de menthe, pour diſſiper une crudité d'eſtomac. Ou

Prenez cinq grains de poivre noir pilé, une dragme de vieille theriaque, & formez-en un bol à prendre dans le friſſon du paroxyſme d'une fievre periodique.

Le poivre noir eſt employé dans la theriaque, dans l'électuaire de bayes de laurier : le blanc, c'eſt-à-dire, le noir écorcé, entre auſſi dans la theriaque, dans le mithridat, dans le diaphœnie ; & le poivre blanc Oriental, ou le poivre long compoſe auſſi en partie la theriaque, le mithridat, le *diaſcordium*, & la benedicte laxative.

CHAPITRE DERNIER.

Du Mercure.

LE Mercure, l'*hydrargirum* ou le vif-argent, est un fossile fluide & métallique de couleur argentée, froid au toucher, pesant, mais qui s'envole aisement au feu, extrêmement avide de l'or, & s'attachant aux autres métaux. On trouve le mercure ou coulant dans les entrailles de la terre, ou mêlé dans des mottes ou minieres de couleur de plomb, ou bien dans le cinabre naturel. On prefere aux autres le mercure d'Espagne, & celui de Hongrie ; nous n'en manquons pas en France autour de Montpellier, & en Normandie proche de Carentan.

Entre tous les medicamens qui provoquent les crachats, & qu'on appelle antiveneriens, le mercure tient sans doute le premier rang ; car nous ne connoissons point de remede qui détruise si promptement, & si sûrement cette horrible maladie de la Verole, mais il demande d'être employé en differentes manieres, soit exterieurement, soit interieurement. Pour l'usage exterieur,

on compose ainsi l'onguent appellé Napolitain.

Prenez trois onces de mercure crud purifié, amalgamez-les, ou les mêlez dans un mortier de marbre ou de bois, avec une suffisante quantité d'huile de therebentine, y ajoûtant peu à peu deux onces de graisse de porc, agitant le mercure avec la graisse jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus du tout.

Aprés quelques saignées qu'on aura jugé necessaires, & une purgation proportionnée aux forces & au temperament du malade à qui l'on aura pû encore faire prendre le bain, ou le demi-bain, & user de bouillons préparez avec des herbes convenables pour rendre les humeurs plus fluides, on en viendra à la friction de mercure, & voici comment on doit s'y comporter pour exciter insensiblement le *ptyalisme*, ou crachement, & l'augmenter par degrez; car l'on s'y trompoit autrefois; les Chirurgiens y manquent encore à present, en ce que causant une salivation trop copieuse, ils disposent la bouche, la langue, & le gosier de leur malade à se gangrenner; c'est pourquoi il faut user du mercure à diverses reprises, & regarder continuellement à la bouche du malade, pour bien reconnoître les signes de la

salivation. Ayant donc placé le malade devant un grand feu, & l'ayant vêtu d'habits convenables à cette maladie, on achevera la premiere friction par les pieds du malade, qu'on frottera jusqu'au milieu des jambes avec une once d'onguent Napolitain : le second jour on employera deux onces du même onguent, à frotter depuis le milieu des jambes jusqu'aux genoux : le troisiéme jour on se reposera, principalement si l'on apperçoit des signes de salivation qui sont une chaleur de la bouche, un dessechement des gencives, un gonflement des glandes salivales, & un crachottement fréquent. Le quatriéme jour, si aprés avoir examiné la bouche, les orifices des vaisseaux excretoires paroissent enflammez, & attaquez de petits ulceres, on fera une friction avec deux ou trois onces de l'onguent depuis les genoux jusqu'au milieu des cuisses : & le cinquiéme jour on se reposera encore si les ulceres sont accrûs, & que la salivation aille bon train ; car cela dépend de la constitution naturelle des malades, les uns ayant besoin de trois ou de quatre frictions, les autres d'un plus grand nombre, & l'on n'a rien à craindre d'avantage qu'une excessive salivation.

S'il est donc à propos de faire une quatriéme friction, on l'accomplira avec deux ou trois onces d'onguent, dont on oindra depuis le milieu des cuisses jusqu'aux lombes, aux fesses & aux parties honteuses qui sont les causes criminelles de cette vilaine maladie, dont le reste du corps soufre : que si par hazard il étoit besoin d'une cinquiéme friction, il faudroit derechef frotter les fesses & les parties de la génération, puis en venir au bras sans toucher à la poitrine : si la gorge étoit accablée de salive, on saigneroit le malade, & on lui donneroit incontinent quelque purgation qu'on réitereroit ; s'il y paroissoit indication pour déterminer l'humeur à sortir par en bas, à quoi rien ne contribue tant qu'un purgatif : enfin il faudra faire quitter les bas, la camisole, & changer les draps, & les autres linges qui auront été imbus d'onguent.

La marque d'une bonne salivation est quand on évacue chaque jour deux ou trois livres d'humeur infecte, & verdâtre, & que la salivation s'acheve dans l'intervale de vingt ou de vingt-quatre jours, ou d'un mois ; parce qu'ensuite il faudra exposer le malade à l'air, le purger, le baigner, & lui rétablir les

forces par des bouillons, & par d'autres alimens de bon suc.

Il y en a qui provoquent le crachechement avec l'emplâtre de *Vigo*, & ce qu'ils nomment le mercure quadruplé : d'autres y employe la fumée du cinabre qui a beaucoup de vertu contre les verrues, les rhagades, & les condylomes, sortes d'excroissances corrompantes qui naissent autour de l'anus par un coït impur, & contre nature. On s'excite aussi à la salivation, en prenant le mercure par la bouche, soit crud, soit préparé.

Prenez mercure crud bien purifié, & qu'on aura éreint avec un peu de therebentine une once, conserve de roses demi-once, corail rouge préparé deux dragmes ; faites-en une masse de pilules, dont le malade prendra depuis demi-dragme jusqu'à une ou deux dragmes, tant que la salivation réussisse comme on le souhaite.

Le mercure reçoit diverses préparations pour les maladies veneriennes ; sçavoir l'*aquila alba*, ou le mercure doux, la panacée mercuriale, le turbith mineral, le précipité blanc, & le rouge, &c. car le mercure semblable à un Prothée se déguise sous differentes

formes; mais le feu lui fait toujours reprendre sa nature. Le mercure doux se fait ainsi :

Prenez mercure corrosif, & mercure crud, autant que vous voudrez de chaque, & les ayant bien mêlez ensemble, mettez la poudre qui s'en formera dans des bouteilles de verre, à la hauteur d'un ou de deux pouces, puis vous sublimerez ce mercure mêlangé en poussant par degrez jusqu'à une grande violence, le feu que vous aurez d'abord fait trés-lent sous vos bouteilles; aprés qu'il aura été sublimé, on le separera des fêces ou sédimens; on le pulverisera derechef pour le sublimer encore, & le décrasser, ce qui sera repeté trois ou quatre fois, afin qu'il soit parfaitement adouci : c'est alors qu'on le nomme mercure doux, & *aquila alba*, aigle blanc.

Mais la panacée mercurielle est le mercure ressublimé de même dix ou douze fois.

Ces deux préparations se prescrivent depuis douze grains jusqu'à demi dragme; la panacée excite plus facilement la salivation, & le mercure doux purge quelquefois par en bas.

Prenez douze grains de mercure doux, pulverisez-les, & les mêlez avec une

suffisante quantité de conserve de rosés, pour faire prendre à neuf heures du soir ; le lendemain on en prescrira quinze grains, le troisiéme jour on ira jusqu'à vingt grains, & le quatriéme jusqu'a un scrupule, tant que la salivation succede comme il faut : on usera semblablement de la panacée, en augmentant insensiblement la dose, selon la quantité de la salive que le malade rendra. La plûpart des praticiens ordonnent en des jours alternatifs le mercure doux, & une potion purgative, pour guerir le mal venerien sans faire baver : ou bien ils font prendre le mercure doux avec des purgatifs dans un opiat, ou dans des pilules.

Prenez mercure doux & diagrede, une dragme de chaque, trochisques alhandal un scrupule, pulverisez-les, & les mêlez dans une suffisante quantité de terebenthine de Venise pour en former une masse de pilules.

Le précipité blanc se compose de la maniere suivante :

Prenez huit onces de mercure que vous dissoudrez dans une large cucurbite, avec douze onces d'esprit de nitre, ajoûtant à la dissolution faite, deux livres d'eau commune ; puis versez encore

ſur cette ſolution deux livres d'eau ſalée, & le mercure ſe précipitera peu à peu en une poudre blanche, qu'on aura ſoin de laver pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'elle ſoit tout à fait douce ; on la deſſechera en ſuite, & on la mitigera encore d'avantage avec de l'eſprit de vin, auquel on mettra le feu. La doſe pour l'uſage intérieur eſt depuis quatre grains juſqu'à demi ſcrupule ; mais pour appliquer exterieurement ce remede, à deſſein de guerir de la galle, ou des dartres, on frottera la peau de l'onguent ſuivant où il entre.

Prenez précipité blanc une dragme, onguent roſat une once, & compoſez vôtre onguent.

Le précipité jaune ou le turbith mineral, ſe prépare en cette maniere.

Prenez quatre onces de mercure crud, répandez deſſus une demi livre d'eſprit de vitriol ou de ſoufre ; la ſolution ayant été faite du mercure, adaptez à la retorte un ample recipient, & tirez-en à feu lent toute l'humidité, juſqu'à ce que la matiere vous paroiſſe deſſechée ; vous aurez par là une maſſe blanche qu'il faudra réduire en poudre, & diſſoudre dans de l'eau chaude ; pour lors vôtre mercure ſe précipitera in-

ſenſiblement ſous la forme d'une poudre jaune qu'on lavera juſqu'à ce qu'elle ſoit adoucie, la rendant encore plus déliée, & de plus vive penetration par le moyen de l'eſprit de vin brûlé. On ordonne ce médicament depuis trois grains juſqu'à ſix, & il purge fortement par en haut & par enbas; mais il guerit ſûrement les maladies veneriennes.

L'arcane corallin ou le dragon qui ſe devore lui-même, autrement dit la Salamandre; ſe prépare ſans aucune addition dans l'eſpace de deux mois. On laiſſe digerer du mercure crud dans une bouteille à long col ſur un feu de lampe; car le mercure ſe trouvera changé au bout de tel temps en une poudre rouge & nette : on la preſcrit au poids de quatre, ſix, ou huit grains, pourvû qu'on l'ait auparavant bien adoucie avec de l'eſprit de vin allumé, autrement il provoqueroit au vomiſſement plutôt qu'à des évacuations differentes.

❋❋ ❋❋❋❋❋❋❋❋ ❋❋❋❋❋❋ ❋❋

Sixie'me Section.

Des Medicamens évacuans par enhaut, qu'on nomme errhins & sternutatoires.

LEs sternutatoires, ou *ptarmiques*, sont des remedes qui ont la vertu de décharger les sinus de la tête, en excitant à éternuer : mais les errhins sont ceux qui sans causer d'éternument, ont la même faculté de débarrasser les sinus du crane. Toutes ces drogues qu'on employe pour provoquer l'éternument, pour purger les sinus exterieurs de la tête, pour réveiller des malades assoupis, & pour donner plus de vivacité à des sens émoussez, sont ou composez de particules acres réduites en poudre qu'on soufle par un tuyau dans les narines ; ou bien en forme liquide, & alors on les appelle purge-tête. Les Anciens qui avoient accoutumé de nommer le cerveau la métropole de la pituite, ont crû que ces sortes de médicamens étoient douez d'une vertu expultrice par laquelle ils remuoient le cerveau même, & l'excitoient à se décharger d'une pi-

tuite surabondante, & à répousser au dehors les choses qui l'incommodoient; mais depuis que l'anatomie a été pottée à un si haut degré de perfection, on est assuré qu'il ne peut s'échaper aucune humeur de cerveau par les narines, ni par les trous de l'os ethmoïde, vû que l'esprit de vin le plus purifié, ne peut jamais passer ni du dedans au dehors du crane, ni du dehors au dedans par ces trous bouchez de leur propres membranes.

Il est donc certain que les sternutatoires & les errhins irritent, picottent & secouent par leur sel acre volatil la membrane pituitaire qui tapisse les sinus frontaux, les sphénoïdaux & les zigomatiques; que ces médicamens en atténuent la mucosité superflue, & que pour de tels effets ils conviennent aux maux de tête produits par une morve épaissie, dont la membrane pituitaire est embarassée: & il ne faut pas s'étonner si le cerveau & toute la tête ébranlez par ces secousses fréquentes & violentes, les esprits engourdis dans le cerveau sont ranimez, & si le sommeil le plus profond en est dissipé, tous les organes devant en être tendus, & plus susceptibles de l'impression des objets.

CHAPITRE I.

De quelques ſternutatoires dont nous avons déja fait mention.

LEs ſternutatoires les plus forts dont nous avons parlé ſous d'autres qualitez qu'ils poſſedent encore, ſont l'euphorbe, le tabac, le poivre, le pyrethre, l'iris, le zinzembre, l'ellebore blanc, le caſtoreum & le concombre ſauvage : car l'uſage de tous ces médicamens eſt très commun dans les affections ſoporeuſes.

Prenez poivre noir & pyrethre une dragme de chaque, euphorbe demi dragme; réduiſez-les en poudre ſubtile, & les ſoufflez dans le nez avec un tuyau où vous l'aurez miſe ; ce doit être le matin à jeun qu'on doit faire cette injection. Ou

Prenez poivre blanc & poudre de tabac deux ſcrupules de chaque, racine d'ellebore blanc un ſcrupule, euphorbe ſix grains; compoſez-en une poudre que vous ferez ſouffler pareillement dans le nez. Ou

Prenez ſuc de feuille. de concombre

ſauvage, & de bétoine autant qu'il vous plaira, faites-les recévoir dans le creux de la main pour être attirez dans le nez en inſpirant. Ou

Prenez nicotiane & ellebore blanc une dragme de chaque, euphorbe dix grains ; pulveriſez, & recevez-en la poudre dans un mucilage de gomme adragant pour en former de petites pyramides propres à fourrer dans les narines après les avoir imbu d'huile.

On ſe ſert encore des errhins pour parfumer, ou bien on en uſe ſous la forme de baume.

Prenez du vinaigre très-fort dans lequel vous aurez diſſout ce qu'il vous aura plû d'euphorbe & de caſtoreum : répandez de ce vinaigre ſur une plaque de fer ardente, & que le malade en reçoive par le nez la fumée en baiſſant la tête.

Le baume apoplectique qui ſuit, eſt de la compoſition de *Crollius*.

Prenez huile de noix-muſcade deux onces, ambre gris deux dragmes, muſc choiſi une dragme & demie, huiles de canelle & de ſuccin demi ſcrupule de chaque, huile de marjolaine & de lavande demi dragme de chaque, huile de gerofles quatre gouttes, & faites-

en ce baume apoplectique avec du baume indien.

Les remedes suivans sont moins à estimer que ceux qui précedent

Prenez confection anacardine deux dragmes, huiles de succin & de lavandes trois gouttes de chaque, & avec deux scrupules de civette composez un baume, Ou

Prenez huile de canelle & bois de rhodes, au poids de deux dragmes de chaque, huiles de gerofles & de noix muscades trois dragmes de chaque, baume de Perou une demi once, musc une dragme : préparez-en un baume.

CHAPITRE II.

De la Bétoine, de la Marjolaine, de la Sauge, & du Lys des vallées.

LA Bétoine pourprée du Pinax de *G. Bauhin*, pousse ses racines en travers, fibreuses & chevelues, d'où s'élevent des tiges hautes d'une coudée & quadrangulaires, aux nœuds desquelles naissent des feuilles deux à deux placées vis-à-vis l'une de l'autre, oblongues,

velues, d'un verd obſcur, oreillées à leur baſe, & découpées à leur circonference par quantité de crenelures : les fleurs y naiſſent ramaſſées en épy, elles ſont d'une ſeule piece en gueule, rougeâtres, ayant la lévre ſuperieure ſillonnée, & comme panchée en ſe recourbant ſur le derriere, la lévre inferieure ſe partageant en trois lobes: le calice eſt d'une ſeule piece, diviſé en cinq, contenant quatre ſemences arondies & brunes. On prépare communément avec les feuilles de cette herbe une poudre ſternutatoire.

Prenez feuilles de bétoine ce que vous en voudrez, deſſechez-les à l'ombre, & les mettez en poudre que vous paſſerez par le ramis. Les feuilles de marjollaine ſervent à la même choſe. La petite ſauge, ou ſauge franche avec oreilles & ſans oreilles, du Pinax de *G. Bauhin* eſt plus ſouvent employée que la grande ſauge; elle monte comme un arbriſſeau à la hauteur de deux coudées, les tiges en ſont ligneuſes, rameuſes, quadrangulaires; ſur ces tiges ſe produiſent des feuilles par paires, les unes au deſſous des autres, les feuilles de chaque paires étant oppoſées entr'elles; & reſſemblans aux feuilles de menthe,

grisâtres, rudes, comme ont coûtume d'être les habits usez, ainsi que le remarque *Dioscoride*; elles sont acres & aromatiques : les fleurs viennent au haut des rameaux, disposées par étages dans de longues rangées, elles sont d'une seule piece de couleur bleuë tirant sur le pourpre, en gueule, leur partie superieure étant semblable à un casque ou heaume : & l'inferieure se distinguant en trois lobes avec des étamines qui approchent de l'os hyoïde par leur figure, leur calice contient quatre semences un peu rondes & de couleur brune.

Le lys blanc des vallées du Pinax de *G. Bauhin*, pousse une racine menue, blanche, fibreuse, rampante, & produit au dehors deux feuilles oblongues, ayant une paume & demi de longueur & deux pouces de largeur, nettes, d'un verd gay, & nerveuses : il sort d'entre ces deux feuilles une tige gresle, anguleuse, nue avec des fleurs d'une seule piece en cloche; blanche, d'agréable odeur; le fruit en est rond, mol, & renferme des semences dures comme de la corne.

L'on prépare une poudre sternutatoire avec les fleurs, & même avec toutes les autres parties de cette plante desse-

chée : l'on en fait une conſerve & une eau diſtillée qui ſont en eſtime pour les maladies du cerveau.

La bétoine poſſede, outre la faculté d'exciter l'éternument, la vertu de guerir les playes, elle ne tient pas le dernier rang dans les eaux & dans les décoctions vulneraires ; ſon infuſion à la maniere du thé, eſt bonne contre les affections de l'eſtomac & de la tête : l'emplâtre de bétoine eſt principalement deſtiné aux playes de tête.

La marjolaine a non ſeulement une vertu céphalique ; mais elle eſt encore efficace pour exciter les mois, & pour guerir les autres infirmitez de la matrice : *Hartman* recommande l'extrait de cette même herbe à ceux qui ont perdu l'odorat.

La ſauge fait pareillement écouler les menſtrues, & n'eſt pas moins profitable à l'*uterus* qu'au cerveau : on en prend aujourd'huy l'infuſion comme du thé : l'on tire une huile eſſentielle de ſes feuilles, de ſes fleurs & de ſes ſemences, laquelle ſe donne à la meſure de dix gouttes dans les pâles couleurs & dans la paſſion hyſterique.

Septie'me Section.

Des remedes qui purgent par enhaut, & qu'on nomme expectorans.

Les médicamens béchiques ou expectorans, qui procurent une évacuation par la bouche, sont proprement ceux qui font sortir par les crachats les humeurs épaisses, visqueuses & tenaces qui s'attachent aux bronches & aux vesicules des poumons, non que ces remedes penetrent dans les poumons, en y descendant par la trachée-artere, car la situation, & la structure de l'épiglotte s'y opposent, mais c'est qu'en délayant de telles humeurs & les rendant plus fluïdes, ils sont cause que les poumons sont plus en état d'exprimer au dehors ces matieres gluantes: Et il ne faut pas croire que les expectorans aident veritablement à l'expectoration, c'est-à-dire à pousser quelque humeur hors de la poitrine; mais ils appaisent plutôt la toux en épaississant la serosité trop acre, trop subtile ou trop délayée, qui occupant les bronches & les vesicules pulmonaires, cause par ses irritations une toux violente

violente, qui l'a fait sortir ; auquel cas les adoucissans soulagent beaucoup par l'épaississement, & la douceur qu'ils communiquent au sang, & par l'obstacle qu'ils forment au flus de la serosité vers les poumons.

CHAPITRE I.

De l'Enule Campane, ou Aunée, de l'Hysope & de l'Origan.

L'Enule campane, ou aunée de *Jean Bauhin*, autrement appellée *helenium*, a une racine épaisse, charnue, fendue en plusieurs endroits, brune par dehors, blanche par dedans, amere, acre, & aromatique : les feuilles ont une coudée de longueur, & souvent davantage, sur un empan, ou environ de largeur, elles sont d'une couleur verte pâle, grisâtre par dessous, & aigues des deux côtez : la tige s'éleve à la hauteur de trois ou de quatre coudées, droite, velue, canelée, rameuse, soûtenant des fleurs radiées, de couleur d'or, amples, avec des semences longues, étroites & ayant des aigrettes.

L'hysope

L'hysope des boutiques bleuë ou en épy du Pinax de *G. Bauhin* a une

racine ligneuſe, dure, fibreuſe ; la tige en eſt jaunâtre, caſſante, branchue, garnie de feuilles qui ſont par paires, & oppoſées l'une à l'autre, longues d'un pouce ou d'un pouce & demi, larges de deux lignes, aigues, d'un verd obſcur, acre, & de ſuave odeur : les fleurs y ſont d'une ſeule piece, en épy, bleuës, en gueule, elle ſe diſtingue des autres fleurs labiées ou en gueule, en ce que la lévre inferieure eſt en façon de cœur ; leur calice renferme quatre ſemences arondies & brunes.

L'hyſope eſt remplie d'un ſel acre, volatil & huileux, & eſt compoſée de principes déliez qui l'a rendent inciſive, & propre à attenuer l'amas des mucoſitez qui ſe ſont engagées dans les poumons. = origan vulgaire =

L'origan vulgaire ſpontanée de *Jean Bauhin*, a les mêmes vertus que l'hyſope ; ſes racines ſont menues, ligneuſes & fibreuſes ; les tiges ſont d'une coudée & demie, quarrées avec des feuilles attachées deux à deux au droit des nœuds ; elles ont de l'acreté & une odeur agréable ; les fleurs ſont diſpoſées au haut comme en bouquets, ramaſſées comme en épy, d'une couleur de pourpre clair, d'une ſeule piece &

en gueule, avec un calice cylindrique, où l'on trouve quatre ſemences très-menues & rondes : l'origan vient dans les forêts.

Prenez racines d'énule campane demi once, infuſez-la durant la nuit dans ſix onces de vin blanc, & faites en prendre la colature le lendemain matin. Ou

Prenez racine d'énule campane deux onces que vous mettrez cuir dans de l'eau de fontaine, réduiſant cette eau à deux livres pour en faire une ptiſanne. Ou

Prenez racine d'énule campane confite au ſucre une once, & en faites uſer le matin à jeun. Ou bien

Prenez miel de Narbonne une once, poudre de racine d'énule campane ſix dragmes, ſucre candy deux dragmes; & avec ſuffiſante quantité de pavot *rheas*, vous ferez un *looch* dont le malade uſera en lechant peu à peu avec un baton de regliſſe.

Cette plante eſt non ſeulement employée pour purger les poumons, on y reconnoît encore la proprieté d'exciter les ſueurs, de pouſſer par les urines, & de faire ſortir les menſtrues, de lever les obſtructions, & de mitiger les douleurs de la goutte. On fait auſſi un

onguent énulé pour dissiper la galle, & les autres vices de la peau ; à son défaut on en peut préparer ainsi un autre sur le champ.

Prenez racine d'énule campane & de patience trois onces de chaque ; faites-les cuire jusqu'à pourriture avec une suffisante quantité de beure frais, passez le tout par le tamis, & mêlez-y deux onces de fleurs de soufre pour composer l'onguent. Ou

Prenez conserve de racine d'énule quatre onces, aristoloche & iris de Florence trois dragmes de chaque, & avec ce qu'il faudra de syrop de guimauve de *Fernel*, faites-en un opiat dont le malade prendra le matin gros comme une noisette. Ou

Prenez conserve de fleurs d'hysope une once, iris de Florence en poudre deux dragmes, formez-en un *looch* avec suffisante quantité de syrop capillaire. Ou

Prenez hysope, marrube & origan deux poignées, & les cuisez dans une quantité raisonnable d'eau de fontaine pour composer une ptisanne. L'hysope est bonne encore dans les pâles couleurs, dans un défaut d'appetit, & dans une retention : appliquée exterieure-

ment elle guerit l'ophthalmie & l'orgueil des yeux ; cuite dans de l'eau, ou infusée dans du vin blanc, elle dissipe les contusions.

Les yeux

CHAPITRE II.

Du Pied-de-Chat, de la Calaminthe & du Lierre-Terrestre.

LE pied de chat autrement nommé *gnaphalium* à feuille ronde du Pinax de *G.B. æluropus* & *hispidula*, provient de racines fibreuses qui rampent çà & là : les feuilles sont arrangées en rond avec une pointe arondie, d'un verd clair, & grisâtres pardessous. Les tiges sont hautes d'une paume, tomenteuses ou bourrées, les feuilles en sont étroites, & les fleurs qui se produisent au haut, ont des fleurons & un beau calice ; les semences sont garnies d'une aigrette. La plante se plaît dans des lieux montagneux & couverts d'herbes, & dans les endroits exposez au vent.

L'on trouve dans les boutiques trois especes de calaminthe, sçavoir la calaminthe à odeur de pouliot, la calaminthe vulgaire, & la calaminthe à grande fleur.

La calaminthe à odeur de pouliot ou le *nepetha* du Pinax de *G. Bauhin*, à des tiges quadrangulaires & branchues, naissent des feuilles opposées deux à deux, non seulement de la forme de celles du pouliot & de leur grandeur, mais aussi de même goût, & de même odeur. Les fleurs viennent au haut des branches en des longues rangées, elles sont d'une seule piece, en gueule, petites, purpurines, & il leur succede des semences contenues quatre à quatre dans un calice. Elle est commune dans le Languedoc, dans l'Italie & dans l'Espagne.

La calaminthe vulgaire ou des boutiques d'Allemagne du Pinax de *G. Bauhin* est frequente dans les forêts des regions froides, elle ressemble à la premiere, si ce n'est qu'elle a des feuilles longues d'un pouce & demy, dentelées, de saveur acre & d'un odeur agréable.

La calaminthe à grande fleur du Pinax de *G. Bauhin*, croît dans les collines herbeuses des Alpes & des Pyrenées, elle est plus petite que les précedentes, eû égard à la tige, mais elles a des feuilles & des fleurs plus larges, d'un odeur plus suave.

Le lierre terrestre vulgaire du Pinax

Voy. au 85. 2ème vol 233.

de *G. Bauhin*, s'étend en largeur par le moyen de plusieurs oziers quadrangulaires & fibreux, qui rampent également de tous côtez le long des ruisseaux, dans les buissons & dans les prez, poussant des menues tiges quarrées & rougeâtres. où viennent des feuilles opposées l'une à l'autre par paires, attachées à de longs pedicules, rondes, oreillées, larges d'un pouce, un peu velues, & incisées par des crenelûres égales : il a les fleurs & les semences semblables à celles de la calaminthe.

Les plantes décrites cy-devant excitent legerement au dégagement de la poitrine, & soulagent dans les ulceres du poumon étant prises à la maniere du thé : on fait deux syrops avec le pied de chat, le simple, & le composé ; vous trouverez la discription de ces syrops dans *du Renou* & dans *Schroder*, celebres Pharmaciens.

Le calaminthe est employé dans la décoction céphalique, dans le syrop d'armoise, & dans le syrop de *stachas*. On prepare avec le lierre terrestre une conserve & un syrop contre les maladies du poumon, le calcul & la douleur de la colique : on l'applique exterieurement pour les playes, & on en

uſe interieurement dans les décoctions vulneraires.

CHAPITRE III.

*De l'*Eryſimum, *de la Pulmonaire & du Tuſſillage.*

L'*Eryſimum* vulgaire, en François *velar* du Pinax de *G. Bauhin*, a une racine ſimple, ligneuſe & acre ; Il pouſſe des tiges hautes de plus de deux coudées, rondes, fermes, rudes & rameuſes, auſquelles naiſſent dès leur ſortie de terre quantité de feuilles longues de plus d'une paume; & diviſées de part & d'autre en pluſieurs lobes quaſi triangulaires, dont le ſuperieur eſt le plus large & fendu en trois : ſes fleurs ſont diſtribuées dans une longue ſuite ſur les branches, & elles réſultent chacune de quatre feuilles jaunes avec un calice à quatre feuilles & velu : le piſtile ſe change en une gouſſe longue de plus de demi pouce, rond en long, recoquillée & diſtinguée en deux capſules qui contiennent de menues ſemences de couleur de chataigne. On employe cette plante avec ſuccés dans l'embaras des poumons, dans la toux ancienne, & dans l'enrouement.

Prenez deux poignées de feuilles d'*erysimum*; mettez-les cuire dans de l'eau avec un morceau de collet de mouton, pour en faire un bouillon, dans la colature duquel vous jetterez six grains de fleurs de benjoin. Le syrop d'*erysimum* de *Rondelet* se prepare ainsi;

Prenez six poignées de toute la plante d'*erysimum*, racines d'aunée, de tussilage, & de reglisse trois onces de chaque; bourache, chicorée, capillaire deux poignées & demie de chaque; fleurs cordiales de romarin, de *stœchas*, de bétoine demi poignée de chaque; anis six dragmes, raisins passes, mondez deux onces : faites la décoction de ces drogues dans de l'eau d'orge, ou dans du suc d'*erysimum*, & laissez cuire jusqu'à consistance de syrop, à quoy vous ajoûterez du sucre.

La pulmonaire à larges feuilles de *Parkinson*, a des racines semblables à celles de l'ellebore noir, blanches, d'une saveur gluante : ses tiges sont anguleuses, rougeâtres, velues; de forme de buglose par ses feuilles semées de tâches blanches; les fleurs en sont d'une seule piece en bassin, divisées en cinq parties larges de trois ou quatre lignes, d'un poupre violet, sans

odeur, avec un calice en tuyau anguleux, où se perfectionnent quatre semences qui representent une tête de vipere.

On ordonne cette plante pour les affections du poumon, principalement dans des bouillons

Prenez deux poignées de pulmonaire, cuisez-les avec un poumon de veau coupé en morceaux pour en faire un bouillon. On prepare aussi un extrait & un syrop de pulmonaire : il y en a qui pour la pulmonaire employent cette espece de mousse appellée *mousse pulmonaire* du Pinax de *G. Bauhin*, elle croît en une large feuille creusée en plusieurs petites fosses ; sa couleur est d'un roux verdâtre, bigarré de taches blanchâtres ou purpurines : elle vient sur de vieux chênes ausquels elle tient par des filets capillaires.

pulmonaire de Chêne ou mousse pulmonaire

La tussilage vulgaire du Pinax de *G. Bauhin*, répand de part & d'autres des racines fibreuses ; ses feuilles sont arondies, anguleuses, d'un verd délayé pardessus, & grisâtres ou cotonneuses pardessous : les fleurs se produisent avant les feuilles, étant soûtenues par de menus pedicules, radiées, de couleur d'or & suivies de semences qui ont des aigret-

tes. L'on prépare un ſyrop & une conſerve avec ces fleurs pour adoucir les ſels acres qui ſe jettent ſur les poumons.

CHAPITRE IV.

Des eſpeces de Capillaires, & du Pavot erratique.

ON compte cinq eſpeces d'*adiantum*, qui ont coutume d'être nommez, herbes capillaires; ſçavoir les cheveux de Venus, l'*adiantum* noir, la rhue des murailles, le polytric, & le *ceterac*, ou l'*aſplenium*.

Le cheveu de Venus de Montpellier, eſt nommé par *Bauhin*, *adiantum* à fueilles de coriandre, la racine en eſt menue, charnue & fibreuſe, ſe répandant en travers, & pouſſant des queuës hautes de plus d'une paume, menues, noires, rameuſes, portant des feuilles crêtées & canelées en façon de rayons, liſſes, découpées par de certaines inciſions profondes, à la maniere des feuilles inferieures de la coriandre. Le cheveu de Venus n'a point de fleurs, mais au mois de Septembre il ſe produit des crenelures ou dentelures vers les bords des feuilles, & ces crenelures ſe doublant

ou se pliant par leurs attaches mutuelles, comprennent dans leurs plis demi-lunaires plusieurs capsules rondes, membraneuses, tres-menues, & garnies d'un anneau élastique, dont le ressort venant à se détendre, les ouvre en deux parties, où le microscope fait remarquer des graines extrêmement déliées. Il naît dans les rochers moëttes de rosée ou de bruine de la Gaule Narbonnoise. On envoye aussi du Canada à Paris l'adiante de *Cornu*, plus large & plus beau, & qui n'a pas de moindres vertus que l'*adiantum* de Montpellier ; plusieurs l'estiment même d'avantage.

L'*adiantum* noir des boutiques de *Jean Bauhin*, pousse une racine fibreuse & répandue au large, d'où se produisent des pédicules longs d'un empan, nets, noirâtres, branchus, avec des feuilles approchantes de la fougere mâle, mais beaucoup plus courtes, & divisées en segmens dentelez, pointus & ovales, ou oblongs : il ne porte point de fleurs, mais il est garni de capsules, comme le cheveu de Venus ; il prend naissance dans les buissons, & dans les lieux humides, & à l'ombre.

La rhue des murailles du Pinax de *G. Bauhin*, a des racines chevelues & me-

nues, d'où s'élevent de foibles tiges, longues de deux ou trois pouces, qui soutiennent des feuilles longues de deux ou trois lignes, anguleuses, dentelées en leurs bords, & semblables par leurs découpures à la rhue des jardins; la saveur en est acerbe ou rude, & un peu astringente. Elles sont parsemées en dessous d'une menue poudre roussâtre qui résulte d'une multitude de capsules pareilles à celles qui se voyent sur l'adianthe: elle croît dans les rochers & dans les murailles.

Le *Trichomanes*, ou le Polytric des boutiques du Pinax de *G. Bauhin*, pousse une racine chevelue & fibreuse, d'où sortent de petites queues d'une paume de long, noirâtres, nettes, où naissent de part & d'autre, ou alternativement par paires ou conjugaisons des feuilles arondies, mousses par le bout, vertes, lisses, dont la face de dessous est distinguée par des sillons, remplis de quantité de capsules entierement semblables aux fruits du cheveu de venus; on trouve cette plante dans des rochers & contre des parois moëttes.

Le *ceterac* des boutiques du Pinax de *G. Bauhin*, ou l'*asplenium*, a des racines capillaires & noirâtres, d'où sortent

quantité de feuilles dispersées en rond, longues de trois pouces, sinueuses & ondoyantes, lisses & nettes pardessus, mais enduites pardessous d'une farine dorée ou argentée, & couvertes de petites écailles, d'entre lesquelles se produisent des amas de capsules semblables aux capsules des autres especes de capillaires.

Les especes d'adiante abondent en un sel nitreux, accompagné d'un macilage particulier qui leur donne la proprieté d'adoucir les âcretez des poumons, de dégager la poitrine, de remédier à l'asthme & à la toux, & de pousser les urines avec moderation.

Le syrop de vrai capillaire se prépare dans toute la Gaule Narbonnoise, & principalement à Montpelier avec l'infusion des feuilles d'adiante fraiches & des feuilles de coriandre ; mais à Paris on le fait avec la conserve de capillaire ou d'adiante qu'on a apporté de Montpelier, c'est pourquoi on l'appelle syrop de capillaire de Montpelier. Le syrop des cheveux de Venus commun se compose de la maniere suivante.

Prenez de veritables cheveux de venus, de l'adiante noir, du polytric, de la rue des murailles, ou *salvia vitæ*, &

du *ceterac* une poignée de chaque, régliſſe nettoyée & concaſſée deux onces : infuſez ces plantes dans une ſuffiſante quantité d'eau chaude, & cuiſez avec quatre livres de ſucre tres-blanc ou raffiné cinq livres de la colature que vous aurez clarifiée ; puis préparez votre ſyrop en procurant à la décoction une juſte conſiſtance.

On employe les eſpeces de capillaires dans les bouillons, dans les juleps, dans les décoctions & dans les apozémes apéritifs.

Prenez cheveux de Venus de Montpelier, polytric & *ceterac* une poignée de chaque, que vous metterez cuire avec un morceau de collet de mouton, pour en faire un bouillon, à la colature duquel vous ajouterez demi dragme de ſel vegetal.

Prenez racine d'ache & de perſil une once de chaque, deux poignées des cinq capillaires, ſemences de *daucus* & de fenouil deux dragmes de chaque, fleurs de ſoucy trois pincées ; cuiſez ces choſes dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, & faites en un apozéme pour trois doſes, dans chacune deſquelles vous jetterez demi dragme de tartre chalybé ſoluble.

Prenez racine de guimauve deux onces, feuilles des cinq capillaires trois poignées, fleurs de tussilage deux pincées, & avec ce qu'il faudra d'eau de fontaine, faites-en un apozéme que vous partagerez en deux doses, dans chacune desquelles vous verserez une once de syrop de guimauve de *Fernel*, pour débarasser la poitrine. On se servira de même de la fougere, soit femelle, soit mâle, de la bourache & de la buglose.

c'est le pavot Coquelicot.

Le pavot erratique, ou le pavot *rheas* pousse des tiges de deux coudées de haut, & velues, où naissent plusieurs feuilles diversement découpées, & d'un beau verd, les fleurs y sont appuyées sur de longues queues : elles sont disposées en rose & d'une couleur purpurine, avec un pistile qui se termine en une capsule ronde & longue, portant un chapiteau rempli de semences noires tres-menues. On l'ordonne dans la pleuresie, dans la péripneumonie dans l'esquinancie & dans toutes les fluxions de poitrine.

Prenez fleurs de pavot rheas trois pincées, infusez-les dans deux pintes d'eau de fontaine, puis cuisez jusqu'à la consomption du tiers, & dissolvez dans la colature demi once de sucre candi pour

en faire un breuvage ordinaire. On prépare avec les fleurs de cette plante une eau distilée, un syrop & un extrait.

Prenez six onces de décoction de pavot *rheas*, autrement nommé coquelicoq, douze gouttes d'huile essentielle d'anis, un scrupule de corail rouge préparé, & une once de syrop de fleurs de coquelicoq, ou pavot rouge, composez-en un julep.

On employe de la même maniere le pas-d'âne ou la tussilage, la pulmonaire, la bourache & les autres plantes destinées aux maladies de la poitrine.

CHAPITRE V.

De l'Encens & du Benjoin.

LEs anciens ni les modernes ne disent rien de certain de l'arbre qui porte l'encens; & jamais aucun Botaniste n'a pénetré les deserts de l'Arabie pour s'y informer exactement de la nature de cet arbre. Au reste l'encens ou l'oliban des boutiques est une larme résineuse de la grandeur d'une grosse aveline & d'une forme irreguliere qui toutefois approche souvent de la figure d'une poire, des mamelles ou des testicules; elle est seche;

d'une blancheur jaunâtre, claire & quasi transparente, d'une saveur lente & résineuse, un peu amere ; elle donne une couleur de lait à la salive, elle brule aisément & rend une odeur agreable.

L'encens est composé d'un sel acre, joint à beaucoup de soufre, ce qui le rend propre à délayer & à faire couler les humeurs tenaces & grossieres dont les branches & les vesicules des poumons sont souvent embarassées, ou obstruées. On l'ordonne au poids d'une dragme ou de deux pour un asthme, une toux inveterée, une pleuresie, une foiblesse du ventricule & pour des flus de ventre.

Prenez une dragme d'oliban pilé & la fourez dans une pomme creusée pour l'y faire cuire & la donner à avaler. Ou

Prenez encens demi dragme, fleurs de soufre une dragme, & les mêlez dans une suffisante quantité de gingembre confit pour en en préparer un bol. Ou

Prenez encens & mastic six grains de chaque, yeux d'écrevices de riviere & corne de cerf préparée demi scrupule de chaque, huile de canelle deux gouttes, réduisez le tout en une poudre que vous ferez prendre dans le lait de la mere à des enfans affligez de rots acides

ou d'une matiere vermineuſe.

On prépare une liqueur avec l'encens en répandant de ſa poudre dans un blanc d'œuf cuit & chaud qu'on laiſſe repoſer quelque tems dans un cellier ou lieu frais; car l'encens s'y réſout en une liqueur aſſez propre à effacer les taches du viſage & les cavitez des cicatrices.

L'encens eſt encore bon pour les playes & pour les ulceres ainſi que pour les fractures des os. Sa fumée fortifie la tête dans le vertige, dans l'épilepſie & dans la paſſion hyſterique : on l'employe auſſi pour la chutte ou le relachement de l'anus & de la matrice.

L'encens entre dans les pilules pour arrêter les gonorrhées, dans l'emplâtre divin, &c.

le Benjoin

Le benjoin autrement appellé *belzoin* benjoin, *benivinum*, & *benzoë* eſt une ſubſtance réſineuſe, ramaſſée en groſſes mottes nettes, reluiſantes, brunes & ſeches, ſans ordures, fragiles, friables, parſemées de quantité d'ongles blancs ſemblables à la ſubſtance des amandes : il s'enflâme & rend une odeur tres-ſuave. on choiſit le benjoin tranſparent, brun & rempli de grumeaux blanchâtres, & l'on eſtime moins le noir : on nous l'apporte des Indes Orientales, ſçavoir de Sumara & de Siam.

L'arbre qui produit le benjoin eſt haut, vaſte, beau, ſuivant le rapport de *Garcias du Jardin*; ſes feuilles reſſemblent à celles du citronier & du limonier, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus petites, moins verdâtres, & que par le dos elles tirent ſur le blanc : les feuilles qui viennent ſur les plus grands rameaux approchent des feuilles de la ſauge, excepté qu'elles ſont plus larges & plus courtes.

Depuis peu d'années *M. Baniſter* a envoyé de Virginie à l'Evêque de Londres un arbre qui produit du benjoin; les feuilles en ſont ſemblables à celles du citronier & du limonier répondant à la deſcription qu'en a donnée *Garcias*: il eſt preſentement en vigueur dans le jardin royal de Paris, par la liberalité de cet Evêque, & il fleurit à l'entrée du printems; mais il n'a jamais porté de fruits dans ce pays-cy; ſes feuilles ſont alternativement diſtribuées ayant deux pouces de long, & figurées comme celles du citronier, mais plus petites, plus aiguës, d'une verdeur plus brune & blanchâtres par deſſous.

Au reſte le benjoin dégage merveilleuſement la poitrine, & il eſt d'un grand ſecours dans l'aſthme, dans l'em-

baras des poumons & dans les vieilles toux, sur tout si l'on employe ses fleurs fraichement produites, depuis six grains jusqu'à douze, elles sont bonnes aussi pour exciter les sueurs: & voici comment on les prépare.

Prenez ce qu'il vous plaira de benjoin que vous pulveriserez & que vous jetterez dans un vaisseau de terre à l'embouchure duquel vous appliquerez par la base un cône creux & long, fait d'un carton, entretenant un doux feu sous le pot, il s'élevera & s'attachera aux parois interieures du cône, le sel volatil du benjoin joint à un soufre subtil sous la forme de fleurs legeres & blanches comme de la neige.

On tire aussi par la retorte une huile dorée du benjoin, laquelle prise au poids de deux dragmes excite puissamment les sueurs dans un rhumatisme & dans une douleur de goutte.

huile de benjoin

Goutte, Rhumatisme

Prenez douze grains de fleurs de benjoin, un scrupule de fleurs de soufre, & six grains d'huile essentielle d'anis avec une suffisante quantité de conserve de racine d'aunée pour en composer un bol qui purge par les voyès superieures. Ou

Prenez eaux de chardon benit & de coquelicoq trois onces de chaque, fleurs

de benjoin dissoute dans de l'esprit de vin défequé dix grains, huile de canelle deux goutes, syrop de coquelicoq une once ; préparez en une potion pour un pleuretique. On tire la teinture de benjoin, en le dissolvant dans de l'esprit de vin très deflegmé, & le separant de sa propre lie : elle s'ordonne depuis demi dragme jusqu'à une ou deux dragmes.

Le benjoin se liquéfie aussi étant mis en poudre, & mêlé dans un blanc d'œuf cuit & chaud, qu'on gardera dans un cellier ; & cette liqueur est excellente pour ôter les cicatrices de la petite verole. Le magistere de benjoin se fait ainsi,

Prenez ce qu'il vous plaira de benjoin, & le resolvez dans de l'esprit de vin très-dépuré ; versez de l'eau ensuite sur la solution, & alors le benjoin se précipitera sous une forme de lait, que vous relaverez, & que vous desslecherez.

Le benjoin entre dans la poudre pour embaumer les corps, dans l'emplâtre cephalique, & dans la stomachique.

CHAPITRE DERNIER.

Du Soufre.

LE Soufre commun eſt une eſpece de foſſile inflammable, compoſée d'une ſubſtance graſſe, onctueuſe, & bitumineuſe, avec du ſel acide, & un peu de terre. On démontre que le ſoufre reſulte de ces principes, non ſeulement par l'analyſe chymique que l'on en fait, mais auſſi par la maniere artificielle dont on le produit ; car le ſoufre brûle facilement, & ſa fumée ſe change en une liqueur acide ; la partie terreuſe reſtant au fond du vaiſſeau ; d'ailleurs avec de l'huile de therebentine, & de l'eſprit de vitriol mêlez enſemble, & diſtilez avec ſoin & jugement, on engendre du ſoufre ſemblable au ſoufre commun, & qui s'attache au col de la retorte.

On trouve du ſoufre naturel en abondance dans l'Italie, au pied du Mont Veſuve, & dans la Sicile, non loin du Mont Etna. Il n'eſt pas rare non plus en beaucoup d'endroits de l'Europe & de l'Amerique. Quant au ſoufre artificiel, on le tire d'un ſoufre naturel impur, ou de la pierre pyrite, ou des

eaux sulfureuses. On compte trois especes de soufre naturel ou vif, qui n'a point encore éprouvé le feu, sçavoir le cendré, le jaune ou le doré, & le soufre de Quitoa ; on préfere le premier qui ressemble à une pierre fragile, qui reluit, & qui a une couleur cendrée, mêlée de jaune ; mais le jaune est d'une couleur d'or lavée; il est friable, resplendissant, & facile à prendre feu. Le soufre de Quitoa s'amasse en grumeaux, ou plutôt en larmes, de la forme & de la couleur de l'ambre, nettes & dures : on nous l'envoye de Quitoa, Province du Perou, de laquelle Quito est la Ville Capitale.

On fond le soufre naturel doré, & on le jette dans des tuyaux avec de l'huile de baleine ; il y prend la forme de cilindre, ce que l'on nomme soufre en canon ; le soufre qu'on ne moule point ainsi, s'appelle soufre en masse : on estime le soufre de couleur d'or tirant un peu sur le verd, qui se casse facilement, & qui froissé entre les doigts, se réduit en poudre, en petillant comme un corps friable & sec ; on en prépare de tel en Hollande ; mais il faut rejetter celui qui a une vilaine couleur jaunâtre.

Le soufre excite l'expectoration, ou le

le dégagement de la poitrine, il purge les poumons & les fortifie; cela se doit entendre du soufre naturel ou de l'artificiel, quand il est doué de ses principes essentiels : car la liqueur acide qui se prépare avec un tel soufre, provoque la toux, nuit aux poumons, c'est pourquoy dans les maladies de ces organes on s'en doit abstenir, & user des autres préparations, comme sont les fleurs & le baume où les principes de ce mineral restent dans leur proportion, mais plus subtilisez & plus rarefiez : même le soufre vif sans préparation soulage notablement les poumons.

Prenez une dragme de soufre subtilement pulverisé, recevez-là dans une suffisante quantité de conserve de fleurs d'oranges, & formez-en un bol.

Le baume commun du soufre se fait de la maniere suivante.

Prenez demi-livre d'huile de noix, une once de fleurs de soufre, deux scrupules de sel de tartre, & deux onces de vin blanc; laissez macerer ces drogues ensemble à une chaleur moderée, pendant huit jours dans une cucurbite de verre; puis faites-les cuire à un feu très-lent jusqu'à la consomption du vin;

& toute la matiere étant refroidie, separez le baume en inclinant le vaisseau. On le prescrit à la quantité de douze ou de vingt gouttes pour un asthme, ou pour une toux violente, pour une pleuresie, & pour un ulcere des poumons. Il y en a qui au lieu d'huile de noix employent l'huile d'amandes douces, ou l'huile exprimée des semences du pavot blanc.

Le baume de soufre anisé, ou therebenthiné, se prepare avec des huiles d'anis, ou de therebenthine.

Prenez vingt gouttes de baume de soufre, un grain de *laudanum* opié, un scrupule de corne de cerf preparée, & une goutte d'huile de canelle pour en faire un bol avec une suffisante quantité de conserve de racines d'aunée.

L'esprit de soufre a des vertus fort differentes, & même opposées à celles de son baume, car rien n'est plus contraire au poumon que cet esprit : mais quand il est question d'epaissir & de rafraîchir, on en distile dans un verre de ptisanne jusqu'à une agréable acidité, il communique par ce moyen de la lenteur aux humeurs, & tempere l'ardeur de la bile; on le doit aussi employer dans les fiévres intermittentes,

lorſque le paroxyſme eſt ſans froid & ſans friſſon, afin d'y produire l'un & l'autre.

Pour donner au quinquina plus de facilité à détruire la fiévre, on a coûtume de tirer l'eſprit du ſoufre ; en ſe ſervant d'une cloche, mais il ne ſe produit de cette maniere qu'en petite quantité ; ainſi la methode ſuivante eſt préferable à la vulgaire.

Il faut avoir un vaiſſeau cylindrique de terre, comme ſont les pots à beurres, & placer au fond un creuſet renverſé ; puis on y répandra trois livres d'eau commune, en ſorte que le tiers de la hauteur du creuſet renverſé ſe trouve au deſſus de la ſurface de cette eau ; après quoy on mêlera quatre onces de nître pulveriſé dans quatre livres de ſoufre en poudre ; & de ce mêlange vous emplirez un autre creuſet, ſoûtenu ſur le cul de creuſet renverſé que l'eau environne. Enſuite vous mettrez le feu au ſoufre avec un fer à cheval tout rouge ; & pendant que le ſoufre brûle, l'on doit appliquer ſur le vaiſſeau cylindrique, un couvercle que l'on fera clore exactement avec un linge mouillé pour empêcher que la fumée du ſoufre ne s'exhale, & qu'elle ſe con-

dense en un esprit qui tombera dans l'eau, le couvercle étant refroidi, on jettera dans le creuset superieur de nouveau soufre mêlé avec du nître qu'on allumera encore par un fer à cheval en feu : & l'on continuera de cette façon jusqu'à ce que tout le mêlange soit consumé : enfin l'eau ayant été évaporée, il restera beaucoup d'esprit de soufre très-acide.

Cette methode est très-ingenieuse, vû que le soufre commun ne pouvant brûler sans le secours des nîtres de l'air, on leur substitue le nître avec raison dans ce cas où le renouvellement de l'air manque, & n'apprehendez pas que l'esprit qui se prépare de la sorte, soit moins pur & moins propre à la Medecine que celui qu'on produit à l'ordinaire ; car l'experience à prouvé que l'un n'en cedoit rien à l'autre dans la pratique : outre cette proprieté qu'a le soufre de guerir les embaras du poumon par l'expectoration, il purge surement de la galle ; mais desagréablement à cause de sa mauvaise odeur.

Prenez fleurs de soufre deux dragmes, mêlez-les dans un œuf à prendre à la coque le matin à jeun : & prescrivez-en la même dose sur le soir, fai-

ſant en même temps frotrer le corps du malade avec l'onguent décrit cy-deſſous.

Hippocrate uſoit de ſoufre dans les affections hyſteriques. Lorſqu'il arrivera un étranglement ou une ſuffocation de la matrice avec toux, dit-il dans le ſecond Livre des maladies.

Prenez une obole, c'eſt-à-dire douze grains de ſandarac, & autant de ſoufre qui n'ait point paſſé par le feu; mêlez ces deux drogues avec la ſubſtance de trois ou quatre amandes pelées & pilées pour les faire prendre dans du vin d'odeur : màis au livre de la nature des femmes, il leur ordonne de recevoir la fumée de ſoufre dans ces mêmes maux de mere.

On fait l'onguent de ſoufre en prenant une once de fleurs de ſoufre; ou autant de ſoufre pulveriſé qu'on mêle dans de la boulie préparée avec les racines d'aunée & de patience cuites chacune au poids de quatre onces dans une ſuffiſante quantité de beure frais, & paſſée par le ſas juſqu'au poids de ſix onces : on en frottera les galeux auprès du feu dans le temps qu'ils s'iront mettre au lit.

Les fleurs de ſoufre ſe produiſent en jettant à diverſes repriſes la quantité

qu'on voudra de soufre en poudre, par exemple, quatre onces dans une cucurbite de terre, du fond de laquelle la force d'un feu moderé qu'on allume dessous éleve des exhalaisons qui s'attachent en maniere de suye qu'on nomme fleurs aux côtez du vaisseau ou du chapiteau dont on la couvre : quelques-uns ajoûtent au soufre du corail pulverisé, ou de la chaux vive pour absorber une grande partie de l'acide du soufre qui par cette correction produira des fleurs qui conviendront mieux aux affections du poumon.

Prenez fleurs de soufre une dragme, fleurs de Benjoin douze grains, & formez-en un bol avec une suffisante quantité de conserve de racine d'aunée. Ou

Prenez fleurs de soufre deux scrupules ; poudre d'encens demi dragme ; puis faites-en encore un bol avec ce qu'il faudra de conserve de fleurs d'oranges.

Ces médicamens nettoyent & consolident heureusement les ulceres des poumons.

SECTION HUITIE'ME.

Des évacuans par toute l'habitude du corps ; ou des diaphorétiques, & des sudorifiques.

IL n'y a rien de plus certain que le sang se purge par l'insensible transpiration, & qu'il survient très souvent des maladies les plus fâcheuses des excrémens de cette humeur ; & l'on n'en doit point être étonné, vû que suivant les observations les plus exactes de *Sanctorius* l'évacuation qui se fait par la transpiration est deux fois plus grande que toutes les autres sortes d'évacuations ensemble. Or la transpiration s'accomplit dans l'homme par le moyen des glandes miliaires dont toute la peau est parsemée : la peau elle même n'est qu'une glande insigne, & une espece de glande conglomerée dont tous les pores sont les orifices excrétoires par lesquelles soit que nous dormions, soit que nous veillions, s'écoulent continuellement sous la forme d'une vapeur très-subtile toutes les particules qui se trouvent dans la masse du sang contraires à son tem-

perament, & capables de le corrompre. Cette excrétion si avantageuse ne s'executera pas apparemment par une autre artifice que les autres qni se font dans le corps; c'est pourquoi la matiere de la transpiration ne se separera par la peau, plutôt que tout autre filtre que conformement à la mecanique generale que nons avons rapportée dans le chapitre des diurétiques; sçavoir par par l'analogie ou la convenance que cette matiere doit avoir avec l'humeur dont les glandes de notre peau sont imbues dès les premiers commencemens de notre vie.

Cela supposé, toutes les choses qui seront propres à engendrer de telles humeurs dans le sang procurerout la transpiration, & ce qui se trouvera capable de faire transpirer insensiblement, pourra aisément exciter les sueurs, lors que les autres conditions requises n'y manqueront pas; car la *diaphorese*, ou transpiration, & la sueur ne different l'une de l'autre que du plus au moins, en sorte qne si les humeurs excrémenticielles, rejettées par la *diaphorese*, sont assez abondantes pour s'amasser en gouttes d'eau, on leur donne le nom de sueur

On appelle donc remedes diaphoretiques, ceux qui purgent insensiblement, ou par des écoulemens imperceptibles ; & sudorifiques, ceux qui poussent insensiblement par des sueurs.

Quand on employe les sudorifiques, il faut prendre les précautions suivantes. Premierement, l'on n'en doit jamais user que lorsque les sueurs s'excitent naturellement, ou qu'elles tendent à se produire, ce qui se reconnoit par la molesse de la peau qu'on sent humectée. Secondement, on doit auparavant diminuer de la plenitude du corps par l'ouverture de la veine, & tirer du sang selon les forces du malade & la nature de la maladie ; de crainte (comme *Galien* en avertit dans le second Livre de la methode de remedier,) que les humeurs fondues & attenuées ne s'engagent trop intimement dans la substance des parties, & n'y causent des obstructions, ou ne les y augmentent, ou qu'elles ne se portent en trop grande abondance à toute l'habitude du corps ; ou qu'enfin ne pouvant que difficilement être dissipées, elles ne se pourrissent dans les endroits, où elles s'arrêtent. Troisiémement, on doit éprouver les plus doux sudorifiques avant

que de tenter les plus violens ausquels on ne doit venir que par des degrez, sur tout dans les personnes qui transpirent difficilement, ou qui sont trop affoiblis après avoir sué ; car dans ceux dont la peau séche ou épaisse, resiste à la penetration des humeurs qui cherchent à s'échaper, en sortant de la masse du sang, il est à apprehender qu'elles ne se jettent sur quelque partie principale, ne pouvant s'évacuer par la peau. Quatriémement, on aura soin que les malades ne soient pas accablez par le poids des couvertures; mais il vaut mieux qu'ils se tiennent assis devant un grand feu, & qu'ils remuent doucement les pieds & les bras, pourvû que la chambre où ils sont soit moderement échauffée, & qu'on n'y laisse entrer ny vent, ny aucune autre cause qui refroidisse, car les humeurs rafraîchies s'épaissiroient, & cesseroient de couler par les portes de la peau lesquels en seroient aussi rétrecis.

CHAPITRE I.

De la Petasite, *de l'angelique, & de l'imperatoire*

LA *petasite* grande & vulgaire, ou le pasd'asne du Pinax de *G. Bauhin*, a sa racine épaisse, charnue, fendue en plusieurs, rougeâtre, accompagnée de fibres ou filamens, rempante, amere & aromatique : elle pousse des tiges longues d'un empan & plus, grosses comme le petit doigt avec des feuilles étroites & pointues, & un grand nombre de fleurs à fleurons, d'une belle couleur de pourpre, ausquelles succedent des semences garnies d'aigrettes. Après que les fleurs sont passées, il se produit des feuilles très-larges, fermes, oreillées à la baze, dentelées en leurs bords, ressemblant aux feuilles de bardanne, si ce n'est qu'elles sont plus rondes, d'un verd obscur, cotoneuses & nerveuses par le dos, & attachées à un gros pedicule. Elle se plaît aux lieux humides, & on la rencontre souvent quand on voyage du côté de l'Allemagne, de la Flandre & de l'Angleterre ; on la trouve aussi dans le Dauphiné au pied des Alpes.

Sa racine eſt en uſage pour procurer la tranſpiration dans les fiévres malignes & peſtilencielles, dans la petite verolle & dans la rougeole, dans l'aſthme, dans la toux, & dans les maladies de l'*uterus*.

Prenez racines de *pétaſite* deux onces; cuiſez les avec un poulet pour en faire un bouillon que vous paſſerez, afin d'y ajoûter quinze grains de poudre de vipere. Ou

Prenez racines de *pétaſite* quatre onces, racine de bardane deux onces, feuilles de chardon beni & d'*ulmaria*, ou reine des prez deux poignées de chaque, ſemences de ſureau trois dragmes, fleurs de cocquelicoq trois pincées; cuiſez cela dans une livre d'eau de fontaine, pour en faire une apozême à diviſer en trois doſes, à chacune deſquelles vous ajoûterez un ſcrupule de ſel de chardon beni. Ou

Prenez demi once de racines de *pétaſite* deſſéchées & pulveriſées, un ſcrupule de mercure doux avec une quantité ſuffiſante de conſerve de racine d'aunée pour en former un bol. Ou

Prenez extrait de racines de *pétaſite* trois dragmes, ambre pulveriſé un ſcrupule, huile de canelle deux gouttes; pré-

parez un bol avec cela. On infuse aussi les racines de *pétasite* dans le vin blanc, & l'on en fait prendre la colature le matin à jeun.

L'angelique semable du Pinax de *G. Bauhin*; produit une racine épaisse de trois pouces, très fibreuse, noirâtre par dehors, blanche par dedans, acre, amere, & d'nne odeur très-suave : sa tige s'éleve à la hauteur de deux coudées, elle est creuse, rameuse, garnie de feuilles amples, ailées, d'un beau verd, crénelées tout autour avec des incisions profondes, ressemblantes aux feuilles de l'ache des marets, mais beaucoup plus aigues. Les fleurs en sont disposées par ombelles ou parasols, de cinq feuilles chacune, blanches & rangées en rose avec un calice verdâtre qui se méramorphose en deux semences oblongues, canelées, & ceintes d'une petite aile feuillue.

Elle prend naissance dans les forêts de la Boheme & de la Scandinavie; on la cultive dans les jardins pour s'en servir à faire transpirer; elle est pareillement alexipharmaque & cordiale.

La grande imperatoire du Pinax de *G. Bauhin*, a une racine épaisse d'un pouce, brune, rempante, de substance dure, munie de quantité de fibres, &

rendant une odeur médicamenteuse avec une saveur très acre : les feuilles en sont aîlées & composées de trois segmens larges, arondis d'une belle verdure, grands d'une paume, divisez en trois parties, & découpez à leur circonference. La tige monte à la hauteur d'une coudée, ou d'une coudée & demie, elle est canelée, creuse, & soûtient des fleurs en ombelles, formées de cinq feuilles blanches en rose avec un calice qui se change en deux semences semblables à celle de l'angelique.

Les racines de la *pétasite*, d'angeliques & d'imperatoire sont sudorifiques, alexipharmaques, uterines, febrifuges, & propres à dégager la poitrine.

Prenez racines de *pétasite* & de bardane deux onces de chaque, feuilles de chardon beny & de reine des prez deux poignées de chaque, semences de sureau trois dragmes, fleurs de coquelicoq trois pincées : cuisez tous ces vegetaux dans une livre & demie d'eau de fontaine, pour en composer un apozême diaphorétique, à diviser en trois doses, à chacune desquelles il faudra mêler une demi dragme d'un sel volatil, aromatique - huileux.

Prenez racines de *pétasite* confites une

once, ſel volatil de corne de cerf quinze grains, *laudanum* opié un grain ; formez en un bol. Ou

Prenez racines d'angelique & d'impératoire pulveriſées demi dragme de chaque, camphre douze grains, extrait de ſafran un ſcrupule, *laudanum* opié un grain ; faites de toutes ces drogues mêlées dans une ſuffiſante quantité d'écorce de citron confite un bol à preſcrire dans des douleurs de colique. Ou

Prenez racines d'imperatoire & de gentiane pulveriſées demi once de chaque, quinquina réduit en poudre ſubtile une once, ſel ammoniac dépuré une dragme, camphre demi dragme, trochiſques alhandal un ſcrupule avec une quantité ſuffiſante de ſyrop de fleurs de peſcher, pour compoſer une opiate fébrifuge à prendre en ſix fois. Ou

Prenez racines d'angelique confites au ſucre une once, ſel volatil de vipere, quinze grains, corne de cerf préparée philoſophiquement un ſcrupule ; compoſez-en un bol. Ou

Prenez quatre onces d'eau de chardon beny, une once de vinaigre de racines d'angelique, ou d'imperatoire, deux ſcrupules de confection alkerme, ſix gouttes d'huile eſſentielle d'anis ;

composez avec cela une potion diaforetique. Ou

Prenez racines d'angelique & d'imperatoire deux onces de chaque ; mettez-les cuire dans trois pintes d'eau de fontaine pour en faire une ptisanne en y ajoûtant vers la fin de la coction trois cuillerées de miel de Narbonne. Ou

Prenez racines d'angelique & d'imperatoire une once de chaque, zedoaire & galanga demi once de chaque ; faites-en l'infusion dans deux pintes ou quatre livres d'eau-de-vie que vous exposerez au soleil qui en fera un ratafia dont vous prescrirez trois cuillerées.

On prépare chymiquement une huile de l'imperatoire dont on ordonne jusqu'à six gouttes. L'extrait de la même plante se prend à la quantité de deux dragmes, & son vinaigre au poids d'une ou de deux onces.

L'imperatoire naît dans les collines pierreuses des Alpes & des Pyrénées ; on appelle sa racine, la racine du saint-Esprit, parce qu'outre les vertus susdites, elle possede encore celles de guerir l'hydropisie, de dissiper les vents & de remédier aux affections du cerveau.

CHAPITRE II.

Du Scordium, *de la Reine des prez, de la Scabieuse, & du Chardon beny.*

LE *Scordium* du Pinax de *G. Bauhin*, pousse des racines fibreuses, par l'entremise desquelles il se multiplie de côté & d'autre dans les prez, ainsi que dans les lieux humides & marécageux : il produit de menues tiges panchées vers la terre, rameuses, étendues au large, blanchâtres & velues, quadrangulaires, de tous les nœuds desquels il sort des feuilles opposées deux à deux, formant une croix avec une autre paire opposée en un autre sens plus haut ou plus bas, le long de chaque tige, ces feuilles ressemblent à celles de la germandrée, mais un peu plus larges, plus molles, & sentant l'ail. Les fleurs en sont d'une seule piece, en gueule, rougeâtres & découpées en cinq parties, la place de la lévre superieure étant occupée par des étamines : leur pistile se change en quatre semences ovales, qui se perfectionnent dans un calice velu.

Le *scordium* est diaforetique & alexi-

pharmaque, ou contre poison ; il leve les obstructions, débarasse la poitrine, dissipe les fiévres, & les petitites veroles : il a donné le nom au *diascordium* de *Fracastor*, medicament qui s'employe dans des maladies épidemiques, & qui convient aux enfans, aux femmes grosses, & aux autres personnes des plus foibles, à qui la theriaque nuiroit.

Pour le faire *prenez* conserve de roses rouges vitriolée onze onces, bol d'Armenie préparé trois dragmes, vrai *scordium* deux dragmes, dictame de Crete, racine de tormentille, de bistorte, de gentianne, terre lemnienne, canelle, casse ligneuse, gomme arabic, *galbanum*, styrax calamite, une dragme de chaque, poivre long, gingembre blanc, demi dragme de chaque, opium préparé spargyriquement, & dissout dans du vin aromatique, semence d'oseille, vingt-trois grains de chaque ; mêlez & en composez un électuaire épais avec du syrop d'oseille citronné : on en fait prendre une dragme & demie dans un breuvage composé d'un once de suc exprimé de citron, d'une demi once de vinaigre de fleurs de sureau, & d'autant de syrop de suc d'oseille, y joignant un demi scrupule de poudre de

Bezoard préparé ; il chaſſe puiſſamment toutes ſortes de venins par les ſueurs. Ou

Prenez deux poignées de *ſcordium*, pour les infuſer daus la colature de ſix onces de décoction de racines d'aunée, & diſſolvant demi dragme de vieille theriaque, avec une once de ſyrop d'abſynte, faites une potion de l'infuſion precedente : on ſe ſert de ce remede interieurement & exterieurement en poudre & en décoction.

La reine des prez de *Dodonée*, ou l'ulmaire de *Cluſius*, pouſſe des racines ligneuſes, beaucoup diviſées, rougeâtres & fibreuſes ; la tige en eſt haute d'une coudée & demie, rameuſe, liſſe, portant des feuilles ſemblables à celles de l'aigremoine, mais plus grandes ; d'un b au verd, & ridées ; les fleurs qui ſont amaſſées en grapes ou par paquets, repreſentent chacune une roſe à cinq feuilles blanches, & menues, avec un piſtille qui ſe change en pluſieurs ſemences torſes en ſpirale.

La reine des prez excite les ſueurs ; elle reſiſte aux venins, reſſerre, & eſt propre à tout flux de ventre & de matrice, au crachement de ſang, & aux hemorragies : elle eſt d'un uſage fre-

quent dans les décoctions, & dans les injections vulneraires, convenant à toutes sortes d'ulceres & de playes : on la trouve communement dans les prez : elle entre dans la préparation de l'emplâtre de *Vurtzius*.

La scabieuse des prez velue, ou la scabieuse des boutiques du pinax de *G. Bauhin*, vient d'une racine longue, droite, fendue en plusieurs, & fibrée ; les tiges en sont hautes de deux coudées, herissées de poils, garnies de feuilles d'une couleur verte obscure, longues de deux ou trois lignes, découpées élegamment, & profondement de part & d'autre, herissées de pointes : les fleurs se produiseut au haut des branches, d'une couleur bleuâtre, formées de plusieurs fleurons divisez en quatre parties, chacun desquels est appuyé d'un embryon de semence qui se perfectionne daus un calice couronné, où elle devient ovale. Elle naît dans les prez, & proche des chemins. Elle est diaphoretique, & communique de la fluïdité au sang ; elle resiste aux poisons, elle attenue & incise les humeurs trop compactes du poumon ; & elle est fort recommandée dans les maladies de la peau, & dans les playes.

Prenez deux poignées de feuilles de ſcabieuſe, & les cuiſez avec un morceau de collet de mouton dans une ſuffiſante quantité d'eau pour en faire un bouillon. Ou

Prenez racines de patience & de chardon roland, deux onces de chaque, feuilles & fleurs de ſcabieuſe trois poignées, ſemences de chardon beny trois dragmes, fleurs de coquelicoq quatre pincées; cuiſez ces choſes dans une livre d'eau de fontaine pour en faire un apozême, que vous partagerez en trois doſes.

Le chardon beny de *Jean Bauhin*, pouſſe une racine blanchâtre, fendue en pluſieurs, & fibreuſe; les feuilles en ſont ſemblables à celles de la dent de Lion, ſinon qu'elles ont des découpures plus profondes; elles ſont fort ameres: & velues, & la tige eſt haute d'une coudée & demie, rameuſe, couchée, canelée, ſoutenant de grandes fleurs qui réſultent de pluſieurs fleurons avec un calice de figure de poire garni d'épines rameuſes, & entouré de larges feuilles: les ſemences ſont longues, canelées avec aigrette: on le cultive ordinairement dans les jardins.

Le chardon benit eſt diaforetique,

febrifuge, antipleuretique, diurétique & alexitere.

On prépare un vin de cette plante en la mettant en infusion dans du moût fermentant.

Voici diverses formules de remédes tirées de toutes les plantes de ce Chapitre les plus usitées.

Prenez scordium deux poignées, infusez-les à chaud dans un bouillon de poulet. Ou

Prenez extrait de *scordium* demi once, esprit volatil de sel armoniac douze gouttes, corail rouge preparé un scrupule, & en faites un bol. Ou

Prenez conserve de feuilles de *scordium* demi once, esprit de sang humain douze gouttes, corne de cerf préparée un scrupule, formez en un bol pour une hydropisie.

On prépare un vin & un vinaigre avec le *scordium* pour augmenter la transpiration; ses feuilles se prennent à la façon de celles du thé pour rétablir l'appetit & adoucir les douleurs cruelles de la goutte.

Prenez reine des prez, feuilles & fleurs trois poignées que vous ferez cuir dans une suffisante quantité d'eau de

fontaine pour la préparation d'une ptisanne dans laquelle vous répandrez par chaque pinte un scrupule de sel de chardon beni. Ou

Prenez eau de reine des prez six onces, dissolvez y demi dragme de confection alkerme, deux dragmes d'eau theriacale, & une once de syrop de marrube, pour en composer une potion. Ou

Prenez suc de scabieuse dépuré quatre ou six onces; presentez-les à boire dans une pleuresie ou dans une peripneumonie. Ou

Prenez six onces de décoction de scabieuse & d'énule campane; dissolvez y un scrupule de fleurs de sel ammoniac chalibé, six grains de fleurs de benjoin, & demi once de syrop de pavot blanc pour un julep. Ou

Prenez eaux de scabieuse & de chardon beni trois onces de chaque, eau d'imperiale demi once, sel volatil de corne de cerf quinze grains, & avec demi once de syrop de tête de pavot blanc composez une potion. Ou

Prenez extrait de chardon beni trois dragmes, sel de la même plante un scrupule, sel volatil de vipere vingt grains, *laudanum* opié un grain; formez-en un bol diaphoretique.

On ordonne avec ſuccez de boire quatre ou ſix onces de ſuc de chardon beni purifié pour provoquer la ſueur. Ou bien

Prenez deux poignées de feuilles de chardon beni pour en préparer un bouillon en les faiſant cuire dans de l'eau avec un poulet. Ou

Prenez racines de gramen & d'aſperge deux onces de chaque, chardon beni, fleurs & feuilles trois poignées, fleurs de geneſt deux pincées, ſemences de bardane trois dragmes; cuiſez ces choſes dans une livre & demi d'eau de fontaine, & faites-en un apozême pour trois doſes, à chacune deſquelles vous ajouterez un ſcrupule de ſel de chardon beni. Ou

Prenez une once de ſemence de chardon beni que vous pilerez dans un mortier de marbre où vous répandrez peu à peu ſix onces d'eau de chardon beni & une once de ſyrop de pavot blanc pour compoſer une émulſion dans la pleureſie. Ou

Prenez chardon beni & ſcabieuſe deux poignées de chaque, que vous mettrez cuire dans trois livres d'eau de fontaine y ajoûtant ſur la fin trois cuillerées de miel de Narbonne pour en faire une

ptiſanne

ptisanne propre à une pleuresie, à une fievre maligne & à la petite verole.

CHAPITRE III.

Du Gayac.

LE gayac ou bois-saint à feuilles de lentisque est une arbre fort haut, d'un bois tres-dur & noirâtre, couvert d'un aubier blanchâtre ou substance molasse entre l'écorce & le bois : ses branches sont torses & dures, portant des feuilles arangées deux à deux le long d'une côte, n'y ayant point de feuille impaire qui ferme les rangs & ressemblantes aux feuilles du lentisque qui sont ainsi conjuguées : les fleurs se produisent au haut des petites branches, elles y sont ramassées en un bouquet rond ou globuleux ; chacune est à cinq feuilles en rose ; il leur succede des fruits un peu aplatis, aprochans de la figure du cœur, & distingué ordinairement en deux loges, rarement en trois, dont il y en a souvent une de vuide, l'autre contenant un noyau tres-dur.

Cet arbre croît dans les Isle de l'Amerique, & on l'employe heureusement dans ce pays-là pour guerir la maladie

venerienne qui y regne beaucoup ; mais en Europe il n'a pas un succès si avantageux pour détruire cette vilaine contagion qu'on ne peut gueres extirper ici sans le secours du mercure.

On doit choisir le gayac nouveau, pesant, brun, & sans aubier. Il excite la transpiration & pousse par les urines; il rémedie aux ulceres veneriens, & il appaise les douleurs de la goutte ; il a a encore de la vertu contre l'hydropisie & contre l'asthme.

Prenez gayac une once, coupez-le menu, & infusez sur les cendres chaudes dans six livres d'eau de fontaine, durant vingt-quatre heures, aprés lesquelles vous le ferez cuire jusqu'à consomption de la moitié de la liqueur dont la colature s'ordonnera à la mesure de trois verres par jour, dont le premier sera pris le matin à jeun, le second trois heures aprés le repas, & le troisiéme à l'heure du sommeil.

Prenez antimoine crud pulverisé & suspendu dans un nouet deux onces, racines de salsepareille dissequées en parcelles trois onces, bois-saint demi once ; laissez ces drogues en infusion vingt-quatre heures durant dans dix livres d'eau de fontaine sur les cendres

chaudes ; puis cuiſez juſqu'à la conſomption de la moitié du liquide, & preſcrivez par jour trois verres de la colature à prendre dans les tems qu'on vient de marquer.

Une réſine découle d'elle-même du gayac, & s'amaſſe en mottes nettes, reſplendiſſantes, brunes, friables qui s'en vont tout en une poudre blanche ſemblable à de la ſcamonée pulveriſée, ſans ſaveur, & s'attachant aux dents quand on en mâche : cette réſine eſt eſtimée contre la gonorrhée virulente.

Prenez réſine de gayac deux dragmes, diſſolvez-les dans une ſuffiſante quantité d'eau-de-vie que vous laiſſerez évaporer juſqu'à conſiſtance d'extrait, aprés quoi vous y mêlerez un ſcrupule de mercure doux pour en former un bol.

On extrait chymiquement un eſprit acide du gayac à prendre depuis demi dragme juſqu'à deux dragmes; mais on doit préferer à cet eſprit l'huile de gayac qui ſe purifiera avec de la chaux vive, & que l'on preſcrira depuis cinq grains juſqu'à demi ſcrupule.

Prenez réſine de gayac en poudre une dragme, huile de gayac ſix gouttes, extrait de *ſcordium*, deux dragmes, pana-

cée mercurielle vingt grains faites en un bol pour des maux veneriens.

CHAPITRE IV.

Du Saſſafras.

LE Saſſafras de la floride décrit par *Monard* pouſſe des des racines tantôt menues qui s'étendent au travers des des mottes de la ſuperficie des terres : l'écorce eſt fortement attachée à la racine, & elle plus aromatique que celle qui tient au corps de l'arbre ; il ne porte qu'une tige, nue, de la forme & de la grandeur d'un médiocre poirier, ayant des feuilles qui aprochent de celles du figuier toujours vertes pardeſſus, & blanchâtres ou griſâtres pardeſſous ; les fleurs en ſont à étamines, jaunes, petites, auſquelles ſuccedent de petites bayes noirâtres ramaſſées en grapes, & tenant à de longues queues. Tout l'arbre eſt aromatique, acre, & d'un odeur danis. On doit choiſir le ſaſſafras le plus frais couvert d'une écorce épaiſſe, rouge & rude, peſant, d'un jaune tirant ſur le brun & aromatique. Il favoriſe la tranſpiration & diſſipe les maladies vené-

riennes, adoucit les douleurs de la goutte, leve les obstructions des visceres, & guerit des pâles couleurs, des fiévres malignes & des fluxions de toute espece.

Prenez deux onces de bois de sassafras coupé menu que vous infuserez durant une nuit dans trois livres d'eau de fontaine, & que vous cuirez ensuite jusqu'à diminution d'une sixiéme partie de la liqueur : on ordonne au malade d'user toute la colature de cette décoction dans l'espace de deux jours. Ou

Prenez deux onces d'antimoine crud pulverisé & suspendu dans un nouet; salsepareille, sassafras & gayac une once & demie de chaque pour infuser la nuit dans quatre livres d'eau de fontaine réductibles ensuite à trois livres par la coction : faites-en la ptisanne dont le malade prendra trois verres par jour. Ou

Prenez une once de sassafras rapé, infusez-la durant une nuit dans une pinte de vin blanc, & prescrivez la colature par verrées pour un catharre, & pour toutes sortes ds fluxions. Ou

Prenez deex onces d'écorce de bois de sassafras, une once de racines de valerienne & autant de *vincetoxicum*, deux dragmes de bayes de geniévre; cuisez dans une suffisante quantité d'eau

de fontaine, & employez la décoction pour une hydropisie. Ou bien

Prenez sassafras deux onces, salsepareille pulverisée deux dragmes, *aquila alba* & poudre de vipere vingt grains de chaque; & formez-en un bol avec ce qu'il faudra de *catholicum*, pour prendre le matin dans une vieille gonorrhée.

L'huile qui s'en distile chymiquement est bonne aux mêmes maux, depuis quinze gouttes jusqu'à trente.

CHAPITRE DERNIER.

De la Salsepareille & de l'Esquine.

LA salsepareille jette ses racines au large, épaisse d'un pouce, écailleuses, d'où pendent des fibres en maniere de fouets, grosses comme des joncs, longues de plusieurs aunes, pliantes, accompagnées de plus petites fibres, roussâtres en dehors, blanches par dedans, d'une saveur un peu amere & tant soit peu gluante; les tiges en sont sarmenteuses, ligneuses, souples, vertes, garnies d'aiguillons de part & d'autre, ausquelles il vient des feuilles dans un ordre alternatif, longues de six ou huit pouces, larges de trois ou quatre, avec

trois nerfs insignes, & étendus suivant la longueur de ces mêmes feuilles, figurez en cœur selon *Hernondes*, d'une verdure délayée par dehors & foncée en dessous, munies à leur queue de deux clavicules ou fibres qui nouent fermement la salsepareille aux autres plantes; les fleurs y sont en grapes, & il leur succede des bayes dabord vertes, rouges ensuite, & enfin noires. de la grosseur des médiocres cerises, ridées, contenant un ou deux noyaux d'une blancheur jaunâtre qui renferment chacun une amande dure & un peu blanche.

La salsepareille est une racine longue qu'on nous apporte séche de la nouvelle Espagne. Elle croît abondamment au Perou & au Bresil, dans les lieux humides; quelques-uns veulent qu'elle ait été inconnue aux Anciens: d'autres en font tant de cas, qu'ils la mettent parmi les plantes diaphoretiques, qui détruisent les maladies veneriennes; en effet, c'est la principale drogue qui entre dans la prisanne sudorifique qu'on ordonne dans la verole. On estime celle qui a de plus longues fibres, de la grosseur d'une plume d'oye, roussâtres en dehors, blanches en dedans, se fendant aisément comme l'osier, ne se separant point en

petits éclats, ni en poussiere, donnant enfin une couleur rousse à l'eau : on doit rejetter celle qui d'une couleur cendrée tire sur le noir, & qui a plus d'épaisseur, telle qu'on nous en apporte de Marignan Province du Bresil ; cette derniere est noirâtre, & quoique plus grosse que celle du Perou, elle est moins estimée.

On doit choisir la salsepareille la plus recente, point noueuse, pesante, fibreuse, grosse environ comme une plume à écrire, flexible, un peu ridée, blanche en dedans, mais bordée de deux rayes rougeâtres, bien saine, insipide, sans vermoulure, & sans acrimonie.

Cette racine échauffe moderément, excite la sueur, & éteint le *virus* venerien. La dose en est depuis une once jusqu'à deux, qu'on fera bouillir dans trois ou quatre livres d'eau de fontaine, & les réduire à la moitié. On en donne avec succès dans les rhumatismes, dans la goutte sciatique, pour dissiper les écrouelles, pour arrêter les gonorrhées, & autres accidens de la verole.

Prenez salsepareille coupée menue deux onces, bois-saint demi once, infusez-les vingt-quatre heures durant dans dix

livres d'eau de fontaine, & cuisez jusqu'à consomption de moitié pour en faire une ptisanne à prendre par verrées. Ou

Prenez racine de salsepareille deux dragmes; cuisez avec un poulet pour en tirer un bouillon qu'on prescrira dans un rhumatisme, ou dans une douleur sciatique. Ou bien

Prenez racines de salsepareille & de sassafras deux onces de chaque, infusez-les dans deux pintes de vin blanc, & ordonnez l'infusion par verrées dans le rhumatisme & dans l'hydropisie. Ou

Prenez racines de salsepareille & d'esquine coupées menu deux onces, cuisez-les avec un poulet ou morceau de veau, pour en tirer deux bouillons que vous ferez prendre au malade attaqué d'écrouelles.

L'esquine est une racine bien differente de l'écorce du quinquina qu'on a coutume d'appeller mal-à-propos *china-china* dans les boutiques.

La bonne esquine doit être recente, grosse ordinairement, grande en façon de roseau, noueuse, rougeâtre en dehors, de couleur de chair en dedans, insipide au goût; épaisse, pesante, par-les tiges en sont menues, épineuses, sar-

menteuses, peu differentes du *smilax aspera*, de la grosseur d'un doigt, portant des feuilles de la grandeur & de la forme de celles du plantain, avec des lignes tracées suivant leur longueur ; elle produit des bayes jaunes tirant sur la couleur de l'or, qui viennent en grapes au sommet des tiges.

L'esquine croît abondamment aux Indes Orientales & aux Occidentales ; on choisit la plus pesante, la plus résineuse, qui se coupe difficilement en tranches, qui a une couleur rougeâtre, & qui n'a point été attaquée de la carie, car le ver s'y met souvent ; elle a retenu ce nom de la Chine d'où elle vient.

Cette racine est sudorifique, dessicative, un peu astringente, diuretique, aperitive, resolutive & hepatique. C'est enfin, aprés la salsepareille, le meilleur antidote que nous ayons pour combatre les maladies venériennes ; elle est bonne aussi dans la vieille toux & dans l'asthme ; elle convient à l'hydropisie, au vertige, aux maladies de l'*uterus*, aux douleurs arthritiques, & aux sciatiques ; on l'employe encore aux maladies du foye & de la poitrine, en la même maniere, & en même dose que la salsepareille.

Prenez racines d'esquine coupées par ttanches & de salsepareille deux onces de chaque, infusez-les à chaud dans huit livres d'eau de fontaine que vous réduirez à six livres par la coction : prescrivez cette décoction par verrées dans les maladies vénériennes. Ou bien

Prenez deux dragmes d'esquine, six écrevices de riviere pilées : mettez cuire cela dans de l'eau avec un poulet pour en faire un bouillon qu'on ordonnera dans une ancienne toux. Ou

Prenez deux onces d'antimoine crud suspendu dans un nouet, deux dragmes de sel de tartre, une once & demi de salsepareille & autant d'esquine, une dragme de gayac, & pareille quantité de sassafras : infusez toutes ces drogues dans dix pintes d'eau de fontaine que vous réduirez à huit par la coction, & faites-en prendre la colature par verrées à un verolé ou à un hydropique. Ou

Prenez une once de tranche d'esquine que vous infuserez à tiéde dans une livre & demie de vin blanc qui sera réduite à neuf onces sur le feu, puis passée afin d'en presenter la colature au malade.

Fin du premier Livre des Médicamens.

voyez la table des plantes
pour ce volume après la
page LXII.

